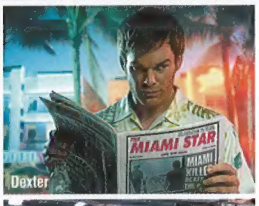
2

CINÉ séries SAGA



VOS POSTERS XXL

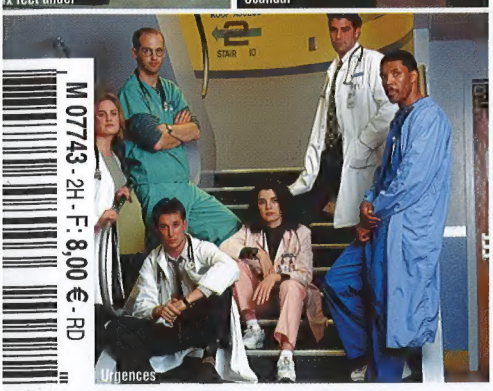
LES 100 SÉRIES INDISPENSABLES

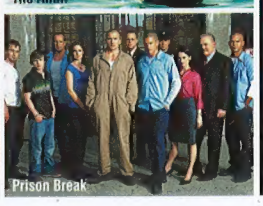
FOCUS
Les nouveautés les plus attendues de la rentrée 2016 Que sont-ils devenus ?

VINTAGE
Les séries et dessins animés cultes des années 80

JEU-CONCOURS
A gagner, des coffrets Blu-Ray de l'intégrale « The Walking Dead »

- The Walking Dead
- Game of Thrones
- Les Soprano
- Twin Peaks
- The Wire
- Breaking Bad
- Mad Men
- Homeland
- Lost
- Dexter
- 24 heures chrono
- The Shield
- Friends
- House of cards
- Les Simpson
- Scandal
- Sex and the City
- Six Feet Under
- X-Files
- Oz
- Downton Abbey
- Person of interest
- True detective...





M 07743 - 2H - F: 8,00 € - RD

GRAND JEU-CONCOURS

THE WALKING DEAD

Question :
Quel méchant apparaît à la fin de la saison 6 ?

A. Regan
B. Megan
C. Negan

GAGNEZ L'INTÉGRALE « THE WALKING DEAD » EN BLU-RAY (SAISONS 1-5)

Vous voulez commencer une collection de Blu-Ray consacrée aux adaptations de BD ? ***« Séries Ciné Saga »*** met en jeu 3 coffrets ***« The Walking Dead » !***

Pour jouer, c'est très simple ! Allez sur la page Facebook de « Séries Ciné Saga », « likez »-la et envoyez-nous un message privé avec votre réponse à la question ci-contre ainsi que vos coordonnées complètes (prénom, nom, adresse, mail).

UN TIRAGE AU SORT SERA EFFECTUÉ PARMI LES BONNES RÉPONSES. BONNE CHANCE !

© AMC

ÉDITO

SÉRIES CINÉ SAGA
LE MAGAZINE DES LÉGENDES
DU PETIT ET DU GRAND ÉCRAN

Edité par Off Roads - SARL au capital de 7775 euros – RCS Créteil – B 417 889 904 – 61, avenue Gambetta, 94100 Saint-Maur-des-Fossés, France – Tél. : 01 77 01 83 00 – Fax : 01 77 01 83 18. **DIRECTEUR DE LA PUBLICATION** Cyril Voisin **DIRECTEUR DE LA RÉDACTION** Guillaume Solheihac, guillaume@groupeoffroads. com **RÉDACTION** Franck Verrecchia, Raphaël Nouet, Sylvain Petit, Cyrille Pac, Claire Fortier-Durand, Thomas Suinot, Michaël Blossier, Lucie SF **RÉDACTEURS GRAPHISTES** Céline Maarek, Stéphan Detchenique **DIRECTEUR DE LA PUBLICITÉ** Eric Lebon, eric@groupeoffroads. com – Tél. : 01 77 01 83 11 Fax : 01 77 01 83 19 **ASSISTANTE DE PUBLICITÉ** Solène Charbonnier, solene@groupeoffroads. com - Tél. : 01 77 01 83 13 **IMPRESSION** Centre Impression **DISTRIBUTION** Presstalis **VENTE ET RÉASSORT** Sup 2 Press, 16, rue de la Ferme, 91400 Orsay - Tél. : 01 64 46 63 91. Mail : sup2presses@orange.fr

© Groupe Off Roads, 2e trimestre 2016. Tous droits de reproduction réservés. Dépôt légal à parution. Editions Off Roads. La rédaction n'est pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes et photos qui lui sont adressés.

PRINTED IN FRANCE.

SOMMAIRE

04 ***ACTU***
Les nouveautés de la rentrée 2016

08 ***GRAND FORMAT***
Breaking Bad

14 ***MINI-FORMAT***
American Horror Story

16 ***GRAND FORMAT***
Dexter

21 ***MINI-FORMAT***
The Big Bang Theory

22 ***MINI-FORMAT***
Boardwalk Empire

24 ***GRAND FORMAT***
Game of Thrones

30 ***MINI-FORMAT***
Daredevil

31 ***MINI-FORMAT***
Downton Abbey

32 ***GRAND FORMAT***
Homeland

40 ***GRAND FORMAT***
Lost

48 ***GRAND FORMAT***
Mad Men

56 ***GRAND FORMAT***
Oz

64 ***GRAND FORMAT***
Les Soprano

72 ***GRAND FORMAT***
The Wire / Sur écoute

80 ***GRAND FORMAT***
Twin Peaks

88 ***GRAND FORMAT***
24 heures chrono

96 ***GRAND FORMAT***
The Walking Dead

100 ***GRAND FORMAT***
X-Files

104 ***IN YOUR FACE***
28 séries passées au crible

111 ***FOCUS***
Ils auraient pu être dans les 100

112 ***FOCUS***
Ces bonnes vieilles séries

113 ***FOCUS***
Ces dessins animés qui ont bercé notre enfance

114 ***ZOOM***
Que sont-ils devenus ?

+ POSTERS
+ JEU-CONCOURS

100 POLÉMIQUES

« Choisir, c'est renoncer », a écrit un jour Friedrich Nietzsche. Il ne croyait pas si bien dire, le philosophe allemand ! Se lancer dans une entreprise aussi titanesque que hiérarchiser les séries incontournables de l'histoire de la télévision implique de renoncer effectivement à beaucoup de choses, parfois très personnelles. Renoncer à sa propre histoire, qui s'est déroulée en même temps que des œuvres sympathiques pour l'époque mais oubliables au final. Un « Parker Lewis ne perd jamais », par exemple, était l'antidote idéal à la grisaille des années collège mais elle ne fait objectivement pas le poids avec n'importe laquelle des séries que nous évoquons dans ce numéro.

Il a fallu également renoncer à quelques recordmen à l'allure de grabataires. « Des Jours et des vies », « Santa Barbara », « Amour, Gloire et Beauté » et tous leurs amis qui illuminent le quotidien de nos grands-mères depuis des décennies sont certes des monuments mais leur qualité première reste leur longévité. Rien d'autre.

La magie de l'opération, c'est que la sélection que nous proposons aujourd'hui n'aurait pas été la même il y a dix ans et ne sera pas la même en 2026. La télévision ne peut se permettre de se regarder le nombril. Elle doit sans cesse se renouveler, innover, explorer de nouveaux horizons. A la rentrée, près d'une quarantaine de nouvelles séries débarqueront sur nos petits écrans, dont certaines bouleverseront l'ordre à peine établi. Il sera alors temps de recommencer. Ainsi va le petit monde des séries télé auquel, pour le coup, nous ne saurions renoncer !

Raphaël NOUET
Fan page Facebook : Séries Ciné Saga

SIGNIFICATION DES PICTOS

- Comédie
- Drame
- Humour
- Fantastique
- Horreur
- Sitcom
- Action
- Aventure
- Policier-thriller
- Western
- Justice
- Politique
- Espionnage
- Médecine
- Science-fiction
- Prison
- Animation

© D.R.

LES 10 SÉRIES LES PLUS ATTENDUES DE LA RENTREE

EN SEPTEMBRE, LES CHAÎNES AMÉRICAINES VONT LANCER PLUS DE QUARANTE NOUVELLES SÉRIES. UNE MAJORITÉ NE DEVRAIT PAS SURVIVRE À CETTE PREMIÈRE SAISON MAIS QUELQUES-UNES ONT LE POTENTIEL POUR DEVENIR CULTES. NOUS LES AVONS RÉPERTORIÉES.

TEXTE RAPHAËL NOUET

PHOTOS © NBC, FOX, ABC, NETFLIX

THE GOOD PLACE (NBC)

Créée par Mike Schur, spécialiste des séries comiques (« The Office », « Parks and Recreation »…), « The Good Place » raconte l'histoire d'Eleanor, tuée lors d'un accident et qui se réveille dans l'après-vie. Elle est prise en charge par Michael, son mentor, qui lui dit qu'elle est « au bon endroit » (The good place) car elle a fait une bonne action en évitant la peine de mort à des innocents. Une erreur car Eleanor n'est pas ce genre de personne… Elle ne supporte pas ce nouveau monde où tout le monde sourit, est de bonne humeur, où personne ne boit ni n'insulte l'autre. Elle va tout faire pour tenter de retrouver cette vie mondaine et superficielle qu'elle aimait tant sur Terre. Portée par deux excellents acteurs (la magnifique Kristen Bell incarne Eleanor, l'expérimenté Ted Danson Michael), « The Good Place » s'étalera sur 13 épisodes de 22 minutes. Rires garantis !

TIMELESS (NBC)

Un criminel s'empare d'une machine gouvernementale pour voyager dans le temps et tenter de détruire les Etats-Unis en changeant des événements essentiels de leur histoire. Pour le capturer, le ministère de la Défense envoie une équipe composée d'un soldat, d'un scientifique et d'un professeur d'histoire. Ce dernier est joué par Abigail Spencer, habituée aux seconds rôles et qui s'apprête à porter une fiction sur ses épaules pour la première fois. Série dramatique et d'action, « Timeless » a été créée par Eric Kripke et Shawn Ryan. Ce dernier a connu le succès avec « The Shield » (FX) et « Lie to me » (Fox).

SON OF ZORN (FOX)

Attention, OVNI ! Zorn est un personnage de dessin animé avec l'apparence d'un héros des Maîtres de l'Univers régnant sur un petit royaume perdu dans le Pacifique. Un jour, il décide de se rendre dans le monde réel, en Californie, pour retrouver son ex-femme, qui a refait sa vie, et son fils Alan. Sauf que ceux-ci n'ont aucune envie de quitter leur nouvel univers. Zorn va donc tenter de s'intégrer tant bien que mal à ce nouvel environnement afin de reconquérir sa famille. Petit bémol : les deux créateurs de la série, Reed Agnew et Eli Jorne, ont quitté le projet en cours de route, laissant Sally McKenna se charger de la production.

MAKING HISTORY (FOX)

Une autre histoire de voyages temporels, celle-là beaucoup plus marrante. Dan est un professeur de sciences totalement geek qui crée une machine à voyager dans le temps dans l'unique but d'améliorer sa propre existence solitaire et celle de son meilleur ami. Sauf que le duo se rend rapidement compte que modifier le cours des choses peut avoir des répercussions sur la vie des personnes qui les entourent, notamment la fille sur laquelle ils fantasment. L'effet papillon vu sous un angle humoristique. C'est Leighton Meester, inoubliable Blair Waldorf dans « Gossip girl » (The CW), qui incarne la fille en question.

PITCH (FOX)

Une série centrée sur le passe-temps préféré des Américains, le baseball. Elle raconte l'histoire imaginaire de Ginny, première femme à évoluer en Major League, soit le plus haut niveau mondial. Son parcours, son enfance passée à jouer avec son père, ses sacrifices et les brimades qu'elle a subies seront développés à travers des flashbacks récurrents. Les adolescentes de la fin des années 80-début des années 90 se réjouiront de retrouver Mark-Paul Gosselaar, l'inoubliable Zack Morris de la série « Sauvés par le gong » (NBC).

STAR (FOX)

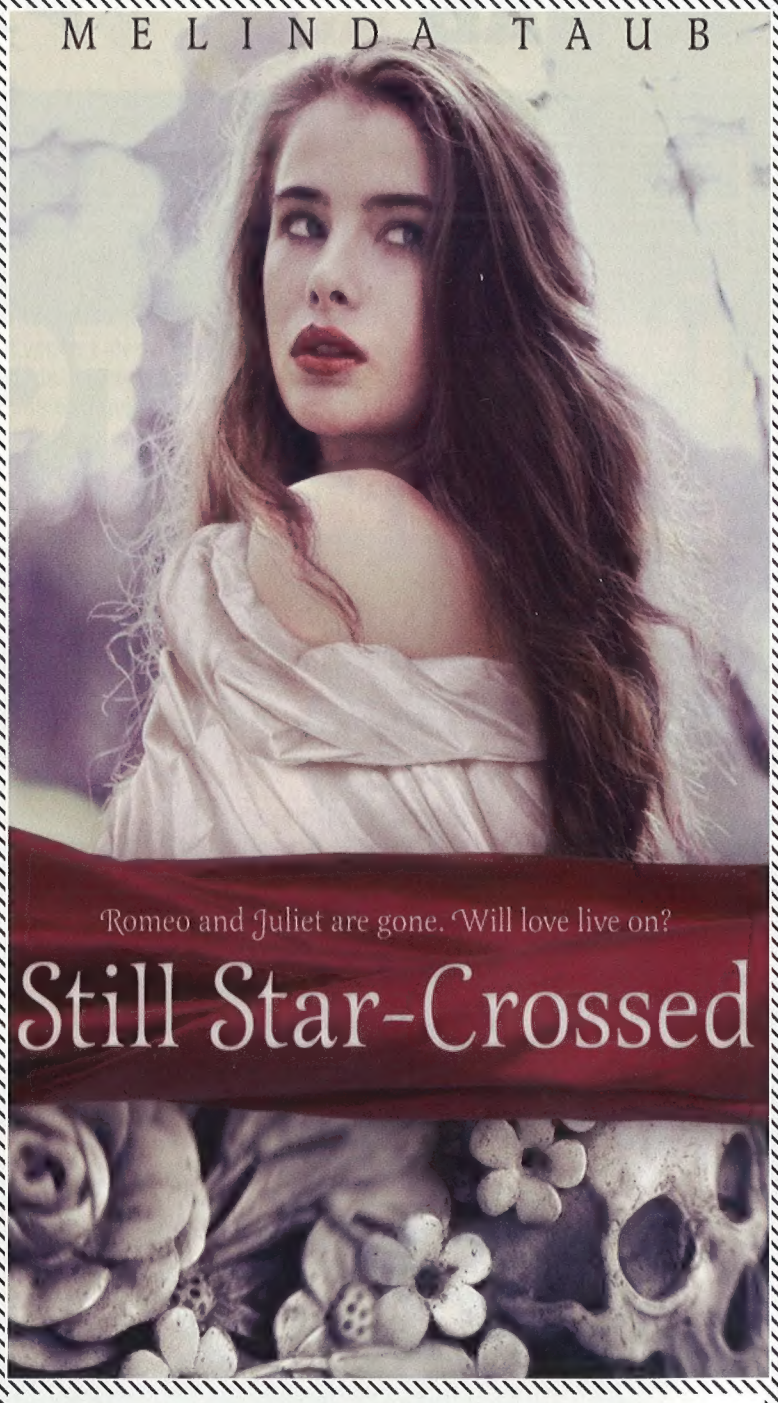
Producteur et réalisateur à succès - on lui doit notamment le multi-oscarisé « Precious » -, Lee Daniels s'attaque à une histoire quasi biographique, celle des Destiny's Child. Cette première saison s'intéressera plus particulièrement à la genèse du groupe, même si les noms de Kelly Rowland, Beyoncé et Michelle Williams ont été changés. Star est une chanteuse de 18 ans promise à un bel avenir. Un jour, elle embarque sa sœur Simone à Atlanta pour y rencontrer une productrice célèbre. Elles sont bientôt rejointes par une troisième chanteuse et décident de former un groupe. Pour cette nouvelle série, Lee Daniels a ouvert son carnet d'adresses : Queen Latifah, Lenny Kravitz et Benjamin Bratt sont annoncés au casting.

CONVICTION (ABC)

La série « Agent Carter » (ABC) dans laquelle elle tenait le rôle titre depuis deux ans vient d'être interrompue mais l'actrice Hayley Atwell n'a pas tardé à rebondir. La voilà héroïne de « Conviction », l'histoire de la fille d'un ancien président des Etats-Unis qui se débat avec nombre de problèmes, dont une addiction à la cocaïne. Sa mère, en pleine campagne sénatoriale, lui demande, après une énième arrestation, d'accepter un emploi inattendu plutôt que de croupir en prison : intégrer une nouvelle unité judiciaire chargée de réexaminer les cas de personnes reconnues coupables et pour lesquelles des doutes subsistent. Dans le scénario initial, l'héroïne devait s'appeler Carter Morrison, référence au précédent rôle d'Hayley Atwell pour Marvel. Ce sera finalement Hayes Morrison.

DESIGNATED SURVIVOR (ABC)

Alors que la Fox relance « 24 », Jack Bauer, alias Kiefer Sutherland, se trouve impliqué dans une autre série, « Designated Survivor », sur une chaîne concurrente (ABC). Chaque année à Washington a lieu l'Etat de l'Union, moment où le président des Etats-Unis s'adresse au Congrès pour faire le point sur l'année écoulée et lancer les grands chantiers de celle à venir. Dans cette fiction, une explosion détruit le Capitole, tuant le président et tous les membres de son cabinet, excepté son secrétaire au Développement urbain, Tom Kirkman. Ce personnage joué par Sutherland va être investi de la fonction suprême, propulsé au premier rang alors que rien ne l'y prédestinait. Le début des ennuis…



STILL STAR-CROSSED (ABC)

La cinquième série produite par Shonda Rhimes et diffusée par ABC sera écrite par Heather Mitchell, déjà à l'origine des cartons de « Grey's anatomy » et « Scandal ». Tirée d'un livre de Melinda Taub, « Still Star-Crossed » démarre là où le classique de William Shakespeare « Romeo et Juliette » s'achève, c'est-à-dire juste après la mort des deux héros. La série suivra la guerre entre les Montaigu et les Capulet sur fond de romance entre deux nouveaux protagonistes qui étaient proches du précédent couple.

MARVEL'S LUKE CAGE (NETFLIX)

Le succès des séries urbaines estampillées Marvel comme « Daredevil » et « Jessica Jones » ont donné envie à Netflix de prolonger sa collaboration avec la « Maison des Idées ». Prochain super-héros à apparaître sur la plateforme de vidéos à la demande : Luke Cage, a.k.a. Power Man. L'histoire a pour cadre le quartier pauvre de Harlem, à New York. Incarcéré pour un crime qu'il n'a pas commis, Cage accepte de subir une expérience en échange d'une remise de peine. Il en ressort avec une peau dure comme l'acier. Après bien des péripéties, il rentre dans son quartier pour faire le ménage. « Marvel's Luke Cage » est une pierre de plus dans l'édifice qui aboutira à la création de la série « Defenders » en 2017. Elle impliquera tous les super-héros urbains de Marvel apparus sur Netflix.

LES AUTRES SORTIES

ABC : *American Housewife, Downward Dog, Imaginary Mary, Notorious, Speechless, Time after Time, When We Rise.*
CBS : *Bull, Doubt, Kevin Can Wait, MacGyver, Man with a Plan, Pure Genius, Ransom, Training Day.*
The CW : *Frequency, No Tomorrow, Riverdale.*
Fox : *24 : Legacy, APB, The Exorcist, Kicking and Screaming, Lethal Weapon, The Mick, Shots Fired.*
NBC : *The Blacklist : Redemption, Chicago Justice, Emerald City, Great News, Marion, Midnight Texas, Powerless, Taken, This is us, Trial & Error.*

LA CHIMIE DES SENTIMENTS

Fiche technique

Genres : *Drame, thriller, action.*
Créateur : *Vince Gilligan.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 62 épisodes de 43-55 minutes.*
Diffuseur US : *AMC (20 janvier 2008-29 septembre 2013).*
Distribution : *Bryan Cranston (Walter White / Heisenberg), Aaron Paul (Jesse Pinkman), Anna Gunn (Skyler White), Dean Norris (Hank Schrader), RJ Mitte (Walter White Jr), Betsy Brandt (Marie Schrader), Bob Odenkirk (Saul Goodman), Jonathan Banks (Mike Ehrmantraut), Giancarlo Esposito (Gustavo Fring)...*

LE GÉNIE EST SOLUBLE DANS LA TÉLÉ ! VINCE GILLIGAN EN A APPORTÉ LA PREUVE DANS SON LABORATOIRE « BREAKING BAD ». CETTE SÉRIE FASCINANTE RACONTE LA MÉTAMORPHOSE DE WALTER WHITE, UN PROFESSEUR DE CHIMIE ATTEINT D'UN CANCER DU POUMON. POUR METTRE LES SIENS À L'ABRI DU BESOIN, WHITE SE LANCE DANS LA FABRICATION ET LA VENTE D'UNE DROGUE DE SYNTHÈSE D'UNE PURETÉ INOUÏE. MAIS L'UNIVERS DANS LEQUEL IL S'AVENTURE SOUS LE PSEUDONYME « HEISENBERG » SE RÉVÈLE LÉGÈREMENT PLUS INSTABLE QU'UNE SALLE DE COURS...

Treizième du classement des 101 séries les mieux écrites pour la Writers Guild of America, le syndicat des scénaristes américains, « Breaking Bad » est peut-être la meilleure fiction télé des années 2010. Bardé de récompenses, l'opéra ocre de Vince Gilligan est une œuvre absolument fascinante qui réussit la difficile synthèse - puisque le héros est chimiste - entre écriture brillante, interprétation excellente et réalisation soignée. Les personnages sont épatants, les acteurs aussi. Preuve que rien n'est laissé au hasard, la bande-son bénéficie également d'une attention particulière. Thriller, action, humour noir, psychologie, étrange : tout y est. Si les aventures du dénommé Heisenberg n'évoquent rien pour vous, il est plus que temps de filer à Albuquerque, au Nouveau-Mexique, et de prendre des cours de rattrapage avec celui dont la véritable identité est Walter White ! Vous passez à côté de la série la plus inspirée et addictive de ces dernières années. Avec « Mad Men », « Breaking Bad » est l'un des deux bijoux de la chaîne AMC qui diffuse également « The Walking Dead » et « Hell on wheels ».

LA GENÈSE

Vince Gilligan, créateur et producteur exécutif de la série, faisait partie de l'aventure « X-Files ». C'est au cours d'une discussion avec Tom Schnauz, autre scénariste de « X-Files », trois ans après la fin des aventures de Fox Mulder et Dana Scully, que lui serait venue l'idée de raconter l'histoire d'un citoyen modèle basculant dans l'illégalité. « Tom et moi avions écrit pour « X-Files » jusqu'en 2002. Après l'arrêt du show, la cueillette était mince... Chacun de nous essayait de placer des idées de film, sans grand succès. Nous n'avions plus de boulot depuis un moment et nous nous demandions ce que nous allions faire. Je ne sais plus si c'est Tom ou moi qui a parlé, pour plaisanter, de créer un labo à l'arrière d'une caravane, de sillonner le pays et de gagner de l'argent en fabriquant et en vendant de la méthamphétamine en cristaux... J'ai eu comme un flash, le personnage de Walter White a soudainement pris forme dans ma tête. Mais « Breaking Bad » était une odyssée sombre et étrange, pas facile à vendre. »

Tout le monde refusa la série. Gilligan s'inquiéta lui-même des ressemblances entre son show et « Weeds », lancé en 2005 avec un synopsis assez proche (une mère au foyer, Nancy Botwin, campée par Marie-Louise Parker, vend du cannabis pour résoudre ses difficultés financières suite au décès de son mari, terrassé par une crise cardiaque). La chaîne AMC décida finalement d'acheter « Breaking Bad ». Résultat : un succès mondial, public et critique.

Gilligan ne voulait pas d'un héros parfait aux traits figés qui s'attirerait invariablement la sympathie des spectateurs. « Breaking Bad » est d'abord l'histoire d'une transformation. Celle d'un homme ordinaire qui devient un type détestable. Pas seulement un anti-héros, un anti-héros antipathique. Walter White, prof de chimie sans histoires, marié à une femme belle et intelligente et père d'un fils handicapé, passe du côté obscur de la force. En fabriquant des cristaux d'une pureté inégalée, celui qui se fait appeler Heisenberg ne provoque pas seulement une réaction chimique de laboratoire. Il introduit le désordre dans son existence. Et le chaos altère son propre jugement. Tout le génie de Gilligan est d'avoir imaginé un personnage complexe, intérieurement torturé (ce sera de moins en moins vrai) et inspirant des sentiments contraires. Si les activités criminelles de White sont parfaitement condamnables, il agit, mû par des motivations qui le sont beaucoup moins (atteint d'un cancer du poumon incurable, il veut mettre les siens à l'abri du besoin).

Aussi vertigineuse et sombre soit sa descente aux

BREAKING BAD (AMC)

A savoir...

« Breaking bad » a donné lieu à un spin-off, « Better call Saul », axé sur l'avocat véreux Saul Goodman (Bob Odenkirk). Diffusée sur AMC depuis le 8 février 2015, la série compte deux saisons (20 épisodes). Les événements se déroulent avant ceux de « Breaking bad ». La fiction a également été tournée à Albuquerque et on retrouve l'effrayant Jonathan Banks dans le rôle de Mike Ehrmantraut. En attendant Bryan Cranston ! L'interprète de Walter White devrait en effet réapparaître « lorsque l'histoire le justifiera », explique Vince Gilligan, créateur de la fiction. « Et aussi lorsqu'on aura trouvé des moments dans le calendrier des acteurs concernés. » Gilligan a précisé que tous les comédiens du show original étaient susceptibles d'apparaître dans « Better call Saul ». Cela concerne donc aussi Aaron Paul (Jesse Pinkman), qu'on peut désormais voir dans la série « The Path » (Hulu). Bryan Cranston a donné son accord de principe. « Nous sommes gourmands : à un moment, nous aimerions aussi voir Bryan réaliser un épisode en plus de jouer dans la série », a déclaré Vince Gilligan. L'acteur de 60 ans avait déjà réalisé deux épisodes de « Breaking Bad ».

enfers, aussi ténus soient ses scrupules, le personnage de Walter bénéficie d'une forme d'indulgence. C'est un salaud qui franchit la ligne jaune par nécessité puis par faiblesse. Pas parce qu'il a un mauvais fond. Quand White se perd en terre hostile - car évidemment, M. Tout-le-monde ne peut lutter avec les forces supérieures du Mal -, on lui pardonne encore beaucoup. Au fil des saisons, Walter, bouffé par son double Heisenberg, mue en une vraie crapule. Mais les scénaristes s'ingénient à ménager son capital sympathie. Lorsqu'il empoisonne un enfant, c'est pour une bonne cause : supprimer le méchant avec un grand M... Et bien évidemment, le gamin échappe à la mort.

Le regretté James Gandolfini éprouva un soulagement en abandonnant pour toujours le rôle de Tony Soprano. Comme lui, Vince Gilligan a quitté sans regrets la figure épuisante - intellectuellement - de Walter White. « Le show me manquera mais je serai content que Walter ne vive plus dans ma tête... » Le personnage avait-il seulement conscience de la gravité de ses actes ? Chaque fois que la réalité le rattrape et l'affecte brutalement (morts de Emilio et Krazy-8 Molina dans la saison 1, overdose de Jane Margolis et crash aérien dans la saison 2...), Walter semble s'offusquer de l'intrusion du malheur dans le scénario de sa double vie. Celui qu'il avait imaginé, avec le moins d'aspérités possible.

La première saison de « Breaking Bad » devait initialement s'étaler sur treize épisodes. Suite à la grève des scénaristes de 2007-08, elle n'en compta que neuf. Coût de production : 3 M$ par épisode, sensiblement plus que pour une série classique programmée sur le câble. Pour honorer le deal signé avec Matthew Weiner (« Mad Men »), AMC tenta - en vain - de raboter la cinquième saison après avoir déjà taillé dans le budget de « The Walking Dead » (Frank Darabont a préféré claquer la porte). Gilligan avait annoncé dès l'été 2011 la fin des aventures de Walter White et de son complice Jesse Pinkman.

Pour donner un maximum de crédibilité à la série, il s'était attaché les services d'une prof de chimie. Les équations et dessins qui apparaissent tout au long de « Breaking Bad » portent la signature de Donna Nelson. Vous aurez compris que la chimie (des drogues de synthèse) et l'alchimie (des relations entre les personnages) sont les deux moteurs d'un programme porté sur les symboles. Son générique et son logo jouent des repères scientifiques (en chimie, le « Br 35 » de « Breaking » désigne le brome ; le « Ba 56 » de « Bad » désigne le baryum). Le nom « Heisenberg » qui sert de pseudo à Walter White n'est pas anodin : l'Allemand Werner Heisenberg (1901-1976), prix Nobel de physique en 1932, fut l'un des fondateurs de la mécanique quantique.

Nous parlions en préambule d'opéra ocre. Si le vert est une couleur dominante dans « Breaking Bad », la série doit beaucoup de sa magie aux paysages désertiques du Nouveau-Mexique qui créent une atmosphère délicieusement pesante. La dérive criminelle de Walter devait initialement avoir pour cadre Riverside (Californie). L'action s'est déplacée à Albuquerque. Dès les premières scènes de la saison 1, ce choix donne une véritable coloration à la série. Il y a une patte « Breaking Bad ». Aux richesses de l'écriture, de l'interprétation et de la réalisation, particulièrement bluffantes, il faut ajouter le cadre : un univers inquiétant, totalement intégré à la fiction. Avec ses déserts sauvages sur fond de ciel bleu, la série donne souvent naissance à des plans à couper le souffle. La référence au western épicé est évidente. « Breaking Bad », c'est aussi un monde à la Joel et Ethan Coen. Impossible de ne pas penser à « No country for old men ». Le personnage de Mike Ehrmantraut est à peine moins barré que Anton Chigurh, le tueur psychopathe incarné par Javier Bardem. Aussi ombrageux. Un poil plus causant...

L'HISTOIRE

Walter White (Bryan Cranston), professeur de chimie dans un lycée, et sa femme Skyler (Anna Gunn), enceinte, ont un fils handicapé, Walter Jr (RJ Mitte). Lorsqu'on lui apprend qu'il souffre d'un cancer du poumon en phase terminale, White, qui menait une vie paisible à Albuquerque (Nouveau-Mexique), pense à assurer l'avenir des siens. Pour cela, il met à profit ses connaissances scientifiques : aidé d'un ancien élève, Jesse Pinkman (Aaron Paul), junkie et dealer, Walter fabrique une méthamphétamine - drogue de synthèse psycho-stimulante - d'une pureté rare. Pour « cuisiner », les deux complices utilisent un labo installé dans un camping-car garé en plein désert. La qualité des cristaux bleus produits vaut rapidement à Walter une petite notoriété dans le milieu de la drogue, où il se fait appeler « Heisenberg ».

Walter et Jessie ne doivent pas seulement mener une double vie (le couple du premier bat rapidement de l'aile), ils s'enfoncent toujours plus dans une réalité violente. Le beau-frère de Walter, Hank Schrader (Dean Norris), est agent à la DEA et lutte contre le trafic de stupéfiants. Le dénommé Heisenberg figure très vite parmi ses cibles prioritaires... White affronte les doutes de Skyler, qui donne naissance à une petite Holly mais s'éloigne irrémédiablement de lui, les rechutes de Jesse, dont la petite amie meurt tragiquement, et les exigences de Gustavo Frings (Giancarlo Esposito), baron de la drogue utilisant la chaîne de restaurants « Los Pollos Hermanos » comme couverture. Sur les conseils de l'avocat véreux Saul Goodman (Bob Odenkirk), le duo travaille en effet pour « Gus », un caïd terrifiant qui confie les basses œuvres au tout aussi intimidant Mike Ehrmantraut (Jonathan Banks). A la fin de la première partie de la cinquième saison, l'étau se resserre sur Walter, pourtant débarrassé de l'un de ses ennemis les plus effrayants. Le danger vient cette fois du cercle familial : Hank n'a jamais été aussi proche de la vérité...

L'ULTIME SAISON

Dans une interview à « Entertainment Weekly », Vince Gilligan faisait déjà la synthèse de son œuvre avant la diffusion de la deuxième partie de la saison 5. « Entre scénaristes, on se disait souvent que

si Walt avait un super pouvoir, ce n'était pas sa connaissance de la chimie ni sa faculté de cuisiner du cristal meth mais sa capacité à mentir. Walt a été le plus gros menteur de la Terre et je pense que la personne à laquelle il est le plus capable de mentir, c'est lui-même. Dans ces huit derniers épisodes, peut-être les mensonges vont-ils cesser et la vérité jaillir du regard de White. Commencera-t-il à réaliser qui il est ? Nous avons travaillé dur pour nous assurer que le final - et notamment le dernier épisode - plaise au public. J'ai le sentiment que le dénouement représente, même à un petit niveau, une forme de victoire pour Walter White. Comprenez ce que vous voulez. Essayez d'avoir l'esprit aussi ouvert que possible en regardant cet épisode car il se peut que cela ne sonne pas comme une victoire. Mais ce sera peut-être le cas... » Dean Norris (Hank Schrader), que l'on a retrouvé dans la série « Under the dome » (CBS), adaptation de Stephen King, en remettait une couche : « Les huit derniers épisodes sont les meilleurs de la série. Une fois que le secret est découvert, tout explose, a-t-il déclaré dans les colonnes du « Huffington Post ». Hank craint de perdre son job et d'être complice. Walt a payé pour ses frais médicaux, il a pris l'argent. Mais maintenant que la vérité a éclaté, ce sera un duel Hank-Walt. On aurait tous aimé faire cette série pendant encore dix ans mais on savait qu'il fallait arrêter. »

UN SUCCÈS PUBLIC ET CRITIQUE

« Breaking Bad » a croulé sous les récompenses. L'œuvre de Vince Gilligan a décroché douze Emmy Awards, l'équivalent des Oscars pour la télé, dont quatre pour le seul Bryan Cranston, désigné meilleur acteur d'une série dramatique en 2008, 2009, 2010 et 2014. Une perf qui le situait au niveau d'un James Gandolfini, lui aussi distingué trois fois pour son interprétation mythique de Tony Soprano. Aaron Paul a obtenu trois fois l'Emmy Award du meilleur second rôle dans une série dramatique (2010, 2012, 2014). Enfin, le show de AMC a été nominé cinq fois dans la catégorie « meilleure série dramatique », pour deux victoires. Pourquoi un tel plébiscite ? Tous les observateurs sont unanimes pour saluer la qualité d'écriture d'une œuvre réfléchie et particulièrement bien articulée. Gilligan expliquait que le thème de la famille s'était peu à peu imposé aux scénaristes, ce qui n'était pas prévu au départ. « L'idée de la famille comme fondement d'une personne. Quelque chose qui doit être nourri mais qui peut aussi se décomposer très rapidement. »

C'est assez rare pour être souligné : tous les personnages sans exception sont réussis et il ne saurait être question de dissocier les acteurs, qui semblent se surpasser dans un même élan. Anna Gunn en épouse suspicieuse, Bob Odenkirk en avocat manipulateur, Dean Norris en flic bourrin mais malin et finalement très sensible (deux des meilleurs amis du comédien sont policiers), Giancarlo Esposito, également à l'affiche dans « Revolution », en parrain glaçant (il a pratiqué le yoga pour trouver flegme et sang-froid), Jonathan Banks en homme de main flippant, Betsy Brandt en kleptomane et « salope désagréable » (c'est sa description), RJ Mitte, lui-même atteint d'une infirmité motrice cérébrale mais qui a exagéré son handicap pour le rôle : tous sont assez exceptionnels.

Le pitch

Professeur de chimie dans un lycée, Walter White se voit diagnostiqué un cancer du poumon en phase terminale. Pour permettre à sa femme enceinte et à son fils handicapé de vivre confortablement après sa mort, il créé un laboratoire se lance dans le trafic de méthamphétamine. La vie de la petite famille tranquille d'Albuquerque (Nouveau-Mexique) bascule.

BREAKING BAD (AMC)

La série n'aurait évidemment pas pu tenir la route sans un duo au top. Aaron Paul est beaucoup mieux qu'un second rôle. Le personnage de Jesse Pinkman était censé disparaître à la fin de la première saison. Vince Gilligan fut tellement impressionné par l'interprétation de Paul qu'il renonça à commettre ce qui aurait été, dit-il, une erreur colossale. Pinkman (« Pas un mauvais bougre, juste un gars qui s'est retrouvé mêlé à la mauvaise foule », affirme Paul) subit lui-même une métamorphose, passant du petit voyou sans envergure, roi des losers, à un adulte tourmenté et doté d'une vraie conscience. C'est presque le deuxième héros de ce show porté par l'interprétation prodigieuse de Bryan Cranston, devenu entre-temps réalisateur et producteur de la fiction. Vu dans « Il faut sauver le soldat Ryan », « Drive » et la série « Malcolm » où il jouait Hal, l'acteur californien a trouvé en Walter White le rôle de sa vie. Il campe à merveille ce personnage complexe, double et changeant mais aussi terriblement humain. Derrière son regard parfois malicieux, Walter se révèle un être beaucoup plus faible qu'il ne le croit, et pas seulement parce que la maladie fait office d'épée de Damoclès (« Just because you shot Jesse James doesn't make you Jesse James »...).

UNE RÉFLEXION SUR LE LIBRE ARBITRE

Il faudrait un numéro entier pour parler des autres ingrédients de la série phénomène qui abolit la frontière entre le Bien et le Mal et pose la question de la responsabilité de nos actes, de la place du libre arbitre (même la moralité de la très entière Skyler vacille...). La réalisation, très cinématographique et d'une élégance visuelle indéniable, est à elle seule une pépite. Jusqu'au générique fumeux. Autre sucrerie, la bande-son. Vous apprécierez la sélection musicale tout au long de ce « Breaking Bad » plein d'humour noir. S'il ne fallait citer qu'un seul titre, ce serait le prodigieux « DLZ » de TV on the radio, présent sur l'album « Dear science » et utilisé dans l'épisode 10 de la saison 2.

Attention, spoiler ! Dans l'ultime saison, tout est dit et montré au cours d'un épisode 14 (« Ozymandias ») qui laisse le spectateur complètement K.-O. La mort de Hank, Walter révélant les conditions de la disparition de Jane à Jesse, la dispute entre Walter et Skyler, Walter Jr qui s'interpose, Walter s'enfuyant avec Holly avant de la laisser dans une caserne de pompiers et de rappeler chez lui pour vomir son exaspération (mais aussi dédouaner Skyler, alors sur écoute), Jesse obligé de cuisiner pour Todd et la fraternité aryenne afin de garder la vie d'Andrea et Brock sauve : Vince Gilligan nous offrait, à deux épisodes de la fin, un véritable concentré d'intensité dramatique et d'émotion pure. Une claque visuelle absolument impossible à oublier. Qu'y avait-il encore à raconter après ça ?

L'auteur a donné au téléspectateur ce qu'il voulait (la mort du héros) en refermant les portes une à une. Gretchen et Elliott promettent sous la menace de donner à Walter Jr, quand il aura 18 ans, l'argent remis par son père. Lydia est empoisonnée à la ricine. Walter passe à confesse devant Skyler et admet qu'il a continué la production de méthamphétamine pour satisfaire son amour-propre et non pour protéger les siens (« J'ai fait ça pour moi. J'aimais ça. J'étais doué pour ça. »). Entre-temps, il a mis au point un mécanisme permettant d'actionner automatiquement un M60 dissimulé dans le coffre de sa voiture. Arrivé au QG de la fraternité aryenne, il ouvre le coffre d'un clic et plaque Jesse au sol. Les rafales de tirs pleuvent... C'est un carnage ! Todd s'en sort. Il est aussitôt étranglé par Jesse pour venger la mort d'Andrea. L'ex-junkie renonce à supprimer Walter pour venger celle de Jane. White appelle Lydia pour lui révéler qu'elle est condamnée. Touché au cours de la fusillade, il s'effondre alors que la police arrive sur les lieux. The end.

« Remember my name », disaient les affiches assurant la promo de la deuxième partie de cette saison 5. Il faudrait plutôt dire « Remember my show ! » La série de Vince Gilligan est à montrer dans toutes les écoles de scénaristes. En plus d'une interprétation impeccable, d'une trame ingénieuse, d'une narration intelligente et d'une mise en scène soignée, elle vaut par sa grande cohésion. Les derniers épisodes ont montré que Gilligan maîtrisait parfaitement son sujet. On peut discuter le sort réservé à Walter (attendu, donc dénué de surprise), la fuite de Jesse (vers quel destin roule-t-il ?) ou encore la vraisemblance de la fameuse boucherie. Mais l'auteur savait où il allait. Rien n'a été oublié. Jesse a compris comment Walter l'avait doublé pour éliminer Gustavo Frings. Il a su que Walter était là quand Jane est morte étouffée. Le face-à-face Walter-Hank a lui-même tenu toutes ses promesses (quelle confrontation dans le garage !).

Il est impossible de faire son deuil d'une série géniale... On ne retrouvera sans doute pas de sitôt une œuvre comme « Breaking bad ». Ce qu'on sait, c'est qu'elle restera comme l'une des fictions télé majeures de l'ère post-« Soprano ». ■

TEXTE FRANCK VERRECCHIA
PHOTOS © AMC

30 ROCK (NBC)

LE CARTON DE LA FÉE TINA

C'EST À L'HUMORISTE TINA FEY QU'ON DOIT CETTE SATIRE DU MONDE DE LA TÉLÉVISION QUI A FAIT UN CARTON. ELLE A ÉCRIT LA SÉRIE. ELLE Y JOUE AUSSI.

Si sa réputation n'a pas franchi l'Atlantique, Tina Fey est une authentique vedette aux Etats-Unis où son sens de l'humour fait l'unanimité. Découverte dans une troupe comique d'improvisation, elle a accédé à la notoriété en devenant auteur pour le très célèbre « Saturday Night Live », de 1997 à 2006. Durant ses 19 années passées à écrire des sketches pour l'émission phare de la chaîne NBC (que M6 s'apprête à adapter, première a priori en novembre prochain), Fey a découvert les coulisses parfois ahurissantes des plateaux de télévision, où les vedettes n'en font qu'à leur tête. C'est ainsi que naît l'idée directrice de « 30 Rock ». L'histoire d'une équipe travaillant pour une émission fictive de NBC, « The Girlie Show » (TGS). Une équipe contrainte de supporter les excentricités du présentateur, Tracy Jordan, et du patron de la chaîne, Jack Donaghy. Le nom de la série correspond à sa localisation fictive : le 30e étage du mythique Rockefeller Center, situé en plein cœur de Manhattan, à New York.

Le succès de cette sitcom diffusée de 2006 à 2013 aux USA tient autant à la richesse de ses dialogues qu'à l'interprétation des principaux acteurs. Héroïne de son propre show, Tina Fey incarne une Madame Je-sais-tout. Liz Lemon, rédactrice en chef de « TGS », est réfractaire à tout ce qui ressemble à un contact humain. Tracy Morgan excelle dans le rôle de l'ancienne star déjantée qui tente de se relancer. Alec Baldwin est plus vrai que nature dans la peau du patron de NBC prêt à toutes les trahisons pour conserver son poste. Durant sept saisons, cette joyeuse troupe a fait l'unanimité, auprès du public comme auprès des professionnels, recevant 145 nominations pour 39 récompenses. Mérité pour une artiste qui est parvenue à nous faire rire en explorant les facettes les plus sombres des starlettes du petit écran. Insupportables, évidemment. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © NBC

A savoir...

L'actrice, scénariste, productrice et humoriste américaine Tina Fey (46 ans) a été nommée 12 fois pour son interprétation de Liz Lemon et 9 fois pour la qualité de ses scénarii. Soit, en moyenne, trois nominations par saison ! Vous avez dit « génie » ?

Fiche technique

Genre : *Sitcom.*
Créateur : *Tina Fey.*
Nombre d'épisodes : *7 saisons, 138 épisodes de 25 minutes.*
Diffuseur US : *NBC (11 octobre 2006-31 janvier 2013).*
Distribution : *Tina Fey (Elizabeth Lemon), Alec Baldwin (Jack Donaghy), Tracy Morgan (Tracy Jordan), Jane Krakowski (Jenna Maroney)...*

Le pitch

Les déboires professionnels et sentimentaux des membres de l'équipe travaillant sur l'émission fictive de NBC « The Girlie Show » à New York, au 30 Rockefeller Plaza. L'arrivée d'un nouveau directeur et d'une ancienne star hollywoodienne fait souffler un vent de folie.

ALLY McBEAL (FOX)

WONDER WOMAN

« ALLY MCBEAL » MONTRE LE COMBAT D'UNE FEMME DÉSIREUSE DE MENER DE FRONT VIES PROFESSIONNELLE ET AMOUREUSE DANS UNE AMÉRIQUE ENCORE DOMINÉE PAR LES HOMMES.

Le 29 juin 1998, au terme de sa première saison, « Ally McBeal » connaît la consécration en apparaissant en Une du magazine « Time ». Le personnage de fiction pose aux côtés de trois pionnières du droit des femmes - qui, elles, ont bien existé, Susan B. Anthony, Betty Friedan et Gloria Steinem - sous le titre « Le féminisme est-il mort ? ». A l'époque, la question se pose car le mouvement connaît une profonde métamorphose. Les femmes ne luttent plus frontalement avec les hommes pour obtenir plus de liberté(s), elles tentent de parvenir à leurs fins à leur façon, plus douce et plus subtile. C'est ce que veut dépeindre la série en narrant le quotidien d'une femme psychologiquement fragile mais désireuse de se faire une place dans un milieu aussi machiste et conservateur que celui des avocats aux Etats-Unis. L'idée de départ était de créer une fiction mettant en scène des femmes « jeunes, ambitieuses et sexuellement hyper actives » pour combler le public féminin après l'arrêt de « Melrose Place », stoppé le 24 mai 1999. Recruté pour mettre le projet sur les rails, David E. Kelley choisit pour cadre un cabinet d'avocats, lui qui en était un au début de sa carrière professionnelle. Très rapidement, la série trouve son public, aidée par le fait que la saison 1997-98 est l'une des pires de l'histoire de la télé américaine en matière de nouveautés (seulement sept créations en un an, dont cinq ne seront pas renouvelées). Mais elle trouve également des opposants, notamment des femmes qui jugent que l'héroïne renvoie une image dégradante du sexe dit faible. En cause, le physique de Calista Flockhart, petite et fluette, les hésitations de son personnage, la façon qu'elle a de subir les événements et de tomber amoureuse à la moindre occasion... Le féminisme appartiendrait donc au passé ? Non. Il s'avère qu'il a mué en quelque chose de plus moderne. Ally McBeal, c'est la femme du XXIe siècle, celle qui fait de son apparente faiblesse une force, qui assume le fait d'être émotionnellement instable, tourmentée. C'est surtout une femme qui va au bout de ses rêves, qui se fait virer après avoir été victime de harcèlement sexuel dans l'épisode 1 de la première saison et qui finit associée du plus prestigieux cabinet de Boston cinq ans plus tard, à la fin du show. Le tout en côtoyant au quotidien son amour de jeunesse, devenu son patron, en voyant partir celui qui était sur le point de l'épouser et en surmontant une série d'hallucinations. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © FOX

A savoir...

Bien avant d'endosser l'armure d'Iron Man, Robert Downey Jr fit un passage aussi bref que remarqué dans Ally McBeal. Recruté pour booster des audiences en baisse durant la saison 4, il incarna Larry Paul, petit ami de l'héroïne. Son personnage devint rapidement très populaire et le producteur, David E. Kelley, décida de le marier à Ally. Problème : avant la fin de sa première année, Downey Jr fut arrêté pour usage de stupéfiants. La Fox le renvoya sine die, les scénaristes durent réécrire l'histoire et les réalisateurs couper toute référence au mariage dans le montage final !

Fiche technique

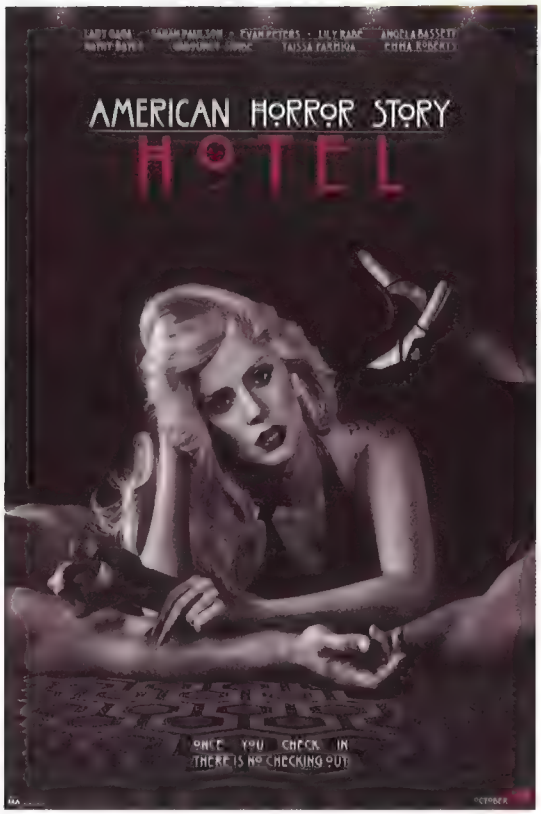
Genre : *Série judiciaire.*
Créateur : *David E. Kelley.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 112 épisodes de 44 minutes.* ***Diffuseur US :*** *Fox (8 septembre 1997-20 mai 2002).* ***Distribution :*** *Calista Flockhart (Ally McBeal), Greg Germann (Richard Fish), Peter MacNicol (John Cage)...*

Le pitch

La vie d'un cabinet d'avocats de Boston, entre affaires judiciaires et déboires sentimentaux.

AMERICAN HORROR STORY (FX)

DES HISTOIRES QUI RENDENT GAGA !



« AMERICAN HORROR STORY » EST UNE SÉRIE D'HORREUR DONT CHAQUE SAISON EST INDÉPENDANTE. LES PREMIÈRES ONT ÉTÉ PORTÉES PAR JESSICA LANGE QUI A TRANSMIS LE FLAMBEAU À LADY GAGA POUR LA CINQUIÈME, « HOTEL ».

« American Horror Story » s'articule sur des saisons indépendantes. L'avantage de ces saisons qui, a priori, n'ont rien d'autre en commun que nombre de leurs acteurs, c'est que ces derniers peuvent revenir même lorsque leur personnage succombe, ce qui arrive assez régulièrement. L'inconvénient - tout relatif -, c'est que le téléspectateur non averti peut éprouver une certaine difficulté à adhérer au concept. Reste qu'en dépit de sa violence physique et psychologique, le show créé par Ryan Murphy et Brad Falchuk a su défrayer la chronique pour s'installer parmi les séries les plus en vue de ces dernières années. Son avenir est désormais aussi rose que ses histoires sont noires... Le succès de ce programme doit beaucoup à son casting prodigieux : autour de Jessica Lange, on retrouve les fidèles Sarah Paulson (« Twelve years a slave », « Deadwood »), Evan Peters (Vif-Argent dans « X-Men »), Lily Rabe (« The Good wife »), Frances Conroy (« Aviator », « Six feet under »), Denis O'Hare (« The Good wife »), Angela Bassett (« Malcolm X », « Urgences ») ou encore Kathy Bates (« Misery », « Titanic », « Six feet under », « The Office »...). D'autres grands noms ont également participé à l'aventure « AHS ». Citons en vrac Zachary Quinto (« Heroes », Mr Spock dans les nouveaux « Star Trek »), Connie Britton (« 24 heures chrono », « Nashville »), Joseph Fiennes (« Shakespeare in Love », « Flash forward »), Michael Chiklis (« The Shield », « Les 4 Fantastiques »), Neil Patrick Harris (« How I met your mother »), Ian McShane (« Deadwood », « Pirates des Caraïbes », « Game of Thrones »), Dylan McDermott (« La Chute de la Maison Blanche »), Matt Bomer (« FBI : Duo très spécial »), Wes Bentley (« Hunger games », « Interstellar »), Mare Winningham (« The Affair », « Under the dome »), James Cromwell (« La Ligne verte », « The Artist », « Six feet under »), Naomi Campbell, Alexandra Breckenridge et donc Lady Gaga, annoncée pour les prochaines saisons. N'en jetez plus ! ■

TEXTE SYLVAIN PETIT **PHOTOS** © FX

Fiche technique

Genres : *Fantastique, horreur, drame.*
Créateurs : *Ryan Murphy, Brad Falchuk.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 63 épisodes de 42-50 minutes.*
Diffuseur US : *FX (5 octobre 2011-en cours).*
Distribution : *Evan Peters (Tate Langdon), Jessica Lange (Constance Langdon), Taissa Farmiga (Violet Harmon), Connie Britton (Vivien Harmon), Zachary Quinto (Chad), Michael Chiklis (Wendell Toledo), Ian McShane (Leigh Emerson), Lady Gaga (Elizabeth Johnson)...*

Le pitch

Du gore et du sexe dans une exploitation de références bien connues : films, faits divers, légendes et autres mystères.

A savoir...

C'est Ryan Murphy lui-même qui l'a révélé, on devrait découvrir, petit à petit, indice après indice, que toutes les saisons de « American Horror Story » sont finalement connectées. Dans la quatrième, le personnage de Pepper, apparu dans la deuxième, faisait un retour tonitruant, avant que Queenie, l'une des sorcières de Coven (saison 3), ne réapparaisse dans la dernière, où de nombreux visages familiers ont débarqué à l'Hotel Cortez. Par ailleurs, toutes les saisons ont un lien plus ou moins direct avec la ville de Boston et plusieurs personnages semblent avoir un lien de parenté. Toutes les époques depuis les années 1800 étant évoquées, il faudra être à l'affût des nouveaux indices servis dans la saison 6. John Landgraf, le patron de FX, a précisé qu'elle se déroulerait « dans deux époques en même temps, principalement dans le présent mais avec des échos avec le passé. » Il faut saluer le magnifique travail de la société de doublage Dub'Club car il est assez rare qu'une VF soit aussi réussie.

AMICALEMENT VÔTRE (ITV)

UNE SEULE SAISON ET UN GÉNÉRIQUE ONT SUFFI À TRANSFORMER EN MYTHE UNE SÉRIE TELLEMENT BIEN TRADUITE, EN FRANCE, QUE SA LIGNE DIRECTRICE EST TOMBÉE AUX OUBLIETTES.

« Amicalement vôtre » est devenue culte alors qu'elle s'est arrêtée au bout d'une saison. Son générique est plus connu que son intrigue. Et son succès en France est dû à un doublage très réussi mais qui a effacé ce qui faisait la force de la version originale : le contraste entre les deux héros, l'un anglais, l'autre américain. C'est en 1968 que germe l'idée de « The Persuaders » dans l'esprit de Robert S. Baker. A l'époque, le réalisateur britannique dirige la série « Le Saint » (ITV, 1962-69), dont l'acteur principal est Roger Moore. Dans l'épisode 18 de la saison 6, le héros, Simon Templar, est opposé à un riche Texan, Stuart Damon. Le choc de deux cultures plaît beaucoup à Baker, qui décide d'en faire une série : un Anglais et un Américain s'associeront pour lutter contre le crime. Pour incarner le premier, il choisit son acteur fétiche, Roger Moore (qui deviendra James Bond pour « Vivre et laisser mourir », en 1973). Pour le second, Rock Hudson (« Géant ») et Glenn Ford (« Gilda ») sont pressentis. Le physique d'Hudson est trop « parfait ». Il ressemble à celui de Moore, ce qui pose problème. Quant à Ford, il ne s'entend pas avec l'autre héros de la série. C'est finalement Tony Curtis qui est engagé. Son physique ne colle pas avec celui d'un Texan, ce qui oblige la production à remanier le scénario. Son avatar, Danny Wilde, sera un pauvre New-Yorkais devenu un riche homme d'affaires. Moore et Curtis n'entretenaient pas les meilleurs rapports du monde. Le professionnalisme du premier s'accordait mal avec l'indolence du second, qui rechignait à rejouer les scènes. Le seul point sur lequel ils se rejoignaient à l'époque, c'est qu'ils ne voulaient plus tourner à Londres mais dans le Sud de la France ! Attiré par le cinéma, Moore sauta sur l'occasion d'incarner James Bond, tuant dans l'œuf la possibilité de développer une deuxième saison. Aux Etats-Unis, « Persuaders » fut un flop. Le titre devint « Amicalement vôtre » chez nous et... « Les Enjoués » en Belgique ! Le succès du show tint au doublage assuré par Michel Roux (Tony Curtis-Danny Wilde) et Claude Bertrand (Roger Moore-Lord Brett Sinclair). Les deux hommes prirent de grandes libertés par rapport au texte d'origine, adaptant l'humour anglo-saxon pour le public hexagonal.

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © ITV

A savoir...

Mondialement célèbre, la musique de « Amicalement vôtre » a été composée par John Barry. Un nom qui ne vous dit peut-être rien mais derrière lequel se cache un véritable génie puisque c'est lui qui a arrangé le thème musical de James Bond. Barry a également été récompensé pour les bandes musicales de « Out of Africa » et « Danse avec les Loups ». Côté vie privé, il a été le premier mari de Jane Birkin.

Fiche technique

Genres : *Action, aventure.*
Créateur : *Robert S. Baker.*
Nombre d'épisodes : *1 saison, 24 épisodes de 49 minutes.* ***Diffuseur anglais :*** *ITV (17 septembre 1971-25 février 1972).*
Distribution : *Tony Curtis (Danny Wilde), Roger Moore (Lord Brett Sinclair)...*

Le pitch

Un aristocrate britannique et un homme d'affaires américain ayant connu la pauvreté à New York s'associent pour lutter contre le crime. Choc des cultures assuré.

ARROW (THE CW)

PRINCIPALE SÉRIE ADAPTÉE DE L'UNIVERS SUPER-HÉROÏQUE DE DC COMICS, ARROW A RÉUSSI À RÉINVENTER UN PERSONNAGE VIEUX DE 71 ANS EN DEMEURANT FIDÈLE À L'ESPRIT D'ORIGINE.

Depuis que le cinéma et la télé se sont épris des bandes dessinées, la plus grande crainte des lecteurs est que leurs personnages favoris soient dénaturés en passant du papier à l'écran. C'est ce qui s'est produit chez Marvel avec le directeur du SHIELD, Nick Fury. Blanc dans les comics, il a été incarné par le prestigieux acteur afro-américain Samuel L. Jackson au cinéma, forçant les scénaristes de comics à transformer le personnage original. Point de tout ça avec Green Arrow ! La série est une telle réussite que ce sont les fans eux-mêmes qui ont demandé à ce que les légères modifications apportées au héros depuis ses premiers pas sur le petit écran en octobre 2012 soient insérées dans son équivalent comic. Le changement majeur réside dans son look. Depuis ses débuts en 1941, Oliver Queen était blond, portait une magnifique barbichette et cachait son visage derrière un masque qui ne couvrait que ses yeux. L'acteur Stephen Amell est châtain, porte une barbe de trois jours plus en rapport avec notre époque, une énorme capuche qui obscurcit son visage quand il joue les justiciers et un peu de maquillage autour des yeux. La réussite de Green Arrow a surpris les dirigeants de DC qui n'ont qu'un but : surfer sur la vague pour le sortir définitivement de l'anonymat. Car depuis sept décennies, Oliver Queen a dû apprendre à vivre dans l'ombre de Batman et Superman. Même son équivalent chez Marvel, Hawkeye, créé 23 ans après lui, a eu plus de succès ! Une seule fois, son nom a pris le dessus sur ceux de ses glorieux coéquipiers de la Justice League : en octobre 1971, quand son acolyte Speedy révéla qu'il était accro à l'héroïne. La couverture de Green Lantern/Green Arrow 85 est demeurée célèbre car elle était la première d'un comic book à évoquer ce fléau majeur de la société américaine. Hélas, les scénaristes n'ont pas réussi pas à surfer sur la vague et le personnage était retombé dans un certain oubli. Green Arrow, qui prononce toujours la même phrase au moment d'arrêter ou de tuer ses victimes (« Vous avez trahi Starling City ») a lancé sur les rails du succès une compagnie qui vivait mal les triomphes à répétition de Marvel.

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © THE CW

A savoir...

Le château de la famille Queen a servi à de nombreuses reprises, dont deux fois dans des productions consacrées aux super-héros : il appartenait à Lex Luthor dans la série « Smallville » (The WB) et il hébergeait l'institut Xavier pour Jeunes Surdoués dans les épisodes II et III des « X-Men ».

Fiche technique

Genres : *Action, aventure.*
Créateurs : *Andrew Kreisberg, Greg Berlanti, Marc Guggenheim.*
Nombre d'épisodes : *4 saisons, 92 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *The CW (10 octobre 2012-en cours).*
Distribution : *Stephen Amell (Oliver Queen), David Ramsey (John Diggle)...*

Le pitch

Porté disparu depuis cinq ans, le jeune milliardaire Oliver Queen est retrouvé sur une île, dans la mer de Chine. De retour chez lui, il devient Green Arrow, un justicier traquant ceux qui ont trahi la ville de Sterling.

LE TUEUR EN SÉRIE QUE L'ON A DETESTÉ ADORER

IL Y A DIX ANS ARRIVAIT SUR NOS PETITS ÉCRANS LE TUEUR EN SÉRIE DEXTER, QUI DÉCOUPAIT LA MORALE ET JOUAIT AVEC. APRÈS « SIX FEET UNDER », L'ACTEUR MICHAEL C. HALL A FAIT À NOUVEAU ÉQUIPE AVEC LA MORT, D'UNE FAÇON QUELQUE PEU DIFFÉRENTE. DANS CETTE ADAPTATION D'UN ROMAN DE JEFF LINDSAY, IL INTERPRÈTE UN EXPERT MÉDICO-LÉGAL DE LA POLICE DE MIAMI QUI EST TUEUR EN SÉRIE À SES HEURES PERDUES. SEULEMENT VOILÀ, IL N'EST PAS LE MAL INCARNÉ : IL N'ASSASSINE QUE DES MÉCHANTS.

Dexter Morgan joue les rôles de détective, d'avocat (du diable), de juge et de bourreau. Est-ce que toutes ses victimes méritent de mourir ? C'est bien là la grande question métaphysique du show créé pour Showtime par James Manos Jr. Une fois que l'on a découvert ce qui pousse « Ce cher Dexter » Morgan à agir de la sorte, on finit par l'apprécier.

Enfant abandonné dans un véritable bain de sang, recueilli par un policier, il a grandi auprès d'une sœur, Debra (Jennifer Carpenter). Dexter a très vite montré des pulsions meurtrières et pour lui éviter de graves problèmes, son père adoptif lui a inculqué un « code » afin de contrôler son « Passager noir » : ne tuer que des assassins qui s'en sortent face à la justice. Dès lors, malgré une soif de tuer omniprésente, il réussit à vivre de manière plutôt « normale ». Seulement voilà, alors qu'il n'éprouve aucun autre sentiment pour ses congénères survient le décès de son père et mentor. Avec Debra, ils avaient rejoint eux aussi les rangs de la police. Pendant huit saisons, Dexter va éprouver toutes les peines du monde à sauver les apparences auprès de ses collègues, amis et petites amies...

Le premier tueur en série du petit écran version

séries télé assassine environ 70 personnes. Pourtant, il est devenu, d'une certaine manière, un personnage remarquable auquel on peut s'identifier. « Si nous avions supprimé des enfants et des grand-mères, le public n'aurait jamais parié sur lui, souligne Michael C. Hall. Au final, j'imagine que beaucoup d'entre nous ont un esprit de justicier frustré. »

Il faut préciser que le personnage créé par Jeff Lindsay s'inspire de Manuel Pardo, un agent de police de Miami renvoyé au milieu des années 80 et qui s'était mué en tueur en série sous l'emprise de la cocaïne. Une fillette avait succombé à une overdose dans ses bras. En l'espace de trois mois, Pardo avait assassiné pas moins de neuf trafiquants de drogue. Déclaré coupable et condamné à mort par un jury, il a été exécuté le 12 décembre 2012.

Entre-temps, la chaîne Showtime s'est officiellement transformée en une grosse épine dans le pied des spectateurs qui aiment la télévision de grande qualité. Avec cette nouvelle série très sombre, effrayante mais tout à fait fascinante, mêlant drame, thriller, suspense, horreur et humour noir, avec une pincée d'analyse psychologique, le network américain a réalisé une jolie combinaison. Il était impératif de casser sa tirelire pour bâtir un programme cohérent : il y eut « Weeds », avec une mère de famille contrainte de vendre du cannabis, « Brotherhood », avec deux frères que tout oppose (l'un politicien, l'autre mafieux), et donc « Dexter ». La chaîne payante avait cherché une identité pendant une éternité. En s'appuyant sur ces trois fictions, elle prouva lentement mais sûrement qu'elle ne pouvait plus être ignorée.

Avec « Dexter », il devait y avoir une discussion - légitime - quant au choix de débourser pour de bon ou non. Un engagement sur une ou deux saisons n'est pas une façon d'établir une confiance à long terme, car les téléspectateurs veulent savoir qu'ils pourront s'accrocher à quelque chose pendant quatre ou cinq ans. Les fidèles de la première heure n'ont pas été déçus avec un total de 96 épisodes consacrés au Boucher de Bay Harbor (après avoir endormi ses victimes, Dexter les enveloppe dans de la cellophane, attend qu'elles se réveillent pour les confronter à leurs actes, les tue à l'arme blanche puis jette leurs cadavres au fond de l'océan). Bon, tout le monde s'accorde à dire qu'il y a eu une ou deux saisons de trop. Et que la fin - pensée comme provisoire ? - n'est pas des plus heureuses.

Les audiences du show ont conforté les producteurs avec une progression constante, pour atteindre, lors de la saison 4, un record historique avec 2,6 millions de téléspectateurs sur Showtime. Une moyenne de 1,74 million par épisode, soit le meilleur score de la chaîne. Dexter pouvait ajouter « The L Word » et « Californication » à la liste de ses victimes.

Autres signes de succès, en plus du rôle tenu par Charlotte Rampling dans la toute dernière saison : une websérie, des Golden Globes et une perruque à 10 000 dollars ! En octobre 2009, les fans découvrent « Dexter : Early Cuts » sur le site Internet de Showtime. Deux saisons et dix-huit épisodes animés pour ce préquel qui permet d'en savoir un peu plus sur les débuts du tueur avec la voix de Michael C. Hall. Trois mois plus tard, ce dernier (qu'on avait vu dans « Six Feet Under », sur HBO) décroche le Golden Globe du meilleur acteur dans une série télé dramatique alors que John Lithgow, interprète de Trinité, son ennemi dans la saison 4, repart avec celui du meilleur acteur dans un

Fiche technique

Genres : *Horreur, drame, policier.*
Créateur : *James Manos Jr.*
Nombre d'épisodes : *8 saisons, 96 épisodes de 52 minutes.*
Diffuseur US : *Showtime (1er octobre 2006-22 septembre 2013).*
Distribution : *Michael C. Hall (Dexter Morgan), Jennifer Carpenter (Debra Morgan), David Zayas (Angel Batista), James Remar (Harry Morgan), C.S. Lee (Vince Masuka), Lauren Velez (Maria LaGuerta), Desmond Harrington (Joey Quinn), Julie Benz (Rita Bennett), Geoff Pierson (Tom Matthews), Aimee Garcia (Jamie Batista)...*

DEXTER (SHOWTIME)

A savoir...

Le scénariste Scott Buck aime les clins d'œil et tout en haut de sa liste de romans adaptés au cinéma se trouvent très certainement ceux de Bret Easton Ellis. La saison 1 de « Dexter » contient quelques références à ses livres, à commencer par « American Psycho », paru en 1991 avant de prendre vie sur les grands écrans en 2000 dans une réalisation de Mary Harron avec, excusez du peu, Christian Bale, Willem Dafoe, Jared Leto, Chloë Sevigny et Reese Witherspoon. Lorsque Dexter se fournit en produits pour endormir ses victimes, il se fait appeler Patrick Bateman, le nom du tueur en série de « American Psycho ». Il utilise un autre pseudonyme quand il se rend chez un psychanalyste, celui de Sean Ellis, Sean étant le frère de Patrick Bateman et le personnage central des « Lois de l'attraction », un autre roman de Bret Easton Ellis adapté au cinéma par Roger Avary en 2002. D'autres ont rendu hommage à la série phare de Showtime. Ainsi, dans un épisode des « Experts : Manhattan » tourné à New York apparaissait plusieurs fois une publicité pour Dexter, en plein Times Square, avec des images montrant Michael C. Hall. Même chose du côté de « Californication », la série avec David Duchovny. Les Simpson n'ont pas échappé au phénomène Dexter. Lors d'un épisode spécial pour Halloween, le personnage de Ned Flanders se transforme en serial killer avant que le générique final ne soit accompagné par la musique envoûtante de « Dexter ».

second rôle. Au même moment, Hall prévient la production qu'il souffre du lymphome de Hodgkin. Le tournage de la saison 5 est repoussé le temps d'un traitement qui lui coûte ses cheveux... et pas moins de 10 000 dollars pour une perruque digne du grand Dexter Morgan.

Cela ne l'empêche pas de continuer à diviser son public. Il est à lui tout seul une étude de cas éthique et moral. Après tout, quelle différence y a-t-il entre voter pour lui ou pour le caïd Tony Soprano ? Dexter résout beaucoup de crimes dans son travail de jour mais il en commet beaucoup d'autres la nuit, en faisant l'économie de beaucoup de paperasserie. Beaucoup, beaucoup, beaucoup... Toujours pour une justice populaire ? Bien sûr. Mais cela va bien plus loin. Dexter aime ça. Il aime vraiment ça.

Il y a deux éléments qui ont fait que cette série a si bien fonctionné. Tout d'abord, Michael C. Hall est magnifique, livrant une nouvelle performance remarquable. Au lieu d'être à la fois refoulé et émotionnellement explosif comme le David Fisher de « Six Feet Under », son Dexter Morgan est froid, calculateur et sans aucune compassion. Ce qui le rend étonnamment... charmant. Le fait qu'il tue des méchants offre un permis au spectateur : celui de l'aimer. Le deuxième élément est l'humour. Au fil de la narration de l'histoire par Dexter, qui se parle à lui-même (ou à ses fantômes), son monde intérieur est révélé, de manière drôle et sarcastique. Il a une représentation de lui-même très lucide, il sait qu'il est « un monstre ». Mais il s'accroche aux enseignements paternels car ses châtiments meurtriers constituent la seule façon de traiter ses besoins sanguinaires. La seule et la bonne. Seulement, comme l'a déclaré Robert Greenblatt, alors président de Showtime Entertainment, « Dexter, ce n'est pas « Les Experts » de la ménagère de moins de 50 ans »... Certes. On dénombre tout de même plus de scènes de laboratoire macabres qu'il n'en faut et un certain effet de vengeance fanatique dans la dissection des autres. Si vous êtes fondu de science médico-légale, vous devriez pouvoir y trouver votre intérêt. Evidemment, on devrait proclamer haut et fort qu'une fiction aussi audacieuse et originale va débouler sur les écrans, dès lors qu'elle met en jeu des notions d'éthique et de philosophie qui seront discutées dans les supermarchés, les restaurants, etc. Partout, les gens ont parlé de Dexter. Peut-être pas avec des approbations enragées. Mais lui aussi a été disséqué. Showtime a pris une trame unique et lisse et y a lancé le seul acteur fait pour le rôle de Dexter Morgan, en testant les limites de ce que les gens trouveraient acceptable. C'est toujours le défi suprême : proposer aux adultes consentants un difficile dilemme. Dexter remplit certainement ce contrat, lui qui ne s'en impose aucun, sinon celui de respecter son code autant que possible. Il force les téléspectateurs à adopter ou à rejeter un concept moralisateur. Il les fait reculer en les rendant témoins de sa dépravation. Et puis il les distrait parce que c'est drôle, bien écrit et habilement rythmé.

Pourtant, au départ apparaissait un inconvénient assez clair. Est-ce que chaque épisode aura le même agencement ? Dexter tuera-t-il chaque semaine ? Est-ce que cela ne va pas devenir ennuyeux ? Sans parler d'une possible cause de rupture avec l'église... « Vous regardez ça ? Et vous aimez ? » Oh oui ! Surtout quand une mystérieuse nouvelle intrique qui implique un autre serial killer se tisse telle une toile d'araignée pour prendre Dexter à son propre piège. L'autre tueur commence à laisser des messages et des indices pour le défier de résoudre ses crimes. Dexter est très impressionné et très curieux. Impossible de ne pas plonger avec lui dans la nouvelle tournure que prennent les événements.

Alors, oui, Showtime a sorti une autre pierre précieuse de sa poche. Même si 99,9% des fans ont détesté la fin du show, Dexter aura marqué de son empreinte rouge sang l'histoire des séries télé. Une sortie plutôt

mal négociée, donc... Que s'est-il passé ? Attention, c'est le moment de l'alerte spoiler ! Au moment de tirer sa révérence, Dexter Morgan a tout avoué à sa sœur Debra, qui a finalement choisi de le couvrir. Une décision très difficile pour celle qui était devenue lieutenant et dont la droiture avait toujours été la marque de fabrique. Une décision qui lui sera fatale. Alors que tout le monde s'attend à un final mettant en scène la mort de Dexter, c'est sa sœur qui succombe dans ses bras. Il abandonne alors son fils - oui, le tueur compulsif est devenu père d'un petit garçon qui a comme lui commencé à montrer des signes pas très catholiques -, qu'il laisse aux soins de sa maîtresse, Hannah, elle aussi tueuse en série (repentie). Cette dernière est jouée par la très jolie Yvonne Strahovski qui apparaîtra l'année suivante dans « 24 heures chrono » (saison 9 : « Live another Day »), dans le rôle de Kate... Morgan. Sans Harrison, le fils de Dexter, bien sûr.

Retour à Miami. Définitivement effondré par la mort de sa sœur, dont il est évidemment responsable et envers laquelle il n'a jamais pu montrer le moindre sentiment, Dexter prend son éternel bateau de pêche et s'enfuit vers le large en pleine tempête. Toujours pas remis du décès de Debra, on s'attend à terminer ce grand huit d'émotions contradictoires comme ça, sans en être complètement sûr, mais avec en tête la fin de notre tueur en série préféré. The end. « Closure », comme disent nos amis de l'Ouest. Mais non, il ne veut décidément pas nous laisser tranquilles. On retrouve donc un Dexter qui a survécu et refait sa vie en pleine cambrousse, en bûcheron barbu et sale, bien décidé à se tenir à l'écart de toute civilisation...

Y parviendra-t-il ? Est-ce « Dexterminé » pour de bon ? Les rumeurs de retour puis de spin-off sont allées bon train depuis. Alors, reverra-t-on Batista, Masuka, Quinn, Hannah et Harrison ? Il semble que Michael C. Hall ne soit pas plus emballé que ça par un retour de son personnage. C'est donc plutôt vers une petite sœur que l'on se dirigerait. Quoi qu'il arrive, Jennifer Carpenter ne sera pas de la partie non plus, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un avis. « Je pense que David Zayas (Batista) est profondément intéressant, de plusieurs façons, et il n'y a rien que je n'aimerais pas le voir faire, a-t-elle déclaré. Lui et C.S. Lee (Masuka) sont formidables. Ils devraient faire encore quelque chose. »

Le showrunner Scott Buck a déjà annoncé qu'il était partant, précisant qu'il avait des idées. Il n'est pas le seul. Certains acteurs du show se sont déjà positionnés. Yvonne Strahovski se verrait bien retrouver son personnage de Hannah McKay en « fugitive extraordinaire. Elle lancerait son émission de télé sur le jardinage, ce serait marrant. » Pour Desmond Harrington, « Quinn serait ivre tout le temps, un détective misérable... » David Zayas est un peu plus sérieux : «Peut-être que le grand secret sera enfin révélé. Peut-être suivrons-nous les aventures du fils de Dexter, ce qu'il va représenter et comment il va grandir. Je dirais qu'il y a beaucoup de choses possibles mais ces deux-là sont intéressantes. » « Il y a énormément de façons différentes de le faire, concluait David Nevins, le président de Showtime. Quelle que soit l'option retenue, j'espère que ce sera à la fois original et conforme à ce que les gens attendent de l'univers de Dexter. »

TEXTE SYLVAIN PETIT
PHOTOS © SHOWTIME

Le pitch

Le jour, Dexter Morgan travaille comme expert en médecine légale, spécialisé dans l'analyse de traces de sang. La nuit, il est tueur en série.

BANSHEE (CINEMAX)

TERMINATOR CHEZ LES AMISH

QUAND UN MERCENAIRE VIOLENT DÉBARQUE DANS UNE COMMUNAUTÉ PIEUSE ET RETIRÉE, LA SITUATION DÉGÉNÈRE FORCÉMENT !

Des séries noires faisant la part belle à la violence, on en a déjà vu. Beaucoup. Idem pour le côté décalé et fleur bleue type « Petite maison dans la prairie » (NBC, 1974-83). Mais les deux combinés, c'est une première ! Le choc des mondes se produit quand un criminel tente d'échapper à son patron, le dénommé Rabbit, pour avoir planqué le butin d'un vol de bijoux. Il atterrit dans la petite ville Amish de Banshee, une cité fictive de Pennsylvanie. Par un heureux hasard, le nouveau shérif local se fait assassiner au même moment, avant d'avoir pu être présenté aux citoyens. Le criminel subtilise son identité, Lucas Hood, et applique la loi à sa façon. Les problèmes ne vont pas tarder à arriver. A commencer par sa fugitive de petite amie, qui n'est autre que la fille de Rabbit...

La violence et l'humour noir sont les deux principaux ingrédients de la série de Cinemax. Les scènes de combat sont sans conteste les meilleures que l'on ait pu voir à la télévision dernièrement, loin, très loin des grandes chorégraphies hollywoodiennes habituelles. Celles de « Banshee » sont brutales, sanguinolentes et donnent rarement au vaincu la possibilité de se relever cinq minutes après. Evidemment, le choc des mondes ne pouvait se produire sans dérapages blasphématoires. En plus d'employer un langage souvent à la limite du vulgaire, certains personnages prennent un malin plaisir à provoquer la communauté Amish. A l'image de Racine qui urine dans une église. C'est l'un des moments « forts », si vous nous permettez cet outrage, de la saison 2, la meilleure des quatre. La dernière a été tournée en Pennsylvanie, là où est située l'action, les trois premières en Caroline du Nord et Caroline du Sud. On parle d'un spin-off axé sur Job. « Les spin-offs sont compliqués pour de nombreuses raisons mais si nous trouvons une bonne idée, c'est avec plaisir que je retrouverai Hoon Lee, a déclaré Jonathan Tropper, l'un des créateurs du show. Je suis méfiant car lorsque certains personnages secondaires très bons deviennent les héros de leur série, il arrive que cela ne fonctionne pas. Si nous avons la bonne idée pour un spin-off centré sur Job, nous essaierons de jouer avec cette belle idée. »

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © CINEMAX

A savoir...

Bizarrement, « Banshee » a été reconduit pour une quatrième saison mais avec un budget réduit, une trame qui s'inscrit dans le futur, des personnages principaux en moins et une action tournée dans une ville et un Etat différents. Le résultat ? A oublier, pour nous...

Fiche technique

Genre : *Drame.*
Créateurs : *Jonathan Tropper, David Schickler.*
Nombre d'épisodes : *4 saisons, 38 épisodes de 43-50 minutes.*
Diffuseur US : *Cinemax (11 janvier 2013-20 mai 2016).*
Distribution : *Antony Starr (Lucas Hood / Tom Palmer), Ivana Milicevic (Anastasia / Carrie Hopewell), Ulrich Thomsen (Kai Proctor), Frankie Faison (Sugar Bates), Hoon Lee (Job)...*

Le pitch

A sa sortie de prison, un voleur de diamants s'installe à Banshee, petite ville fictive de Pennsylvanie, en territoire Amish, où il se fait passer pour le nouveau shérif. Lucas Hood a vu mourir le vrai.

BETTER CALL SAUL (AMC)

UNE SUITE MAGISTRALE

EN DEUX SAISONS, LE SPIN-OFF DE « BREAKING BAD » A RÉUSSI L'AUDACIEUX PARI DE NE PAS SUIVRE LA MÊME VOIE EN REPRENANT LES MÊMES ÉLÉMENTS. « BCS » A SON IDENTITÉ PROPRE.

Chaque saison de « Better call Saul » s'ouvre en noir et blanc, sur une scène se déroulant peu après la fin de « Breaking Bad ». On découvre Saul Goodman en employé de café, menant une vie morne et anonyme. Suivent dix épisodes en couleur racontant l'évolution de Jimmy McGill, avant qu'il change de nom et devienne Goodman, toujours interprété par l'excellent comique Bob Odenkirk. L'homme est (déjà) beau parleur, spécialiste des arnaques et habile manipulateur, régulièrement au chevet de son frère, Chuck, un brillant avocat victime d'une étrange maladie qui le pousse à rester cloîtré chez lui. Jimmy aimerait lui montrer ses réels talents en droit, lui qui passe pour un éternel raté. En quête de respectabilité, il tente de trouver sa voie, épater son frère et gagner sa confiance, quitte à commettre quelques entorses avec la légalité. C'est là tout le sel de la série : jusqu'où Jimmy peut-il aller ? L'homme ment et manipule les preuves si besoin. On suit ce « héros » avec délice. « BCS » est proche de « BB » par son savoir-faire technique. Même registre pour le style, même rythme atypique (une lenteur caractéristique), une géographie et quelques protagonistes identiques. La série joue constamment entre le pathos de l'individu, l'humour noir et l'absurdité des situations (proche du cinéma des frères Coen), le tout dans une ambiance mi-urbaine, mi-western. La photo, hyper travaillée, s'attarde sur les paysages - d'Albuquerque, toujours - et les scènes sont contemplatives. La musique s'ajuste parfaitement à l'ensemble, qui trouve un équilibre quasi parfait en termes de rythme et d'écriture. On suit avec plaisir le parcours de Mike, ancien flic et futur homme de main au sang-froid légendaire de Gus Fring. Inutile d'avoir vu la série mère pour apprécier ce spin-off mais les deux se complètent à merveille. « Better call Saul » a un côté indépendant, un peu hors normes et addictif. L'avocat crapuleux est assez ridicule dès ses premières années mais attachant et « gentil » malgré tout.

TEXTE THOMAS SUINOT **PHOTOS** © AMC

A savoir...

Marie, la femme de Hank dans « Breaking Bad », devait apparaître à la fin de la seconde saison pour s'occuper de Chuck, admis dans l'hôpital où elle travaille. Vince Gilligan espère la ramener dans la saison suivante. Et surtout Gus Fring, à l'origine du mystérieux mot laissé sur la voiture de Mike. A terme, ce sont Walter White et Jesse Pinkman qui reviendront.

Fiche technique

Genres : *Drame, comédie.*
Créateurs : *Vince Gilligan, Peter Gould.*
Nombre d'épisodes : *2 saisons, 20 épisodes de 45-60 minutes.*
Diffuseur US : *AMC (8 février 2015-en cours).*
Distribution : *Bob Odenkirk (Saul Goodman), Jonathan Banks (Mike Ehrmantraut), Rhea Seehorn (Kim Wexler), Patrick Fabian (Howard Hamlin), Michael McKean (Charles McGill), Michael Mando (Nacho Varga)...*

Le pitch

La vie et l'œuvre de Saul Goodman, l'avocat véreux de « Breaking Bad ».

THE BIG BANG THEORY (CBS)

BOUILLON DE CULTURES

PRENEZ QUATRE GEEKS - LEONARD, SHELDON, HOWARD, RAJESH - MORDUS DE PHYSIQUE, EN PARTICULIER, ET DE SCIENCES EN GÉNÉRAL. METTEZ-LES EN FACE D'UNE SERVEUSE, PENNY, QUI RÊVE DE DEVENIR ACTRICE. SECOUEZ LE TOUT, VOUS OBTENEZ UNE SITCOM VITAMINÉE QUI REPOSE SUR LE CHOC DES CULTURES.

C'est en 2007 que « The Big Bang Theory » apparaît sur CBS. Et très vite, le show créé par Chuck Lorre et Bill Prady s'impose comme un digne héritier de « Friends » (NBC, 1994-2004) qui a connu son épilogue quelques années plus tôt. Tournée sous forme de sitcom en studio, cette comédie a pour décor principal l'appartement de deux scientifiques, Leonard et Sheldon, qui forment avec Raj et Howard une sympathique équipe de geeks perturbée par l'arrivée d'une nouvelle voisine, Penny, jolie blonde dévergondée. Deux univers vont se percuter pour créer un nouveau « Big Bang ». D'un côté, quatre ados coincés dans un corps d'homme, fans de « Star Trek » et de bandes dessinées Marvel, de l'autre, la serveuse de restaurant qui rêve de devenir actrice.

LES ACTEURS OBTIENNENT UN CACHET EN OR

Si les situations comiques font rire la Terre entière depuis près de dix saisons, le succès planétaire du show de CBS repose avant tout sur le trio Penny-Sheldon-Leonard. Le dernier « lutte » pour vivre une histoire d'amour avec la première quand le second ne cesse de leur mettre des bâtons dans les roues. Le succès aidant, leurs interprètes - Kaley Cuoco, Jim Parsons et Johnny Galecki - ont renégocié leur salaire avec une augmentation substantielle. Depuis la saison 8, ils touchent un million de dollars par épisode de 20 minutes ! Et il y a 24 épisodes par saison... Mérité ou non, juste pour leurs collègues ou pas, il faut bien admettre que le personnage de Sheldon Cooper, physicien théoricien de son état (Leonard, lui, donne dans la physique expérimentale), est formidable. Il a permis à Jim Parsons (43 ans) de décrocher plusieurs récompenses du meilleur acteur dans une série comique, aux Golden Globes (1) et aux Emmy Awards (4). Bazinga !

Le carton de « The Big Bang Theory », associé à celui de « How I met your mother », qui rappelle également « Friends » *(voir page 53)*, a permis à CBS de régner sur la case Comédie à la fin des années 2000. La chaîne a missionné le créateur du show, Chuck Lorre, pour lancer « Mike and Molly » en 2010. De nombreuses célébrités sont apparues dans ce programme au fil des années, comme Leonard Nimoy (« Star Trek », RIP), Carrie Fisher et James Earl Jones (« Star Wars »), Charlie Sheen, Stan Lee (créateur des super-héros de Marvel) ou encore le physicien Stephen Hawking, spécialiste des trous noirs, et l'astronaute Buzz Aldrin, le deuxième homme à avoir marché sur la Lune après Neil Armstrong.

TEXTE SYLVAIN PETIT **PHOTOS** © CBS

A savoir...

La neuvième saison apporte un nouvel élément aux intrigues vécues par nos colocs préférés avec la grossesse annoncée de Bernadette (et Howard). La nouvelle n'a pas seulement surpris les fans mais aussi les acteurs : les showrunners l'ont décidée à la dernière minute ! Kaley Cuoco, a.k.a. Penny, était loin d'être emballée à l'idée de travailler avec un nouveau-né sur le plateau (voire deux si la production utilise des jumeaux). Pas de quoi décourager la prod'.

Fiche technique

Genre : *Sitcom.*
Créateurs : *Chuck Lorre, Bill Prady.*
Nombre d'épisodes : *9 saisons, 207 épisodes de 22 minutes.*
Diffuseur US : *CBS (24 septembre 2007-en cours).*
Distribution : *Johnny Galecki (Leonard Hofstadter), Jim Parsons (Sheldon Cooper), Kaley Cuoco (Penny), Simon Helberg (Howard Wolowitz), Kunal Nayyar (Rajesh Koothrappali), Melissa Rauch (Bernadette Rostenkowski), Mayim Bialik (Amy Farrah Fowler)...*

Le pitch

Leonard et Sheldon vivent en colocation à Pasadena. Sciences et jeux - vidéo, de société, de rôles... - rythment le quotidien de ces geeks mordus de physique. L'ingénieur en aérospatiale Howard et l'astrophysicien Rajesh complètent la bande. Lorsque Penny s'installe dans l'appartement d'en face, deux cultures s'entrechoquent et la vie du quatuor est chamboulée...

BOARDWALK EMPIRE (HBO)

LA PROHIBITION DANS TOUTE SA FOLIE

L'INTERDICTION DE PRODUIRE ET DE VENDRE DE L'ALCOOL SUR LE TERRITOIRE DES ÉTATS-UNIS DANS LES ANNÉES 20 A FAVORISÉ L'ENRICHISSEMENT DE CAÏDS. COMME ENOCH « NUCKY » THOMPSON QUI FAIT RÉGNER SA LOI À ATLANTIC CITY.

La Prohibition est l'un des chapitres de l'histoire des USA qui fascinent le plus les Américains. Difficile de comprendre ce qui a pu passer par la tête du gouvernement pour interdire, au début des années 20, l'importation, l'exportation, la production et la vente d'alcool sur tout le territoire. Le but était évidemment « d'assainir » une société qui donnait l'impression de s'avilir. Seulement, le remède fut pire que le mal car cette période, qui s'est étirée jusqu'en 1933, a vu la mafia prendre une ampleur sans précédent grâce à la contrebande d'alcool. Les mythiques Al Capone (à Chicago) et Lucky Luciano (à New York) doivent tout ou presque à la Prohibition. Tout comme Enoch « Nucky » Johnson.

Moins connu que les deux immigrés italiens, ce fils d'un shérif fut le véritable parrain d'Atlantic City, équivalent de Las Vegas sur la Côte Est des Etats-Unis, des années 1910 à 1941, quand la justice finit par le faire tomber. A son palmarès figure évidemment la contrebande d'alcool mais également la prostitution et les paris clandestins.

La cité du péché, dans le New Jersey, connut son âge d'or durant son règne, une période folle magnifiquement retranscrite par Nelson Johnson dans « Boardwalk Empire : The Birth, High Times and the Corruption of Atlantic City ». Cet ouvrage a servi de point de départ au script de Terence Winter, visiblement attiré par la mafia puisqu'on lui doit également la série « Les Soprano », également diffusée sur HBO...

STEVE BUSCEMI, L'ATOUT MAÎTRE

Dans « Boardwalk Empire », Enoch Johnson a été rebaptisé Enoch Thompson et c'est l'une des seules anicroches à la véritable histoire. Les producteurs, parmi lesquels figure Martin Scorsese, qui a réalisé l'épisode pilote, ont été vigilants sur les moindres détails afin que l'esprit des années 20 transpire réellement de la série. La société chargée des effets spéciaux, Brainstorm Digital, a ainsi accumulé tout un tas de photos d'archives, de cartes postales et de plans architecturaux pour recréer l'Atlantic City de l'époque. Idem pour les couturiers qui ont passé des heures dans les musées et au Fashion Institute of Technology pour concevoir des vêtements typiques. Mais tout cela n'aurait servi à rien sans une performance convaincante des acteurs.

En choisissant Steve Buscemi (« Reservoir dogs », « Fargo », « The Big Lebowski », « Armageddon », « Les Soprano ») pour interpréter Enoch Thompson, la production a tapé dans le mille. Sa ressemblance physique avec l'homme qu'il incarne ne saute pas aux yeux mais ses attitudes et ses expressions font magnifiquement ressortir la dualité de cet homme qui était, à la base, trésorier du comté d'Atlantic City, un poste très respectable. Michael Pitt, dans la peau de Jimmy Darmody, et Shea Whigham, dans celle d'Elias, sheriff et frère de Nucky, sont également très crédibles. Sans oublier le toujours très convaincant Michael Shannon (« 8 Mile », « Les Noces rebelles », « Man of Steel ») qui campe l'agent du gouvernement Nelson Van Alden.

Entre un scénario fascinant, un casting magnifique et des décors de rêve, le succès devait forcément être au rendez-vous. Et ce fut le cas puisque durant les cinq saisons, les audiences ne sont jamais tombées en dessous des deux millions de téléspectateurs. Evidemment, les récompenses se sont amoncelées : vingt Emmy Awards, trois Golden Globes et deux Screen Actors Guild Awards. Merci la Prohibition !

TEXTE RAPHAËL NOUET

PHOTOS © HBO

A savoir...

Si quelqu'un a un jour douté de l'implication de Martin Scorsese dans le projet « Boardwalk Empire », le réalisateur s'est chargé de mettre les choses au point en présentant la douloureuse de l'épisode pilote qu'il a tourné : 18 M$! Sur ce total, presqu'un tiers a servi à la reconstitution de la fameuse promenade en bord de mer (boardwalk) d'Atlantic City. Pourquoi une reconstitution ? Parce que le tournage a eu lieu à New York !

Fiche technique

Genre : *Drame.*
Créateur : *Terence Winter.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 56 épisodes de 50 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (19 septembre 2010-26 octobre 2014).*
Distribution : *Steve Buscemi (Enoch Thompson), Michael Pitt (James Darmody), Kelly Macdonald (Margaret Schroeder), Michael Shannon (Nelson Van Alden), Shea Whigham (Elias Thompson), Michael Stuhlbarg (Arnold Rothstein), Stephen Graham (Al Capone)...*

Le pitch

Atlantic City, années 20. Trésorier du comté, Enoch « Nucky » Thompson se lance dans le trafic illégal d'alcool pendant la Prohibition.

BOSS (STARZ)

DÉGÉNÉRESCENCE POLITIQUE

LE MONDE POLITIQUE AMÉRICAIN VU À TRAVERS LE MAIRE DE CHICACO QUI REFUSE DE DÉMISSIONNER MALGRÉ UNE GRAVE MALADIE ET DES AFFAIRES EN TOUS GENRES.

« Boss », c'est l'histoire d'une météorite passée relativement inaperçue en 2011-12. Pas de chance : au moment de sa diffusion sur Starz, le petit écran observait des phénomènes identiques. On veut bien sûr parler de séries télévisées consacrées à la politique. Le projet de Farhad Safinia faisait pourtant preuve d'originalité par rapport à ceux de ses confrères dans la mesure où il ne se contentait pas de montrer l'horrible envers du décor de la politique américaine, entre corruption, trahisons et scandales sexuels. « Boss » met également l'accent sur l'ego surdimensionné et le narcissisme des élus et ceux qui aspirent à l'être, un peu comme le fait aujourd'hui « House of cards » (Netflix), d'un an son cadet. L'histoire s'articule autour de Tom Kane, maire de Chicago auquel on diagnostique la démence à corps de Lewy, un trouble neurologique. La maladie provoque des hallucinations, des chutes répétées, un ralentissement moteur, de la confusion, etc. En dépit de la gravité de son état, Kane refuse de céder son poste. Il fait mettre son médecin à l'isolement et ne se confie qu'à sa fille, avec qui les relations ont souvent été tendues. Kane ne dit rien à sa femme ni à ses plus proches collaborateurs qui vont évidemment voir le maire dans un état second, sans comprendre la cause de ce désordre.
Pendant deux saisons et dix-huit épisodes, l'une des plus grandes villes des Etats-Unis est donc dirigée par un mourant à l'équilibre mental plus qu'instable. Le créateur de la série, l'Irano-Américain Farhad Safinia, savait de quoi il parlait puisqu'il est marié à Laura Regan, une actrice dont le père et le frère ont été ministres au Canada. Beaucoup de compétences et une bonne idée qui n'ont, hélas, pas suffi à éviter l'annulation de la série au bout de la deuxième saison seulement, à cause d'audiences en berne. Il n'empêche que « Boss » mérite d'être vu. Il était question d'en tirer un téléfilm. Qui ne verra sans doute jamais le jour.

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © STARZ, D.R.

A savoir...

La chaîne Starz, qui a diffusé cette série, a proposé à son créateur, Farhad Safinia, de rédiger le script d'un film pour boucler toutes les intrigues en cours. Vexé par l'arrêt du show, ce dernier a refusé.

Fiche technique

Genres : *Drame, politique.*
Créateur : *Farhad Safinia.*
Nombre d'épisodes : *2 saisons, 18 épisodes de 55 minutes.*
Diffuseur US : *Starz (21 octobre 2011-19 octobre 2012).*
Distribution : *Kelsey Grammer (Tom Kane), Connie Nielsen (Meredith Kane), Hannah Ware (Emma Kane), Jeff Hephner (Ben Zajac), Kathleen Robertson (Kitty O'Neil), Martin Donovan (Ezra Stone), Troy Garity (Sam Miller), Jonathan Groff (Ian Todd)...*

Le pitch

Le maire de Chicago s'est vu diagnostiquer un grave trouble neurologique. Il fait tout pour conserver son fauteuil, cachant les symptômes comme il peut, alors que les affaires de corruption se multiplient dans la « Windy City ».

CALIFORNICATION (SHOWTIME)

SEXE, DROGUE ET ROCK'N'ROLL

QUE FERIEZ-VOUS SI GLOIRE ET FORTUNE VOUS TOMBAIENT DESSUS DU JOUR AU LENDEMAIN ? SANS DOUTE LA MÊME CHOSE QUE HANK MOODY, DONT LES PÉRIPÉTIES SONT ENTRÉES DANS LA LÉGENDE.

La première fois qu'il a entendu parler de « Californication », David Duchovny aurait, dit-on, refusé d'étudier le projet, lassé par les cadences infernales imposées par les séries télé, lui qui fut le héros de « X-Files » (Fox) au début des années 90. Et puis, devant l'insistance de Tom Kapinos, l'homme à l'origine de ce projet, l'ex-agent Mulder a accepté de lire le scénario. Avant d'accepter le rôle d'Hank Moody, attiré par la relation que son personnage entretenait avec sa fille Becca. Un choix étonnant car l'intérêt de la série repose sur beaucoup de choses avant ça. Mais qu'importe, finalement, l'essentiel est que David Duchovny ait accepté le rôle et incarné à la perfection l'auteur du best-seller « Dieu nous déteste tous ». Confronté au syndrome de la page blanche après l'immense succès de son premier opus, ce New-Yorkais file en Californie pour tenter de se ressourcer. Au lieu de chercher l'inspiration, il tombe dans une vie de débauche, entre alcool, drogues, femmes et rock'n'roll. Ses péripéties lui font frôler la mort à de nombreuses reprises. Elles ont également valu aux acteurs et au réalisateur toute une série de procès et autres actions de la part des ligues catholiques, forcément heurtées par la moralité du show, aussi épaisse qu'un string. L'association Salt Shakers a réussi à faire en sorte que 49 entreprises refusent de diffuser des publicités avant, pendant et après chaque épisode !
Créateur de la série, Tom Kapinos aurait trouvé l'idée de cette fiction lors des quatre années passées à écrire le scénario de la série pour ados « Dawson » (The WB). Frustré par le côté gentillet de ses scripts, il s'est lâché sur « Californication », se servant du mythique poète et romancier Charles Bukowski pour créer le personnage d'Hank Moody. Un Bukowski qui avait utilisé le prénom Hank pour signer certaines de ses œuvres. Suicidaire, alcoolique, accro au sexe et à la drogue, Bukowski (mort en 1994) a forgé sa légende à travers des œuvres qui ont été parfois qualifiées de pornographiques et des dérapages publics comme sur le plateau de l'émission de Bernard Pivot « Apostrophes », qu'il quitta ivre en 1978.

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © THE CW

A savoir...

Avant d'être une série à succès, « Californication » a été un titre des Red Hot Chili Peppers, sorti en 1999. Le groupe a attaqué Showtime Networks, producteur de la série, pour avoir utilisé ce terme sans son consentement. Procès perdu : la défense est parvenue à démontrer que le terme « californication » existait depuis l'époque « flower power », dans les années 70, et relevait donc du domaine public.

Fiche technique

Genres : *Comédie, drame.*
Créateur : *Tom Kapinos.*
Nombre d'épisodes : *7 saisons, 84 épisodes de 22-28 minutes.* ***Diffuseur US :*** *Showtime (13 août 2007-29 juin 2014).* ***Distribution :*** *David Duchovny (Hank Moody), Natascha McElhone (Karen van der Beek), Evan Handler (Charlie Runkle)...*

Le pitch

Ecrivain new-yorkais séparé de la mère de sa fille, Hank Moody s'installe à Los Angeles pour retrouver l'inspiration. Sexe, drogues et alcool rythment alors son quotidien...

L'ACTU EN FANTAISIE MÉDIÉVALE

C'EST LA SÉRIE QUI DÉFRAIE LA CHRONIQUE DEPUIS 2011. SIX SAISONS ET SOIXANTE ÉPISODES POUR ÊTRE PRÉCIS, INSPIRÉS DES ROMANS DU TRÔNE DE FER. LES ÉLÈVES DAVID BENIOFF ET D.B. WEISS ONT FINI PAR DÉPASSER LE MAÎTRE GEORGE R.R. MARTIN. ENTENDEZ PAR LÀ QUE LES DEUX SCÉNARISTES VOLENT DÉSORMAIS DE LEURS PROPRES AILES, MÊME S'ILS TRAVAILLENT EN ÉTROITE RELATION AVEC L'AUTEUR, ET QUE L'INTRIGUE DU SHOW DE HBO A DÉPASSÉ CELLE DES LIVRES. POUR LA PREMIÈRE FOIS DE L'HISTOIRE, LES SPECTATEURS PEUVENT SPOILER LES LECTEURS !

Le pitch

Plusieurs familles luttent pour conquérir le Trône de fer du Royaume des Sept Couronnes. Shakespeare revisité à la sauce fantasy médiévale.

« Game of Thrones » est en train de marquer l'histoire de la télévision, battant année après année les records d'audimat et de téléchargements illégaux... malgré une diffusion mondiale simultanée (en VO) et quelques heures plus tard en version sous-titrée. Les sommes investies par la production et HBO sont colossales, avec des lieux de tournage un petit peu partout en Europe, de la Croatie à l'Irlande du Nord en passant par l'Islande et l'Espagne, et un casting de luxe, principalement britannique. Le succès auprès du public est incroyable depuis le lancement du show mais ce n'est pas le seul puisque le succès critique est également au rendez-vous. La valeur de la série a été saluée et récompensée lors de cérémonies variées, dans de nombreux festivals. On ne compte plus les nominations qui ont pu lui être attribuées, ni même les prix décrochés.

En l'espace de six saisons (la diffusion de la dernière en date s'achevait au moment où nous écrivions ces lignes), le programme phare de HBO a conquis un public hétéroclite avec des dragons, un nain, du sexe et des combats plus sanglants les uns que les autres. Et ce n'était pas gagné au départ ! Quand David Benioff, l'un des deux créateurs, reçoit quatre volumes de la saga littéraire « Le Trône de Fer », après avoir été lui-même un

lecteur assidu d'heroic fantasy, il se dit que l'intérêt du genre est mort en même temps que Gollum et son précieux. Cette histoire de chevalier sans peur qui écrase l'énorme dragon pour secourir sa princesse ne peut plus continuer à faire recette. Mais l'homme est professionnel, consciencieux. Il se plonge finalement dans la lecture du premier tome et après une centaine de pages parcourues, c'est le coup de foudre ! Il appelle son ami Daniel B. Weiss et l'aventure « Game of Thrones » devient réalité.

UN SHOW À LA SAUCE HBO

« Nous avons pensé exactement la même chose, se remémore-t-il. Les livres de George Martin s'attaquent à un genre qu'on croyait épuisé et ils lui insufflent une nouvelle vie, comme les séries de HBO qu'on avait adorées au cours des années précédentes : « Les Soprano », qui réinventait les histoires de mafia, « Deadwood », qui réinvitait le western, ou « The Wire », qui réinventait l'enquête policière. » » Les deux acolytes dévorent les romans, plongeant jour et nuit dans ce drôle d'univers médiéval. Ils n'en ressortent plus et chérissent le projet ultime d'en faire une série télé avec cette idée de départ : « « Les Soprano » téléportés en pleine Terre du milieu de Tolkien. »

Le premier épisode de « Game of Thrones » est diffusé aux Etats-Unis le 17 avril 2011. Depuis, les deux showrunners ont amplement eu le temps de repenser à leur succès et à sa genèse. Ils sont restés humbles. Quand ont-ils réalisé que leur œuvre était devenue un vrai phénomène culturel ? « Lorsqu'on a su que le président Barack Obama demandait à recevoir à la Maison Blanche les épisodes avant leur diffusion. Là, on s'est dit : *« Wow, il se passe un truc ! »* »

Alors le truc, c'est quoi ? Pourquoi faut-il regarder cette série comme le président américain qui achève son second et dernier mandat ? Il y a évidemment tout un tas de bonnes raisons à ce buzz qui n'en finit plus d'agacer les quelques irréductibles qui résistent encore - mais pas pour longtemps ? - à la déferlante « GOT ». Peut-être n'avez-vous plus le temps de lire ? Harry Potter, c'était long mais au moins, c'était plutôt simple. Les romans de George R.R. Martin, c'est du lourd !

« GOT », C'EST BON POUR LA MÉMOIRE !

Avec « Game of Thrones », on voyage et on apprend plein de choses. Si vous êtes féru d'histoire ou amateur de films historiques, vous trouverez de nombreuses références, car la saga littéraire, il est important de le savoir, se déroule dans un univers médiéval très fantaisiste sur fond de guerre des Deux Roses, avec des clins d'œil à la chute de Rome, aux sagas viking, à la Guerre de cent ans, à la Renaissance italienne ou encore aux hordes mongoles. C'est l'occasion de mettre vos cellules grises en marche, d'autant qu'il y a énormément de royaumes et de personnages dont les patronymes ne sont pas des plus simples. « Game of Thrones », c'est un peu le remède contre la mémoire qui flanche.

Son magnifique générique est resté le même depuis le début. Mais observez-le bien, il est un peu

Fiche technique

Genres : *Drame, fantasy médiévale.*
Créateurs : *David Benioff, D.B. Weiss, George R.R. Martin (romans).*
Nombre d'épisodes : *6 saisons, 60 épisodes de 50-70 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (17 avril 2011-en cours).*
Distribution : *Peter Dinklage (Tyrion Lannister), Kit Harington (Jon Snow), Emilia Clarke (Daenerys Targaryen), Lena Headey (Cersei Lannister), Sophie Turner (Sansa Stark), Maisie Williams (Arya Stark), Iain Glen (Jorah Mormont), Nikolaj Coster-Waldau (Jaime Lannister), John Bradley (Samwell Tarly), Alfie Allen (Theon Greyjoy), Aidan Gillen (Petyr Baelish), Gwendoline Christie (Brienne de Torth), Charles Dance (Tywin Lannister), Rory McCann (Sandor Clegane), Jerome Flynn (Bronn), Jack Gleeson (Joffrey Baratheon), Isaac Hempstead-Wright (Bran Stark), Michelle Fairley (Catelyn Stark), Stephen Dillane (Stannis Baratheon)...*

« GAME OF THRONES » (HBO)

A savoir...

Il n'était pas qu'un porteur, ce gentil golgoth qui a usé des souliers, kilomètre après kilomètre, avec le jeune Brandon Stark sur le dos. Non. Hodor est un véritable héros que tous les royaumes de Westeros et Essos peuvent remercier, enfin pourront, en temps voulu. L'auteur du « Trône de Fer », George R.R. Martin, ne s'était pas beaucoup attardé (sans mauvais jeu de mots) sur les origines du jeune Walder, dans ses romans. A l'écran, on a fini par découvrir Wylis lors d'un flashback. C'était un jeune garçon déjà costaud qui travaillait aux écuries du château de Winterfell il y a une trentaine d'années, protégé par Nan, son arrière-grand-mère, toujours présente auprès de la famille Stark quand débutait le show. La seule relation de sang qui lui soit attribuée. Sa carrure s'expliquerait par un autre sang qui coule en lui, celui des géants qui existent encore en petit nombre au-delà du Mur... Adolescent, alors qu'il rêve d'être l'ami du jeune Ned, le jeune homme s'écroule, victime d'une sorte de crise d'épilepsie qui va complètement changer sa vie. Il ne sera plus en mesure de prononcer le moindre mot, à part « Hodor », onomatopée incompréhensible qui deviendra son patronyme. Même s'il comprend toujours ce qu'on lui dit, il est la risée de ses camarades. Une fois adulte, le colosse reste fidèle aux Stark et s'avère être un atout particulier, doué d'une force extrême, sous les traits de l'acteur Kristian Nairn. Quand le jeune Bran ne peut plus marcher, suite à une chute terrible, il va devenir ses jambes et tous les deux seront dès lors inséparables. Plus que son porteur attitré, donc, Hodor sera le protecteur et fidèle ami du jeune Lord de Winterfell, jusqu'à réaliser pour lui un appareillage lui permettant de se mouvoir un peu. Ils vont ainsi faire un joli bout de chemin ensemble et vivre une grande aventure jusqu'aux confins du grand Nord, dans le froid des terres foulées par les terribles Marcheurs Blancs. Mais si Hodor en impose de par son impressionnante stature, l'homme est resté ce jeune garçon craintif. Il ne sait pas vraiment se battre, ne ferait pas de mal à une mouche et a peur de l'orage. Ainsi, Bran va commencer à utiliser ses pouvoirs naissants pour prendre possession de Hodor et « l'utiliser » à bon escient, pour lui mais pas

différent à chaque fois puisqu'il vous propose un survol mécanique des différents royaumes que vous allez visiter dans l'épisode à venir. Les paysages font rêver, notamment ceux de l'Islande où sont tournées les scènes des royaumes du Nord avec ce fameux Mur de glace qui protège les Hommes contre d'étranges créatures glaciales. La trilogie du Seigneur des anneaux nous avait fait découvrir d'incroyables images de la Nouvelle-Zélande, « Game of Thrones » nous donne envie de parcourir l'Islande mais aussi l'Irlande du Nord, le Maroc, la Croatie, l'Espagne et Malte.

Sur HBO, vous êtes invité au voyage mais aussi à satisfaire la part d'ombre qui est en vous. Oui, cette série est violente. On s'imagine tous étrangler ce voisin qui a osé se garer devant. Avec « GOT », on peut se défouler virtuellement car les meurtres barbares, les exécutions sanglantes, les combats violents et les tortures d'une cruauté insoupçonnée sont légion, sans oublier, cerise sur le gâteau, la nudité, très présente. Vos désirs seront des ordres assouvis par les héros du show, et du chaud, notamment Emilia Clarke. Vous savez, cette petite blonde platine qu'on voit partout avec un petit dragon sur l'épaule et qui n'hésite pas à se dévoiler ?

LA RÉVÉLATION EMILIA CLARKE

L'actrice londonienne (29 ans) a littéralement ex-

plosé grâce à la série de fantasy médiévale et pourtant, elle n'était pas le premier choix pour incarner Daenerys Targaryen. Si vous êtes un homme, vous allez juste la désirer. Sinon, elle deviendra votre meilleure amie par écran interposé. Attention à ses dragons, tout de même, car désormais, ils ne tiennent plus sur son épaule - c'est plutôt l'inverse. Ce qui ajoute au côté spectaculaire, même s'ils savent se faire désirer (eux aussi).

Vous l'aurez compris, Westeros et Essos, les deux continents de la série, ce n'est pas Beverly Hills. Ils sont toujours tout beaux et tout gentils, nos héros de séries. Trop lisses. Dans « Game of Thrones », il n'y a pas les bons d'un côté et les méchants de l'autre, tout le monde fait ce qu'il a à faire pour survivre et protéger les siens, avec violence et animosité, avec rancœur et désespoir, dans la débauche aussi. Et quand vous pensez tenir votre héros, il retourne sa veste ou, contre toute attente, il meurt. Regarder « GOT » est aussi devenu un phénomène de mode. Il faut être à la page et devenir fan d'heroic fantasy, c'est tendance. Et puis si vous voulez pouvoir comprendre tout ce qui se dit autour de la machine à café, comprendre ces histoires de nain avec une arbalète, de sorcellerie et de loups, il n'y a plus le choix ! Pour épater vos proches, retenez les prénoms des enfants Stark. Vous en trouverez peut-être un pour le vôtre, ils sont très originaux (les créateurs ont carrément inventé une langue pour l'un des peuples de la série). Curieusement, beaucoup comportent la lettre Y qui doit bien plaire à l'auteur : Tywin, Tyrion, Myrcella, Daenerys... Et depuis quelques années, avec le succès du show, beaucoup de bébés ont été nommés d'après ses héros, Khaleesi notamment (le surnom d'Emilia Clarke) ou encore Arya. On ne vous conseille pas Littlefinger !

TEXTE SYLVAIN PETIT
PHOTOS © HBO

franchement pour son ami qui sera perturbé par ses démonstrations de force. Jusqu'à ce désormais fameux épisode 5 de la saison 6 qui lui est dédié, intitulé « The Door ». Pour fuir les Marcheurs Blancs qui les ont retrouvés dans une grotte, Bran fusionne une dernière fois avec Hodor pendant que Meera lui crie de tenir la porte. En anglais, « Hold the door ». Dans la version française, « Ne les laisse pas aller au dehors »... Sauf que dans la panique, le jeune homme est passé par l'esprit du jeune Wylis, établissant ainsi une connexion entre le Hodor du présent qui empêche les morts-vivants de sortir, au prix de sa vie, et le garçon d'écurie du passé. Ce dernier vit donc sa future mort, ce qui va le traumatiser. Il réalise que son destin est lié à ce moment précis où on lui ordonne de tenir la porte, répétant « Hold the door » encore et encore jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un lointain « Hodor », mort en héros pour sauver son jeune ami.
Et du coup, très certainement, le monde. Car ce n'est plus un secret, Bran Stark est attendu comme l'un des participants à la lutte finale contre les Marcheurs Blancs, dont le leader fait tout pour le réduire à néant. Avec ses pouvoirs grandissants, il va peut-être sauver les Royaumes de Westeros. Au moment de célébrer la victoire et de dire au revoir à « Game of Thrones », il ne faudra pas oublier de rendre l'hommage qu'il mérite au grand Hodor.
Les fans n'ont pas attendu. Ils crient son nom à chaque fois qu'ils ont besoin qu'on maintienne une porte d'ascenseur ouverte et l'un d'entre eux a composé une chanson. Pas n'importe qui puisqu'il s'agit de Sam Coleman, le jeune acteur qui interprète Hodor quand il se faisait encore appeler Wylis. Le morceau s'intitule évidemment « Hold the door » et retrace avec beaucoup d'émotion le parcours de notre sauveur pacifiste.

CASTLE (ABC)

QUAND LA FICTION DEVIENT RÉALITÉ

UN ROMANCIER À SUCCÈS FAIT DU LIEUTENANT QU'IL ACCOMPAGNE DANS SES ENQUÊTES L'HÉROÏNE D'UNE NOUVELLE SÉRIE. CHABADA-BADA...

A la mi-mai a été diffusé aux Etats-Unis le cent-soixante-treizième et dernier épisode de la série « Castle ». Un terminus pas forcément dicté par les audiences puisque le show créé par Andrew W. Marlowe était encore suivi par 9,1 millions de téléspectateurs de l'autre côté de l'Atlantique, soit un dixième de moins (10,19) qu'à ses débuts, huit ans plus tôt. Ce qui a précipité l'arrêt du programme, ce sont plutôt les relations extrêmement mauvaises qu'entretenaient les deux acteurs principaux, Nathan Fillion (45 ans) et Stana Katic (38 ans), amoureux à l'écran mais ennemis dans la vie. L'héroïne avait fait savoir de longue date qu'elle ne participerait pas à une neuvième saison, provoquant l'incompréhension des fans. Après avoir étudié différentes possibilités pour sauver une fiction très populaire, mêlant romance et intrigues policières, la chaîne ABC s'est résolue à faire retentir le clap de fin. On n'entendra donc plus parler de Richard Castle, célèbre écrivain de romans policiers qui décida, un jour, de tuer le héros d'une série à succès. « Entendu » par la police lorsqu'un tueur copie le scénario d'un meurtre décrit dans l'un de ses ouvrages, il tombe sous le charme du lieutenant Kate Beckett, qu'il suit dans ses enquêtes afin d'écrire de nouvelles histoires dont elle sera le personnage central, sous le surnom de Nikki Heat.

La popularité de « Castle » est telle que la maison d'édition Hyperion Books a créé une gamme de livres où les auteurs sont obligés de prendre le pseudo « Richard Castle ». Autre impératif : prendre Nikki Heat pour héroïne. S'il n'est pas nécessaire d'avoir vu la série pour bien comprendre les histoires, elles lui font souvent des clins d'œil. La boucle est bouclée : après huit ans sur le petit écran, Richard Castle redevient un célèbre écrivain !

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © ABC

A savoir...

La série de livres signés Richard Castle n'est pas uniquement destinée aux fans souffrant du départ de leur héros préféré. De toute évidence, la qualité est au rendez-vous puisque le « New York Times » a placé les sept opus dans sa liste de livres à lire absolument.

Fiche technique

Genres : *Comédie, drame, policier.* ***Créateur :*** *Andrew W. Marlowe.*
Nombre d'épisodes : *8 saisons, 173 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (9 mars 2009-16 mai 2016).*
Distribution : *Nathan Fillion (Rick Castle), Stana Katic (Kate Beckett), Jon Huertas (Javier Esposito), Seamus Deve (Kevin Ryan)...*

Le pitch

Richard Castle écrit des romans policiers. Le lieutenant Kate Beckett, qui n'en a loupé aucun, prend contact avec lui au sujet de meurtres copiant ceux mis en scène dans ses livres. En récompense de son aide, Castle obtient de participer aux enquêtes. Et y'a de la romance dans l'air !

CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR (ITV)

LES PREMIERS AVENGERS

DANS LES ANNÉES 60, LES ESPIONS ANGLAIS SONT PARTOUT ! SUR GRAND ÉCRAN, AVEC JAMES BOND, ET SUR LE PETIT, AVEC L'IRRÉSISTIBLE DUO EMMA PEEL-JOHN STEED.

Ah, les swinging sixties ! Période folle durant laquelle l'Angleterre exporta son football, sa musique et surtout ses agents secrets fictifs. Le plus connu demeure James Bond mais le duo Emma Peel-John Steed le talonne. Ce qui a rendu cette série géniale, c'est qu'elle synthétisait toutes les tendances de l'époque : on y trouve énormément d'humour, « british » of course, beaucoup de légèreté, une certaine loufoquerie et une égalité totale entre l'homme et la femme.

Un cocktail explosif qui mit des années à se préparer, trois exactement. Durant la première saison, il n'y avait pas d'Emma Peel et John Steed n'était qu'un bras droit. Le héros se nommait David Keel et il cherchait à venger la mort de sa fiancée. D'où le nom original du show de la chaîne ITV : « The Avengers ». Lors des deux saisons suivantes, Steed devient le protagoniste principal, épaulé par divers seconds rôles. C'est lors de la quatrième que le destin de « CMBC » bascule. La série devient iconique lorsque l'intrépide Emma Peel, campée par Diana Rigg (vue dernièrement dans « Game of Thrones), débarque. La complicité entre les héros saute aux yeux et ne faiblit pas durant deux ans. N'ayons pas peur des mots, l'espiègle et spirituelle Emma rassemble tout ce qu'un homme peut rechercher chez une femme ! Peel a cédé sa place à Tara King (Linda Thorson) pour une ultime saison en forme de feu d'artifice, les scénarii n'ayant jamais été aussi bons. En 1969, le producteur américain décida hélas d'arrêter les frais. Un mystère. Le seul, peut-être, que John Steed, qui a eu droit à une autre série avec Purdey et Gambit (1976-77), n'a pas résolu...

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © ITV

A savoir...

En 1998, le réalisateur Jeremiah S. Chechik tenta de réveiller la légende en produisant un film au casting aguichant. Ce fut un flop, les fans estimant qu'il n respectait pas l'esprit de la série. Par exemple, Emma Peel conduit une Jaguar type E alors qu'elle ne se séparait jamais de sa Lotus Elan trente ans plus tôt. La raison de cette faute de goût ? Elle est tout simplement physique : Uma Thurman n'arrivait pas à rentrer ses longues jambes dans la Lotus !

Fiche technique

Genres : *Espionnage, policier, science-fiction, comédie, drame.*
Créateurs : *Sydney Newman, Leonard White.*
Nombre d'épisodes : *6 saisons, 161 épisodes de 52 minutes.*
Diffuseur britannique : *ITV (7 janvier 1961-21 mai 1969).*
Distrib. : *Patrick Macnee (John Steed), Diana Rigg (Emma Peel)...*

Le pitch

John Steed est un agent des secrets secrets britanniques. Ce gentleman toujours vêtu d'un chapeau melon fait équipe avec de ravissantes partenaires dans des aventures mêlant SF et série noire.

CLAIR DE LUNE (ABC)

LA PREMIÈRE « DRAMEDY »

LA SÉRIE QUI A RÉVÉLÉ BRUCE WILLIS A CRÉÉ UN NOUVEAU GENRE, EN MÊLANT DRAME ET COMÉDIE POLICIÈRE.

Pour beaucoup, « Clair de lune » est la série qui a permis à Bruce Willis d'accéder au rang de superstar (tous ceux qui sont tombés amoureux de Cybill Shepherd ont versé leur larme en voyant qu'elle n'était pas aussi gâtée par l'industrie hollywoodienne). Le reste, comme la durée, l'histoire ou le ton des dialogues, est beaucoup plus flou... Pourtant, cette série policière diffusée sur ABC de 1985 à 89 a révolutionné le petit écran, créant un genre nouveau baptisé « dramedy », contraction de « drama » (drame) et « comedy » (comédie).

Son origine vient des visions opposées de Lewis H. Erlicht, producteur exécutif de ABC, et Glenn Gordon Caron, créateur de la série. Le premier voulait une histoire de détectives. Le second, qui avait produit « Les enquêtes de Remington Steele » (NBC, 1982-87) avec Pierce Brosnan, le plus mauvais des James Bond, souhaitait y introduire une bonne dose de romance. Erlicht lui aurait alors dit : « Je me fous de ce que c'est, du moment qu'il y a des détectives ! » Et voilà comment naquirent les personnages de Maddie Hayes, ancien mannequin mise sur la paille par un comptable véreux, et David Addison, détective survolté et effronté. Le duo se tourne autour pendant 66 épisodes tout en résolvant nombre d'enquêtes.

Le couple Maddie-David fait partie des plus beaux jamais vus sur le petit écran selon un sondage réalisé par divers médias en 2003. L'interprète de l'héroïne, Cybill Shepherd, avait relancé sa carrière après une décennie de mauvais choix. On l'a dit, Bruce Willis a vu la sienne décoller grâce à ce show. Il doit tout à Glenn Gordon Caron qui était immédiatement tombé sous son charme, au milieu de 2 000 acteurs, et qui l'avait imposé à ABC. La chaîne estimait peu crédible qu'une femme comme Maddie tombe amoureuse d'un homme ayant le physique de Bruce... Caron a insisté et il a bien fait !

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © ABC

A savoir...

L'épisode baptisé « The Dream sequence always rings twice » a été classé 34e dans la liste des cent meilleurs de l'histoire, toutes séries confondues. On vous laisse découvrir ce qui s'y passe...

Fiche technique

Genres : *Comédie, drame, policier.*
Créateur : *Glenn Gordon Caron.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 66 épisodes de 45 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (3 mars 1985-14 mai 1989).*
Distribution : *Cybill Shepherd (Maddie Hayes), Bruce Willis (David Addison Jr), Allyce Beasley (Agnes DiPesto), Curtis Armstrong (Herbert Viola)...*

Le pitch

Ancien mannequin, Maddie Hayes se retrouve à la tête de l'agence de détectives privés Clair de lune. Elle entretient une relation très compliquée avec David Addison, entre attirance et prises de bec...

DEADWOOD (HBO)

PARTI TROP TÔT

LA FICTION CONSACRÉE À LA CONQUÊTE DE L'OUEST ET SES MULTIPLES DÉRIVES A ÉTÉ INTERROMPUE AU BOUT DE TROIS SAISONS. UNE VRAIE PERTE.

En 2013, sept ans après son arrêt brutal, « Deadwood » avait été élue par le magazine « TV Guide » huitième série s'étant arrêtée trop vite. C'est un fait, ce western à mi-chemin entre documentaire historique et fiction aurait mérité mieux que trois saisons et 36 petits épisodes. La chaîne payante HBO (« Game of Thrones ») semble regretter quelque peu sa décision puisqu'elle a donné son feu vert au créateur, David Milch, pour l'écriture d'un film qui servirait de conclusion définitive à son œuvre. Passionné d'histoire, ce dernier lorgnait plutôt du côté du péplum mais la série « Rome » (HBO, 2005-07) était déjà en cours de réalisation. Il décida donc de se pencher sur la conquête de l'Ouest américain, qui avait déjà fait l'objet d'une abondante littérature. L'action se déroule en 1870 à Deadwood, dans le Dakota du Sud. Après la découverte d'une mine d'or, un simple campement va se transformer en ville. Les problèmes se multiplient, évidemment, dans cette partie sauvage d'une nation encore jeune où la loi a bien du mal à être appliquée. Tout au long des trois saisons, les us et coutumes de l'époque ne manquent pas de choquer, comme les actes de violence. Des habitudes entretenues par des personnages ayant vraiment existé comme Calamity Jane ou Wyatt Earp. La mentalité du XIXe siècle semble bien respectée, ce qui n'est pas le cas des injures ! En effet, Milch a expliqué que les colons américains étaient particulièrement grossiers mais que leurs jurons étaient quasiment tous en rapport avec le christianisme, omniprésent en ce temps-là. Pour éviter tout anachronisme et afin que le public puisse bien comprendre, c'est l'argot de notre époque qui « salit » la bouche des personnages... What the fuck ?! Timothy Olyphant a joué dans « Damages » (FX, 2007-12) et « Justified » (FX, 2010-15). Ian McShane a déboulé dans « Game of Thrones » en spoilant à tout-va.

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © HBO

A savoir...

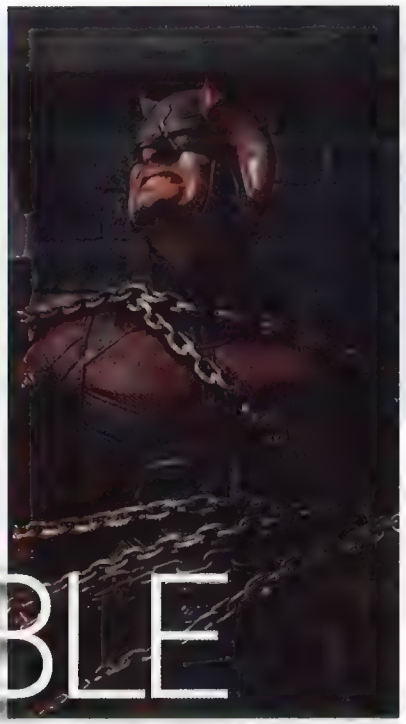
Durant la première heure de la série, le mot « Fuck » est prononcé 43 fois ! Sur les 36 épisodes, il est prononcé à 2 980 reprises, soit une moyenne de 1,56 par minute... Rien que pour ça, on attend le film avec impatience.

Fiche technique

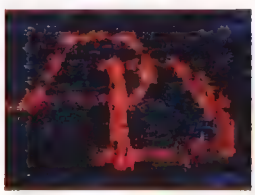
Genre : *Western.*
Créateur : *David Milch.*
Nombre d'épisodes : *3 saisons, 36 épisodes de 50 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (21 mars 2004-27 août 2006).*
Distribution : *Timothy Olyphant (Seth Bullock), Ian McShane (Al Swearengen), Molly Parker (Alma Garret), John Hawkes (Sol Star), Paula Malcomson (Trixie), Robin Weigert (Calamity Jane)...*

Le pitch

Fin des années 1870. Les chercheurs d'or se sont donné rendez-vous à Deadwood, dans le Dakota du Sud, une terre sans foi ni loi...



QUAND LE DIABLE NETTOIE L'ENFER



DEUXIÈME SÉRIE MARVEL IMPORTÉE SUR LE PETIT ÉCRAN APRÈS LES AGENTS DU SHIELD, DAREDEVIL EST, POUR LE MOMENT, LA MEILLEURE ADAPTATION - ET DE LOIN ! - D'UN COMIC BOOK.

Lorsqu'en 2013, les têtes pensantes de Marvel Studios et de Netflix se sont réunies pour mettre en place leur partenariat, l'une de leurs préoccupations premières a été de déterminer quels personnages de la « Maison des Idées » pourraient être portés à l'écran. Le cahier des charges imposait des héros urbains, si possible sans super-pouvoirs, afin que les épisodes ne soient pas surchargés en effets spéciaux. Un nom s'était immédiatement détaché : celui de Daredevil. Créé en 1964 par les légendes Stan Lee, Bill Everett, Jack Kirby et Steve Ditko, Matt Murdoch a reçu des produits toxiques sur le visage en tentant de sauver un aveugle qui allait se faire renverser par un camion. Cela l'a rendu aveugle à son tour mais ses autres sens ont été poussés à l'extrême et il a développé un « sens radar » équivalent à celui des chauves-souris. Son drame est devenu sa force et l'assassinat de son père l'a convaincu de se transformer en justicier. La justice est d'ailleurs au cœur de sa vie puisque, sur ordre de son paternel qui ne voulait pas qu'il devienne un raté comme lui, Matt a mené de brillantes études qui se sont achevées par l'obtention d'un diplôme d'avocat. Avec son grand ami Franklin « Foggy » Nelson, il s'est mis à son compte pour défendre les opprimés dans le sombre quartier d'Hell's Kitchen (« la Cuisine du diable »), à Manhattan.

UN HÉROS RONGÉ PAR SES PROPRES DÉMONS

Tout l'intérêt de la série créée par la plateforme de vidéos à la demande Netflix repose sur la complexité du personnage de Murdoch, campé par l'acteur britannique Charlie Cox (33 ans), vu dans « Stardust » avec Robert De Niro, Claire Danes et Michelle Pfeiffer. Avocat le jour, capable de deviner si son client lui ment en écoutant les battements de son cœur, Matt rend sa propre justice la nuit. Parfois au détriment des personnes qu'il a défendues devant une cour quelques heures plus tôt! En plus de combattre le crime, il est constamment en lutte avec ses démons intérieurs. Abandonné dans son enfance par sa mère, devenue nonne, il a reçu une éducation catholique très stricte. Et celle-ci s'accommode mal de la loi du talion dispensée par « l'homme sans peur ». Contrairement au film de Mark Steven Johnson avec Ben Affleck et Jennifer Garner, sorti en 2003 et qui avait été un ratage total, le Daredevil version Netflix respecte à la lettre l'esprit de la série. Hell's Kitchen est vraiment un quartier sordide, Matt Murdoch (interprété avec brio par Cox) un personnage torturé et le monde dans lequel il vit extrêmement violent. Chaque épisode offre son lot d'os cassés et de morts avec, en point d'orgue de la première saison, la décapitation à coups de portière d'un rival par un Wilson Fisk - alias le Caïd - admirablement joué par Vincent D'Onofrio (« Full metal jacket », « Men in black », « Jurassic world », « New York, section criminelle »). La saison 2 offre toujours plus de noirceur avec l'arrivée du Punisher (Jon Bernthal), tueur sans pitié. Bullseye déboulera dans la 3.

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © NETFLIX

A savoir...

Lors de sa création en 1964, la série Daredevil avait un ton beaucoup plus léger. Matt Murdock multipliait les blagues façon Spider-Man et il s'était même inventé un frère jumeau, Mike, qui, lui, pouvait voir (mais avec des yeux blancs !). Il a fallu attendre l'arrivée du scénariste Frank Miller en 1979 pour que la série devienne plus sombre et que le côté dramatique du personnage ressorte.

Fiche technique

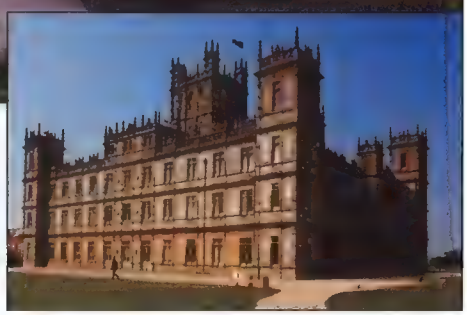
Genres : *Action, aventure.*
Créateur : *Drew Goddard.*
Nombre d'épisodes : *2 saisons, 26 épisodes de 60 minutes.*
Diffuseur US : *Netflix (10 avril 2015-en cours).*
Distribution : *Charlie Cox (Matt Murdock / Daredevil), Deborah Ann Woll (Karen Page), Elden Henson (Foggy Nelson), Rosario Dawson (Claire Temple), Jon Bernthal (Frank Castle / Punisher), Elodie Yung (Elektra Natchios), Stephen Rider (Blake Tower)...*

Le pitch

Aveugle depuis l'âge de 9 ans, Matt Murdock a développé ses autres sens. Avocat le jour, il se transforme en justicier, la nuit, pour combattre la pègre.

DOWNTON ABBEY (ITV1)

LE FOSSÉ ENTRE LES CLASSES



PLONGÉE FASCINANTE DANS L'ARISTOCRATIE BRITANNIQUE DU SIÈCLE DERNIER, DU CÔTÉ DES MAÎTRES ET DES DOMESTIQUES. LA DIFFÉRENCE ENTRE LES CLASSES N'A JAMAIS ÉTÉ AUSSI ÉLÉGANTE ET PASSIONNANTE QUE DANS CETTE SÉRIE MAINTES FOIS RÉCOMPENSÉE.

Dans la très chic demeure de Downton Abbey règne la famille Crawley, le comte et la comtesse de Grantham (un couple humainement bon et ses trois filles) ainsi que toute une armée de domestiques, eux-mêmes faisant partie d'une certaine hiérarchie (majordome, valet de pied, intendante, femme de chambre, cuisinier...). Les spectateurs découvrent, durant six saisons, les péripéties des nombreux habitants de cette demeure anglaise, entre 1912 et 1926. Ne pas se fier aux apparences : derrière les somptueux costumes et décors qui ornent chaque scène, c'est un formidable travail d'écriture pour chaque personnage qui apparaît au grand jour. Cela va des petits « complots » et autres manipulations entre protagonistes aux révolutions successives de l'époque (Première Guerre mondiale, essor d'un certain féminisme, avancées technologiques, crises économiques...), en passant par des relations amoureuses improbables (au premier abord) ou à de soudains décès. On navigue avec une fluidité extraordinaire dans ce monde certes fictif mais parfaitement plausible et très inspiré du passé.

Le créateur de la série, Julian Fellowes, est un fanatique de cette époque. Il avait été oscarisé en 2002 pour le scénario de « Gosford Park ». Il y décrivait déjà les relations entre maîtres et serviteurs, dans un film aux thématiques très similaires à celles de « Downton Abbey ». Ce romancier britannique a un tel niveau d'expertise dans le domaine qu'il a été anobli par la reine d'Angleterre en 2011. Outre le reflet d'une période quasiment révolue, la fiction a le mérite de traiter sur le même plan chaque être humain. C'est valable pour un riche aristocrate comme pour un « simple » chauffeur aux idées politiques totalement différentes.

Parmi les interprètes emblématiques de « Downton Abbey », on retiendra Maggie Smith, délicieuse en grand-mère sournoise et taquine. Le reste du casting, très solide, invite quelques guests et dévoile une nouvelle génération de jeunes acteurs et actrices de talent, notamment Michelle Dockery.

La quatrième saison est sans doute la moins intéressante, la faute à un rythme devenu trop lent et à une diminution des rebondissements. Certaines évolutions de personnages sont un peu trop brusques, peu crédibles (Tom) ou désespérément trop longues (Bates et Anna) mais cela n'enlève rien au plaisir que l'on a de suivre les tribulations des Crawley, de leur entourage et de la vie « alternative » du château (celle des domestiques, donc, aussi prenante, voire davantage que celle de leurs souverains). Pour tous les amoureux du genre et ceux qui pensent, à tort, que cela ne les intéressera pas, jetez un œil à la demeure, vous allez être surpris... ■

TEXTE THOMAS SUINOT **PHOTOS** © ITV1

A savoir...

La demeure de la famille Crawles existe bien, il s'agit du château de Highclere, en Angleterre. Plusieurs films ont été tournés dans ce superbe monument néo-jacobéen, comme « Eyes Wide Shut ». Stanley Kubrick utilisa le très chic salon du château.

Fiche technique

Genre : *Drame.*
Créateur : *Julian Fellowes.*
Nombre d'épisodes : *6 saisons, 52 épisodes de 50 minutes.*
Diffuseur UK : *ITV1 (26 septembre 2010-25 décembre 2015).*
Distribution : *Hugh Bonneville (Lord Robert Crawley), Elizabeth McGovern (Lady Cora Crawley), Michelle Dockery (Lady Mary Josephine Crawley), Laura Carmichael (Lady Edith Crawley), Jessica Brown Findlay (Lady Sybil Cora Crawley), Jim Carter (Charles Carson), Phyllis Logan (Elsie Hughes), Brendan Coyle (John Bates), Siobhan Finneran (Thomas Barrow)...*

Le pitch

La vie de la famille Crawley et de ses domestiques dans une demeure anglaise, Downton Abbey, dans les années 1910.

TERRE À HAUTS RISQUES

C'EST LE TOP DE SHOWTIME, LA CHAÎNE AMÉRICAINE QUI EXPLOITE DEPUIS MAINTENANT CINQ SAISONS LE JUTEUX FILON, EMMENÉ PAR UNE FORMIDABLE CLAIRE DANES. CETTE DERNIÈRE EST ÉPOUSTOUFLANTE DANS LA PEAU D'UN AGENT DE LA CIA DES PLUS DÉTERMINÉS MAIS ATTEINT DE TROUBLES BIPOLAIRES.

Produit par Fox 21, « Homeland » est porté de la tête et des épaules par Carrie Mathison qui voit souvent juste et décèle des complots insoupçonnables. Problème : ses supérieurs et le gouvernement sont toujours très hésitants quand il s'agit de lui faire confiance. Son histoire compliquée avec Nicholas Brody, le soldat qui rentre en héros mais qu'elle suspecte d'être devenu un dangereux terroriste, a tenu le spectateur en haleine trois saisons durant. La mort de ce dernier, incarné par un Damian Lewis qui a peut-être eu la bonne idée de partir vers d'autres horizons (« Billions »), a bien failli mettre Homeland à terre... mais les showrunners ont réussi à relancer la machine, avec un bébé en guise d'héritage !
Malgré cette responsabilité supplémentaire et alors qu'elle lutte toujours contre sa maladie, Carrie continue de prendre tous les risques afin de déjouer les attaques, sur le sol américain mais aussi au Moyen-Orient. Si l'action de « Homeland » peut parfois sembler familière, c'est que l'un de

ses créateurs, Howard Gordon, a travaillé sur « 24 heures chrono » ; il a ensuite développé ce thriller politique avec Alex Gansa, que l'on pouvait notamment retrouver au générique de « X-Files ». Prenez l'intrigue politique et l'action de « 24 », ajoutez le charisme d'un puissant personnage féminin comme Nurse Jackie et mélangez le tout.

Une fois que l'on a découvert le premier épisode, il est très difficile d'attendre la suite. L'association entre intelligence et action, toujours au bord de la crispation, atteint ici un niveau rarement vu. Le final de la première saison, par exemple, vous laisse dans un état vraiment très proche de l'Ohio... voire d'Israël. Car « Homeland » est inspirée de la série « Hatufim » de Gideon Raff, qui l'avait créée en revenant dans son pays après avoir vécu huit ans à Los Angeles. Un retour à la maison - « Home » - où celle-ci lui avait paru très différente, lui donnant l'envie d'écrire un thriller gouvernemental bien aiguisé... Dans la veine de « State of Play », « Body of Lies », « Zero Dark Thirty » et « Fair Game ».

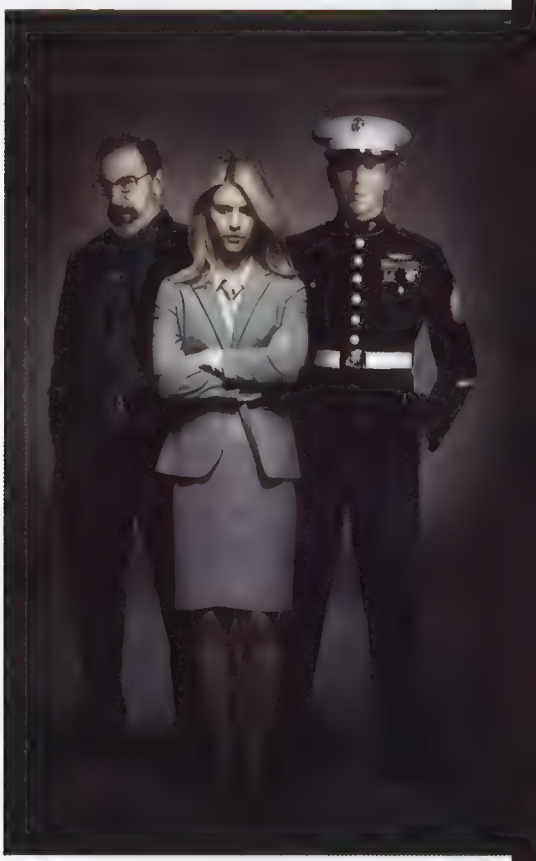
Le début de l'intrigue est tout simplement passionnant. Carrie est mise à pied après une opération non autorisée en Irak où l'une de ses sources l'a avertie qu'un prisonnier de guerre américain a été converti par Al-Qaïda. De retour au centre de contre-terrorisme de la CIA, elle apprend lors d'un briefing que le sergent Nicholas Brody, un Marine américain disparu depuis huit ans, a été sauvé et revient au pays. Carrie en vient à penser qu'il est le prisonnier en question mais le gouvernement fédéral et ses supérieurs vont tout de suite le considérer comme un héros. Réalisant qu'elle ne peut convaincre son patron de placer Brody sous surveillance, elle s'approche de la seule personne en qui elle peut avoir confiance, son mentor Saul Berenson, interprété par l'impeccable Mandy Patinkin (« Esprits criminels »).

Fiche technique

Genre : *Drame, thriller.*
Créateurs : *Howard Gordon, Alex Gansa, Gideon Raff.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 60 épisodes de 55 minutes.*
Diffuseur US : *Showtime (2 octobre 2011-en cours).*
Distribution : *Claire Danes (Carrie Mathison), Mandy Patinkin (Saul Berenson), Rupert Friend (Peter Quinn), F. Murray Abraham (Dar Adal), Sebastian Koch (Otto Düring), Alexander Fehling (Jonas Hollander), Mirando Otto (Allison Carr), Sarah Sokolovic (Laura Sutton)...*

HOMELAND (SHOWTIME)

Tous les deux vont faire équipe en secret pour surveiller Brody et empêcher une attaque terroriste sur le sol américain. Le spectateur se demande épisode après épisode s'il est oui ou non le traître annoncé. Sa conversion à l'islam ne fait pas de doute mais ne prouve rien avec certitude. Sa difficile réadaptation à ce monde qui semble ne plus lui convenir met sa vie de famille en péril et Carrie, prête à tout, ira même jusqu'à en profiter pour le séduire, avant d'éprouver de réels sentiments pour lui. A en perdre la tête, surtout quand elle décide d'interrompre son traitement pour lutter contre sa bipolarité parce qu'il l'empêche de penser avec lucidité. Nous sommes alors tous sur le fil du rasoir, prêts à accompagner Carrie à l'hôpital psychiatrique... Car comment savoir si Brody est devenu un terroriste quand il ne le sait pas lui-même ? Il tente finalement de tuer le vice-président au cours d'un attentat-suicide mais se ravise au dernier moment après une conversation avec sa fille Dana. La série est alors filmée à Charlotte, en Caroline du Nord, un emplacement choisi notamment pour son atmosphère qui correspond à la Virginie et Washington. Pour les producteurs, il était plus facile de s'immerger dans l'ambiance d'une plus petite ville et ses environs que dans une mégalopole, là où les séries sont généralement tournées. Ainsi, la maison familiale des Brody se trouve à Mountainbrook, dans le voisinage de Charlotte. La



A savoir...

Dans le deuxième épisode de la saison 5, Carrie Mathison traverse un camp de réfugiés syriens. Pour cette scène, trois artistes de rue avaient été engagés afin de réaliser quelques tags sur des murs.
Ces locaux répondant aux patronymes de Heba Amin, Caram Kapp et Stone en ont profité pour se lâcher un peu, de leur plein gré ou sous une quelconque pression - nul ne le sait -, inscrivant dans leur langue les messages suivants : « Homeland est raciste » et « Homeland est une blague et elle ne nous fait pas rire ».
Ils ont ensuite - après la diffusion de l'épisode - expliqué que les responsables de la série « ne (s'étaient) pas préoccupés de savoir ce qui était écrit sur ces murs. A leurs yeux, l'écriture arabe était « un simple visuel supplémentaire pour compléter l'horreur-fantaisiste et cette image déshumanisante que Homeland donne de toute une région ».
Les producteurs ont bien été obligés de riposter à cette attaque en bonne et due forme et contrairement à leurs personnages, c'est avec un certain détachement que le scénariste Alex Gansa s'est fendu du communiqué suivant : « Nous aurions souhaité intercepter ces images avant la diffusion. Néanmoins, comme « Homeland » a toujours cherché à être subversif de son bon droit et à provoquer la discussion, nous ne pouvons qu'admirer ce geste de sabotage artistique. » Gansa, l'un des créateurs du show, a réagi de manière quasi élogieuse envers ces trois graffeurs qui auront donc réussi le tour de force de montrer leur insatisfaction envers « Homeland » en utilisant la série elle-même...

Queens University est utilisée pour leur fille Brody et pour les scènes d'intérieur du quartier général de la CIA. De nombreux autres lieux de la région ont été mis à contribution, y compris pour la production de la saison 2 qui est allée en Israël pendant deux semaines, utilisant la ville d'Haifa en lieu et place de Beyrouth.

Brody va désormais aider Carrie et Saul à capturer Abu Nazir, celui-là même qui avait tenté de faire de lui un terroriste à sa solde. Avec l'aide de Peter Quinn (Rupert Friend), ils transforment Brody en agent double. Il doit toujours composer avec ses problèmes de famille, les politiques qui tentent de le rallier à leur cause dans la course au Congrès et ses sentiments pour une Carrie toujours pas convaincue à 100% de son allégeance totale. Surtout quand, après avoir tué Nazir, ils se retrouvent dans les locaux de la CIA avec tous les agents pour célébrer cette victoire et sont les seuls survivants d'une attaque à la bombe dont Brody est évidemment accusé...

Il va ensuite fuir au Venezuela tout au long de la saison 3 (filmé à Porto Rico). Séquestré par une milice locale, blessé et drogué, Brody est secouru par Saul qui l'envoie en Israël afin de l'aider à démanteler le réseau responsable de l'attaque contre la CIA. En raison du conflit en Syrie, ce tournage a été déplacé au Maroc et c'est là que le personnage de Brody est exécuté, sous les yeux de Carrie, enceinte de leur enfant.

Dans la saison suivante, Carrie, Saul et Quinn continuent de déjouer les attentats terroristes pour le compte de la CIA, en Afghanistan et au Pakistan, le tout filmé en Afrique du Sud. Sans le personnage de Brody, « Homeland » a perdu de sa superbe mais le show a su conserver ses fans de la première heure. Une fois de plus, ça ne se termine pas très bien pour Carrie. Trahie par Saul, délaissée par Quinn, parti en mission en Syrie, elle finit par quitter l'agence et c'est à Berlin que nous la retrouvons pour la saison 5. Avec sa fille Franny, elle a refait sa vie et travaille à la sécurité d'un riche mécène. Bien entendu, son passé va la rattraper et elle va se retrouver mêlée à un nouvel imbroglio politico-terroriste, avec ses anciens collègues...

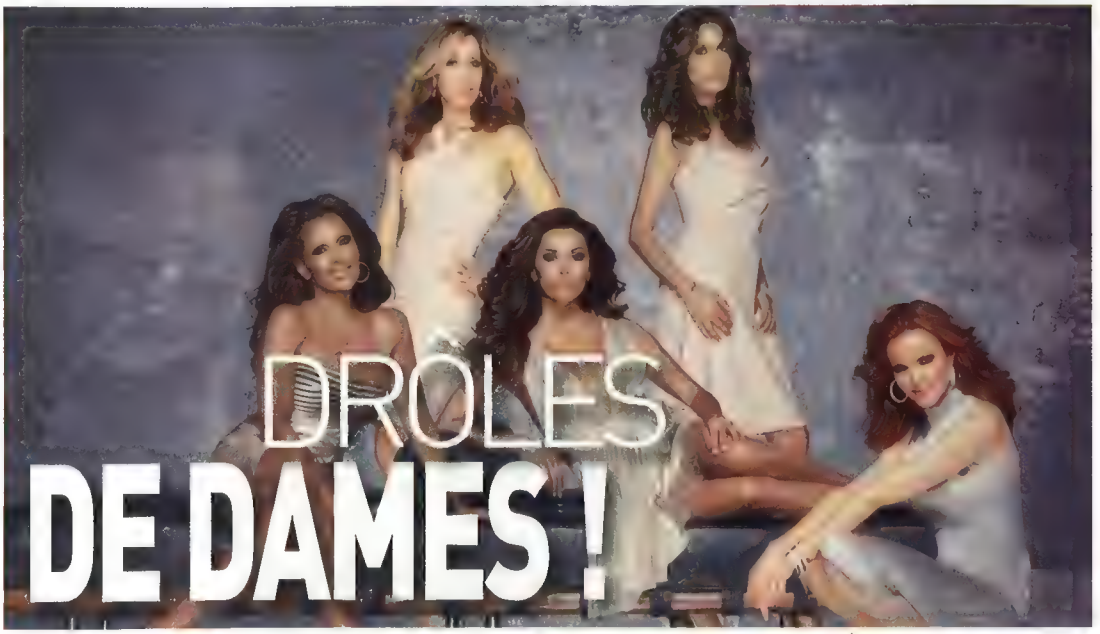
Lors des 70es Golden Globes, « Homeland » a réalisé le doublé meilleure série dramatique-meilleure actrice pour Claire Danes. Retour au bercail pour cette dernière dans la saison 6, attendue à l'automne. Après l'Europe et le Moyen-Orient, la fiction revient aux USA. L'histoire se déroulera à New-York. « Nous voulions à nouveau raconter une histoire américaine, a confié David Nevins, patron de Showtime. Je crois que les acteurs sont heureux de retrouver les Etats-Unis. » La sécurité intérieure sera donc à nouveau l'enjeu d'une série dont le titre va retrouver toute sa signification. Serons-nous fixés sur le sort de Quinn, l'acolyte de Carrie depuis plusieurs saisons maintenant, laissé pour mort à la fin de la saison 5 ? Suspense... ▮

TEXTE SYLVAIN PETIT
PHOTOS © SHOWTIME

Le pitch

Agent de la CIA, Carrie Mathison souffre de troubles bipolaires. Elle est convaincue que Nicholas Brady, un Marine retenu pendant huit ans par Al-Qaïda, prépare un attentat visant les Etats-Unis.

DESPERATE HOUSEWIVES (ABC)



DRÔLES DE DAMES !

PENDANT HUIT ANS, UN THÈME TRÈS ORDINAIRE - LE QUOTIDIEN DE QUATRE FEMMES AU FOYER DANS UNE BANLIEUE AMÉRICAINE CHIC - A CAPTIVÉ LE MONDE ENTIER GRÂCE À UNE INTRIGUE SANS CESSE RENOUVELÉE ET SURTOUT UNE BONNE DOSE D'HUMOUR. BREE, SUSAN, LYNETTE ET GABRIELLE SE COMPLÉTAIENT PARFAITEMENT.

Elles ont une grande maison, un mari qui subvient aux besoins de la famille et vivent dans une banlieue chic. Que demander de plus ? A priori, Bree Van de Kamp, Gabrielle Solis, Susan Mayer et Lynette Scavo ont tout pour être heureuses. Mais chaque héroïne garde honteusement un secret inavouable... Les cachotteries vont se révéler au fil des saisons et mettre à mal les belles amitiés. Derrière cette histoire inventée par Marc Cherry se cache un terrible fait d'hiver. En 2002, le scénariste suit, horrifié, le procès d'Andrea Yates qui a noyé ses cinq enfants dans une baignoire. Il se demande comment une femme peut en arriver à une telle extrémité. Sa mère lui explique alors qu'elle avait elle-même eu de sombres pensées quand ses trois enfants étaient petits et la poussaient à bout... C'est l'idée de départ de « Desperate Housewives », des femmes au foyer désespérées, débordées dans la vie de tous les jours, tiraillés entre leur mari, leur(s) enfant(s), leur boulot, leurs aspirations personnelles et ce que la société attend d'elles. Une société qui leur en demande bien sûr toujours plus !

Proposé à toutes les chaînes câblées, le projet avait essuyé refus sur refus. Et puis la chaîne ABC flaira le bon coup. Diffusée à partir d'octobre 2004 aux Etats-Unis, la série cartonna immédiatement. Le show de Marc Cherry obtint la reconnaissance ultime lorsque la First Lady, Laura Bush, le mentionna au cours d'une allocution, expliquant qu'elle était elle-même une « desperate housewife »...

52 MORTS EN 8 SAISONS

Multi-récompensée, « Desperate Housewives » parle à tout le monde avec ses intrigues mêlant humour et drame sur fond de mystères savamment entretenus (ou pas !). Les femmes au foyer, bien sûr, leurs maris ou compagnons mais également les minorités (les Solis sont latinos), les homosexuels (le fils de Bree, le couple Lee McDermott-Bob Hunter), les victimes de violences conjugales, etc. Tous les thèmes sociétaux ont été abordés au cours des huit saisons, avec une prédilection, évidemment, pour l'adultère et tous les coups de canifs dans le contrat. D'ailleurs, le scénario original fut modifié car il y en avait trop ! Tom Scavo, souvent en déplacement professionnel lors de la première saison, était censé tromper Linette mais les dirigeants de ABC tenaient à ce qu'il y ait un couple heureux. Gabrielle trompait Carlos avec le jardinier (John Rowland), Rex était infidèle à Bree et Susan était seule... Il n'y avait plus le choix ! Les Scavo devinrent, au moins au départ, le couple modèle. Mais finalement, c'est Linette, avec son caractère impulsif, ses trois enfants turbulents et sa rancœur - elle a dû mettre une brillante et prometteuse carrière professionnelle entre parenthèses - qui se rapproche le plus, peut-être, de la fameuse Andrea Yates...

« Desperate Housewives » s'ouvre sur une tragédie. Le show, présenté comme une comédie dramatique, a justifié la seconde partie de cette appellation puisque 52 personnes trouvent la mort au cours des huit saisons, avec une hécatombe dans la sixième où un mystérieux étrangleur fait régner la terreur à Wisteria Lane. La mère de Marc Cherry avait raison : un bonheur apparent cache bien souvent un drame qui ne demande qu'à éclater au grand jour... Il suffit de faire craquer le vernis des apparences. Impossible de ne pas penser au film de Sam Mendes « American Beauty », avec Kevin Spacey et Annette Bening, où la petite vie tranquille d'une famille américaine ordinaire, apparemment heureuse, vole en éclats sous le poids des non-dits et des frustrations grandissantes.

Un reproche ? La série de ABC a perdu de sa fraîcheur en usant la même trame jusqu'à la corde (une famille arrive, elle cache un lourd secret). Reste l'interprétation brillante du quatuor Teri Hatcher-Felicity Huffman-Marcia Cross-Eva Longoria. Quatre actrices qui n'étaient peut-être pas les meilleures copines sur les plateaux mais qui ont réussi à se compléter parfaitement et à camper quasiment à la perfection ces femmes au foyer noyées dans un tourbillon de sentiments. Mention aux trois amazones qui leur ont servi de « supporting cast », apportant leur touche sexy : la croqueuse d'hommes Edie Britt (Nicollette Sheridan), Katherine Mayfair (Dana Delany) et Renee Perry. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © ABC

A savoir...

Si vous avez trouvé que Renee Perry débarquait comme un cheveu sur la soupe dans les deux dernières saisons, vous ne vous êtes pas trompé ! Sa présence est la conséquence d'un problème de contrat entre son interprète, Vanessa Williams, et la chaîne ABC. La Miss America 1984 était la star de « Ugly Betty », autre programme phare de la chaîne pour lequel elle était sous contrat jusqu'en 2012. Mais « Ugly Betty » s'est arrêté en 2010. Il a fallu trouver un nouveau rôle à Williams et Marc Cherry a donc créé le personnage de Renee Perry, pas forcément populaire auprès des quatre autres vedettes de la série...

Fiche technique

Genres : *Comédie, drame.*
Créateur : *Marc Cherry.*
Nombre d'épisodes : *8 saisons, 180 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (3 octobre 2004-13 mai 2012).*
Distribution : *Teri Hatcher (Susan Mayer), Felicity Huffman (Lynette Scavo), Marcia Cross (Bree Van de Kamp), Eva Longoria (Gabrielle Solis), Nicollette Sheridan (Edie Britt), Steven Culp (Rex Van de Kamp), Ricardo Antonio Chavira (Carlos Solis), Mark Moses (Paul Young), Andrea Bowen (Julie Mayer), Jesse Metcalfe (John Rowland), Cody Kasch (Zach Young), Brenda Strong (Mary Alice Young), James Denton (Mike Delfino), Doug Savant (Tom Scavo), Kyle MacLachlan (Orson Hodges), Dana Delany (Katherine Mayfair), Shawn Pyfrom (Andrew Van de Kamp), Vanessa Williams (Renee Perry), Kathryn Joosten (Karen McCluskey)...*

Le pitch

Wistera Lane est une banlieue chic de Fairview où Susan Meyer, Lynette Scavo, Bree Van de Kamp et Gabrielle Solis, quatre femmes au foyer de la classe moyenne américaine, semblent mener une existence heureuse. Avec le suicide de leur amie Mary Alice Young, on commence à comprendre qu'il n'en est rien... Les secrets se dévoilent peu à peu, révélant une réalité beaucoup moins joyeuse.

DR HOUSE (FOX)

LE FOU QUI SOIGNE

MÉDECIN DE GÉNIE, GRÉGORY HOUSE EST IRASCIBLE ET ARROGANT. CE MISANTHROPE SHOOTÉ AUX MÉDOCS REPRÉSENTE UN CAS EXTRÊME, COMME LES PATIENTS QU'IL TENTE DE GUÉRIR.

Depuis l'avènement des séries médicales (« Urgences » a lancé la mode en 1994), le téléspectateur était habitué au docteur sympathique et souriant en toutes circonstances. C'est exactement ce dont ne voulait pas David Shore, créateur de « House ». Ce que lui avait en tête lorsqu'il présenta sa série à la Fox en 2004, c'était une équipe de médecins sérieuse et hyper spécialisée, chargée de cas extrêmes. Dans son esprit, c'était « Les Experts à l'hôpital ». Le président de la chaîne, Gail Berman, séduit, acheta les droits en ne demandant qu'une chose : « Je veux bien d'une série médicale mais je ne veux pas voir des blouses blanches dévaler les couloirs. » Une recommandation qui fit quelque peu évoluer le projet dans l'esprit de son concepteur. Quelques semaines plus tard, le titre de la série était trouvé : « Chasser le zèbre, encercler l'épuisement. » La première expression est utilisée, dans le langage médical américain, pour désigner des diagnostics sortant de l'ordinaire, la seconde renvoie à des patients en fin de vie.

QUAND LAURIE ÉTAIT COMPARÉ À BEN LADEN

Puis David Shore estima qu'il fallait un personnage central dans la série et non une équipe de médecins placés au même niveau. Le nom de « House » fut donné au héros et sa personnalité s'est dessinée petit à petit. Le modèle initial était Sherlock Holmes, dont Shore est un très grand fan. Comme le détective de Sir Arthur Conan Doyle, House travaille de façon déductive, éliminant les diagnostics les uns après les autres, allant du plus évident au plus farfelu. Il joue aussi d'un instrument (piano, guitare, le violon pour Holmes), est accro à la drogue (Vicodin, cocaïne chez Holmes) et il a un confident dont le nom ressemble beaucoup à celui de John Watson (James Wilson).

La grande différence entre les deux héros fictifs, c'est le côté misanthrope et asocial de House, qui constitue l'une des grandes forces de la série de la chaîne Fox. Défiant toutes les règles de civilité, de politesse et de déontologie, le « bon docteur » balance ses quatre vérités à tout le monde, amis comme ennemis, proches comme patients. Il s'en mord parfois les doigts mais ne revient jamais en arrière. La douleur que lui inflige en permanence sa jambe meurtrie, suite à un mauvais diagnostic, explique sa dépendance aux médicaments et le rend encore plus lunatique.

Etonnamment, c'est un comique anglais qui fut choisi pour interpréter ce personnage cynique, arrogant et qui ne sourit jamais. Hugh Laurie s'était fait connaître par ses sketches dans « Fry and Laurie ». Les pitreries typiques de ce genre de show masquaient totalement son immense talent de comédien, qui jaillit dès les premiers épisodes. Ce talent n'échappa pas aux réalisateurs qui ne voulaient rien d'autre, pourtant, qu'un acteur américain. Durant un tournage en Namibie, Laurie filma son audition dans une chambre d'hôtel. Il s'excusa pour son look et envoya le DVD à la Fox. L'un des réalisateurs le compara à une « vidéo de Ben Laden » mais tomba sous le charme, notamment de son accent qui lui fit croire qu'il était américain. Grâce à cette audace, Laurie a passé huit saisons magiques à incarner un personnage unique. Il a rempli son compte en banque (jusqu'à 400 000 $ par épisode sur la fin). Il a aussi et surtout accédé au statut de légende du petit écran. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © FOX

A savoir...

Lorsque David Shore fit le choix d'un personnage central pour sa série, il lui parut évident que celui-ci devait souffrir d'un handicap. Son idée initiale était de clouer House sur un fauteuil roulant, ce que la Fox refusa catégoriquement. Shore s'en félicita par la suite car un House sur ses deux jambes donnait une autre dimension physique à la fiction.

Fiche technique

Genres : *Série médicale, comédie, drame.*
Créateur : *David Shore.*
Nombre d'épisodes : *8 saisons, 177 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *Fox (16 novembre 2004-21 mai 2012).*
Distribution : *Hugh Laurie (Gregory House), Lisa Edelstein (Lisa Cuddy), Robert Sean Leonard (James Wilson), Omar Epps (Eric Foreman), Jennifer Morrison (Allison Cameron), Jesse Spencer (Robert Chase), Peter Jacobson (Chris Taub)...*

Le pitch

A l'hôpital de Princeton-Plainsboro (New Jersey) opère le docteur Gregory House, qui boîte à cause d'une douleur à la jambe droite et qui est accro aux médicaments. Ce misanthrope déclaré se révèle un monstre de cynisme et d'arrogance.

DOCTOR WHO (BBC ONE)

LA SÉRIE QUI DÉFIE LE TEMPS

DÉBUTÉE EN 1963, L'HISTOIRE DU DOCTEUR CAPABLE DE VOYAGER À TRAVERS LE TEMPS ET L'ESPACE BAT TOUS LES RECORDS DE LONGÉVITÉ. NORMAL POUR UNE SÉRIE DE SCIENCE-FICTION !

A savoir...

Parce qu'ils sont très à cheval sur les horaires, les Anglais n'ont pas manqué de noter que le grand voyageur dans le temps qu'est le Docteur a fait sa première apparition avec 80 secondes de retard ! L'épisode devait débuter le 23 novembre 1963 à 17h15 précises. Or, c'est à 17h16mn20 que l'histoire a pris une autre tournure. Shocking !

Fiche technique

Genre : *Science-fiction.*
Créateurs : *Sydney Newman, Donald Wilson, Russell T. Davies.*
Nombre d'épisodes : *35 saisons, 814 épisodes.*
Diffuseur UK : *BBC One (23 novembre 1963-6 décembre 1989 ; 26 mars 2005-en cours).*
Distribution : *Le Docteur a été successivement joué par William Hartnell, Patrick Troughton, Jon Pertwee, Tom Baker, Peter Davison, Colin Baker, Sylvester McCoy, Paul McGann, Christopher Eccleston, David Tennant, Matt Smith et Peter Capaldi.*

Le pitch

Le Docteur voyage à travers l'espace et le temps à bord du TARDIS. Il a le pouvoir de se régénérer : il conserve ses souvenirs mais change d'apparence et de caractère.

S'il n'y avait pas eu une coupure de seize années, entre 1989 et 2005, pour cause de lassitude du public, « Doctor Who » serait actuellement la série la plus ancienne tous genres confondus. Mais la BBC n'ayant pas voulu prendre de risques à la fin des années 80, après une érosion des audiences, avant de tenter un pari raté en 1996 - un film qui eut pour seul effet de reporter le retour du Docteur de plusieurs années -, cet honneur et ce titre reviennent à « Des jours et des vies » (NBC, 1965-en cours). Cette série a pourtant vu le jour deux ans après « Doctor Who ». Avant de devenir un mythe, l'extraterrestre préféré des Britanniques avait été pensé comme un simple bouche-trou. En mars 1963, le chef des programmes de la BBC, Donald Baverstock, constate en effet qu'il y a un vide dans le planning du samedi soir, entre le journal sportif « Grandstand » et l'émission pour adolescents « Juke Box Jury ». Il décide de créer une série susceptible de plaire aux petits comme aux grands afin d'assurer la transition entre les deux programmes.

LES DALEKS, D'ABORD CENSURÉS PUIS ENCENSÉS

C'est Sydney Newman, alors directeur de la fiction à la BBC, qui est chargé de piloter le projet, en collaboration avec Donald Wilson, C.E. Webber et la productrice Verity Lambert. L'idée du Docteur, un extraterrestre dont la race, les Seigneurs du Temps, vit sur la planète Gallifrey, est lancée. Son vaisseau, le TARDIS, qui prend la forme d'une cabine de police, ses capacités de régénération (il peut transférer son esprit dans un autre corps), ses outils futuristes (le tournevis sonique) : tout est bien pensé. Pourtant, ses aventures - qui avaient à l'origine un intérêt éducatif, car elles devaient mettre en scène les grands moments de l'histoire et l'exploration scientifique - faillirent s'arrêter brutalement, dès le deuxième épisode. Le script de celui-ci fut en effet jugé trop brutal par la direction de la BBC qui ne voulait pas de monstres avec un œil ni d'une attaque nucléaire menée par une race extraterrestre contre une autre. Problème : il n'y avait pas d'autre scénario en stock ! La BBC n'eut pas d'autre choix que de diffuser l'épisode, attendant avec crainte la réaction des téléspectateurs. Celle-ci fut unanime : les Daleks, des aliens avec un seul œil, devinrent extrêmement populaires, à tel point qu'ils furent à l'origine de la première réussite de la chaîne en termes de merchandising !

Doctor Who était entré dans les cœurs et il n'en sortit jamais. Même à la fin des années 80, quand la série fut annulée. Certes, les audiences avaient chuté mais c'était également dû au fait que le show avait changé de case horaire. Et parce que la BBC voulait faire des économies de production. Depuis un an, elle cherchait une société capable de réaliser de nouvelles saisons. Rien ne vint et le Docteur fut mis en hibernation pendant seize longues années. Sa rentrée, fracassante, fut longuement commentée dans la presse. Beaucoup plus, en tout cas, que 42 ans plus tôt. Ce qui semble normal vu que la série avait débuté au lendemain de l'assassinat du président américain John Fitzgerald Kennedy à Dallas, le 22 novembre 1963... ■

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © BBC ONE

ENTOURAGE (HBO)

LES RACAILLES À HOLLYWOOD

LE QUOTIDIEN D'UNE STAR DE CINÉMA DÉPEINT AU TRAVERS DE SA COUR, AUSSI SYMPATHIQUE QUE GAFFEUSE. CHAUD DEVANT !

Mannequin, chanteur, producteur, acteur à succès, Mark Wahlberg (45 ans) est une superstar planétaire. Ce qu'on sait moins, c'est que le natif de la banlieue de Boston a été cocaïnomane à 13 ans et qu'il a passé 45 jours en prison, à 16 ans, pour avoir insulté des gens de couleur et tabassé des Asiatiques. De cette époque troublée, Wahlberg n'a pas conservé grand-chose, si ce n'est un langage châtié et surtout une cour qui ne le quitte jamais. Même aujourd'hui, alors qu'il s'est installé à Los Angeles, au plus près de l'industrie cinématographique.

Très drôles mais aussi lunatiques et souvent perdus dans ce nouvel univers, ses amis font beaucoup parler dans les médias. Au début des années 2000, alors que le succès de Wahlberg devenait conséquent, son assistant lui a proposé de faire un documentaire sur sa relation avec sa bande. L'idée séduisit mais se heurta à deux obstacles. D'abord, la star ne voulait pas que son passé violent soit mentionné. Ensuite, elle souhaitait dépeindre de façon satirique Hollywood, cet univers très particulier où les vedettes sont soumises à toutes les tentations possibles et imaginables.

Ainsi fut créé « Entourage », l'histoire de l'acteur Vincent Chase et de sa bande de bras cassés à laquelle il a confié de menues responsabilités, comme celles incombant à un manager ou un chef cuisinier. Hilarante, la série de HBO montre à quel point les personnes nées dans des milieux déshérités sont liées à vie à celles et ceux qui les ont vus grandir. Elles se sentent ainsi obligées de subvenir à leurs besoins. Le show dépeint aussi la superficialité d'Hollywood où chacun tente de mettre le grappin sur des vedettes afin de récolter un maximum de dollars. « Entourage », c'est une histoire d'amitiés sincères soumises à la plus rude des épreuves : résister au star system. Franchement jouissif. Le personnage d'Ari Gold est un spectacle à lui seul. Dans l'adaptation pour grand écran signée Doug Ellin et sortie en juin 2015, il est patron d'un grand studio de cinéma depuis six mois ! ■

TEXTE RAPHAËL NOUET

PHOTOS © HBO

A savoir...

Nike a créé une chaussure spécialement pour la huitième et dernière saison. Elle a été distribuée aux acteurs et à leurs familles et n'a jamais été mise en vente.

Fiche technique

Genres : *Comédie, drame.*
Créateur : *Doug Ellin.*
Nombre d'épisodes : *8 saisons, 96 épisodes de 20-30 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (18 juillet 2004-11 septembre 2011).*
Distribution : *Adrian Grenier (Vince Chase), Kevin Dillon (Drama Chase), Kevin Connolly (E. Murphy), Jerry Ferrara (Turtle Assante), Jeremy Piven (Ari Gold), Rex Lee (Lloyd Lee), Perrey Reeves (Melissa Gold), Debi Mazar (Shauna Roberts)...*

Le pitch

Vincent Chase est une valeur montante d'Hollywood. Autour de lui gravitent son demi-frère aîné Johnny Drama, son manager Eric Murphy, Turtle, homme à tout faire, et son agent, l'inénarrable Ari Gold.

LES EXPERTS (CBS)

LE BON CHOIX D'ANTHONY ZUIKER

LA SÉRIE CONSACRÉE À LA POLICE SCIENTIFIQUE DOIT SON EXISTENCE À... UN MATCH DE BASKET AVORTÉ. VÉRIDIQUE !

Les plus grandes réussites trouvent parfois leur genèse dans un événement peu commun. C'est le cas des « Experts », la franchise de CBS créée par Anthony Zuiker. Au milieu des années 90, ce dernier vit une vie paisible à Las Vegas où il conduit des trams. Un jour de repos, il est confronté à un drôle de choix : aller au basket avec ses amis ou rester aux côtés de sa femme pour regarder « The New Detectives » sur Discovery Channel. « J'ai décidé de rester et ça a tout changé », a-t-il expliqué en juin 2008 lors d'un festival.

Impressionné par les méthodes scientifiques des détectives, Zuiker décide d'écrire le pilote d'une série... alors qu'il ne sait absolument pas comment s'y prendre. « L'idée, c'était de casser toutes les règles de la télévision, expliqua-t-il en 2015 au site Deadline. D'écrire quelque chose de viscéral et d'apporter une nouvelle vision à l'univers policier. Je voulais mettre une science de pointe dans cette série, quelque chose que les gens ne connaissaient pas du tout au début des années 2000. »

Le script est expédié au producteur Jerry Bruckheimer qui contacte plusieurs studios. Seule la chaîne CBS se montre intéressée. Bien lui en a pris car le succès des « Experts » fut immédiat et international. Un véritable raz-de-marée incita les producteurs à faire voyager la poule aux œufs d'or dans plusieurs villes (New York et Miami en plus de Las Vegas) et dans d'autres domaines (Cyber).

Après quinze ans de succès ininterrompu (TF1 a exploité le filon jusqu'à l'overdose), les « Experts » ont tiré leur révérence en septembre 2015. Mais comme l'a expliqué Zuiker, le départ du couple Sara Sidle-Gil Grissom peut être considéré comme un point final ou le début d'une nouvelle histoire... Et vous, vous êtes plutôt Miami, Manhattan ou Las Vegas ? ■

TEXTE RAPHAËL NOUET

PHOTOS © CBS

A savoir...

La popularité des « Experts » est tellement grande que différentes expositions leur ont été consacrées depuis 2006. La dernière en date a eu pour théâtre le MGM de Las Vegas.

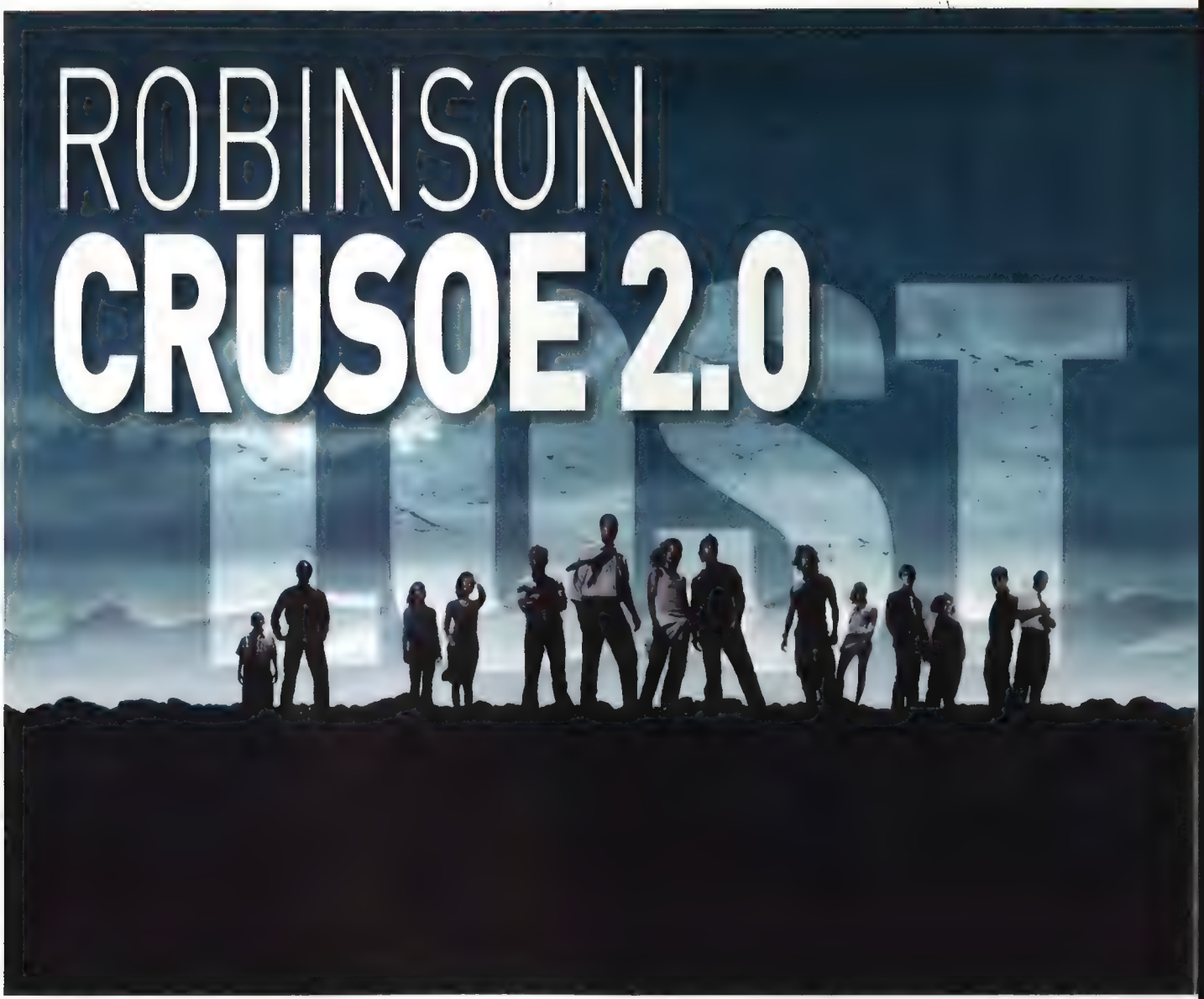
Fiche technique

Genres : *Policier, thriller.*
Créateurs : *Anthony E. Zuiker, Ann Donahue, Carol Mendelsohn.*
Nombre d'épisodes : *15 saisons, 336 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *CBS (6 octobre 2000-27 septembre 2015).*
Distribution : *David Caruso (Horatio Caine), Emily Procter (Calleigh Duquesne), Adam Rodriguez (Eric Delko), Gary Sinise (Mac Taylor), Melina Kanakaredes (Stella Bonasera), Carmine Giovinazzo (Danny Messer), William L. Petersen (Gil Grissom), Laurence Fishburne (Raymond Langston), Gary Dourdan (Warrick Brown), Jorja Fox (Sara Sidle)...*

Le pitch

A New York, Miami et Las Vegas, la police scientifique résout les enquêtes les plus compliquées grâce aux techniques les plus pointues. Attention, votre ADN vous perdra...

ROBINSON CRUSOE 2.0



Fiche technique

Genres : *Drame, aventure, fantastique.*
Créateurs : *Jeffrey Lieber, J.J. Abrams, Damon Lindelof.*
Nombre d'épisodes : *6 saisons, 121 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (22 septembre 2004-23 mai 2010).*
Distribution : *Naveen Andrews (Sayid Jarrah), Henry Ian Cusick (Desmond Hume), Daniel Dae Kim (Jin Kwon), Emilie de Ravin (Claire Littleton), Michael Emerson (Benjamin Linus), Matthew Fox (Jack Shephard), Jorge Garcia (Hugo Reyes), Maggie Grace (Shannon Rutherford), Josh Holloway (James Sawyer), Kim Yoon-jin (Sun Kwon), Ken Leung (Miles Straume), Evangeline Lilly (Kate Austen), Dominic Monaghan (Charlie Pace), Terry O'Quinn (John Locke), Ian Somerhalder (Boone Carlyle)...*

COMMENT UNE SÉRIE RACONTANT LA VIE DE RESCAPÉS D'UN CRASH D'AVION SUR UNE ÎLE MYSTÉRIEUSE A-T-ELLE PU DÉCLENCHER AUTANT DE RÉACTIONS PASSIONNÉES PUIS HOSTILES ? RETOUR SUR « LOST », PRODIGIEUSE SAGA DE 121 ÉPISODES QUI A JOUÉ, PENDANT SIX SAISONS, AVEC LES NERFS DES TÉLÉSPECTATEURS.

Ouvrons l'œil, encore une fois. Pour mieux voir, appréhender, analyser le plus grand phénomène télévisuel des années 2000. Pour tenter de comprendre, aussi, les mystères d'une saga qui a tenu en haleine des millions de téléspectateurs pendant six ans. Il y eut de l'ivresse et des excès, de la passion et de la démesure. Y compris dans le rejet qu'elle a fini, parfois, par susciter. Soap opera, action, drame psychologique, fantastique : « Lost » a su faire la synthèse de tous les genres de séries télé pour éveiller puis surfer sur la curiosité des spectateurs. Quitte, il est vrai, à en laisser un certain nombre sur le bord de la route... Tout commence en 2004 avec le crash d'un avion sur une île mystérieuse et inconnue. On suit la survie des rescapés alors que se multiplient, autour d'eux, des phénomènes étranges et paranormaux (monstre de fumée noire, présence d'un ours polaire...). L'un des héros, en fauteuil roulant, retrouve miraculeusement l'usage de ses jambes. La grande force du show est d'abord de nous intéresser aux vies et aux secrets des passagers du vol 815 d'Oceanic Airlines grâce à une technique narrative efficace : chaque épisode de la série est agrémenté de flashbacks qui permettent de mieux comprendre la psychologie, les motivations et les réactions des personnages. « Lost » est avant tout une série centrée sur les trajectoires de chacun d'entre eux. Ils sont perdus au sens propre comme au sens figuré au moment d'embarquer dans ce maudit avion qui assure la liaison Sydney-Los Angeles. Dès la saison 1, la plus réussie à notre sens, on plonge dans le passé des rescapés, obligés de coopérer ou de se combattre pour survivre au crash. On comprend que tous les personnages avaient une raison précise de prendre ce vol : fuir leurs problèmes (Kate Austen/Evangeline Lilly, Jin-Soo Kwon/Daniel Dae Kim) ou les affronter (Jack Shephard/Matthew Fox, John Locke/Terry O'Quinn).

LE FLASHBACK ÉRIGÉ EN ART

Pendant plusieurs saisons, on s'est attachés à ces (anti-)héros : Jack, le médecin sauveteur, Kate, fugitive accusée de meurtre, Charlie Pace (Dominic Monaghan), rock star droguée, Sawyer (Josh Holloway), « bad boy » en quête de vengeance, Locke, handicapé devenu mystique, le couple Jin-Sun (Kim Yoon-Jin) qui tente d'échapper à l'emprise du père de cette dernière, Boone Carlyle (Ian Somerhalder) et sa demi-sœur Shannon (Maggie Grace), à la relation ambigüe, Michael Dawson (Harold Perrineau Jr) et son fils Walt (Malcolm David Kelley), qui apprennent à se découvrir, Hugo Reyes (Jorge Garcia), « adulescent » obèse persuadé d'être victime d'un mauvais sort après avoir gagné à la loterie, Sayid Jarrah (Naveen Andrews), ancien militaire irakien traumatisé par son passé, et Claire Littleton (Emilie de Ravin), jeune femme enceinte prête à faire adopter son bébé.

L'effet narratif des flashbacks permet au téléspectateur de mieux appréhender les enjeux de la fiction mais aussi d'avoir un temps d'avance sur les autres protagonistes. Ainsi, l'attitude de Jin envers sa femme sur l'île prend une autre signification quand on connaît son passé de pêcheur modeste fou amoureux de la fille d'un puissant homme d'affaires coréen. Et même si les mystères de l'île s'épaississent au fil des ans, la série reste centrée sur les rescapés, leur évolution individuelle, leur trajectoire, leur place au sein du groupe. Usant d'archétypes habilement construits (Jack le médecin au grand cœur, Kate la rebelle délinquante, Hurley le gros gentil plein d'empathie...), les auteurs dressent une formidable galerie de personnages, plongés dans un contexte extraordinaire. On retrouve là toute la patte J.J. Abrams. Sous le vernis d'une série spectaculaire et grand public, le créateur de « Alias » aime sonder les âmes et les tourments. Les motivations des personnages ont permis de toucher le plus grand nombre : elles flirtaient avec des thèses philosophiques universelles (par exemple l'opposition Jack-Locke symbolisant l'affrontement entre un esprit scientifique cartésien et la foi).

Flashback. L'une des grandes réussites du show tient au jeu des acteurs (pour en citer quelques-uns, Matthew Fox et Evangeline Lilly, convaincants, ainsi que Naveen Andrews et Ian Somerhalder, efficaces). La plupart ont passé un casting. Seul Terry O'Quinn (formidable John Locke !) fut engagé directement. Les producteurs, qui le connaissaient déjà, le voulaient dès le départ.

Les auteurs n'ont pas hésité à sacrifier des personnages dès la saison 1 pour maintenir la tension. La mort de Boone est l'un des premiers moments émouvants de la fiction. Il y en a évidemment d'autres, très nombreux. Les figures intégrées au fil des saisons ont peiné à apporter la même dimension dramatique au show (notamment Juliet Burke, interprétée par Elisabeth Mitchell, délicieusement énigmatique au début mais terriblement inexpressive sur la fin). Une exception : Michael Emerson (Henry Gale puis Benjamin Linus) auquel nous consacrions un portrait dans un précédent numéro. Sa présence et son jeu prodigieux ont redonné un souffle et une puissance à une série qui aurait pu tourner en rond

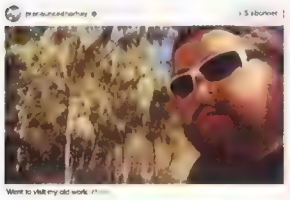
après une saison 2 très décevante malgré l'arrivée de Desmond Hume (Henry Ian Cusick).

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

Les événements sur l'île ont permis aux créateurs d'explorer de nombreux genres. Ils ont réussi la prouesse de nous faire avaler des événements tout à fait inimaginables grâce à une bonne dose d'humour. Et grâce à un autre effet très réussi : le personnage de Hurley est rapidement devenu le « porte-parole » des téléspectateurs, ses réactions traduisant le plus souvent celles des fans dans leur canapé. Pour atteindre ces derniers, J.J. Abrams, Damon Lindelof et Carlton Cuse ont également abordé des thèmes forts : l'absence, l'amour, la mort, la peur, le rapport au père, omniprésent dans la série... Les personnages évoluent. Même les plus antipathiques, comme Sawyer, finissent par devenir

A savoir...

Le dernier épisode de « Lost » avait été diffusé sur la chaîne Fox le 23 mai 2010. Six ans après, Jorge Garcia, alias Hugo Reyes, est retourné sur l'île des disparus. Sur son compte Instagram, l'acteur américain (43 ans) proposait une visite des lieux. « Je suis allé visiter mon ancien lieu de travail », a commenté Jorge en retournant à Oahu, dans l'archipel d'Hawaï. A voir sur Dailymotion :



attachants. Les flashbacks qui leur sont consacrés n'y sont pas étrangers.

« Lost » est un grand et subtil fourre-tout culturel (références à Lewis Carroll, « Sa majesté des mouches »...), philosophique (les personnages de Rousseau, Hume, Locke), ésotérique, scientifique ou encore religieux. C'est une œuvre populaire dans le sens noble du terme, aux inspirations parfaitement identifiables (« Star Wars », « Retour vers le futur »...). Elle a vite trouvé son public. Mieux : elle a su nourrir son imagination et sa curiosité. Les fans purs et durs se retrouvaient chaque semaine sur les forums Internet pour tenter d'élucider ensemble les mystères de l'île. Les auteurs ont compris dès le départ que la force de l'œuvre tenait aussi à ce que l'on nomme aujourd'hui, sur les réseaux sociaux, l'engagement. « Lost » n'était pas seulement une série à regarder. C'est une série qui faisait parler. Et cogiter ! On n'a pas retrouvé pareil phénomène de « réflexion de groupe » depuis.

Flashback. Le personnage de Jack Shephard devait disparaître très rapidement. Les téléspectateurs ont tellement aimé ce médecin bienveillant qu'il est finalement resté, devenant l'un des personnages-clés du programme. Toujours attentifs aux commentaires et aux réactions des fans, les auteurs ont répondu, dans la saison 2, à la question que tout le monde se posait : comment Hurley peut-il ne pas maigrir sur l'île ? C'est ainsi que naquit l'idée de livraisons de denrées Dharma...

LE DÉPART DE J.J. ABRAMS, UNE GROSSE PERTE

Après une première saison époustouflante et en dépit d'une trame efficace, « Lost » a peiné à conserver le même souffle jusqu'au bout. Le show de la chaîne ABC a aussi été victime du mode de fonctionnement des séries aux Etats-Unis. Après avoir disséminé les mystères un peu partout, il fallait étirer la fiction. Les producteurs eux-mêmes ignoraient quand elle se terminerait. C'est seulement après la saison 3 qu'ils furent fixés : elle en comporterait six au total. Si la narration s'est alors accélérée, le programme n'a pas évité les tâtonnements (notamment dans la saison 2 et au début de la 3), avec des personnages mal esquissés et vite sacrifiés (Ana-Lucia Cortez, jouée par Michelle Rodriguez, en particulier). En voulant exploiter toutes les ressources de l'île et lui inventer de nouveaux secrets, les auteurs ont fini par perdre eux-mêmes le fil. Il y eut des mystères pas très heureux (l'apparition des Autres), d'autres plus inspirés (l'initiative Dharma, organisation utopiste cachant des ambitions moins glorieuses).

Cela s'est évidemment ressenti dans les audiences. Il était impossible de suivre un épisode sans avoir vu les précédents. Voilà pourquoi l'audimat n'a pas cessé de décliner, à l'exception de la fin de la saison 3 (spectaculaire). Après une première année performante (plus de 15 millions de téléspectateurs aux Etats-Unis en moyenne), le show est descendu à un peu plus de 13 millions d'aficionados (saison 4) puis un peu moins de 11 millions (saison 5) pour finir à un peu plus de 10 millions pour l'ultime saison. De nombreux téléspectateurs ont logiquement décroché mais les producteurs ont toujours su rebondir. Parfois grâce à d'authentiques coups de chance.

Flashback. D'abord prévu pour seulement quelques épisodes, Michael Emerson (Henry Gale dans la saison 2) a fait très forte impression. Les auteurs lui ont donc donné un rôle capital : Benjamin Linus, chef des Autres.

L'une des grandes pertes de la série (qui peut expliquer son léger déclin) fut le départ rapide de J.J. Abrams. Le réalisateur du dernier « Star Wars » a laissé son chef-d'œuvre entre les mains de Carlton Cuse et Damon Lindelof, deux auteurs talentueux mais qui n'avaient pas une vision scénaristique aussi aboutie. L'essayiste Pacôme Thiellement (« Dans les mêmes yeux que Lost », éditions Léo Scheer) ose cette analyse : on peut trouver l'explication de l'omniprésence du thème du père absent dans la série dans le départ prématuré de J.J. Abrams, qui aurait abandonné ses « enfants »...

LOST IN TRANSLATION

Damon Lindelof et Carlton Cuse ont su malgré tout conserver l'attention de la communauté « lostienne » en explorant des genres variés et notamment la science-fiction. Les thèmes abordés et la direction prise par les auteurs ont relancé le show au cours de la saison 3. Après avoir vu les survivants s'organiser et appréhender la vie en communauté et dans une nature souvent hostile, on découvre le rapport du groupe des rescapés à l'Autre (quel qu'il soit, malveillant ou non). Dans un langage populaire, les auteurs rappellent que tout, finalement, n'est qu'une question de point de vue. Un homme est toujours un Autre pour l'un de ses congénères. L'exploration de l'île nous apprend que les rescapés ne sont pas les seuls à vivre sur cette terre. Ils ne sont pas forcément plus légitimes pour l'exploiter. Sur le fond, la série a toujours nourri une réflexion philosophique. Dans la forme, elle a sans cesse conservé une dimension spectaculaire.

Les auteurs prennent en effet de grandes libertés narratives et le revirement observé à la fin de la saison 3 est l'un des plus spectaculaires de l'histoire des séries télé. La dernière scène montre Jack perdu, à Los Angeles, dans ce qui semble être un nouveau flashback. Il est rejoint par Kate à qui il assène (en V.O., c'est encore meilleur) : « We have to go back. » Les téléspectateurs comprennent qu'il y a eu une vie après l'île, que certains ont été sauvés. Après les flashbacks, place aux flashforwards, des scènes qui ont eu lieu après leur départ de l'île !

Flashforward. Les nombreux revirements et libertés prises avec le mode narratif ont donné lieu à des critiques, des éloges mais aussi des parodies ! Les « Simpson » n'ont pas hésité à se moquer des auteurs et du succès d'une série qui n'en finissait plus de finir...

La deuxième partie de la saga explore les mystères de l'île (qui se déplace dans l'espace et dans le temps) et se concentre sur ceux qui y habitaient avant le crash. On en sait plus sur l'initiative Dharma (en lutte, déjà, avec les autochtones). On comprend comment Benjamin Linus est devenu le chef des Autres. On finit également par saisir que ce méchant charismatique et manipulateur est finalement complètement perdu lui aussi, égaré dans une lutte qui le

dépasse... Les clins d'œil aux récits initiatiques, aux religions, aux grandes références culturelles et populaires sont de plus en plus évidents. Les auteurs réussissent à ne pas sombrer dans le manichéisme. Linus n'est pas un méchant dénoué de tout sentiment. Et le grand manitou de l'île, Jacob, omniscient et très puissant, n'est pas le personnage immaculé auquel sa tenue blanche pourrait faire croire. Comme Benjamin, il passe son temps à manipuler des vies pour défendre son territoire face à un ennemi, un esprit aux aspirations finalement très humaines...
Que montrent les voyages dans le temps développés dans les saisons 4 et 5 ? Cette série est devenue si foisonnante qu'elle peut revisiter (et éclairer autrement) des scènes passées. On découvre ainsi des personnages témoins de moments vécus dans les premières saisons (l'accouchement de Claire sous les yeux de Sawyer quelques années plus tard ; Locke qui se sauve lui-même en voyageant dans le temps...). « Lost » n'est-elle pas l'une des premières œuvres qui se citent elle-mêmes ?
La deuxième partie de la saga s'aliéna un nombre important de fans, mécontents de ne pas voir les mystères élucidés aussi vite qu'ils le voulaient. Ou simplement déçus par des explications forcément moins excitantes que les mystères eux-mêmes...
Flashforward. La fin de « Lost » - et en particulier le dernier épisode - a été tellement critiquée qu'elle est devenue une référence - en mal ! - en matière de conclusions de séries. Quand « Breaking Bad » s'est achevé, les comparaisons avec « Lost » n'ont pas manqué de fleurir. Carlton Cuse, qui se disait fan du show de la chaîne AMC, a été obligé de se prêter au jeu.

ET À LA FIN...

L'issue de la série, qui a poussé jusqu'au bout les distorsions narratives avec une saison 6 proposant une réalité alternative, a permis, quoi qu'on en dise, de répondre à l'essentiel des questions. Les plus fondamentales (Les héros ont-ils survécu ? Qui sont Jacob et son ennemi ? Pourquoi les personnages sont-ils sur l'île ? D'où vient la force de celle-ci ?) comme les plus secondaires (apparitions du cheval noir et du père de Jack dans la saison 1 ; pourquoi l'énigmatique Richard Alpert ne vieillit-il jamais ? A qui appartiennent les squelettes retrouvés dans la grotte ?). Le dernier épisode répond à « LA » question (Sont-ils tous morts ?). Il n'évite pas, malheureusement, l'écueil d'une relecture très américaine (notamment sur la forme), à grand renfort d'imagerie religieuse et de musique pompeuse. Et pourtant, les derniers opus du show se recentrent sur ce qui a constitué le cœur de cette série fantastique : les personnages eux-mêmes. Faut-il le rappeler ? La fiction s'appelle « Lost », référence évidente aux drames humains vécus par les protagonistes.
Flashforward. Plusieurs essais ont tenté d'expliquer le phénomène « Lost », ses références, l'engouement et le rejet dont cet OVNI est devenu l'objet au fil des ans. Pâcome Thiellement a interrogé le rôle du spectateur vis-à-vis du show et son rapport à celui-ci. Sarah Hatchuel (« Lost, fiction vitale », éditions Puf) explore le fond de l'œuvre et tente d'expliquer son succès. Une bonne façon de refermer l'œil sur cette série unique... ■

TEXTE CYRILLE PAC
PHOTOS © ABC

Le pitch

Le vol 815 de la compagnie Oceanic Airlines qui relie Sydney et Los Angeles explose au-dessus du Pacifique. Des survivants échouent sur une île mystérieuse, théâtre d'étranges phénomènes. Ils doivent apprendre à vivre ensemble et à percer plusieurs secrets. Qui sont les Autres ? En quoi consiste le projet Dharma ? Que cachent les autres survivants du crash ? Pourquoi ont-ils pris cet avion ?

CECI EST UN VRAI SUCCÈS

TIRÉE DU FILM CULTE DES FRÈRES COEN SORTI IL Y A VINGT ANS, LA SÉRIE DE LA CHAÎNE FX EXCELLE DANS LE MÊME REGISTRE, CELUI DE LA COMÉDIE NOIRE. VIVEMENT LA TROISIÈME SAISON !

A savoir...

Dans la première saison, Billy Bob Thornton est affublé d'une coupe de cheveux ridicule. Ce ne sont pas les stylistes de la série qui en sont responsables mais l'acteur lui-même ! Alors que son coiffeur venait de se louper, il estima que cela irait parfaitement à son personnage. A condition de l'accentuer encore plus... Belle réussite !

Fiche technique

Genres : *Comédie, drame.*
Créateur : *Noah Hawley.*
Nombre d'épisodes : *2 saisons, 20 épisodes de 48 minutes.*
Diffuseur US : *FX (15 avril 2014-en cours).*
Distribution : *Billy Bob Thornton (Lorne Malvo), Martin Freeman (Lester Nygaard), Allison Tolman (Molly Solverson), Colin Hanks (Gus Grimly), Bob Odenkirk (Bill Oswalt)...*

Le pitch

Employé d'une compagnie d'assurance, Lester Nygaard voit sa vie basculer quand il croise la route d'un tueur à gages. Lui aussi veut sa part du gâteau...

« Ceci est une histoire vraie. Les événements relatés se sont déroulés dans le Minnesota. A la demande des survivants, les noms ont été changés. Par respect pour les morts, tout le reste est raconté de la façon exacte dont cela s'est passé. » Cette phrase (absolument pas vraie) s'affichait en introduction du premier gros succès des frères Coen, « Fargo », sorti en 1996. Très logiquement, la série du même nom l'a reprise. Comme pour assurer le passage de flambeau. C'est bien le seul point commun avec l'œuvre originale car la fiction de la chaîne FX ne se déroule pas au même moment et elle ne fait donc pas appel aux mêmes personnages. La première saison se déroule en 2006, la deuxième en 1979. La troisième, elle, se passera en 2010. Chacune fait appel à une star : Billy Bob Thornton a ouvert le bal, suivi par Kirsten Dunst, en attendant Ewan McGregor. Quid de ce « Fargo » des années 2010 ? Il s'agit d'histoires policières où l'humour noir est omniprésent. Mais l'intrigue se renouvelle constamment. Résultat : une pluie de récompenses, 32 exactement sur 112 nominations. Dans le lot, on trouve des Emmy Awards - meilleure mini-série, meilleur réalisateur et meilleur casting - mais également les Golden Globes de la meilleure série et du meilleur acteur pour Thornton.

NOAH HAWLEY, L'ARCHITECTE DE LA RÉUSSITE

La réussite de « Fargo » est avant tout celle de son créateur, Noah Hawley. Le frère jumeau d'un scénariste connu d'Hollywood (Alexi Hawley) voulait raconter une histoire où « le meilleur et le pire de l'Amérique se (rencontreraient) ». Une mission parfaitement remplie. Dans une interview accordée à The AV Club, il revenait sur la genèse du projet : « J'ai rencontré les dirigeants de FX en leur présentant un document d'une vingtaine de pages sur la façon dont je voyais l'univers du film. Je leur ai dit comment je percevais la sensibilité des frères Coen. J'ai aussi ajouté que je ne pensais pas que le film pouvait devenir une série. A la fin, Marge va se coucher après avoir enquêté sur le pire dossier de sa carrière. Le lendemain, une journée normale va débuter. Je pense que s'inscrire dans la continuité directe de cette histoire aurait été incongru. « Fargo » n'est pas seulement l'histoire du Bien contre le Mal. C'est l'opposition de la décence contre le Mal. Je crois que c'est Joel Coen qui a dit une fois : *« Les sociétés les plus polies sont parfois les plus violentes. »* Si le personnage de Bill Macy *(ndlr : dans le film)* avait été capable de communiquer, rien de ce qui arrive ensuite ne serait arrivé. J'ai dit à tout le monde : *« Nous devons trouver notre Mike Yanagita. »* Là, on se dit : *« Mais pourquoi c'est dans le film ? »* Ma théorie, c'est que c'est parce que l'héroïne est confrontée à des détails véridiques qui n'ont rien à voir avec le reste, comme dans une histoire vraie. C'est ça, ce qu'on voit dans la vraie vie. »

S'il semble plutôt sûr de lui maintenant que la réussite est au rendez-vous, Noah Hawley n'en menait pas large la première fois qu'il a fait lire son scénario à Ethan Coen. Ce dernier se contenta de dire : « Mouais, bien... » Déçu, le créateur du show finit par apprendre de la bouche de son comédien principal, Billy Bob Thornton, que les Coen, avec lesquels il avait souvent travaillé, étaient plutôt avares de mots et encore plus de compliments. Et que chez eux, un « Bien » signifiait « Excellent ». Les téléspectateurs ont pu s'en rendre compte !

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © FX

FRIENDS (NBC)

L'ADULESCENCE EN RIANT

LES DIFFICULTÉS DE SIX NEW-YORKAIS POUR PASSER DE L'ADOLESCENCE À LA VIE ADULTE CONTINUENT DE FASCINER À TRAVERS LA PLANÈTE ALORS QUE LA SÉRIE « FRIENDS » S'EST ARRÊTÉE IL Y A DOUZE ANS. UN VRAI PHÉNOMÈNE.

Les signaux sont là, évidents, qui montrent combien « Friends » a marqué une génération. Ses acteurs autant que son public. Les premiers ne se connaissaient pas quand le casting les a réunis pour la première saison. Une décennie plus tard, ils étaient liés comme les doigts de la main, à jamais. Et dans ce milieu, on le sait, les ego surdimensionnés génèrent bien souvent des tensions, les stars aimant jouer des coudes pour être au premier rang. Là, il n'y avait personne pour tenter de tirer la couverture à soi.

A chaque fois qu'il a fallu renégocier les salaires, c'est à six que Jennifer Aniston, Courteney Cox, Lisa Kudrow, Matt LeBlanc, Matthew Perry et David Schwimmer se sont présentés dans les bureaux de la production. Ils avaient débuté à 22 500 $ l'épisode, ils gagnaient un million chacun lors de l'ultime saison. Un juste retour des choses car NBC a réalisé des audiences énormes grâce à eux entre 1994 et 2004 : plus de vingt millions de téléspectateurs en moyenne et une place systématique dans le Top 10 des programmes nationaux les plus suivis, avec une pole position lors de la saison 8.

La raison de ce succès impressionnant tient à la simplicité du scénario : six amis ayant du mal à passer de l'adolescence à l'âge adulte vivent en colocation à Manhattan. Les situations rocambolesques nourrissent les blagues potaches, le tout enrichi de sujets sérieux abordés de façon légère et de romances plus ou moins longues. Les plus belles demeurent celles qui ont uni Rachel (Jennifer Aniston) à Ross (David Schwimmer) et Monica (Courteney Cox) à Chandler (Matthew Perry).

Le nombre de phrases ou de scènes cultes passées à la postérité, en étant récupérées par la culture populaire, souligne l'impact incroyable qu'a eu la série de NBC. Le « How you doin' ? » de Joey, la coupe de cheveux de Rachel qui porte désormais son prénom et la chanson de Phoebe « Tu pues le chat » sont connus de tous. On trouve des répliques exactes du Central Perk, l'endroit où se retrouve la joyeuse bande pour boire un café servi par le cynique Gunther, à Londres, en Chine et même au Pakistan !

Cela fait douze ans que ce show, véritable phénomène de société, s'est arrêté mais les fans sont toujours aussi nombreux, voire peut-être même plus qu'à l'époque. Diffusée sur deux chaînes câblées américaines, la série obtient encore des audiences cumulées de 16 millions de téléspectateurs par épisode. Une popularité qui a incité Netflix, la plateforme de vidéos à la demande, à investir 110 M$ pour en obtenir les droits. L'âge moyen du spectateur actuel se situe autour de la vingtaine, preuve que ce ne sont pas les fans nostalgiques qui se précipitent dessus.

Comme la précédente, la nouvelle génération apprécie l'humour et la légèreté de « Friends », autant que l'ambiance paisible et heureuse qui s'en dégage, à opposer à celle plus lourde d'aujourd'hui. Surtout, l'adulescence est un passage obligé de la vie, universel et transgénérationnel. Tout le monde y passe. Alors, autant que ce soit avec le sourire et entouré d'amis ! La popularité de « Friends » n'est pas près de chuter.

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © NBC

A savoir...

Au début de la série, lorsque Chandler et Joey vivent dans le même appartement, un immense chien blanc trône dans leur salon. Cette statue d'un goût douteux n'était pas un accessoire apporté par le chef décorateur mais un cadeau fait à Jennifer Aniston par des amis, afin de lui souhaiter bonne chance dans la série. On comprend mieux pourquoi Chandler et Joey refusaient de s'en séparer !

Fiche technique

Genres : *Sitcom, comédie.*
Créateurs : *Marta Kauffman, David Crane.*
Nombre d'épisodes : *10 saisons, 236 épisodes de 22 minutes.*
Diffuseur US : *NBC (22 septembre 1994-6 mai 2004).*
Distribution : *Jennifer Aniston (Rachel Green), Courteney Cox (Monica Geller), Lisa Kudrow (Phoebe Buffay), Matt LeBlanc (Joseph Tribbiani), Matthew Perry (Chandler Bing), David Schwimmer (Ross Geller)...*

Le pitch

La vie sentimentale et professionnelle de six amis à New York.

FRINGE (FOX)

J.J. ABRAMS EN MODE SF

J.J. ABRAMS NOUS A OFFERT « LOST ». ON LUI DOIT AUSSI CETTE SÉRIE SUR UNE CONSPIRATION. POINT DE DÉPART : UNE MYSTÉRIEUSE ÉPIDÉMIE QUI A TUÉ TOUS LES PASSAGERS D'UN AVION.

Partir d'une catastrophe unique et proposer beaucoup de flashbacks pour en découvrir les origines est un gros risque pour une série télé. Cela peut vite stresser les scénaristes et limiter les possibilités d'évolution. Mais pendant cinq saisons, « Fringe » a brillamment exploré les frontières de l'irréel et des mondes parallèles. Le show pouvait compter sur une future star en puissance : la belle Anna Torv qui joue l'agent du FBI Olivia Dunham (elle sera prochainement Wendy, un autre agent du FBI, psychologue cette fois-ci, dans la série de Netflix « Mindhunter », signée David Fincher, avec Charlize Theron). Olivia doit faire appel aux compétences du scientifique Walter Bishop, interprété par le génial John Noble (« Le Seigneur des anneaux », « Elementary », « Sleepy Hollow »), un peu timbré sur les bords et couvé par son fils Peter, a.k.a. Joshua Jackson (« The Affair »). De bons personnages, de l'action, une science fiction-accessible et, étonnamment pour le genre, beaucoup d'humour : tels ont été les ingrédients du succès. L'équipe comprend une vache qui, à un certain moment, rejoint des personnages bipèdes pour regarder Bob l'éponge. Est-il possible de ne pas aimer cela ?

TEXTE SYLVAIN PETIT
PHOTOS © FOX

A savoir...

La diffusion devait débuter en juin 2009 sur TF1. Elle fut repoussée d'une semaine à cause du crash du vol Air France 447, le 1er du mois. L'avion reliant Rio et Paris s'était abîmé dans l'Océan atlantique. La série débute en montrant un avion en pleines turbulences...

Fiche technique

Genres : *Policier, science-fiction.*
Créateurs : *J.J. Abrams, Alex Kurtzman, Roberto Orci.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 100 épisodes de 42-50 minutes.*
Diffuseur US : *Fox (9 septembre 2008-18 janvier 2013).*
Distribution : *Anna Torv (Olivia Dunham), Joshua Jackson (Peter Bishop), John Noble (Walter Bishop), Lance Reddick (Phillip Broyles), Jasika Nicole (Astrid Farnsworth), Kirk Acevedo (Charlie Francis), Blair Brown (Nina Sharp)...*

Le pitch

Olivia Dunham, agent du FBI, Walter Bishop, savant fou, et Peter Bishop, son fils, enquêtent sur des événements mystérieux.

HELL ON WHEELS (AMC)

AUX FRONTIÈRES DU REEL

VOUS ÊTES NOSTALGIQUE DES HISTOIRES D'EUROPÉENS PARTIS À LA CONQUÊTE DU FAR WEST CAR ELLES VOUS RAPPELLENT LES WESTERNS QUE VOUS REGARDIEZ PLUS JEUNE EN COMPAGNIE DE VOS GRANDS-PARENTS ? « HELL ON WHEELS » VOUS INTÉRESSERA FORCÉMENT.

Stetson vissé sur la tête et bottes de cowboy aux pieds, vous allez assister, dans votre canapé - ce qui, avouez-le, est plus facile que de tenter de maîtriser un chariot emmené par des chevaux au grand galop -, à la construction, entre 1863 et 1869, du premier chemin de fer transcontinental, reliant Sacramento à Omaha. « Hell on wheels : L'Enfer de l'Ouest », qui compte cinq saisons, est diffusé sur AMC (« The Walking Dead », « Mad Men ») depuis 2011. Histoire de pimenter l'histoire, basée sur des faits réels, l'équipe de showrunners a ajouté tous les ingrédients qui vont avec la conquête de l'Ouest. Pas de fioritures. Le ton est âpre, certaines scènes sont vraiment violentes et les Indiens sont vraiment méchants...
Cullen Bohannon, interprété par Anson Mount (« Nonstop »), est venu dans l'Ouest pour retrouver les soldats qui ont assassiné sa famille. Il devient contremaître sur le chantier du chemin de fer et croise des personnages typiques de l'époque : un vice-président de compagnie ferroviaire, la Union Pacific Railway (Thomas Clark Durant, qui a vraiment existé), qui confond son portemonnaie et celui de son entreprise, un ancien esclave, des ouvriers accros au saloon ou encore une prostituée, qui « laisse des jours de repos à sa frisette »...
« Hell on wheels », c'est le Far West des durs à cuire. Pour donner du corps à cette Amérique, loin des Pieds-Tendres, la production a conçu une intrigue qui, dans son ambiance, évoque « Silverado » (1985) ou encore « Seraphim Falls » (2006). Il fallait trouver des acteurs avec des gueules se fondant parfaitement dans cet univers où les colons blancs ne sont pas exempts de tous reproches. Avec Tom Noonan (le Révérend Cole dans les saisons 1 et 2), qui jouait justement dans « Seraphim Falls », mais surtout Wes Studi (saison 1), acteur cherokee habitué des rôles d'indiens (« Danse avec les loups », « Le dernier des Mohicans »), on se croiraiteffectivement dans le véritable enfer de l'Ouest...

TEXTE MICHAËL BLOSSIER
PHOTOS © AMC

A savoir...

Common, qui interprète Elam Ferguson, l'esclave proche de Cullen Bohannon, lors des quatr premières saisons, est avant tout un rappeur. Depuis les années 9 il a sorti des featurings à succès en compagnie de cadors du showbiz tels que Mary J. Blig Lily Allen ou Pharrell Williams. Mieux : en 2015, son duo avec John Legend sur le titre « Glory », présent dans la bande originale de « Selma », lui a permis de décrocher l'Oscar de la meilleur chanson originale.

Fiche technique

Genre : *Western.*
Créateurs : *Joe Gayton, Tony Gayton.* ***Nombre d'épisodes :*** *5 saisons, 50 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *AMC (6 novembre 2011-en cours).*
Distribution : *Anson Mount (Cullen Bohannon), Colm Meaney (Thomas Durant), Christopher Heyerdahl (Thor Gundersen), Robin McLeavy (Eva), Phil Burke (Mickey McGinnes), Dohn Norwood (Psalms), Jennifer Ferrin (Louise Ellison)...*

Le pitch

Au milieu du XIXe siècle, dans le Sud des Etats-Unis, Cullen Bohannon veut venger le meurtre de sa famille par des soldats de l'Union.

GREY'S ANATOMY (ABC)

50 NUANCES DE GREY

PERSONNE N'Y CROYAIT, MÊME PAS SA CRÉATRICE. ET POURTANT, « GREY'S ANATOMY » EST DEVENUE UNE SÉRIE CULTE QUI FILE SUR SA TREIZIÈME SAISON ! DIRECTION LE SEATTLE GRACE HOSPITAL, AU NORD-OUEST DES ÉTATS-UNIS, POUR LA DISSECTION D'UN SUCCÈS.

« Grey's anatomy », c'est l'histoire d'un succès ayant dépassé les espoirs de sa créatrice. En novembre 2015, Shonda Rhimes (46 ans), à qui l'on doit également « Scandal » et « How to get away with murder », a ainsi reconnu : « Je pensais savoir précisément dans quelle direction allait « Grey's » et j'imaginais que la série durerait une saison ou deux. Mais ça a évolué dans une autre direction... Je sais comment chaque saison va se terminer mais j'ai arrêté de me demander comment la série elle-même allait s'achever. Maintenant, c'est juste l'histoire d'une vie. Cela fait douze ans que l'on suit l'histoire de Meredith. Je meurs d'envie de voir jusqu'où cela peut nous mener ! »

Quand débutent les aventures de Meredith Grey en 2005, rien ne semble effectivement indiquer que cette série médicale est appelée à durer. « Urgences » (NBC, 1994-2009) a déjà narré la vie professionnelle et amoureuse des pensionnaires d'un hôpital - situé, lui, à Chicago - et le casting est composé d'inconnus, notamment Ellen Pompeo qui campe le personnage principal. Seulement voilà : à l'heure où nous écrivons ces lignes, l'aventure « Grey » continue !

Son succès, le show de la chaîne ABC le doit à l'épaisseur de ses personnages, tous cabossés par la vie. Meredith doit sortir de l'ombre de sa mère, Ellis (Kate Burton), une immense chirurgienne qui a privilégié sa carrière à sa famille, poussant son père vers l'alcoolisme. Richard Webber (James Pickens Jr), doyen de l'hôpital, a été l'amant de la mère de Meredith. Il n'a jamais eu le courage de quitter sa femme, victime de la maladie d'Alzheimer. Cristina Yang (Sandra Oh) est une surdouée incapable de dévoiler ses sentiments, Alex Karev (Justin Chambers) un ancien enfant battu qui ne sait pas gérer sa colère, etc.

UN RENOUVELLEMENT PERMANENT

En plus de soigner des patients souvent atteints de maladies rares ou victimes d'accidents surprenants, les médecins doivent se reconstruire eux-mêmes. Le tout dans une atmosphère de... coucherie permanente. Si elle est tombée au 31e rang des séries les plus regardées aux Etats-Unis avec une audience moyenne de 8,33 millions de téléspectateurs, « Grey's anatomy » peut compter sur le soutien sans faille de sa créatrice, qui n'entend pas s'arrêter en si bon chemin. Et ce, même si Patrick Dempsey, qui incarnait le docteur Dereck Shepherd, a décidé de quitter la fiction après la saison 11.

Depuis ses débuts, le show a soigné le renouvellement des personnages, l'un des piliers de son succès. Pour avoir voulu privilégier le cinéma, la belle Katherine Heigl, qui interprétait Izzie Stevens, a été remerciée au bout de six saisons. Isaiah Washington (Preston Burke), lui, a été purement et simplement viré pour avoir insulté l'un de ses partenaires gays. Enfin, Sandra Oh, lassée d'incarner Cristina Yang, a été laissée libre au terme de la dixième saison alors qu'elle interprétait l'un des personnages principaux du programme. Qu'on se le dise : dans « Grey's anatomy », tout le monde peut succomber au virus de l'entertainment... ▮

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © ABC

A savoir...

Créatrice de la série, Shonda Rhimes (photo) a toujours été obsédée par la chirurgie. Elle est allée jusqu'à suivre des reportages sur des opérations à la télévision. Mais ce qui lui a vraiment donné envie d'écrire un scénario sur le sujet, c'est la confidence d'un médecin qui lui a expliqué, après une intervention à l'hôpital, que la partie la plus difficile avait été... de lui raser les jambes ! Dans son script, baptisé « Complications », un seul personnage était décrit : celui de Miranda Bailey. Il devait s'agir d'une « petite blonde avec des boucles ». On vous laisse chercher les points communs avec Chandra Wilson...

Fiche technique

Genres : *Drame, série médicale.*
Créateur : *Shonda Rhimes.*
Nombre d'épisodes : *12 saisons, 269 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (27 mars 2005-en cours).*
Distribution : *Jackson Avery (Jesse Williams), Cristina Yang (Sandra Oh), Derek Shepherd (Patrick Dempsey), Meredith Grey (Ellen Pompeo), Arizona Robbins (Jessica Capshaw), Callie Torres (Sara Ramirez), Miranda Bailey (Chandra Wilson), Richard Webber (James Pickens Jr)...*

Le pitch

La vie d'une équipe médicale dans un hôpital fictif de Seattle, autour du personnage de Meredith Grey.

MAD MEN (AMC)

LA RÉVOLUTION CULTURELLE

DANS LES ANNÉES 60, LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE A CONNU UN PROFOND BOULEVERSEMENT, AUTANT SOCIAL QUE MORAL. IL EST MAGNIFIQUEMENT DÉPEINT PAR LA SÉRIE DE MATTHEW WEINER À TRAVERS UNE ÉQUIPE DE PUBLICITAIRES.

Le pitch
La vie des employés de l'agence publicitaire Sterling Cooper dans le New York des années 60.

En l'an 2000, l'humanité a changé de siècle et une idée s'est développée, qui allait bientôt changer le monde des séries télés. A cette époque, Matthew Weiner fait partie du staff scénaristique de la série « Becker » (CBS, 1998-2004), centrée sur un médecin irascible opérant dans le Bronx, à New York. Quand son travail lui laisse du répit, il écrit une histoire basée sur une équipe de publicitaires dans les années 60. Son idée est de se servir de ce prisme pour mettre en lumière les profonds changements qui impactent alors la société américaine, ouvertement raciste et profondément ancrée dans des traditions d'un autre temps. « Toute l'ambition de « Mad Men » est résumée dans son générique : il n'est pas question du charme ou de l'allure de Don Draper mais de ce qu'il ressent, ses doutes, son manque de confiance, a expliqué son créateur à « Télérama » en avril 2015. La série s'attache à dépasser les apparences pour mieux suivre la vérité des personnages, imaginer ce qu'ils feraient vraiment, pas ce qui sied le mieux au drame. C'est une réflexion sur l'existence, sur ce qui sépare notre image publique de notre personnalité intime, sur nos identités multiples. C'est aussi une série d'époque mais j'ai voulu que chacun puisse s'y reconnaître. Les problèmes de Don, de Betty, de Peggy ou de Roger sont comparables aux nôtres. D'ailleurs, je n'écris que sur ce que je connais intimement, le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. La période que nous traversons peut être comparée aux années 60, à l'Amérique de « Mad Men ». C'était une époque de changements, de remous. Réduire Betty Draper à une femme au foyer des sixties est une erreur. Elle est tiraillée entre sa vie de famille et ses rêves professionnels. Comme beaucoup de femmes aujourd'hui. »

WEINER : « JE N'AI JAMAIS EU DE PLAN, JUSTE DES ESPOIRS »

Ces idées fortes couchées sur papier atterrissent sur le bureau de David Chase en 2002. Producteur pour la chaîne HBO, il vient d'engager Weiner pour travailler sur le scénario de la série « Les Soprano ». La première lecture du script est une vraie claque. « C'était vivant et il y avait quelque chose de nouveau à raconter. Matthew voulait revenir sur cette période de l'histoire américaine. L'équipe de publicitaires n'était qu'un excellent prétexte. » L'aventure est lancée, même si cela a pris plus de temps que prévu. Car Chase est un producteur, pas un patron de chaîne. Ce n'est pas lui qui décide sur quelle série parier. HBO, qui cherche le successeur des « Soprano », refuse d'acheter les droits de « Mad Men », tout comme Showtime. Une collègue de Weiner, Ira Liss, a alors l'idée de contacter les patrons de AMC. Ils sont en quête d'un fer de lance et flairent la bonne affaire. « La chaîne était à la recherche de quelque chose de fort pour lancer sa première série originale, se souvient le président de AMC, Ed Carroll. Avec « Mad Men », nous avons fait le pari que la qualité primerait sur les attentes habituelles du public. »
Le pilote est réalisé dans le Queens (alors que le tour-

nage des sept saisons de la série a pour cadre Los Angeles). Une fois le feu vert obtenu, Weiner et son équipe amassent une quantité impressionnante de documentation sur les années 60, pour bien en capturer l'esprit. Les costumes, la gestuelle, le phrasé... Rien n'est laissé au hasard. « Longtemps, j'ai pensé que « Mad Men » ne verrait jamais le jour, expliqua son créateur. Voir le pilote financé, tourné, produit était une immense surprise en soi. Chaque renouvellement, chaque prix décrochés par les équipes de la série m'ont laissé sans voix. Je n'ai jamais su à l'avance ce qu'elle allait devenir. Donc, j'ai fait en sorte que chaque fin de saison puisse être vue comme la fin de la série. Je n'ai jamais eu de plan sur la durée, juste des espoirs. Ces huit dernières années, je n'ai jamais été sûr d'avoir pris la meilleure décision. Qui aurait cette prétention ? Je n'en perdais pas le sommeil pour autant. Toutes mes craintes et mes indécisions ont nourri le récit et inspiré celles des personnages. »

LA PLACE DES FEMMES AU CENTRE DE LA SÉRIE

Le premier d'entre eux est Donald Draper. Héros du show, ce personnage aux mille facettes et au passé trouble va passer les sept saisons à courir après un bonheur qui semble se refuser à lui. Un vrai plaisir à écrire, comme l'a confié Matthew Weiner à « Télérama » : « Comme il le dit lui-même : « *Qu'est-ce que le bonheur ? C'est l'instant qui précède la quête d'un nouveau bonheur.* » Un sentiment d'insatisfaction permanent. Les gens heureux ne font pas des héros dramatiques très intéressants. Pour autant, je n'ai jamais été sadique avec mes personnages. Tout ce qu'ils ont vécu naissait d'un sentiment sincère, d'une quête de réalisme. Contrairement à ce que vend trop souvent la fiction, nos combats sont la plupart du temps voués à l'échec. Don est un homme terriblement seul. Il est à l'image de ma perception de l'existence : une lutte incessante contre la solitude. Il le dit dès le premier épisode, avec des mots qu'aurait pu prononcer Jean-Paul Sartre : « *Nous naissons seuls et nous mourons seuls.* » C'est pour se défaire de ce sentiment qu'il aime, désire, boit autant et ruine sa vie. »

Les femmes jouent un élément moteur dans la lente descente aux enfers de Donald Draper. Notamment sa femme Betty qui finit par se lasser de ses infidélités et qui, choquée par la révélation de son secret - et même si c'est mal vu à l'époque -, demande le divorce, emmenant avec elle leurs trois enfants. La condition de la gent féminine est l'un des thèmes les plus fascinants de « Mad Men », tant elle semble issue d'un autre siècle. Le plus souvent assignées aux tâches domestiques et à l'éducation des enfants, ces dames sont à des années-lumière de l'égalité des sexes prônée aujourd'hui. Les courageuses qui se risquent à travailler ont droit aux postes ingrats - comme secrétaire - et aux mains baladeuses de leurs collègues.

La série dépeint tellement bien la soumission des femmes à la société patriarcale de l'époque que certaines critiques en ont conclu que Matthew Weiner en était partisan... « « Mad Men » montre le chemin parcouru par les femmes depuis les années 60, les difficultés qu'elles rencontraient à l'époque pour réaliser leurs ambitions, voire pour s'autoriser à en avoir, s'est défendu le créateur dans « Télérama ». Certains ont cru, à tort, que je me complaisais dans la mise en scène de cette injustice. Je pense au contraire la dénoncer. « Mad Men » dépasse les stéréotypes et se concentre sur les individus plutôt que sur leur genre. En témoigne Peggy *(ndlr : jeune secrétaire qui va monter un à un les échelons de l'agence)*, qui a la même ambition que n'importe lequel de ses collègues masculins. »

Elisabeth Moss, qui incarnait la fameuse Peggy, estime que le problème de l'époque, pour les femmes, c'était qu'elles se battaient chacune dans leur coin. « Je vois mon personnage comme une féministe ordinaire. On ne la verra sans doute jamais dans une manifestation ou une grève. Elle n'exprime pas ses revendications, elle les vit. Au bureau, elle a entendu parler de la théorie du plafond de verre *(ndlr : qui*

Fiche technique

Genre : *Drame.*
Créateur : *Matthew Weiner.*
Nombre d'épisodes : *7 saisons, 92 épisodes de 47 minutes.*
Diffuseur US : *AMC (19 juillet 2007-17 mai 2015).*
Distribution : *Jon Hamm (Don Draper), Elisabeth Moss (Peggy Olson), Vincent Kartheiser (Pete Campbell), Christina Hendricks (Joan Holloway), John Slattery (Roger Sterling), January Jones (Betty Draper), Michael Gladis (Paul Kinsey), Kiernan Shipka (Sally Draper), Jared Harris (Lane Pryce), Robert Morse (Bert Cooper)...*

MAD MEN (AMC)

A savoir...

L'une des différences majeures entre les années 60 et notre époque est qu'il est désormais interdit de fumer dans la plupart des lieux public. Ce qui englobe les plateaux de tournage. La question d'une série sans cigarette a été abordée, ce à quoi le créateur de « Mad Men », Matthew Weiner, a rétorqué : « Faire cette série sans tabac aurait été une blague. Cela aurait été hygiénique... et bidon. » Il a fallu ruser : les cigarettes étaient produites sans nicotine.

cantonne les femmes à des rôles subalternes) mais elle ne veut pas renverser la domination masculine, elle veut juste progresser en faisant ce qu'elle aime. Je pense qu'elle se bat plus pour elle-même que pour les femmes en général. » C'est en avril 1970, au moment où se conclut la septième et dernière saison de « Mad Men », que les mouvements féministes vont prendre de l'ampleur et libérer le sexe dit faible d'un carcan moyenâgeux.

Autre problème abordé dans le show : l'alcoolisme. Il n'est cependant jamais défini comme tel car dans les années 60, on ne considérait pas cela comme une maladie. Les Etats-Unis avaient pourtant déjà été confrontés au fléau de la boisson puisque c'est cela qui avait poussé le gouvernement à interdire la production, la vente, l'exportation, l'importation et la consommation d'alcool dans les années 20, au cours de la fameuse période de la Prohibition. Dans les bureaux de l'agence de Donald Draper, on boit constamment et toujours de l'alcool fort. On boit pour apaiser son esprit, pour mieux réfléchir, pour fêter une réussite ou noyer un chagrin. En sortant des locaux, on rentre chez soi boire un dernier verre ou on file faire la fête au bar ou au restaurant.

WEINER : « UN MOMENT DE MON EXISTENCE QUI PREND FIN »

L'exemple le plus parlant de cet alcoolisme qui ne porte pas encore de nom intervient dans le premier épisode de la septième saison. Après que Roger Sterling a manqué de respect à la femme de Don Draper, les deux hommes s'expliquent et décident de se rabibocher autour d'un bon repas. Au cours duquel ils consomment dix verres d'alcool chacun. A midi ! Roger en vomit avant de retourner travailler. Et de boire. La fiction a rejoint la réalité puisque Jon Hamm, l'interprète de Don Draper, a révélé, l'année dernière, être alcoolique et avoir entamé une cure de désintoxication.

L'acteur avait tout le temps de se débarrasser de son addiction puisque la série s'est conclue en mai 2015. La fin d'une époque - comme est baptisé le dernier épisode - en est également une pour le créateur de la fiction : « Je gardais dans le placard de mon bureau une vieille bouteille de whisky de 1960, a révélé Matthew Weiner à « Télérama ». Un cadeau. Une fois le brouillon du dernier épisode écrit, je l'ai ouverte. J'ai bu un verre ou deux. Puis j'ai mis un point final à « Mad Men ». C'est un moment clé de mon existence qui prend fin. Je porte ce projet depuis presque quinze ans et j'ai beaucoup travaillé sur chacun de ses 92 épisodes. Je suis à la fois heureux, satisfait, fier de le voir arriver à son terme et forcément triste. Ecrire et produire « Mad Men » n'a jamais été un poids. Tourner la page n'a rien d'un soulagement. La fin est surprenante et douce-amère. Comme la sensation que l'on ressent quand une œuvre que l'on a aimée prend fin. J'avais une idée fixe, je l'ai suivie. » « C'est une énorme, une très grosse partie de ma vie, a commenté Jon Hamm dans les colonnes du « Huffington Post ». J'ai de très bons amis dans le cast et dans l'équipe. Ça a été très difficile. Je ne veux pas dire que j'aurais aimé que la série ne s'arrête jamais, car tout doit avoir une fin, mais... »

Ce qu'il restera de « Mad Men », en premier lieu, ce sont les chiffres. Des audiences moyennes en constante progression avec des débuts à 900 000 téléspectateurs aux Etats-Unis, en 2007, et une fin à 2,12 millions en 2015. Et puis des prix, beaucoup de prix (American Film Institute, Emmy Awards, Academy of Television Arts & Sciences Awards...), la série établissant en 2012 un record de nominations

aux Emmy Awards (17). Là où la création de Matthew Weiner a fait fort, c'est qu'elle a su restituer l'ambiance d'une époque différente sans la diaboliser. Outre-Atlantique, on a ainsi vu un retour de flamme pour la période des années 60 mais également pour... le cinéma français de l'époque !

Car en tant qu'immense fan de l'œuvre de Claude Chabrol, Weiner s'est imprégné de la référence cinématographique tricolore du siècle dernier. « « Mad Men » n'est pas un hommage à ce cinéma, celui de Chabrol et de Lelouch, mais à son public, a-t-il déclaré dans « Télérama ». C'est notamment la raison pour laquelle j'ai évité le noir et blanc. Contrairement à ce qu'on peut penser, la série n'est pas couchée sur papier glacé. On y tousse, on y sue, on s'y croise aux toilettes, dans l'ascenseur. Rien de tout cela n'est cinématographique. Ce sont des scènes de la vie ordinaire, pas d'un quotidien fantasmé. Si le cinéma français des années 1960 me plaît tant, c'est parce qu'il est justement dans cette veine, qu'il s'éloigne de l'esthétique très réfléchie, très élaborée de son contemporain américain pour viser le réalisme. Dans « Mad Men », il n'est pas question non plus de chercher l'esthétisme à tout prix mais de guider visuellement la réflexion du téléspectateur. Sans vouloir nier le talent des réalisateurs qui ont travaillé sur la série, tout est dans le scénario. »

Le mot de la fin revient à Marjolaine Boutet, journaliste au « Monde », qui a écrit ce qui peut être considéré comme une magnifique épitaphe après le dernier épisode : « « Mad Men» est une série lente, répétitive, dont les épisodes contiennent peu d'éléments destinés à satisfaire les téléspectateurs : peu de suspense, de cliffhangers, de rebondissements, de surprises ou d'amorces. Le plaisir qu'elle procure est principalement intellectuel et esthétique et demande, comme une visite au musée, d'accepter une part d'ennui et de monotonie avant de tomber sur l'œuvre qui nous fera partager un moment suspendu de grâce et d'intelligence. Le point final de la série était attendu avec moins de fébrilité que celui de « Lost » ou de « Breaking Bad », mais plutôt comme le moment où, le tableau enfin terminé, on allait pouvoir l'observer dans sa totalité et, espérait-on, en comprendre le sens. Cet épisode final est la preuve éclatante que, oui, « Mad Men » est une série féministe et non une ode à la misogynie. Les trajectoires professionnelles de Don et Peggy ne sont pas seulement des miroirs l'une de l'autre ou une très émouvante relation mentor-disciple. Peggy affronte au cours des sept saisons des épreuves que Dick/Don n'a jamais eu à surmonter : une grossesse non désirée, des préjugés constants sur ses compétences et des interrogations permanentes sur son statut marital. Elle en sort triomphante et son entrée dans les locaux de McCann Erickson à la fin de l'avant-dernier épisode est une image qui vaut tous les manifestes pour l'égalité entre les sexes. » Et toc !

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © AMC

UNE MAISON PAS SI BLANCHE...

LES MÉANDRES DU MONDE POLITIQUE MIS EN LUMIÈRE PAR UN DÉMOCRATE ARRIVISTE PRÊT À TOUT POUR ATTEINDRE LES PLUS HAUTES FONCTIONS : LA SÉRIE DE DAVID FINCHER, PORTÉE PAR KEVIN SPACEY ET ROBIN WRIGHT, FASCINE AUTANT QU'ELLE EFFRAIE.

Les premières images de « HOC » suffisaient pour comprendre à qui on avait à faire : on y voit le héros, Francis Underwood, mettre fin aux souffrances d'un chien qui vient d'être percuté par une voiture en l'étranglant. Dans la foulée, le personnage interprété par Kevin Spacey se tourne vers la caméra et explique qu'en politique, vous devez faire ce qui doit être fait, même si c'est déplaisant. Pendant les quatre saisons qui suivent, cet animal politique transforme ses paroles en actes, faisant tout son possible pour accéder à la fonction suprême, celle de président des Etats-Unis, quitte à tuer, faire tuer, tromper et mentir. Une noirceur et un cynisme extrêmes dissimulés par un sourire de circonstance et les pare-feux que constituent ses assistants dévoués.

UNE FICTION TRÈS PROCHE DE LA RÉALITÉ

Pure fiction que cette série lancée en 2013 et qui a été le premier grand succès de la plateforme de vidéos à la demande Netflix ? Pas vraiment et c'est là qu'on prend peur... « House of cards » est inspiré d'une mini-série anglaise du même nom diffusée dans les années 90 sur la BBC (4 épisodes). Une mini-série inspirée d'un roman de Michael Dobbs, chef de cabinet de la « Dame de fer » Margaret Thatcher en 1986-87 et président du parti conservateur en 1994-95. Une pointure, donc, qui savait de quoi il parlait... Dobbs connaissait tous les sales coups joués en coulisses. Il en est de même pour Beau Willimon qui s'est attelé au scénario de la série politique la plus plébiscitée du moment. Ancien conseiller, entre autres, d'Hillary Clinton (qui devrait affronter Donald Trump lors des prochaines élections présidentielles américaines), il est au fait de tout ce qui se trame à la Maison Blanche. Et pour être sûr de ne pas aller trop loin, ce qui aurait décrédibilisé la fiction, il s'est attaché les services de Jay Carson, l'un des meilleurs conseillers politiques et stratégiques outre-Atlantique. Cette volonté de coller au plus près des us et coutumes d'un monde plutôt mal perçu par la population (c'est également valable de ce côté-ci de l'océan) est l'une des raisons de la popularité de « House of cards ».

Mais il n'y a pas que ça. La série se distingue aussi par son originalité dans nombre de domaines, qui lui a valu de multiples prix (dont six Emmy Awards, l'équivalent des Oscars pour la télé). Avec le recul, les experts s'accordent à dire que « House of cards » a changé le monde de la télévision. C'est le premier show qui a vu une saison intégralement et immédiatement proposée sur Internet. Kevin Spacey, co-producteur du show, raconte avoir été convaincu par des amis qui lui avaient raconté avoir passé des week-ends entiers enfermés chez eux pour se faire toute une saison d'une série. Originale, audacieuse, avant-gardiste, « HOC » croule aujourd'hui sous les récompenses, comme l'Emmy Award du meilleur directeur (pour David Fincher), celui du meilleur réalisateur, celui de la meilleure directrice de casting, le Golden Globe du meilleur acteur pour Kevin Spacey et celui de la meilleure actrice pour Robin Wright. Succès mérité pour une fiction sortant des sentiers battus, devant comme derrière la caméra.

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © NETFLIX

A savoir...

Réalisateur hyper talentueux à qui l'on doit « Alien 3 », « Seven », « The Game », « Fight club », « Panic Room », « Zodiac », « Benjamin Button », « The Social network » ou encore « Gone girl », David Fincher (photo) a fait ses premiers pas au petit écran via « House of cards », dont il est l'un des producteurs. Au cours d'une des premières réunions de travail avec les acteurs, il a eu une façon peu commune de les motiver. « J'y suis allé et je leur ai lancé ce que j'ai toujours rêvé de dire : « Chaque personne présente dans cette pièce constitue notre premier choix, alors ne merdez pas parce que si c'est le cas, je ne vous le pardonnerai jamais ! » » Pas sûr que Fincher réalise un jour un film sur la psychologie...

Fiche technique

Genre : *Série politique.*
Créateur : *Beau Willimon.*
Nombre d'épisodes : *4 saisons, 52 épisodes de 55 minutes.*
Diffuseur US : *Netflix (1er février 2013-en cours).*
Distribution : *Kevin Spacey (Frank Underwood), Robin Wright (Claire Underwood), Michael Kelly (Doug Stamper), Nathan Darrow (Edward Meechum), Mahershala Ali (Remy Danton), Derek Cecil (Seth Grayson), Molly Parker (Jacqueline Sharp), Michel Gill (Garrett Walker)...*

Le pitch

Le démocrate Frank Underwood aide Garrett Walker à devenir président des Etats-Unis contre la promesse de devenir secrétaire d'Etat. Promesse non tenue... La vengeance de Frank sera terrible.

HOW I MET YOUR MOTHER (CBS)

L'APRÈS-FRIENDS

« HOW I MET YOUR MOTHER » DÉBOULE SUR LA CHAÎNE CBS ALORS QUE LA CULTISSIME SÉRIE « FRIENDS » EST FINIE DEPUIS UN AN. BON TIMING POUR CETTE SITCOM QUI SEMBLE S'INSPIRER DE LA VIE DE NEW-YORKAIS CONNUS ET QUI A L'INTELLIGENCE DE S'ANCRER DANS SON ÉPOQUE.

Difficile de passer après une série aussi culte que « Friends » (NBC, 1994-2004). Quand « How I met your mother » débarque sur CBS en 2005, Rachel, Monica, Phoebe, Chandler, Ross et Joey ne sont pas loin dans les souvenirs des téléspectateurs. Pendant une décennie, le public s'est attaché à ce groupe d'amis à New York. « HIMYM » semble proposer la même trame : on suit cinq amis - Marshall, Lily, Ted, Robin et Barney - à « Big Apple », dans la même tranche d'âge que leurs prédécesseurs. On y parle amitié, histoires d'amour et de sexe, il y a des mariages, des divorces, des idylles naissantes, des ruptures fracassantes et des enfants. Les décors semblent également empruntés aux mêmes lieux : appartements des différents personnages du show, le McLaren en lieu et place du mythique Central Perk... Mais il serait trop facile de réduire « How I met your mother » à un vulgaire fac similé. La sitcom entretient certes le même esprit léger et drôle que la fiction culte de NBC mais elle se démarque à bien des niveaux. « Friends » a conservé une narration linéaire tout au long de la série (malgré quelques flashbacks ou une réalité alternée). Ce n'est pas du tout le cas de « HIMYM » avec un héros (Ted Mosby, en off) racontant à ses enfants comment il a rencontré leur mère. Tout au long de la sitcom, on a affaire à un narrateur qui se situe dans le futur et qui raconte des histoires passées vécues avec ses amis, celles qui ont abouti à la rencontre de sa femme. Les faits s'étant déjà produits, on a droit, dans de nombreux épisodes, à des anticipations et le héros arrive souvent à casser son propre effet de surprise. Les mises en abyme sont, par ailleurs, assez régulières.

Le narrateur est immédiatement placé en héros de la série. Et malgré toutes les histoires vécues par les autres personnages du show, les rebondissements, le suspense savamment orchestré, tout nous ramène à une seule et unique question : comment Ted a-t-il rencontré sa future femme et surtout, qui est-elle ?

UNE SÉRIE DE SON ÉPOQUE

Quand on regarde une fiction comme « Friends » aujourd'hui, dix ans après son arrêt, on est marqué par son style vestimentaire, les expressions mais pas par l'actualité, quelle qu'elle soit (cinématographique, musicale, etc.). Les créateurs en ont fait une série qui réussit à ne pas vieillir dans le temps. Ce qui fait la force de « HIMYM », c'est aussi son ancrage dans l'époque où elle se situe. Les trentenaires prennent leur carrière à cœur et la place du travail dans leur couple pose souvent problème (Robin et son métier de journaliste, Ted et l'architecture, Marshall tiraillé entre son amour de l'écologie et le barreau...).

Le boom Internet est aussi passé par là. De nombreuses références à des sites apparaissent tout au long du programme et les téléspectateurs pouvaient même aller sur des adresses spécialement créées pour la série de CBS. On voit ainsi les personnages regarder des clips, lancer des blogs... « How I met your mother », stoppé en 2014, est véritablement un show de son époque. Il a parlé aux jeunes, tant par son ancrage dans la réalité que par le traitement des préoccupations de cette génération, montrées dans toute leur vérité.

TEXTE CLAIRE FORTIER-DURAND
PHOTOS © CBS, D.R.

A savoir...

Les conjoints des acteurs principaux ont souvent été vus dans la série. Alexis Denisof (photo 1), le mari d'Alyson Hannigan (rencontrée sur le tournage de « Buffy »), interprète Sandy Rivers, le collègue de Robin Scherbatsky. David Burtka (photo 2), compagnon de Neil Patrick Harris, interprète Scooter, l'ex-petit ami de Lily Aldrin. Autre exemple : Taran Killam (photo 3), mari de Cobie Smulders, joue Bauman, un collègue de Barney Stinson.

Fiche technique

Genre : *Sitcom.*
Créateurs : *Carter Bays, Craig Thomas.*
Nombre d'épisodes : *9 saisons, 208 épisodes de 22 minutes.*
Diffuseur US : *CBS (19 septembre 2005-31 mars 2014).*
Distribution : *Josh Radnor (Ted Mosby), Jason Segel (Marshall Eriksen), Alyson Hannigan (Lily Aldrin), Neil Patrick Harris (Barney Stinson), Cobie Smulders (Robin Scherbatsky), Cristin Milioti (Tracy McConnell)...*

Le pitch

2030. Ted Mosby raconte à ses deux enfants comment il a rencontré leur mère. On ouvre la malle aux souvenirs.

MACGYVER (ABC)

L'ÉCOLO BRICOLO

PENDANT SEPT SAISONS, « MACGYVER » EST ALLÉE À CONTRE-COURANT DES MODES, PRÉSENTANT UN HÉROS HOSTILE À TOUTE FORME DE VIOLENCE ET PRÉFÉRANT FAIRE FONCTIONNER SES MÉNINGES PLUTÔT QUE SES MUSCLES. FALLAIT OSER !

A savoir...

Le comédien Dana Elcar (photo), qui incarne Pete Thornton, ne devait pas apparaître de façon récurrente. Engagé pour être le contact de MacGyver dans un épisode de la saison 1, sous le nom d'Andy Colson, il revient dans la deuxième en tant que Pete Thornton. Les producteurs ne semblaient pas embarrassés par cette incohérence. A partir de la saison 6, le comédien est devenu aveugle. Si les auteurs ont d'abord dissimulé ce handicap à l'écran, ils ont fini par affubler son personnage du même trouble.

Fiche technique

Genres : *Aventure, action, espionnage.*
Créateur : *Lee David Zlotoff.*
Nombre d'épisodes : *7 saisons, 139 épisodes de 47 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (29 septembre 1985-21 mai 1992).*
Distribution : *Richard Dean Anderson (Angus MacGyver), Dana Elcar (Peter Thornton), Bruce McGill (Jack Dalton), Michael Des Barres (Murdoc), Teri Hatcher (Penny Parker), Elyssa Davalos (Nikki Carpenter), John Anderson (Harry Jackson)...*

Le pitch

« Monsieur Bricolage » fait face aux situations les plus extrêmes en utilisant ses connaissances scientifiques. Une ode à l'ingéniosité.

Visuellement, la série « MacGyver » est bien ancrée dans les années 80 mais son propos et les thèmes développés pendant sept saisons étaient en avance sur leur temps. En mettant en scène un héros bricoleur au grand cœur, le show des producteurs John Rich et Henry Winkler (connu pour avoir tenu le rôle de Fonzie dans « Happy days ») est allé à contre-courant de la mode. Car l'époque plébiscite les Bruce Willis, le héros américain dans toute sa splendeur, prêt à sauver le monde. MacGyver, personnage au look très années 80, est loin des clones de Sylvester Stallone et Arnold Schwarzenegger qui font surtout parler leurs muscles. Pour déjouer les plans de ses adversaires, ce héros solitaire fait d'abord preuve d'ingéniosité, avec un sens aigu du bricolage et une connaissance approfondie des sciences (en particulier la physique et la chimie). Bons sentiments et générosité en bandoulière, il affiche un esprit très boy-scout qui contraste singulièrement avec le cynisme et l'ironie que les séries télé véhiculent à la même époque. Héros positif et humaniste dans ce que ce terme a de plus noble, MacGyver a beaucoup séduit par la générosité et le dévouement (à ses amis, ses causes) affichés tout au long des saisons. Hostile à toute forme de violence, il refuse de se servir d'une arme, même pour sauver sa propre vie, préférant en détourner l'usage. La grande force de cette fiction est évidemment l'intelligence dont il sait faire preuve pour se sortir des pièges ou pour déjouer les plans de ses adversaires. Les premières saisons sont les plus remarquables : c'est là qu'il exprime le plus son sens du bricolage. Si de nombreuses situations paraissaient exagérées ou tirées par les cheveux, les auteurs ont toujours pris soin de s'appuyer sur des faits scientifiques véridiques (comme pour désamorcer des charges explosives ou réparer des moteurs grippés). Armé de son couteau suisse et de sa veste en cuir, le baroudeur parcourt le monde pour réparer les injustices ou déjouer des complots.

UN COUTEAU SUISSE, UNE VESTE EN CUIR ET RICHARD...

Cette série d'aventure, d'action et d'espionnage était aussi en avance sur son temps car le thème de l'écologie (et de la protection de la nature) y était très développé, trente ans avant que Hollywood (et Leonardo DiCaprio) ne s'en empare. En filigrane, on pouvait voir une lecture très géopolitique des intrigues, en particulier des rapports Est-Ouest, quelques années avant la chute du mur de Berlin. Les questions sociales ont été abordées dans les dernières saisons, même si la série tournait essentiellement autour de son héros. D'abord centré sur les missions de MacGyver, le show s'est, en effet, peu à peu intéressé à son personnage n°1, cultivant longtemps le mystère autour de son prénom (attention, spoiler : il s'appelle Angus). Par la suite, les auteurs ont révélé certains passages décisifs de son passé (le décès de ses parents ou pourquoi il déteste les armes) et fait revenir certains de ses amis (autres que Pete Thornton, le supérieur qui lui confie ses missions). Cela permit notamment de développer la fibre comique, en particulier avec l'ingénue Penny Parker, incarnée par Teri Hatcher (Susan Mayer dans « Desperate housewives »), ou l'impayable Jack Dalton (Bruce McGill). A la manière d'un Arthur Conan Doyle, les auteurs ont mis MacGyver face à un redoutable méchant, Murdoc (Michael Des Barres), l'équivalent d'un Moriarty pour Sherlock Holmes. Le retour régulier de ces personnages a permis de fidéliser des fans et de présenter un versant plus intime du héros. Le succès de la série dans les années 80 - très citée dans les parodies ou talk-shows - a fait celui du comédien américain Richard Dean Anderson. Celui que l'on a retrouvé dans « Stargate » (Showtime) était formidable et particulièrement séduisant en Monsieur Tout-le-monde au grand cœur. Fait rare, l'excellente version française, avec la voix d'Edgar Givry notamment, a contribué à populariser le show.

TEXTE CYRILLE PAC **PHOTOS** © ABC, D.R

MASTERS OF SEX (SHOWTIME)

TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LE SEXE

À LA FIN DES ANNÉES 50, DEUX SCIENTIFIQUES ICONOCLASTES CHOQUENT L'AMÉRIQUE PURITAINE EN MENANT DES ÉTUDES POUSSÉES SUR LE PLAISIR SEXUEL.

L'histoire de « Masters of sex » est d'autant plus forte qu'elle est réelle. A la fin des années 50, William Masters et Virginia Johnson ont révolutionné les connaissances scientifiques - et psychologiques - en explorant les mystères insondables du sexe. La série débute à l'époque où les deux protagonistes - lui, célèbre obstétricien très réputé, elle, mère élevant seule ses enfants, féministe avant l'heure et débordant d'ambition - se rencontrent, apprennent à se connaître et s'apprivoisent. Leur association permettra de révolutionner les connaissances scientifiques sur le sexe et les rapports intimes, qu'ils soient physiologiques ou psychologiques. Pour réussir à concevoir une telle série, les auteurs - au premier rang desquels Michelle Ashford) - ont choisi de traiter cette matière (chaude, troublante) d'un point de vue clinique (froid, méthodique). Ils ont été bien aidés par l'interprétation des deux acteurs principaux : Michael Sheen, vu dans « The Queen », et la brillante Lizzy Caplan qui crève l'écran. A travers le récit des nombreuses difficultés que les deux scientifiques ont rencontrées pour mener à bien leur étude, la série de Showtime sonde la société américaine, ses tabous, ses interdits et ses non-dits, sans jamais oublier l'humour dans des scènes très suggestives. On rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, l'homosexualité était encore considérée comme une maladie dont on devait guérir... Pour mieux captiver les téléspectateurs, les auteurs n'ont pas oublié d'étudier la psychologie et les mœurs des deux personnages principaux. A cet égard, William Masters offre une véritable étude de cas. Froid, distant, coincé et névrosé, ce médecin s'ouvre peu à peu au désir et ose lever ses propres interdits en poursuivant cette étude pour laquelle il met sa carrière et sa vie privée en danger. ■

TEXTE CYRILLE PAC **PHOTOS** © SHOWTIME

A savoir...

Les vrais William Masters et Virginia Johnson sont allés bien au-delà de leur relation professionnelle. Fasciné par l'indépendance de sa collègue, le médecin a succombé au charme de cette femme qui assumait ses désirs. Ils se sont mariés dans les années 70. William Masters demanda le divorce à la fin des années 90. Il est décédé en 2001 et son ex-épouse en 2013.

Fiche technique

Genre : *Drame.*
Créatrice : *Michelle Ashford.*
Nombre d'épisodes : *3 saisons, 29 épisodes de 50 minutes.* ***Diffuseur US :*** *Showtime (29 septembre 2013- en cours).* ***Distribution :*** *Michael Sheen (William Masters), Lizzy Caplan (Virginia Johnson), Caitlin Fitzgerald (Libby Masters), Teddy Sears (Austin Langham), Annaleigh Ashford (Betty DiMello)...*

Le pitch

William Masters et Virginia Johnson sont deux chercheurs spécialisés dans l'étude des comportements sexuels.

THE MENTALIST (CBS)

LE HÉROS TOUT EN CONTRASTES

AUSSI BRILLANT QUE TOURMENTÉ, PATRICK JANE AIDE LES AUTORITÉS DANS LEURS ENQUÊTES. EN ATTENDANT DE RETROUVER LE TUEUR DE SA FAMILLE.

Tout l'intérêt de la série « The Mentalist » se trouvait dans son titre. Bien sûr, la gent féminine rétorquera que Simon Baker, qui incarne le héros, Patrick Jane, constituait une raison, à lui seul, de la regarder. Mais c'est surtout le profil de son personnage qui conférait tout son charme et sa particularité au show. Jamais, en effet, un mentaliste n'avait été au centre d'une fiction pour le petit écran. L'associer à la police était une autre bonne idée. Durant sept saisons, Patrick Jane a donc collaboré avec le California Bureau of Investigation pour résoudre des affaires tout en enquêtant, de son côté, sur l'homme ayant tué sa femme et sa fille, un serial killer baptisé John le Rouge. L'idée du « Mentalist » serait venue à Bruno Heller après avoir vu la série humoristique « Psych : Enquêteur malgré lui ». Le héros, Shawn Spencer, était lui aussi consultant pour la police, il avait un talent d'observation très développé et il prétendait être médium. Pour le reste, « The Mentalist » a suivi sa propre voie, notamment en ce qui concerne la richesse des personnages secondaires (Kimball Cho, Wayne Rigsby, Grace Van Pelt, etc.) et aussi la tension amoureuse entre Patrick Jane et Teresa Lisbon (craquante Robin Tunney). « Le public a adhéré au personnage de Patrick, expliquait Simon Baker au « Figaro » en 2015. J'ai toujours essayé d'équilibrer l'aspect purement commercial de la série, qui repose beaucoup sur la résolution de l'enquête, et l'aspect psychologique, en développant un vrai personnage. Jane est pétri de contradictions. Il est charmeur, oui, mais dérangé. Il est sociable mais également introverti et même autodestructeur. J'ai toujours voulu mettre en lumière ces contrastes pour que le public soit en empathie avec lui. J'ai tenu à ce que le propos de « Mentalist » soit plus profond que celui d'une simple série criminelle. » C'est réussi ! ■

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © CBS

A savoir...

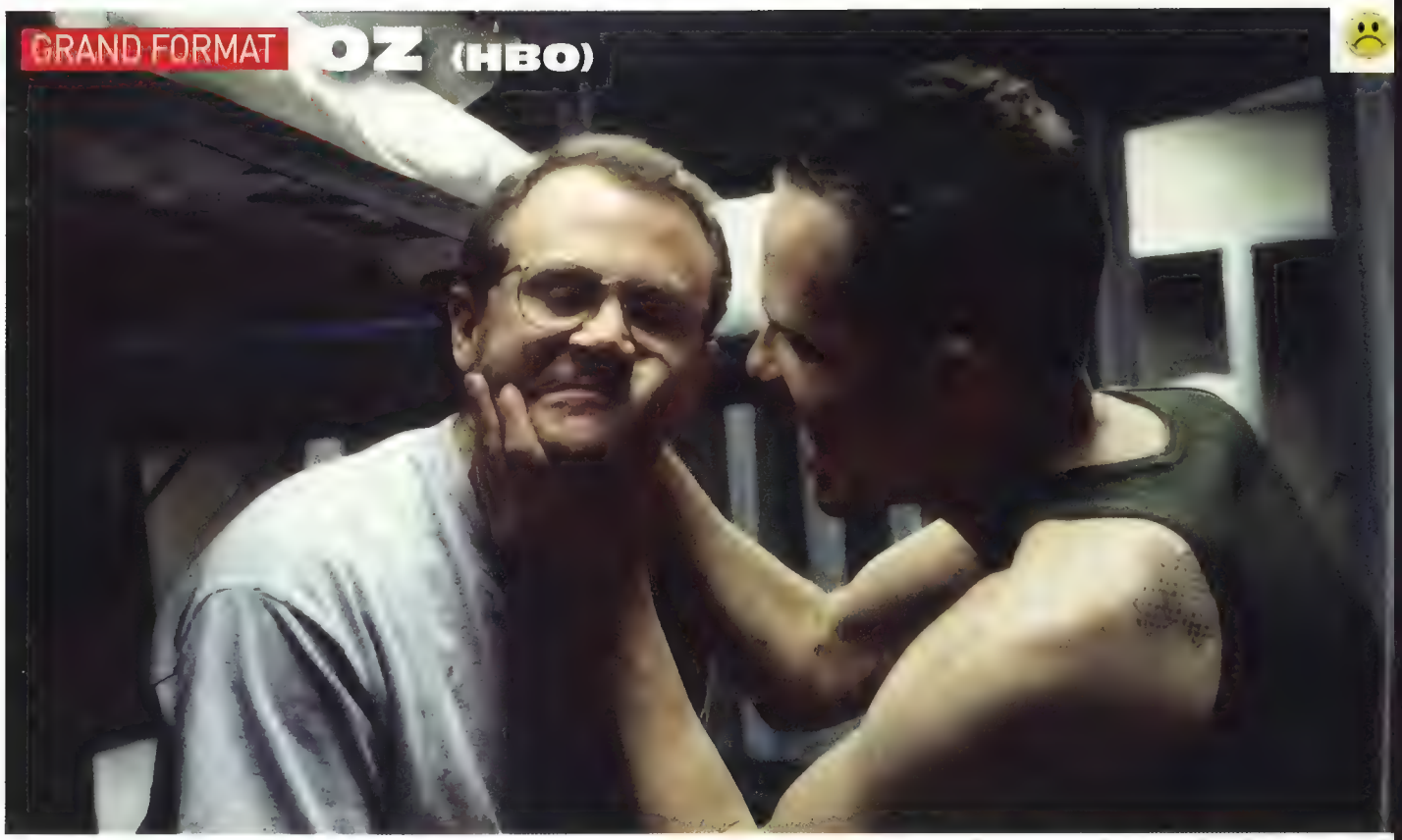
Dans la saison 7, l'épisode « Orange blossom ice cream » est censé se dérouler à Beyrouth. L'équipe de tournage n'y a jamais mis les pieds, restant à Los Angeles. Un cameraman freelance tourna quelques images de la capitale libanaise.

Fiche technique

Genres : *Policier, comédie, drame.* ***Créateur :*** *Bruno Heller.* ***Nombre d'épisodes :*** *7 saisons, 151 épisodes de 42 minutes.* ***Diffuseur US :*** *CBS (23 septembre 2008-18 février 2015).* ***Distribution :*** *Simon Baker (Patrick Jane), Robin Tunney (Teresa Lisbon), Tim Kang (Kimball Cho)...*

Le pitch

Pour ses enquêtes, le California Bureau of Investigation dirigée par Teresa Lisbon fait appel aux services de Patrick Jane, spécialisé en mentalisme. Ce fin psychologue aide à traquer John Le Rouge, un tueur en série qui signe ses meurtres d'un smiley dessiné avec le sang de ses victimes. Parmi celles-ci, la femme et la fille de Jane.



FROID COMME UNE PORTE DE PRISON

PREMIÈRE SÉRIE CHOC DE HBO, « OZ » A ÉTÉ LA PIONNIÈRE D'UNE NOUVELLE ÈRE DU MONDE TÉLÉVISÉ. DE NOMBREUX ÉVÉNEMENTS MARQUANTS SE SUCCÈDENT DANS CET UNIVERS CARCÉRAL HYPER VIOLENT. MAIS C'EST AUSSI UN LIEU OÙ L'EMPATHIE FINIT PAR L'EMPORTER SUR LES COMPORTEMENTS LES PLUS EXTRÊMES.

Le pitch

Plongée au cœur d'Emerald City, unité de la prison de haute sécurité Oswald State Correctional Facility (Oz) où se côtoient délinquants et criminels hyper dangereux.

En 1997, HBO diffuse une nouvelle série, très loin des sitcoms que proposait la chaîne câblée jusque-là. On est dans un genre totalement différent des « Contes de la crypte », qui viennent de s'achever. Sans le savoir, elle propose l'une de ses quatre futures séries cultes (« Les Soprano », « Six Feet Under » et « Sur Ecoute »/« The Wire » suivront). Le spectateur découvre la prison de haute sécurité Oswald State Correctional Facility, alias Oz. Le seul magicien, ici, est éventuellement Tim McManus, un humaniste profondément idéaliste qui supervise la section Emerald City.

Dans cette partie du pénitencier, les criminels les plus redoutables sont presque « indépendants » : chacun travaille et bénéficie d'une liberté de déplacement, uniquement dans l'enceinte d'Emerald City. Objectif : faciliter leur éventuelle réinsertion. Ce programme est globalement un échec mais McManus, parfois épaulé par le directeur de Oz, Leo Glynn, tient bon et tente de ramener le plus de personnes possible sur le chemin du Bien. La tâche est malheureusement quasi impossible car les conflits font rage, entre agressions, chantage, viols et meurtres... Personne n'est à l'abri, tout le monde peut mourir d'un instant à l'autre. Malgré tout, McManus continue de se vouer à son projet et d'avoir confiance dans la nature humaine, même si lui-même en fait violemment les frais plusieurs fois.

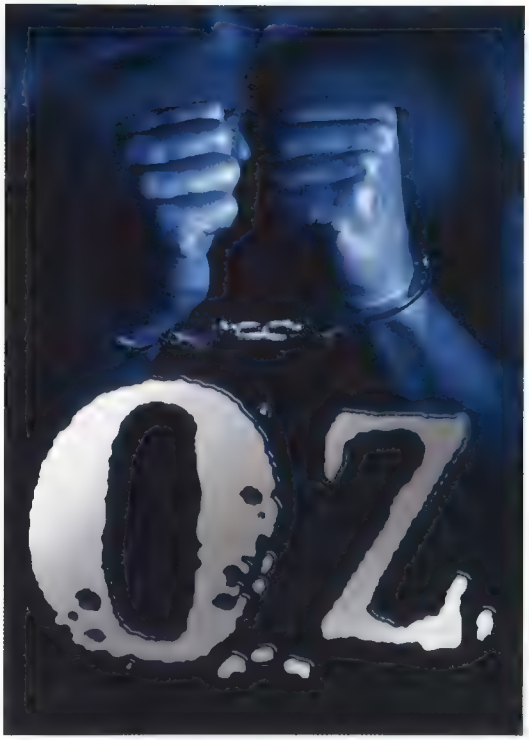
Il n'y a pas de personnage principal dans « Oz ». Chaque épisode (d'une heure environ, une nouveauté pour HBO à l'époque) en suit une petite dizaine, du côté des détenus comme de l'équipe pénitentiaire. Seul Augustus Hill, prisonnier mais aussi narrateur s'adressant directement au spectateur, officie modestement comme fil rouge régulier. Ses discours introductifs, parfois barbants ou condescendants, prennent sens au fil de l'épisode, avec une tournure métaphorique par rapport

aux situations mises en scène (relations amoureuses, peinescapitales, trafics en tout genre, etc.). Après son interminable générique, « Oz » présente ainsi Hill en fauteuil roulant, dans un cube en verre (comme toutes les cellules de la prison, il n'y a pas d'intimité à Em City). Il joue avec les mots et aborde la vie, la mort, l'amour, le sexe, l'enfance, le travail ou tout autre thème a priori « simpliste ». Augustus Hill est également l'un des rares prisonniers à éprouver de la compassion et à suivre un code moral, à l'instar de Tobias Beecher et Kareem Said. Ces trois hommes ne cesseront d'évoluer. Ce sont indéniablement les figures les plus « sympathiques » de la population carcérale.

Les détenus de « Oz » n'ont pas tous commis des homicides volontaires, certains étaient « juste » en possession de drogue ou ont volé de l'argent. Pourtant, les sentences sont toujours surréalistes, voire disproportionnées : vingt, trente, cent ans de prison, etc., libérable au bout de plusieurs décennies. Des décisions judiciaires très plausibles aux Etats-Unis. Ainsi, de simples petits délinquants, a priori des gamins paumés en quête d'identité ou de respectabilité, se retrouvent aux côtés de criminels irrécupérables. Résultat : ils sont presque obligés de s'endurcir et de devenir de véritables assassins, faute de quoi ils entrent directement dans la catégorie des faibles, des victimes, des morts en sursis. Un constat d'une tristesse abyssale, avec beaucoup de cohérence dans sa fatalité.

Avec cette presque réalité, Tom Fontana, créateur de « Oz » et scénariste des cinquante-six épisodes, pousse le téléspectateur à réfléchir. Au-delà des crimes et des peines appliquées, la réinsertion des détenus est-elle réellement possible ? La seconde chance existe-t-elle ? Les six saisons ne répondent pas vraiment à ces questions. Seule certitude : personne n'en sort indemne, aussi bien ceux derrière les barreaux que ceux devant ; les gardiens et le personnel administratif pètent aussi les plombs. Rares sont ceux qui restent solides, qui en ressortent quasiment intacts. Même parmi les plus fervents croyants. Est-ce là le triste message de la série ? On ne peut définitivement pas changer la nature humaine la plus profonde et celle d'un individu en particulier ?

La réflexion hante le spectateur, longtemps après la diffusion d'un épisode ou de l'intégralité de « Oz ».



Fiche technique

Genres : *Drame, prison.*
Créateur : *Tom Fontana.*
Nombre d'épisodes : *6 saisons, 56 épisodes de 56 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (12 juillet 1997- 23 février 2003).*
Distribution : *Harold Perrineau (Augustus Hill), Lee Tergesen (Tobias Beecher), Eamonn Walker (Kareem Said), Dean Winters (Ryan O'Reilly), J.K. Simmons (Vernon Schillinger), Kirk Acevedo (Miguel Alvarez), George Morfogen (Bob Rebadow), muMs da Schemer (Arnold Jackson), Adewale Akinnuoye-Agbaje (Simon Adebisi)...*

OZ (HBO)

A savoir...

De nombreux acteurs de « Oz » ont poursuivi leur carrière dans des séries populaires. On a retrouvé Christopher Meloni (Chris Keller) et B.D. Wong (Père Mukada) dans « New York, Unité Spéciale », David Zayas (Morales), Lauren Velez (Dr Nathan) et Erik King (Moses Deyell) dans « Dexter », Harold Perrineau Jr. (Augustus Hill), Adewale Akinnuoye-Agbaje (Simon Adebisi), Ken Leung et Lance Reddick dans « Lost » ou encore Kirk Acevedo (Miguel Alvarez) et Seth Gilliam (Clayton Hughes) dans « The Walking Dead ». Kirk Acevedo et Lance Reddick sont également dans « Fringe ». Une petite dizaine d'interprètes est apparue dans « The Wire ». Tom Fontana, le créateur, a conçu deux autres séries plus confidentielles, en 2004 et 2009 (« The Jury » et « The Philantropist », une saison chacune), avant de dévoiler les trois saisons de « Borgia » de 2011 à 2014. Une fiction acclamée elle aussi par la critique et le public. C'est lui qui se fait tatouer les deux lettres de « Oz » et la goutte de sang qu'on aperçoit à la fin du générique !

On peut dire que c'est l'une des plus grandes séries jamais réalisées. Si vous y pensez encore et encore, même après la fin, c'est que quelque chose vous a marqué à jamais. Outre les petits défauts déjà évoqués, la mise en scène n'est pas particulièrement originale. Pire encore : les effets « spéciaux » (principalement utilisés pour les flashbacks) ont horriblement mal vieilli. Pourtant, cela impacte peu le rendu global de la série. Celle-ci est tellement bien scénarisée et interprétée qu'on oublie les menues imperfections.

Surtout, les histoires entre les protagonistes sont fascinantes : il y a la voie de la rédemption pour certains (Hill, Beecher et Said justement), les nombreuses manipulations d'autres (O'Reilly et Schillinger en tête), les diverses vengeances entre clans (aryens, Irlandais, Latinos, musulmans...), la place de la religion, de l'éducation et de la politique et même les histoires d'amour (celle entre Beecher et Keller est l'une des plus belles jamais écrites pour la télé).

Le casting a marqué le monde des séries, certains acteurs exerçant même leurs talents avec brio sur le grand écran par la suite (J.K. Simmons, vu dans la trilogie « Spider-Man » de Sam Raimi puis oscarisé pour « Whiplash »). Chaque interprète brille par son charisme et sa justesse. Il n'y a pas de gentils et de méchants, juste des êtres humains. Point de manichéisme primaire entre les individus. Même les plus détestables d'entre eux attisent une empathie, à un moment ou un autre.

C'est là aussi l'une des grandes forces et qualités de « Oz ». Une banale once d'humanité, à un moment ou un autre, suffit à rendre encore plus passionnants les chassés-croisés entre prisonniers. La seule réelle déception de la série ? Certains déplorent que le show ait fini par se perdre dans une surenchère de disparitions, en perdant le fil conducteur. Et puis il s'est arrêté trop tôt. Une saison supplémentaire était prévue mais elle n'a jamais pu se tourner. Les intrigues sont closes mais il restera un petit goût amer, les dernières images de la série étant plus ou moins satisfaisantes. En cause, évidemment, une audience basse outre-Atlantique.

En France, ce fut catastrophique : M6 déprogramma « Oz » dès la fin de sa seconde saison. Interdite aux moins de 16 ans et diffusée en seconde partie de soirée, elle ne bénéficia même pas d'un doublage en français pour les quatre saisons suivantes. L'intégrale en VOST a été diffusée par la suite. Elle est disponible en DVD, un achat indispensable pour tous les sériephiles !

TEXTE THOMAS SUINOT
PHOTOS © HBO

LES SIMPSON (FOX)

INÉNARRABLES!

CELA FAIT PLUS D'UN QUART DE SIÈCLE QUE DES ÊTRES JAUNES, AFFREUX, BÊTES ET MÉCHANTS MAIS TERRIBLEMENT DRÔLES ET ATTACHANTS FONT RIRE DES GÉNÉRATIONS ENTIÈRES. POURQUOI LE SHOW D'ANIMATION « LES SIMPSON » EST-IL DEVENU À CE POINT INCONTOURNABLE ? EXPLICATION D'UN PHÉNOMÈNE SOUS FORME D'ABÉCÉDAIRE.

A COMME ANIMATION

A l'origine, il y avait « Life in hell », célèbre comic américain. Matt Groening, l'auteur de cette bande dessinée, devait développer son œuvre pour la télévision. Il a finalement créé les Simpson. « Life in hell » a mis en scène, pendant 10 ans et dans divers hebdomadaires américains, des lapins anthropomorphiques pour aborder des thèmes comme l'amour, le sexe, la mort, le travail, l'homosexualité...

B COMME BART

Matt Groening n'a pas eu à chercher bien loin pour nommer ses personnages. Homer, Marge, Lisa et Maggie portent les prénoms des parents et sœurs de leur créateur ! Seul Bart, diminutif de Bartholomew, a fait l'objet d'une petite recherche : c'est l'anagramme de « brat » qui signifie « môme », « garnement ».

C COMME CRÉATEURS

Le dessinateur Matt Groening a créé la famille Simpson en 1989 dans les bureaux du producteur James L. Brooks. L'idée était de développer une courte série animée pour le « Tracey Ullman Show ». Contraint d'abandonner les droits de publication de « Life in hell » s'il adaptait l'œuvre pour la télé, Matt Groening créa dans l'urgence les personnages d'une autre série. Les Simpson étaient nés ! Plus tard, Groening a développé « Futurama ». James L. Brooks a fait carrière au cinéma comme réalisateur, décrochant un Oscar pour « Tendres passions » avec Shirley MacLaine et Jack Nicholson.

D COMME DISPARUS

Si certains personnages secondaires sont devenus des vedettes, d'autres ont fini par disparaître. C'est le cas du Dr Marvin Monroe, psychothérapeute qui apparaissait dans le 4e épisode de la saison 1. On le retrouve régulièrement jusqu'à la saison 7 mais le personnage a finalement été abandonné : son doublage était trop douloureux pour Harry Shearer et Matt Groening jugeait sa voix agaçante. La série a semé quelques indices permettant de comprendre que le Dr Monroe était décédé. Le cas Maud Flanders est différent. Pour redonner un coup de boost au show et créer le buzz lors de la saison 11, les auteurs ont annoncé qu'un personnage allait mourir. Il s'agit de la voisine des Simpson, une femme très croyante qui perd bêtement la vie dans un accident ridicule à cause d'Homer. On l'a toutefois revue depuis (auprès de Dieu, dans un flashback ou dans des parodies).

E COMME EMPIRE STATE BUILDING

Les producteurs des « Simpson, le film » ont réussi un formidable coup marketing le 18 décembre 2007. A l'occasion de la sortie de l'œuvre en DVD, l'Empire State Building, le célèbre monument new-yorkais, fut illuminé en jaune le temps d'une soirée.

F COMME FOX

Libéraux, écologistes, anticonformistes et politiquement orientés à gauche, les Simpson officient, aux USA, sur la chaîne Fox, très conservatrice et proche des idées les plus radicales du parti républicain. Le tour de force de Matt Groening est d'avoir, dès l'origine de la série, blindé son contrat pour avoir une liberté totale de ton. A l'époque, les dirigeants de la chaîne ne savaient évidemment pas que ce dessin animé de 22 minutes deviendrait aussi puissant. Aujourd'hui, il continue de pourfendre les idées défendues par la chaîne, l'attaquant même frontalement. Dans un épisode datant de 2010, on aperçoit un hélicoptère de la Fox dont le slogan (« Juste et équilibrée ») a été modifiée, devenant « Pas raciste mais n°1 chez les racistes ». Tolérant les nombreuses attaques dont elle est l'objet dans « Les Simpson », la Fox fait de ce show la preuve ultime de la liberté accordée sur son antenne. Les protégés de Matt Groening resteront intouchables tant qu'ils auront autant de succès...

LES SIMPSON (FOX)

Fiche technique

Genres : *Animation, Humour.*
Créateur : *Matt Groening.*
Nombre d'épisodes : *27 saisons, 596 épisodes de 21 minutes.*
Diffuseur US : *Fox (17 décembre 1989-en cours).*

G COMME GÉNÉRIQUE

Le générique des « Simpson » est un petit bijou d'inventivité sans cesse renouvelée. Il permet, tout d'abord, de présenter brièvement les personnages en les situant dans leur ville, Springfield. Au terme de cette animation, on voit la famille se jeter dans le canapé pour le début de l'épisode. Les nombreuses séquences qui émaillent ce générique sont toujours les mêmes, à quelques nuances près. Les aficionados s'amusent à lire les punitions que Bart doit rédiger au tableau et les différents affichages de la caisse enregistreuse lors du passage de Marge. Les solos de saxophone de Lisa et la scène du canapé arrachent invariablement un sourire au téléspectateur. Il arrive aussi, en certaines occasions spéciales (Halloween, Noël...), que le générique soit entièrement refait. Créée par David Silverman, cette introduction a fait la gloire de Danny Elfman, compositeur attitré des films de Tim Burton. C'est lui qui en a signé la musique.

H COMME HOMER

Si au début, Bart était le héros du show, Homer est aujourd'hui la figure qui l'incarne le mieux. Bête, drôle, sensible, inculte, méchant, goinfre, amateur de bière, égoïste, généreux, beauf, paresseux, couard, amoureux, courageux : Homer incarne parfaitement l'Américain moyen. Tout le monde s'amuse à imiter sa voix irrésistible. Cette figure est devenue une référence de la culture populaire : Homer a été élu 2e plus grand personnage de dessin animé derrière Bugs Bunny et il est 5e dans le Top 100 des personnages de télévision. Plusieurs sondages en faisaient même le président des Etats-Unis si un personnage fictif pouvait se présenter !

I COMME INVITÉS

La liste des guest stars apparus en 25 ans est impressionnante. Signe de l'importance du show et de son influence, on a pu voir (en jaune) et entendre (en V.O.) Tony Bennett (chanteur de jazz américain, première célébrité à jouer son propre rôle), Dustin Hoffman, Michael Jackson, Sting, Danny DeVito, les Red Hot Chili Peppers, Elizabeth Taylor, Michelle Pfeiffer, Winona Ryder, Susan Sarandon, Paul McCartney, U2 *(en photo)*, Elton John, Mel Gibson, Britney Spears, Andre Agassi, Serena Williams, Pierce Brosnan, REM, Richard Gere... Cette liste est loin d'être exhaustive !

J COMME JAUNE

Mais pourquoi les Simpson sont-ils jaunes ? Difficile de trouver une explication simple. Plusieurs circulent... L'une veut que cette couleur soit facilement identifiable, à l'image des Lego. Une autre, moins reluisante, avance un problème d'étalonnage des couleurs lors des premières diffusions dans le « Tracey Ullman Show ». Les délais de production et de diffusion étant trop courts pour permettre de corriger l'erreur, la série aurait été diffusée ainsi. On affirme également que le vert aurait été essayé mais que l'idée, trop chère, aurait été abandonnée.

K COMME KRUSTY

Si la famille Simpson est évidemment au centre de la série, de nombreux personnages secondaires ont fini par s'imposer et par assurer eux aussi la réussite du show. Les aficionados ont ainsi adopté Moe, Barney, M. Burns ou le chef Wiggum. Krusty le clown a également pris une place importante. De son vrai nom Herschel Schmoeckel Pinchas Yerucham Krustofski, ce présentateur d'une émission télé pour enfants a été au centre de nombreux épisodes. On a ainsi découvert un personnage mystérieux, cynique et dépendant au tabac. Avec lui, les fans ont aussi fait la connaissance de Tahiti Bob, devenu le méchant de la série, et celle du dessin animé « Itchy et Scratchy », série ultra-violente qui fait tant rire Bart et Lisa. En France, la voix de Krusty le clown a été doublée par Michel Modo et Gérard Rinaldi. Après leur décès, Xavier Fagnon a repris le rôle.

L COMME LONG-MÉTRAGE

En 2007, après plusieurs tentatives infructueuses, est enfin sorti « Les Simpson, le film ». Ce long-métrage de David Silverman a commencé à être développé en 2001 par James L. Brooks, Matt Groening, Al Jean et Mike Scully, soit les producteurs attitrés et réguliers de la série. Il a rapporté près de 530 millions de dollars dans le monde et enregistré plus de 3 millions d'entrées en France. Le film a réussi la prouesse de se démarquer de la série grâce, notamment, à un gag et une chanson : « Spidercochon » !

M COMME MODÈLE

En 25 ans, « Les Simpson » se sont imposés comme une référence et un modèle pour de nombreux auteurs et créateurs de dessins animés satiriques ou caricaturaux. « South Park » a ouvertement rendu hommage aux célèbres personnages jaunes dans un épisode. On retrouve également l'influence des créatures de Matt Groening dans « The Griffin » et des séries qui ne sont pas d'animation comme « The Office » ou« Malcolm ».

N COMME NOËL

Si Halloween est devenu un rendez-vous incontournable, tous les ans, pour « Les Simpson », Noël n'échappe pas non plus à la plume acerbe des auteurs du show. Le tout premier épisode ne s'intitule-t-il pas « Noël mortel » ? Autre clin d'œil à cette fête : le chien de la famille, apparu dès le premier épisode, s'appelle « Petit Papa Noël » (« Santa's Little Helper » en version originale).

O COMME ONOMATOPÉE

Des expressions ou déclamations du show sont entrées dans le langage commun. Il y a 20 ans, on répétait « Ay, Caramba ! » pour citer Bart. Les imitateurs de Nelson lâchent un « Ha ha ! » pour se moquer de quelqu'un tandis qu'un « Excellent » fait référence à M. Burns. Le plus célèbre reste évidemment le « D'oh » qu'Homer lâche à tout bout de champ. Ce cri, queles auteurs ont puisé - puis déformé - chez Laurelet Hardy, est entré dans le « Oxford English dictionnary » !

P COMME POLITIQUE

Très marqués à gauche, « Les Simpson » ont toujours abordé les sujets politiques. La série ne suit pas l'actualité pour autant puisqu'il faut six mois de

production par épisode. Cela n'empêche pas les auteurs d'évoquer des événements marquants comme les Jeux olympiques ou le Super Bowl.

Q COMME QUART DE SIÈCLE

Avec plus de 25 ans d'existence, « Les Simpson » ont déjà marqué l'histoire de la télévision. Dans le sixième épisode de la saison 26, un crossover a lieu avec « Futurama ».

R COMME RECORD

Dès 1997, « Les Simpson » avaient dépassé « Les Pierrafeu », devenant le dessin animé ayant duré le plus longtemps à la télévision américaine. En 2004, ils ont dépossédé « The adventures of Ozie and Harriet » du titre de sitcom la plus ancienne. « Scooby-Doo » rivalisait pour le plus grand nombre d'épisodes mais « Les Simpson » ont pris la tête (532). La franchise a rapporté plus de 4 milliards de dollars à la Fox en produits dérivés. Universal Studios, à Orlando, propose une attraction officielle dédiée aux Simpson. Ont également été ouverts une boutique et un restaurant. Signalons enfin que « The Simpsons : Tapped Out », produit par Electronic Arts, était parmi les jeux les plus téléchargés.

S COMME SPRINGFIELD

N'essayez pas de situer Springfield sur une carte des Etats-Unis, cette ville a été inventée et les créateurs ont pris soin de brouiller les pistes. Selon les besoins des scénarii, Springfield se situe près de la mer, de la montagne, en bordure de forêt et pas loin du Mississippi ! D'après le « Times », cette ville représentant les cités les plus banales et modestes des USA a été déclarée la pire du pays. Sachez que les habitants de Springfield ne portent que des chaussures de la ville, que celle-ci a failli accueillir les Jeux olympiques et que Kaboul a refusé d'être jumelée avec elle !

T COMME TRACEY ULLMAN SHOW

Cette émission de variété américaine, qui porte le nom d'une chanteuse et productrice anglaise, proposait, entre avril 1987 et mai 1990, des sketches et des numéros musicaux. C'est dans ce show que sont apparus pour la première fois les Simpson, le 17 décembre 1989.

U COMME USINE

La centrale nucléaire de Springfield est l'un des lieux majeurs de la série. C'est en effet là que travaille (ou plutôt glande !) Homer Simpson. Responsable de la sécurité, il se rend coupable de nombreux accidents. On y croise ses collègues (Carl et Lenny, notamment) et surtout l'ignoble M. Burns, propriétaire. L'homme à tout faire de M. Burns, Smithers, est secrètement amoureux de lui. Preuve de l'importance de cette centrale nucléaire, elle fournit toute l'électricité de la ville.

V COMME VOIX

Le succès de la série en France tient aussi au doublage et aux voix. Matt Groening lui-même a loué les performances de Philippe Peythieu et Véronique Augereau, qui font respectivement vivre Homer et Marge. Pour l'anecdote, ces deux comédiens forment un couple à la ville. Aux Etats-Unis et en France, les comédiens doublent plusieurs personnages. C'est le cas, notamment, de Patrick Guillemin (Barney, Apu, Ned Flanders, le révérend Lovejoy, Smithers...). Autre « voix » culte de la série, celle de Maggie qui passe son temps à sucer sa tétine. Elle a été entendue dans un épisode où elle prononçait son premier mot : « Papa. »

W COMME W9

Chaîne câblée et de la TNT, W9, filiale de M6 créée en 2005, doit ses plus belles audiences aux Simpson. La série, diffusée jusqu'à l'overdose, a attiré régulièrement plus d'un million de téléspectateurs, une vraie performance pour une chaîne de la TNT.

X COMME X-FILES

Les parodies de films ou de séries télé ont contribué au succès des « Simpson ». Les auteurs ont toujours su puiser dans la culture populaire pour détourner les genres et faire rire. L'un des épisodes les plus marquants, à ce titre, voit une parodie de « X-Files » (saison 8) avec la participation des acteurs de la série, David Duchovny et Gillian Anderson, qui jouent l'autodérision à fond. « Breaking Bad » a aussi fait l'objet d'une parodie.

Y COMME YOGI

« Les Simpson » n'ont jamais hésité à citer ou à parodier leurs glorieux aînés. Les fans les plus observateurs auront remarqué que Yogi l'ours, issu d'un dessin animé très connu aux Etats-Unis, apparaissait dans un épisode de la saison 10. On a également vu les Pierrafeu, Beavis et Butt-Head, Popeye, Scooby-Doo, les Teletubbies... Pour en savoir plus, l'excellent site simpsonpark.com dresse une liste exhaustive.

Z COMME ZOMBIE

C'est devenu un rendez-vous majeur chaque saison. A l'occasion d'Halloween, « Les Simpson » revisitent contes, fables, livres, films d'horreur ou œuvres du genre fantastique lors d'un « Simpson Horror Show ». Les personnages se sont ainsi transformés en zombies, vampires, corbeaux (pour un très bel hommage à Edgar Allan Poe), extraterrestres... Les références sont nombreuses, allant de « Shining » à Alfred Hitchcock en passant par Stephen King. Pour la 26e saison, Guillermo Del Toro, le réalisateur des films« Le labyrinthe de Pan » et « Blade II », a réalisé le générique de ce « Simpson Horror Show ». ■

TEXTE CYRILLE PAC
PHOTOS © FOX, TWENTIETH CENTURY FOX HOME ENTERTAINMENT, MATT GROENING, COMEDY CENTRAL, ELECTRONIC ARTS, HANNA-BARBERA, D.R.

Le pitch

Une satire de la société américaine à travers le quotidien des Simpson, famille de la classe moyenne.

MISSION IMPOSSIBLE (CBS)

L'enregistrement débute toujours de la même façon : « Bonjour, Monsieur Phelps... Votre mission, si toutefois vous l'acceptez... » Après avoir donné toutes les explications nécessaires, la voix off (qui était celle de l'acteur Robert Cleveland Johnson) termine par une mise en garde en cas d'échec de la mission et annonce la destruction à venir du support : « Cette bande s'autodétruira dans cinq secondes. » La fine équipe monte alors un scénario pour faire tomber une tête, déjouer un coup d'Etat ou un complot, manipuler ou désinformer un gouvernement, etc.

LA SÉRIE QUI NE S'AUTODETRUIT PAS

AVANT DE DEVENIR UN BLOCKBUSTER DU CINÉMA PORTÉ PAR TOM CRUISE, « M.I. » FUT UNE SÉRIE D'ESPIONNAGE INNOVANTE, AVEC UN GÉNÉRIQUE ET UN DISPOSITIF (PRÉSENTATION-EFFACEMENT DES MISSIONS) INOUBLIABLES. BONJOUR, MONSIEUR PHELPS !

Evidemment, avec les moyens technologiques dont on dispose aujourd'hui et le contexte géopolitique, totalement bouleversé, les jeunes téléspectateurs ont du mal à regarder la série « Mission Impossible » sans la trouver légèrement dépassée (on ne parlera pas ici de « Mission Impossible, 20 ans après »). Et pourtant, sans les 171 épisodes diffusés de septembre 1966 à mars 1973 aux Etats-Unis, Tom Cruise n'incarnerait pas Ethan Hunt. Surtout, l'espionnage continuerait de s'appuyer sur l'archétype du super agent type James Bond, spécialiste en tout, toujours capable de s'en sortir par une pirouette. Ce n'était pas l'esprit de « Mission Impossible » et c'est en cela qu'elle se démarquait. Sa force, c'est l'équipe d'agents secrets assemblée pour mener à bien les missions les plus périlleuses. Chacun a une spécialité : technologie, déguisement, etc. Les experts sont choisis en fonction de la mission - Jim Phelps les choisit dans un book au début de l'épisode -, pas question de les solliciter si leur talent n'est pas exploitable. Il leur faut intervenir dans l'Europe de l'Est ou en Amérique latine, dans des pays fictifs que l'on devine ennemis des Etats-Unis. Ce qui, en pleine Guerre froide, impliquait une mort certaine en cas de capture. L'une des phrases les plus célèbres de « Mission Impossible » est cette conclusion à la présentation de la mission : « Si vous ou l'un de vos agents étiez capturé ou tué, le Département d'Etat nierait avoir eu connaissance de vos agissements. » Le rituel auquel cette phrase est associée constitue l'un des temps forts de chaque épisode. Dans les premières minutes, le chef de « Mission Impossible » se rend dans un lieu discret où l'attend une enveloppe. A l'intérieur, il trouve les photos des personnes à retrouver ou à mettre hors d'état de nuire et un magnétophone. C'est l'un des gimmicks de la série : un imprévu vient parfois contrecarrer la bonne exécution du plan. Mais l'équipe de Jim Phelps est très forte pour improviser !

UN THÈME MUSICAL CRÉÉ POUR... LES EXTRATERRESTRES !

Après la destruction de la bande démarre le générique de la série, avec des images de l'épisode à venir. Cette musique, accompagnée d'un effet visuel très réussi - la mèche d'un bâton de dynamite qui se consume (le bâton finissant par exploser) -, est passée à la postérité et les films l'ont logiquement reprise. Elle avait été créée par le compositeur argentin Lalo Schifrin sur un tempo inhabituel de 5/4. Voici l'explication qu'il donna lorsqu'on l'interrogera sur le sujet : « Les airs sont en 2/4 ou en 4/4 parce que les êtres humains dansent avec deux jambes. J'ai fait cette musique pour les extraterrestres qui ont cinq jambes... » Plus sérieusement, ce tempo très élevé correspondait au rythme produit par l'écriture du titre « Mission Impossible »... en morse ! La grande différence entre la série et les films actuels - il y en a eu cinq -, c'est que la première ne s'embarrassait pas avec le développement des personnages. Ceux-ci étaient là pour exécuter une mission, rien d'autre. Leur vie privée, leurs angoisses et leurs ambitions n'étaient absolument pas traitées. C'était une volonté du créateur Bruce Geller, qui trouvait intéressant que le public s'interroge sur ce que pouvaient être les héros. Surtout, il voulait que l'histoire demeure le point fort de la série. Ce qui n'est plus vraiment le cas depuis que Tom Cruise a pris la franchise en main. Autres temps, autres mœurs !

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © CBS

A savoir...

Lors de la première saison, le leader de « Mission Impossible » est Dan Briggs, interprété par Steven Hill. Très pratiquant, ce juif orthodoxe avait fait inclure une clause dans son contrat afin de ne pas travailler du vendredi 16h jusqu'à la tombée de la nuit le samedi. C'était trop handicapant pour tourner. Cela poussa la production à s'en séparer et à faire appel à Peter Graves, qui a marqué « Mission Impossible ». Peut-être aurait-il dû s'abstenir de rempiler dans les années 80 et laisser le téléspectateur garder le souvenir du flamboyant Jim, tout droit sorti de chez Hitchcock...

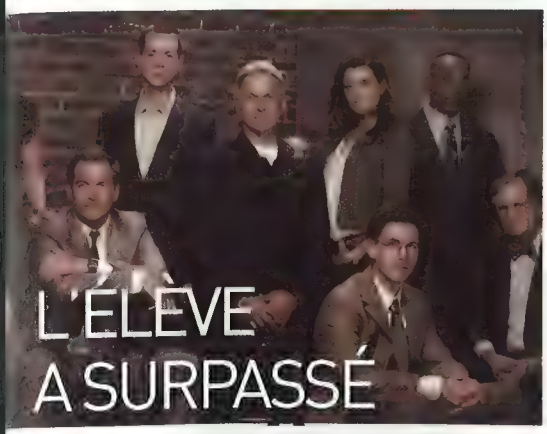
Fiche technique

Genre : *Espionnage.*
Créateur : *Bruce Geller.*
Nombre d'épisodes : *7 saisons, 171 épisodes de 50 minutes.*
Diffuseur US : *CBS (17 septembre 1966-30 mars 1973).*
Distribution : *Steven Hill (Daniel Briggs), Peter Graves (Jim Phelps), Barbara Bain (Cinnamon Carter), Greg Morris (Barney Collier), Leonard Nimoy (Paris), Peter Lupus (Willy Armitage), Martin Landau (Rollin Hand)...*

Le pitch

Une équipe d'agents secrets américains se voit confier des missions délicates dans des pays fictifs d'Amérique latine et d'Europe de l'Est. Ils les mènent au péril de leur vie, en usant des stratagèmes les plus ingénieux.

NCIS (CBS)



L'ÉLÈVE A SURPASSÉ LE MAITRE

DÉRIVÉE DE LA SÉRIE « JAG », « NCIS » L'A LARGEMENT DÉPASSÉE EN TERMES DE NOTORIÉTÉ ET DE DURÉE. DIRECTION LA CAPITALE FÉDÉRALE DES ÉTATS-UNIS.

Créateur de la série « JAG » (NBC-CBS, 1995-2005) qui évoque le quotidien d'avocats de la Navy, Donald P. Bellisario eut l'idée, au début des années 2000, de narrer les aventures d'enquêteurs rattachées eux aussi à la Marine américaine. Le concept et les personnages de Gibbs, Tony, Abby et Ducky apparurent durant la saison 8 de « JAG », histoire de tâter le terrain. Les retours furent bons, ce qui incita Bellisario à proposer sa toute nouvelle série à CBS.

Son nom constitua un premier écueil. « Navy NCIS », comme elle fut baptisée durant la première saison, était redondant puisque le « N » de NCIS signifie « Naval ». CBS décida d'opter tout simplement pour NCIS afin d'attirer les curieux autour d'une abréviation qu'ils ne connaissaient pas mais également pour mieux se différencier de « CSI » (« Les Experts »), diffusé au même moment. Bellisario n'était pas d'accord et ce n'est pas la plus grosse couleuvre qu'il a dû avaler (ses mauvais rapports avec la star Mark Hammond l'obligèrent à prendre du recul). Mais le succès étant au rendez-vous, il n'y avait pas de raison de râler.

Contrairement à nombre de ses consœurs, « NCIS » a connu un succès croissant durant ses dix premières années d'existence, passant de 11 millions de téléspectateurs de moyenne en 2003-04 à 21 en 2012-13. Devant ce succès populaire, une antenne du NCIS a été ouverte à Los Angeles en 2009 puis une autre à La Nouvelle-Orléans en 2013 (l'originale ouvre à Washington). Porté par des personnages au caractère fort et une intrigue sans cesse renouvelée, « NCIS » a été reconduit pour deux nouvelles saisons en février 2016. NCIS 1, JAG 0. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © CBS

A savoir...

En 2013, NCIS a réalisé l'exploit d'être le programme le plus suivi aux Etats-Unis devant « American Idol » et le traditionnel « NBC Sunday Night Football ».

Fiche technique

Genre : *Policier.*
Créateurs : *Donald P. Bellisario, Don McGill.*
Nombre d'épisodes : *13 saisons, 306 épisodes de 41-45 minutes.* ***Diffuseur US :*** *CBS (23 septembre 2003-en cours).* ***Distribution :*** *Mark Harmon (Leroy Jethro Gibbs), Sasha Alexander (Caitlin Todd), Michael Weatherly (Anthony Dinozzo Jr), Cote de Pablo (Ziva David), Pauley Perrette (Abigail Sciuto), Sean Murray (Timothy McGee), Brian Dietzen (Jimmy Palmer)...*

Le pitch

Agence fédérale US rassemblant des civils, le Naval Criminal Investigation Service (NCIS) est rattaché à la Navy et aux Marines. Ses missions, menées en toute indépendance avec la hiérarchie militaire : faire respecter la loi, enquêter sur les crimes, lutter contre le terrorisme, le trafic de drogue, faire du contre-espionnage...

NIP/TUCK (FX)

SEXE, BISTOURI ET ROCK'N'ROLL

« NIP/TUCK » A SECOUÉ LE MONDE ASEPTISÉ DES SÉRIES TÉLÉ AVEC UN SCÉNARIO INTELLIGENT APPUYÉ PAR DES PERFORMANCES DE PREMIER ORDRE.

Le show de FX est brut, dégoûtant, infâme... Mais si vous passez outre le facteur « beurk », « Nip/Tuck » (inciser, retendre) apparaît vraiment comme un drame dans la veine de « Six Feet Under » ou « The Shield », une œuvre puissante qui n'est pas seulement grossière mais captivante. L'intrigue se passe dans un centre de chirurgie esthétique en Floride et se concentre sur les deux docteurs qui le possèdent. Sean McNamara a des problèmes à la maison avec sa femme Julia et leurs deux enfants. Il essaie de garder sa famille soudée pendant que le « sex addict » Christian Troy utilise son charme naturel pour attirer de nouvelles clientes. Sean prend son travail au sérieux mais doit souvent réparer les erreurs de Christian... Créée par Ryan Murphy (qui a conçu plus tard « American Horror Story »), « Nip/Tuck » a connu des audiences record, reçu le Golden Globe 2005 de la meilleure série dramatique et vu passer le nain le plus célèbre du monde, Peter Dinklage (« Game of Thrones »), dans un rôle de baby-sitter à ne pas manquer ! ■

TEXTE SYLVAIN PETIT **PHOTOS** © FX

A savoir...

Dans l'ultime épisode, l'actrice américaine Joan Rivers passe virtuellement sur le billard des deux célèbres docteurs, en habituée puisqu'elle a toujours assumé être une adepte des opérations de chirurgie esthétique dans la vraie vie. Elle rejoignait au casting, pour l'occasion, Melanie Griffith (qui a elle aussi un peu abusé du scalpel) et Famke Janssen (« X-Men »).

Fiche technique

Genres : *Série médicale, drame.* ***Créateur :*** *Ryan Murphy.* ***Nombre d'épisodes :*** *6 saisons, 100 épisodes de 45 minutes.* ***Diffuseur US :*** *FX (22 juillet 2003-3 mars 2010).* ***Distribution :*** *Dylan Walsh (Sean McNamara), Julian McMahon (Christian Troy), Joely Richardson (Julia McNamara), John Hensley (Matt McNamara), Roma Maffia (Liz Cruz), Kelly Carlson (Kimber Henry), Valerie Cruz (Grace Santiago)...*

Le pitch

La vie personnelle et professionnelle de deux chirurgiens esthétiques à Miami.

LES SOPRANO (HBO)

LA CHOSE DE CHASE

SOUVENT DÉCRITE COMME LA MEILLEURE SÉRIE DE L'HISTOIRE DE LA TÉLÉVISION, « LES SOPRANO » DOIT TOUT À SON CRÉATEUR. DAVID CHASE S'EST LARGEMENT INSPIRÉ DE SA VIE POUR EN ÉCRIRE LE SCÉNARIO, AVANT DE SUPERVISER LA PRODUCTION DE A À Z.

Le 29 mai 2007, quelques jours avant la diffusion du 86e et dernier épisode de la série « Les Soprano » aux Etats-Unis, la journaliste de « Libération » Françoise-Marie Santucci signa un article magnifique titré « Requiem pour les Soprano ». Les deux premiers paragraphes disaient tout de son impact sur le petit monde de la télévision : « « Les Soprano » produisent le même effet que les téléphones portables : des trucs qui ont tellement changé la culture populaire qu'on ne sait même plus comment on faisait avant. Que vous connaissiez la série ou non n'importe guère. Car ceux qui en sont friands, notamment les scénaristes et producteurs français, ont, en écho, considérablement modifié leur façon de faire de la fiction, à l'instar de chaque spectateur du Velvet Underground, qui, selon la légende, aurait ensuite monté un groupe, l'ensemble finissant par changer l'histoire de la musique... Par le biais de ce show à nul autre pareil, que n'arrivent à concurrencer ni « 24 heures chrono », ni « Desperate Housewives », ni les défunts « Sex and the city » ou « Oz » (tous excellents dans des genres différents), la télévision a changé d'époque. Et même si les chaînes américaines et françaises diffuseront encore des séries médiocres, « Les Soprano » ont prouvé qu'il était possible d'écrire pour la télévision sans compromis, sans héros fédérateur et consensuel, sans « political correctness ». Mais avec un talent de fou furieux, celui de son créateur David Chase. »

UNE HISTOIRE EN PARTIE AUTOBIOGRAPHIQUE

Le panégyrique se concluait sur le nom de l'homme à l'origine de l'histoire qui a changé l'histoire (du petit écran). « Les Soprano », c'est son chef-d'œuvre et en tant que tel, celui qui avait déjà la cinquantaine bien tassée au moment où il en a conçu la trame n'a laissé rien ni personne le dénaturer. Italo-Américain (son nom de famille originel est DeCesare) né dans le New Jersey, David Chase avait déjà de la bouteille au moment de se pencher sur la destinée d'une famille du New Jersey puisqu'il exerçait la fonction de scénariste depuis deux décennies. Il avait été récompensé pour son travail par deux Emmy Awards, l'un en 1978 pour « 200 dollars plus les frais », l'autre deux ans plus tard pour le téléfilm « Off the Minnesota Strip ». C'est d'ailleurs à ce format (le téléfilm) qu'il destinait Tony et sa famille. Ou plutôt lui et sa famille car de très nombreux éléments du show de HBO sont autobiographiques : ses amis d'enfance avaient des parents dans la mafia, la relation conflictuelle entre le héros et sa mère ressemble à la sienne, le docteur Jennifer Melfi est

Le pitch

Tony Soprano doit gérer les problèmes de son foyer mais aussi ses affaires. Il dirige une organisation criminelle. De quoi l'envoyer directement chez le psy.

la copie conforme de la psychiatre qui l'a suivi pendant des années... Désireux de raconter son expérience de la thérapie mais lucide sur le fait que son profil n'intéresserait pas le grand public, Chase transposa l'histoire dans un univers qui le fascinait, celui de la mafia. Ses talents d'écriture ont fait le reste. Dans un entretien à « Vanity Fair » en septembre 2015, il revenait avec Brad Grey, producteur exécutif du programme et co-fondateur de la société de production Brillstein-Grey, et Richard Plepler, co-président de HBO, sur la mise en route de la fiction.

D.C. : « Mon père possédait une quincaillerie et comme son associé de l'époque, il était originaire de Newark. Ce dernier avait un fils de mon âge du nom de Robert Caselli et son cousin s'appelait Soprano. Il y a peu de temps, j'ai retrouvé un exposé que j'avais fait en classe lorsque j'étais enfant, pour lequel j'avais dessiné un cambrioleur. La dernière chose que j'avais écrite, c'était : *« Si vous les trahissez, ils vous retrouveront où que vous soyez et ils vous tueront tous. Quoi qu'il arrive, ils vous trouveront. »* Ce texte me fait penser que j'ai toujours été intéressé par la mafia. »

B.G. : « Je venais juste de créer ma propre société de production de séries télévisées avec Bernie Brillstein et nous commencions à recruter des scénaristes. David faisait de la télé depuis des années et des années mais il n'avait jamais encore rencontré un tel succès. »

D.C. : « Quand je me suis rendu dans leurs locaux, ils m'ont demandé : *« Ça vous intéresserait de faire « Le Parrain » pour la télé ? »* J'ai répondu : *« Non, ça a déjà été fait. »* Puis je me suis souvenu d'une idée que j'avais eue pour un film, à propos d'un mafieux qui aurait commencé une psychanalyse. Je leur en ai parlé, ça les a emballés et Fox a acheté le projet. Quand j'ai écrit le pilote, j'avais le sentiment que ça ne se ferait jamais. Je sais ce qui plaît habituellement à la télé et ça ne collait pas à l'air du temps. Comme prévu, ils n'ont pas pris la série. »

B.G. : « La plupart des chaînes de télévision nationales ont refusé le script. La seule vers laquelle je pouvais me tourner, c'était HBO. Je les connaissais très bien car j'avais déjà produit beaucoup d'émissions et de projets avec eux. Donc, je suis allé voir Chris Albrecht (le directeur des programmes) et je lui ai parlé de la série. »

R.P. : « Ils sont venus nous voir et nous ont dit : *« L'idée, ce serait l'histoire d'un mec en pleine crise de la quarantaine, dont le mariage bat de l'aile, qui a des problèmes au boulot et qui élève des adolescents dans la société actuelle. C'est la vie de Monsieur Tout-le-monde. La seule différence, c'est que ce serait un mafieux qui dirige tout le nord du New Jersey. Et aussi le fait qu'il voit un psy. »* »

D.C. : « Finalement, alors que je ne m'y attendais plus, ma longue traversée du désert a pris fin. Je reste persuadé que si « Les Soprano » avait été programmée par une chaîne nationale, cela aurait été différent. On m'aurait sûrement imposé des changements frustrants. Le personnage principal n'aurait pas été Tony mais le docteur Melfi, selon de fortes chances. »

Fiche technique

Genre : *Drame.*
Créateur : *David Chase.*
Nombre d'épisodes : *6 saisons, 86 épisodes de 45-60 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (10 janvier 1989-10 juin 2007).*
Distribution : *James Gandolfini (Tony Soprano), Edie Falco (Carmela Soprano), Jamie-Lynn Sigler (Meadow Soprano), Robert Iler (Anthony Soprano), Lorraine Bracco (Jennifer Melfi), Dominic Chianese (Junior Soprano), Nancy Marchand (Livia Soprano), Michael Imperioli (Christopher Moltisanti), Drea De Matteo (Adriana La Cerva), Tony Sirico (Paulie Gualtieri), Steven Van Zandt (Silvio Dante), Steve Schirripa (Bobby Baccala)...*

LES SOPRANO (HBO)

JAMES GANDOLFINI SE TROUVAIT TROP MOCHE POUR LE RÔLE !

David Chase ayant conservé la mainmise sur le projet, c'est bien Tony Soprano le héros. Pour crédibiliser au maximum les personnages, le casting fut axé sur des acteurs italo-américains. Notez que 27 ayant joué dans au moins un épisode ont également tourné dans le mythique film de Martin Scorcese « Les Affranchis » (1990). Pour le rôle titre, James Gandolfini, décédé le 19 juin 2013 d'une crise cardiaque, fut invité à passer une audition parce que la directrice de casting, Susan Fitzgerald, avait été impressionnée par sa performance dans le film « True romance » de Tony Scott (1993), où il tabasse Patricia Arquette et se fait planter un tire-bouchon dans le pied !

« Dans la version film des « Soprano » que j'avais d'abord imaginée, j'avais pensé à Robert De Niro pour interpréter Tony Soprano, a encore révélé David Chase dans « Vanity Fair ». Pour la série télé, j'ai fait passer audition sur audition, tant il y avait de candidats pour le rôle. Il faut savoir que les diffuseurs détestent ne pas avoir le choix. J'ai donc présenté trois acteurs à HBO pour incarner Tony et James était l'un d'entre eux. Quand il est entré dans la pièce, tout le monde était d'accord, c'était lui. » Une unanimité qui ne transparaissait pas au moment des auditions. Car comme l'a révélé par la suite Michael Imperioli, jouer devant David Chase était extrêmement intimidant. « Il avait le visage d'un joueur de poker. J'ai donc pensé qu'il n'aimait pas mon jeu. Il a continué à me donner des notes et m'a fait recommencer, ce qui est souvent un mauvais signe. J'ai pensé que je n'aurais pas le rôle de Christopher. Il m'a dit « Merci » et je suis parti. Je ne m'attendais pas à en réentendre parler. Puis ils m'ont appelé. » Gandolfini non plus ne pensait pas être rappelé. Mais cela tenait à son apparence : « J'avais lu le script. Je l'avais aimé. J'ai pensé que c'était bon. Mais je me suis dit qu'ils engageraient un beau mec pour le rôle. Pas George Clooney mais un George Clooney italien. Ils m'ont appelé et m'ont demandé si je pouvais prendre un petit-déjeuner à 9h du matin avec David. A cette époque, j'étais plus jeune et je sortais beaucoup. Je me suis dit : « *Putain, ce mec veut vraiment prendre un petit-déjeuner ? Il se fout de moi !* » Mais on a fini par se retrouver et on a passé une bonne partie de l'entretien à rigoler, en évoquant nos mères et nos familles respectives. »

Le casting une fois arrêté, la machine se mit en route, avec toujours le grand ordonnateur Chase aux manettes. Il avait déjà tourné des épisodes dans les années 80 et se chargea en personne du pilote (« Egarement »). Il supervisa ensuite chaque étape de l'élaboration de la fiction, n'hésitant pas à intervenir dans le montage final ou à réécrire des scénarios que d'autres avaient conçus. C'est même lui qui sélectionna toutes les musiques alors que le guitariste Steve Van Zandt, ancien du E. Street Band de Bruce Springsteen, acteur dans la série, aurait pu s'en charger. « Tout le monde a pensé que je m'occupais de la musique pour « Les Soprano » mais j'ai été très clair à ce sujet : je n'ai rien à voir avec cela, a souligné Van Zandt. En réalité, c'était David. Il vient du monde de la musique. Il était batteur dans

A savoir...

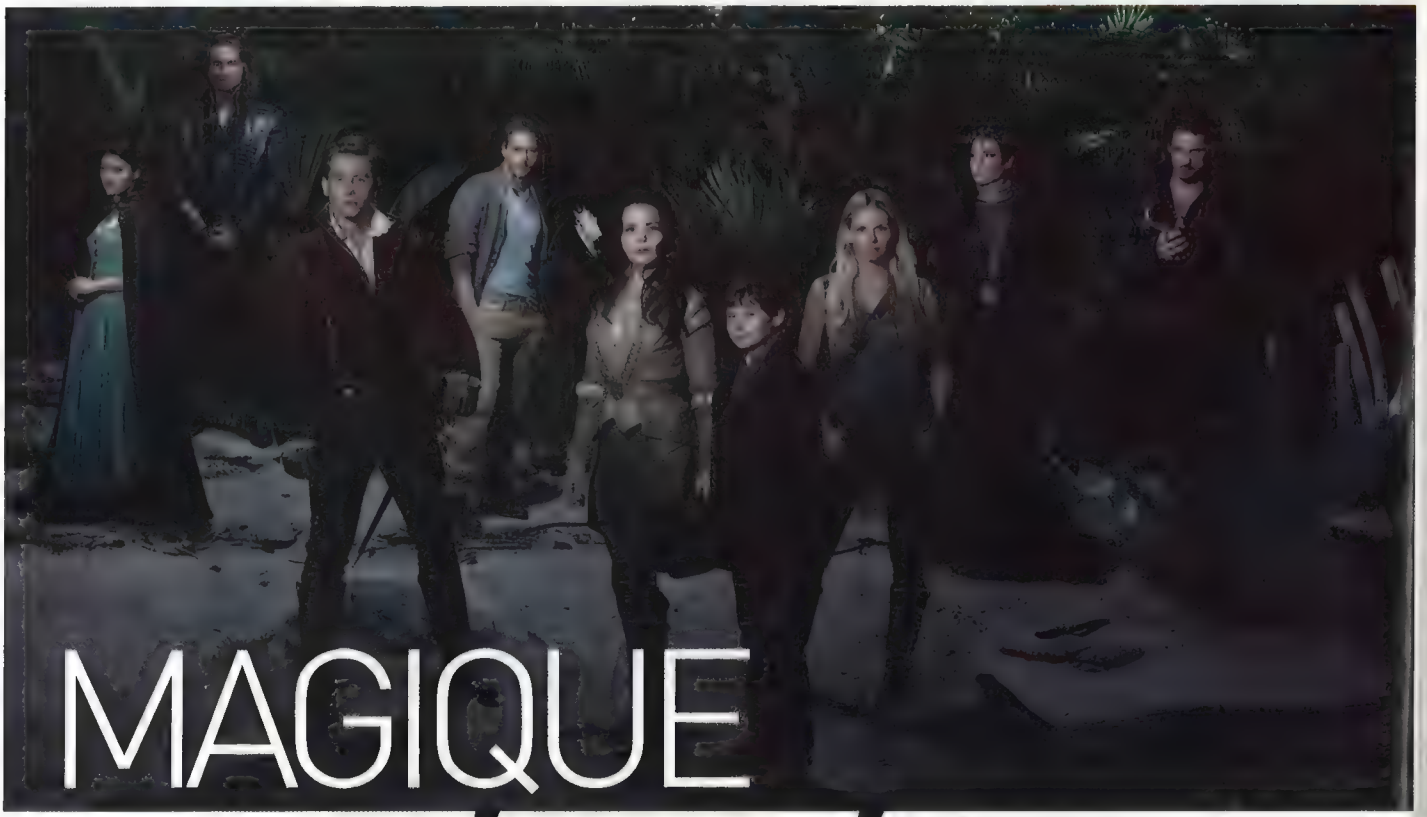
James Gandolfini avait véritablement le cœur sur la main. Avant la saison 5, il avait obtenu une énorme augmentation, son salaire étant doublé. Conscient que cela risquait de provoquer des rancœurs chez ses collègues, il reversa une partie de son cachet - 500 000 $ par épisode - à Edie Falco (qui jouait Carmela Soprano et qui a ensuite été l'héroïne de « Nurse Jacky »), Lorraine Bracco (Jennifer Melfi) et Michael Imperioli (Christopher Moltisanti), entre autres. Un vrai seigneur.

un groupe. C'est juste un mec qui aime la musique. C'était l'un des réalisateurs les plus branchés musique avec Martin Scorsese, Jonathan Demme et Chris Columbus. Il n'y a qu'une poignée qui soit vraiment très, très zik et David est de ceux-là. »
L'emprise de Chase sur « Les Soprano » était telle que le moindre changement dans la trame initiale devait obtenir son aval, comme l'a révélé Allen Coulter bien des années plus tard : « J'ai réalisé une scène dans laquelle Tony parle avec son oncle, Junior, à l'hôpital. Il lui donne des conseils et Oncle Junior lui répond : *« Mais t'es qui pour me dire ça ? Ce connard de Matt Helm ? »* Quand il a prononcé cette réplique, personne sur le plateau à part moi ne savait qui était Matt Helm *(ndlr : un personnage de fiction, agent du gouvernement joué par Dean Martin)*. James a dit : *« Personne ne va comprendre la référence. Est-ce qu'on peut appeler David ? Est-ce qu'on peut changer ça ? »* Comme on ne modifie pas les répliques comme cela, à moins d'avoir la permission, même pour un mot, j'ai appelé David dans le bureau des scénaristes. J'ai dit : *« David, James veut savoir si on pourrait retirer la référence à Matt Helm parce qu'il pense que personne ne comprendra. »* Il y a eu un long silence et finalement, David a répondu (en parlant de moi) : *« Eh bien, il y aura au moins une personne qui sait de qui il s'agit.»*
Chase trouvait normal d'être omniprésent et d'imposer sa vision des choses. « Concevoir une série, c'est beaucoup plus qu'écrire. J'étais sur le plateau à chaque épisode des « Soprano ». A la télé américaine, les réalisateurs n'ont pas une autorité immense sur ce qu'ils filment. Même les acteurs en ont plus qu'eux. Au cinéma, les studios embauchent une demi-douzaine de scénaristes pour écrire, réécrire, encore réécrire. Pas étonnant que cela devienne incompréhensible. Sur le petit écran, la personne qui décide de réparer un scénario est la même que celle qui le construit. C'est simple comme bonjour. »

Simple et efficace. En un rien de temps, « Les Soprano » ont gagné une popularité incroyable. « L'agitation médiatique a commencé au milieu de la première année, s'est souvenu James Gandolfini. J'étais à un match de boxe avec quelques membres de l'équipe et la foule hurlait. C'était énorme ! Il y avait des Roumains qui venaient me voir pour me dire : *« Ma famille est comme la vôtre, vous savez ! »* » L'un des scénaristes a confié : « Il y a longtemps, un agent du FBI nous a raconté que, lorsqu'il s'est rendu au bureau un lundi matin, tout le monde était en train de parler des « Soprano ». Puis ils se sont mis à dépouiller les écoutes téléphoniques du week-end et des truands tenaient la même conversation à propos des « Soprano », mais avec un point de vue opposé. On entendait dire que de vrais mafieux croyaient qu'on avait une taupe dans le milieu. Ils n'en revenaient pas de la justesse de la série... »
Le public adhéra, les critiques et les professionnels du cinéma aussi. Le « New York Times » a ainsi écrit que « Les Soprano » sont « la plus grand œuvre de la culture américaine de ce quart de siècle ». « Vanity Fair » parle de son côté de « chef-d'œuvre de la culture populaire de son époque ». En France, « Télérama » estime que la série de HBO a « révolutionné la fiction télé ». Niveau récompenses, l'œuvre de David Chase a été nommée dans la catégorie « Meilleure série dramatique » chaque année au cours de sa diffusion, de même que James Gandolfini et Edie Falco dans les catégories « Meilleur acteur » et « Meilleure actrice ». Pour la dernière saison, la série a reçu un deuxième Emmy Award de la meilleure série dramatique, une première dans l'histoire de la télé américaine. Son final a provoqué un nombre incroyable de réactions épidermiques. Preuve ultime que cette œuvre majeure a marqué l'histoire du petit écran comme aucune autre auparavant. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © HBO

ONCE UPON A TIME (ABC)



MAGIQUE RÉALITÉ

LES PERSONNAGES DES CONTES DE FÉES ONT INVESTI NOTRE MONDE. ICI BAS, ILS VIVENT DANS LA PETITE VILLE DE STORYBROOKE. ET RÉVÈLENT UNE SURPRENANTE FACETTE...

À la base, une idée géniale : que sont devenus les héros des contes de fées après le mot « Fin » ? Eh bien non, ils ne vécurent pas heureux et n'eurent pas plein d'enfants ! Victimes d'un ensorcellement de la maléfique Regina, ils ont été transportés dans le monde réel, plus précisément une petite ville du Maine baptisée Storybrooke, où ils ont été privés de leur mémoire et de leurs pouvoirs. Heureusement, Emma Swan, incarnée par Jennifer Morrison (ex-« Dr House »), débarque et dénoue les fils de l'intrigue, découvrant au passage qu'elle est la fille d'un couple célèbre... Depuis cinq ans que dure la série, tous les personnages imaginaires ont eu un avatar de chair et de sang. Certains, comme la Reine des Neiges, ont été propulsés sur le devant de la scène, sitôt leur popularité établie grâce à un dessin animé.

CERTAINS HÉROS MYTHIQUES MIS À MAL

Les créateurs du show, Adam Horowitz et Edward Kitsis, ne semblaient pas prédestinés à écrire sur les contes de fées puisqu'ils avaient précédemment œuvré sur « Lost ». D'ailleurs, c'est parce qu'ils étaient impliqués dans le scénario du crash du vol 815 de la compagnie Oceanic Airlines que « Once upon a time » a mis sept ans à passer du stade de la création à celui de la réalisation. « L'idée, c'était de prendre ces personnages que nous connaissions tous et de trouver des choses sur eux qui n'avaient pas été explorées jusque-là, a expliqué Adam Horowitz. Parfois, c'est juste un moment dans une histoire. D'autres fois, c'est une connexion thématique. D'autres fois encore, c'est un dilemme rencontré avec deux mondes similaires. Dans la plupart des cas, nous ne racontons pas exactement la même histoire que celle narrée par les contes de fées. » La nuance est une composante majeure de la série : les héros qu'on croyait irréprochables cachent des secrets inavouables, les méchants ont souvent été les victimes malheureuses d'un concours de circonstances. Comme ils ont su magnifiquement le faire avec « Lost », Horowitz et Kitsis déroutent le téléspectateur avec deux trames, l'une développée dans le présent et le monde réel, l'autre déroulée dans le passé et un pays imaginaire. Parfois, dans un même épisode, on apprend que le vilain enragé du jour était auparavant un gentil, victime d'une trahison. Si on s'amuse à mettre à mal certains mythes - Blanche-Neige et le Prince charmant, notamment, en prennent pour leur grade -, on préserve l'essentiel, à savoir la victoire du Bien sur le Mal. Et bien sûr une fin heureuse. « Le vrai baiser d'amour est une base de la série depuis le début, ont expliqué Kitsis et Horowitz après que deux femmes se sont embrassées dans la saison 5, provoquant un début de polémique. Cet épisode montre que dans les contes de fées comme dans la vie, l'amour, c'est l'amour... »

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © ABC

A savoir...

Storybrooke existe bel et bien : son vrai nom est Steveston. C'est un petit village situé près de Vancouver, où se trouvent les studios accueillant le tournage de la série (sur la Côte Ouest du Canada). Lorsque l'équipe de « Once upon a time » vient y tourner, tous les objets très colorés, comme les fleurs, sont cachés pour renforcer le côté terne de Storybrooke.

Fiche technique

Genres : *Fantastique, drame.*
Créateurs : *Edward Kitsis, Adam Horowitz.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 111 épisodes de 43 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (23 octobre 2011-en cours).*
Distribution : *Jennifer Morrison (Emma Swan), Lana Parrilla (Regina Mills), Ginnifer Goodwin (Mary Margaret Blanchard), Josh Dallas (David Nolan), Jared S. Gilmore (Henry Mills), Robert Carlyle (M. Gold)...*

Le pitch

Blanche-Neige et le Prince charmant traversent le miroir pour se retrouver dans la vraie vie. Les gentils ne sont pas si gentils que ça, les méchants ont des circonstances atténuantes...

ORANGE IS THE NEW BLACK (NETFLIX)

PRISON POUR FEMMES

LA SÉRIE LA PLUS REGARDÉE SUR NETFLIX EST CENTRÉE SUR LES CONDITIONS DE VIE DE FEMMES INCARCÉRÉES DANS UNE PRISON DE SÉCURITÉ. « ORANGE IS THE NEW BLACK » MONTRE LEUR LUTTE QUOTIDIENNE POUR NE PAS TOMBER PLUS BAS.

A la faveur d'un changement dans le règlement des Emmy Awards, l'équivalent des Oscars pour la télé, « Orange is the New Black » est passée du rang de série comique, lors de sa première saison, à celui de drame pour les suivantes. Ce qui n'a en rien impacté son succès puisqu'elle a remporté trois récompenses à ses débuts et une l'année d'après, devenant la première fiction à gagner un Emmy dans deux genres différents. Tout cela pour dire que l'expression « comédie dramatique » est on ne peut plus juste pour qualifier le show créé par Jenji Kohan.

Situé dans le milieu carcéral, le show raconte les aventures de Piper Chapman, condamnée à quinze mois de prison pour avoir accepté de transporter l'argent de la drogue que sa dealeuse de petite amie venait de gagner. Au fil des épisodes, « OITNB » se focalise moins sur Chapman pour mieux s'intéresser à ses camarades de cellule et leur background. Le but n'est pas, à terme, de mettre en scène une évasion façon « Prison Break », ni de les dédouaner pour des crimes qu'elles ont bel et bien commis. Il s'agit juste de montrer que la vie d'un être humain peut déraper à tout moment et l'entraîner dans une spirale négative. Car ici, comme dans « Oz », la référence du genre, la prison n'est pas un lieu de rédemption et de réhabilitation mais de perdition. Il faut affronter la corruption et l'abus de pouvoir des surveillants pénitenciers, omniprésents.

PIPER EXISTE VRAIMENT

L'avantage de cette série, c'est qu'elle sait de quoi elle parle : elle est tirée d'une autobiographie. Piper existe vraiment, sauf que son nom est Kerman. Pour le même méfait que le personnage de fiction, elle a passé quinze mois derrière les barreaux, dans trois établissements différents. Jenji Kohan a révélé que lorsqu'elle est allée à la rencontre de Kerman pour lui proposer de créer une série à partir de son livre, elle a passé son temps à lui demander des précisions sur son passé carcéral, fascinée par son expérience.

Un sentiment visiblement partagé par l'actrice Taylor Schilling, qui incarne Piper : « Je suis toujours en train de réaliser ce qui m'arrive, a-t-elle expliqué dans une interview à « Glamour ». Ça fait tellement du bien de faire partie d'une série aussi forte ! C'est excitant, je me sens créative. Je voulais vraiment ce rôle, je le trouvais très spécial et en même temps, je me disais que les choses étaient prédestinées et que je ne pouvais pas les contrôler. C'était très facile de décrocher le rôle de Piper, il était fait pour moi. J'ai passé un test et Jenji m'a castée sur cette vidéo. Avant la première saison, je n'ai pas fait beaucoup de recherches. Je suis seulement allée dans une prison après, quand mon personnage était derrière les barreaux depuis un petit bout de temps. J'étais accompagnée de la vraie Piper, c'était vraiment intéressant. Nous avons un décorateur très doué parce que la prison qu'on a visitée ressemble vraiment à ce qu'il a fait. C'était incroyable de rencontrer de vraies prisonnières et de les écouter. La plupart ont entre 18 et 23 ans, elles ont des enfants, elles sont incarcérées pour des histoires de drogue et elles ne sont pas violentes. »Si elle est divertissante, « Orange is the New Black » est d'abord une réflexion sur le milieu carcéral et ses conséquences. Fâcheuses.

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © NETFLIX

A savoir...

Kate Mulgrew (61 ans), qui incarne Galina « Red » Reznikov, est devenue célèbre en interprétant le capitaine Kathryn Janeway dans la seconde série « Star Trek » (UPN), à la fin des années 90. Ce qui rend d'autant plus drôle le passage où Nicky lui dit : « J'ai pensé que tu me prenais pour ton Spock » !

Fiche technique

Genres : *Comédie, drame, prison.*
Créateur : *Jenji Kohan.*
Nombre d'épisodes : *4 saisons, 39 épisodes de 55-60 minutes.*
Diffuseur US : *Netflix (11 juillet 2013-en cours).*
Distribution : *Taylor Schilling (Piper Chapman), Laura Prepon (Alex Vause), Michael J. Harney (Sam Healy), Michelle Hurst (Claudette Pelage), Kate Mulgrew (Galina Reznikov), Jason Biggs (Larry Bloom), Uzo Aduba (Suzanne Warren), Danielle Brooks (Tasha Jefferson), Natasha Lyonne (Nicky Nichols), Taryn Manning (Tiffany Doggett), Selenis Leyva (Gloria Mendoza)...*

Le pitch

Coupable d'avoir transporté de l'argent sale, Piper Chapman est incarcérée dans une prison de sécurité où elle doit purger une peine de quinze mois. Il faut cohabiter avec des détenues à la forte personnalité et survivre dans la jungle des clans...

PERSON OF INTEREST (CBS)

A savoir...

« Person of Interest » est diffusé en France par TF1 et plébiscité chaque semaine par près de 6 millions de personnes (22% de parts de marché). Pour les remercier de leur fidélité, la chaîne leur a proposé de tenir un petit rôle dans l'épisode final de la saison 3 via un dispositif transmédia. Il suffisait de s'inscrire sur MYTF1 et d'attendre le coup de fil de la machine ! Cette dernière, comme à New York dans la série, a fait sonner des smartphones et des cabines téléphoniques un peu partout en France le 3 mars 2014, à 19h19 précisément. Les Jean Reese en herbe ont alors dû déchiffrer un message codé afin d'apparaître dans leur série préférée...

Fiche technique

Genres : *Drame, action, espionnage, thriller.*
Créateur : *Jonathan Nolan.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 102 épisodes de 43 minutes.*
Diffuseur US : *CBS (22 septembre 2011-en cours).*
Distribution : *Jim Caviezel (John Reese), Michael Emerson (Harold Finch), Kevin Chapman (Lionel Fusco), Amy Acker (Samantha Groves), Sarah Shahi (Sameen Shaw)...*

Le pitch

Le mystérieux milliardaire Harold Finch a conçu un système de surveillance de masse pour le gouvernement. Il engage John Reese, un ancien agent de la CIA, pour enquêter sur les crimes dits mineurs.

QUAND UNE MACHINE SAUVE DES VIES

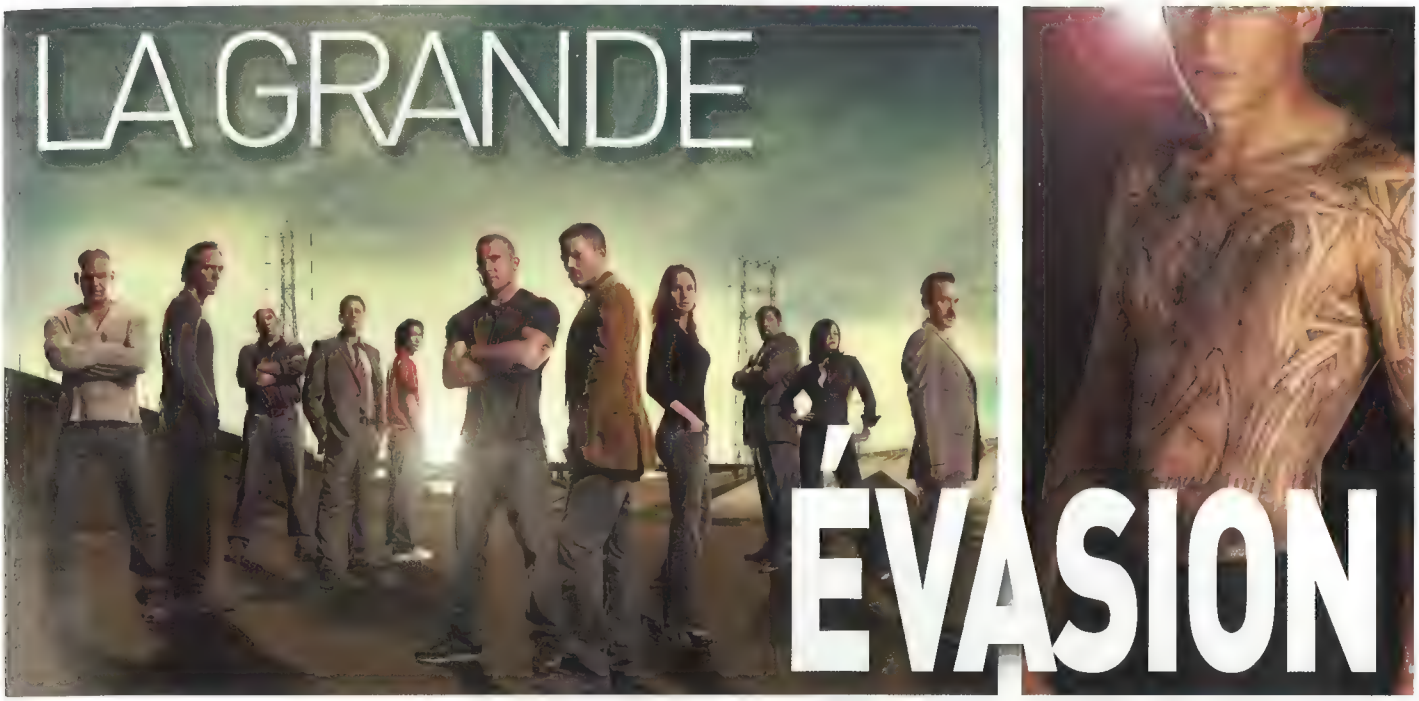
« PERSON OF INTEREST » EST UNE SÉRIE D'ANTICIPATION IMAGINÉE PAR JONATHAN NOLAN (« BATMAN : THE DARK KNIGHT RISES ») ET J.J. ABRAMS (« LOST », « FRINGE », « STAR TREK »). ICI, IL EST QUESTION DE SURVEILLANCE DE MASSE.

A peine l'aventure « Lost » était-elle terminée que Michael Emerson, le diabolique Benjamin Linus sur l'île des disparus, retrouvait un rôle d'envergure confié par J.J. Abrams, celui de Harold Finch. Ce mystérieux millionnaire est capable d'empêcher des crimes avant même qu'ils ne se produisent grâce à une machine de son invention. Une machine qui voit tout, par l'intermédiaire des réseaux technologiques (caméras de surveillance, webcams d'ordinateurs personnels, smartphones, etc.) et qui peut donc anticiper l'avenir avec toutes les données récoltées. Une machine qui finit par être un personnage à part entière. Une machine qui ne fait pas de distinction entre des actes de terrorisme et de « simples » meurtres de citoyens. Une machine dont le gouvernement a voulu s'emparer et que son créateur a sauvée, décidant de l'utiliser anonymement. Mais pour agir, ce philanthrope a besoin d'aide. Il recrute ainsi un ancien agent de la CIA que tout le monde croit mort et qui va, dans l'ombre, aider à sauver énormément de vies. John Reese est incarné par l'excellent acteur de cinéma Jim Caviezel (« Wyatt Earp », « La Ligne rouge », « Un Monde meilleur », « Déjà vu » et surtout Jésus de Nazareth dans « La Passion du Christ » de Mel Gibson). Tout au long d'une série qui parvient à s'améliorer saison après saison, ils doivent composer avec la pègre et la police new-yorkaise, dans l'atmosphère très réaliste

d'un pays qui se remet du 11 septembre. Elue meilleure fiction policière aux People's Choice Awards 2016, « Person of Interest » a souvent été désignée comme la meilleure série de science-fiction diffusée ces dernières années. Il faut dire que le show de CBS a fini par rejoindre un sujet d'actualité bien brûlant, notamment après les révélations d'Edward Snowden au sujet de la politique de surveillance globale mise en place par les USA et qui soulève beaucoup de questions relatives au respect de la vie privée.
Vous pouvez ajouter le mot « panoptique » à votre vocabulaire, ce système où les gens sont observés à tout moment sans le savoir. Finch et Reese l'utilisent pour la bonne cause, au péril de leur vie, dans cette réflexion éloignée du « Minority report » de Steven Spielberg. « Big Brother » is watching you. ■

TEXTE SYLVAIN PETIT
PHOTOS © CBS

PRISON BREAK (FOX)



LA GRANDE ÉVASION

LA CAVALE DES FRÈRES SCOFIELD, SAVANT MÉLANGE D'ACTION ET DE SUSPENSE, A FAIT D'UNE SÉRIE DONT PERSONNE NE VOULAIT L'UNE DES FICTIONS LES PLUS MARQUANTES.

Un suspense insoutenable, des rebondissements incroyables et des acteurs fabuleux (sauf le condamné à mort, d'abord recruté pour ses biscotos, voire le frangin, aussi engagé pour plaire aux filles). C'est un phénomène rare dans l'histoire des séries télé : on a rarement vu, sinon jamais vu une galerie de personnages secondaires aussi réussie, au point de bouffer complètement les deux héros. Des méchants comme « T-Bag » et Abruzzi, on adore ! Le super maton (Brad Bellick), l'homme de main machiavélique et implacable (Paul Kellerman), le médecin (Sara Tancredi), C-Note, Sucre, l'Acrobate, Westmoreland, Patoshik le psychopathe, Pope le directeur de prison (quel plaisir de retrouver Stacy Keach de « Mike Hammer » !), etc. : ce casting, c'était du très grand art. Même si la suite fut franchement moins passionnante (on n'évita pas le ridicule dans la quatrième saison, avec le retour grotesque des anciennes gloires pour ce qui était censé être un adieu), les 22 premiers épisodes méritent à eux seuls le coup d'œil. Ils ont fait entrer la série créée par Paul Scheuring au panthéon. Et ce n'était pas gagné... Scheuring avait essuyé refus sur refus de la part des chaînes de télévision - parce que « Oz » (HBO, 1997-2003) avait tué toute concurrence en matière de fictions dans l'univers carcéral ? - et aujourd'hui, certains doivent s'en mordre les doigts.

CASTING CINQ ÉTOILES ET VRAIE PRISON

C'est dans une véritable prison que la première saison fut tournée, plus précisément au Joliet Correctional Center, fermé en 2002, soit deux ans avant le tournage. Certaines cellules furent agrandies pour qu'on puisse tourner dedans et un troisième niveau fut ajouté pour rendre le lieu plus impressionnant. Wentworth Miller, Dominic Purcell et compagnie passèrent réellement un an de leur vie en prison. Le personnage central de « Prison Break » est le plus jeune des deux frères, incarné par Wentworth Miller qui ne fut casté qu'une semaine avant le début du tournage. Pour interpréter Lincoln, la production hésitait entre Johnny Messner (Kash dans « Friends ») et Eric Dane (Mark Sloan dans « Grey's anatomy »). Dominic Purcell rafla la mise... à sa grande surprise. Et que dire de Robert Knepper, dont la carrière décolla après qu'il eut donné vie au terrible « T-Bag », charcuté et torturé d'un bout à l'autre des cinq saisons ? Il créa son personnage en s'affublant d'une crête à la manière d'un coq et en tirant la langue à la manière d'un serpent.

A la fin de la première saison, la Fox fut attaquée en justice par les frères Hughes. Dans les années 60, le plus jeune d'entre eux fut injustement emprisonné, alors qu'il était âgé de 16 ans. Son aîné l'aida à s'échapper. Durant quatre années, ils vécurent en fugitifs. En 2001, les frangins couchèrent leurs souvenirs sur papier et ils transmirent le document à la Fox, qui affirma n'être pas intéressée. A leur grand étonnement, une série reprenait l'esprit de leurs aventures cinq ans plus tard... Autre souci : le sort du docteur Sara Tancredi, tombée amoureuse de Scofield. Au terme de son contrat, l'actrice Sarah Wayne Callies (vue depuis dans « The Walking Dead » et « Colony ») demanda une augmentation pour continuer. Refus catégorique de la production qui fit couper la tête à son personnage... avant qu'une levée de boucliers des fans ne lui fasse faire machine arrière. Chez nous, le générique, chanté par Faf Larage, a tourné pendant un temps dans quelques têtes. Qui ne s'est jamais exclamé le petit matin, avant de se mettre en route pour l'école ou le bureau, « Pas le choix, faut y aller » ? L'aventure « Prison Break » semblait terminée. Mais comme les scénaristes ont du mal à se renouveler, la série a été ressortie des cartons et une cinquième saison est en cours de tournage à l'heure où nous écrivons ces lignes. Après avoir reçu une barre d'acier sur le crâne qui lui a valu une centaine de points de suture, Dominic Purcell a dû prendre quelques semaines de repos. Il avait le nez cassé.

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © FOX

A savoir...

Le tatouage de Michael Scofield, clé de la première saison pour s'échapper de prison, demeure l'emblème de la série. Dessiné par l'ancien tatoueur Tom Berg, il coûterait, selon lui, aux alentours de 20 000 $ (environ 17 500 €) pour être reproduit en vrai. Surtout, il faudrait quatre années pour recouvrir intégralement le tronc d'un adulte... Wentworth Miller, lui, passait quatre heures par jour en salle de maquillage pour se faire poser ce tatouage provisoire.

Fiche technique

Genres : *Drame, thriller, prison.*
Créateur : *Paul Scheuring.*
Nombre d'épisodes : *4 saisons, 81 épisodes de 43 minutes.*
Diffuseur US : *Fox (29 août 2005-en cours).*
Distribution : *Wentworth Miller (Michael Scofield), Dominic Purcell (Lincoln Burrows), Amaury Nolasco (Fernando Sucre), Robert Knepper (Theodore Bagwell), Wade Williams (Brad Bellick), Marshall Allman (L.J. Burrows), Sarah Wayne Callies (Sara Tancredi), William Fichtner (Alexander Mahone), Rockmond Dunbar (Benjamin Franklin), Paul Adelstein (Paul Kellerman), Peter Stormare (John Abruzzi)...*

Le pitch

Victime d'une machination, Lincoln Burrows se retrouve accusé du meurtre de la vice-présidente des Etats-Unis. Condamné à mort, il est incarcéré dans le pénitencier d'Etat de Fox River. Pas le choix, faut y aller : son frère, Michael Scofield, tente de le faire évader. Pour mener à bien son entreprise, il se fait tatouer les plans de la prison.

GRAND FORMAT

THE WIRE / SUR ÉCOUTE (HBO)

LA GLOIRE À TITRE POSTHUME

Fiche technique

Genres : *Drame, policier.*
Créateur : *David Simon.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 60 épisodes de 58 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (2 juin 2002-9 mars 2008).*
Distribution : *Dominic West (James McNulty), John Doman (William A. Rawls), Frankie R. Faison (Ervin H. Burrell), Clarke Peters (Lester Freamon), Wendell Pierce (William Moreland), Lance Reddick (Cedric Daniels), Sonja Sohn (Shakima Greggs), Idris Elba (Stringer Bell), Wood Harris (Avon Barksdale), Lawrence Gilliard (D'Angelo Barksdale), Aidan Gillen (Thomas Carcetti), Michael K. Williams (Omar Little)…*

SI ELLE AVAIT RÉALISÉ DES AUDIENCES QUASI CONFIDENTIELLES LORS DE SA DIFFUSION DE 2002 À 2008, LA SÉRIE CRÉÉE PAR L'ANCIEN JOURNALISTE DAVID SIMON FAIT AUJOURD'HUI L'UNANIMITÉ, NOTAMMENT POUR SON CÔTÉ RÉALISTE. LA VILLE DE BALTIMORE EN EST ENCORE TRAUMATISÉE.

Il suffit de pas grand-chose, parfois, pour faire décoller la notoriété d'une œuvre. Une invitation, une petite phrase et hop, la voilà au premier plan, sujet de débats enflammés pour savoir s'il ne s'agit pas de la meilleure fiction de tous les temps. Rien que ça ! Concernant « The Wire » (« Sur écoute » en VF), une série diffusée de juin 2002 à mars 2009 aux Etats-Unis, en même temps que « Les Soprano » - ce qui peut expliquer ses faibles audiences -, la gloire est venue avec l'invitation de son créateur, David Simon, à la Maison Blanche le 27 mars 2015 pour une interview avec Barack Obama au sujet de la lutte contre le crime et la drogue, principaux sujets du show.

Le président américain, qui termine actuellement son deuxième et dernier mandat, a démarré l'entretien par cette phrase : « Je dois vous l'avouer, je suis un grand fan de « The Wire ». Je pense que c'est non seulement l'une des meilleures séries télévisées mais aussi l'une des meilleures réalisations artistiques de ces dernières décennies. » Et comme chaque parole du président des Etats-Unis résonne aux quatre coins de la planète, les médias ont rebondi sur le sujet : « The Wire » est-elle réellement la meilleure série de tous les temps ? Eh bien oui, et ce n'est pas nous qui l'affirmons mais des médias aussi prestigieux et respectés que le « Time » aux Etats-Unis, le « Guardian » en Angleterre ou « L'Express » chez nous !

UNE SÉRIE EN FORME DE DOCUMENTAIRE

Ce qui fascine à ce point les gens à son sujet, c'est

sa véracité. « Sur écoute » est tournée de telle manière qu'elle ressemble à un documentaire, notamment dans sa façon de ne pas prendre partie pour un camp (celui de la police ou celui des trafiquants) et de présenter chaque affaire à partir des deux points de vue. Son créateur, David Simon, a longtemps été journaliste. Il était spécialisé dans les histoires criminelles au « Baltimore Sun ». De ses nombreuses expériences, il a tiré deux livres, « Homicide : A Year on the Killing Streets » (1991) et « The Corner : A Year in the Life of an Inner-City Neighborhood » (1997). Deux ouvrages déjà à la limite du documentaire et qui furent adaptés en séries (« Homicide » sur NBC, « The Corner » sur HBO). Pour son deuxième opus, Simon fut aidé par Ed Burns, inspecteur pendant deux décennies à la brigade criminelle de Baltimore. Il avait eu l'occasion de le croiser pendant ses années d'activité comme reporter et c'est son histoire qu'il dépeint en partie dans « The Wire ». A l'origine de la série, on trouve un conflit avec la chaîne NBC à propos du pessimisme ambiant de « Homicide ». Le diffuseur veut plus de happy end, David Simon veut aller encore plus loin dans le réalisme en présentant la criminalité dans son ensemble. Il propose ainsi à HBO, diffuseur de l'adaptation de son autre livre, le projet de « The Wire » qui reprend quelques-uns des grands moments de la vie de Burns. Naturellement, la série a pour cadre Baltimore, dans le Maryland, que le duo connaît comme sa poche.

Toutes les saisons ont pour fil conducteur le trafic de drogue mais elles sont centrées sur une partie différente de la ville. Dans la première, on assiste à la lutte entre la police et les gangs dans les quartiers ouest. Dans la deuxième, c'est le port qui est placé sous les projecteurs. Dans la troisième, c'est le centre où siège le pouvoir politique. Dans la quatrième, ce sont les écoles et enfin, la cinquième se focalise sur les médias. La série refuse de prendre position pour la police ou la justice, les exactions des criminels trouvant toujours des explications « rationnelles ».

« Quand j'ai présenté le projet à HBO, je venais de réaliser pour eux « The Corner », une mini-série en sept épisodes sur le trafic de drogue dans les quartiers noirs de Baltimore, a expliqué David Simon à « Télérama ». Je leur ai proposé de faire le portrait d'une ville en développant un thème chaque année, la guerre contre la drogue, les syndicats, l'éducation, la politique et pour finir le journalisme. J'ai commencé ma carrière comme reporter, chargé des affaires de police, dans le grand quotidien de Baltimore, le « Sun ». Je me suis toujours destiné au journalisme et j'aurais poursuivi dans cette voie si la presse américaine n'était pas entrée dans une crise qui a totalement bouleversé l'image que je me faisais de ce métier. C'est le sujet de la dernière saison de « The Wire » : où en sont les médias américains ? De quoi parlent-ils et surtout, de quoi ne parlent-ils pas ? Pourquoi ne sommes-nous plus capables d'analyser les maux de notre société ? Sans parler de les résoudre. Comme beaucoup de journaux américains, le « Baltimore Sun » a été racheté par un grand groupe de médias qui a choisi de réduire les coûts de fonctionnement pour améliorer la rentabilité et il s'est peu à peu détourné de sa fonction première. Au milieu des années 90, il y avait 500 journalistes. Après plusieurs plans sociaux, il n'en reste que 280. Et il est aujourd'hui question de supprimer 50 nouveaux emplois. Les premiers postes supprimés ont été ceux des journalistes de terrain. Alors que Baltimore est l'une des villes les plus pauvres des Etats-Unis, le journal s'est désintéressé du quotidien des habitants déshérités. Nous n'allions plus dans les tribunaux parce qu'il ne fallait plus parler de crimes et de malheurs. Même

THE WIRE / SUR ÉCOUTE

A savoir...

Bien qu'elle soit centrée sur le trafic de drogue et l'opposition entre dealers et policiers dans la première saison, « The Wire » ne fait pas un usage massif des armes à feu. La preuve : en cinq saisons, soit tout de même 58 heures de visionnage, seul un policier est vu en train de tirer ! Il s'agit de Roland Pryzbylewski, alias « Prez », qui dégaine à trois reprises. Deux fois lors de l'épisode pilote et une dernière dans la saison 3, ce qui lui coûte sa carrière. Arg !

chose pour les syndicats, dont Baltimore était un bastion, nous avons arrêté de parler d'eux alors qu'ils étaient à l'agonie. Il n'était plus question que d'info « choc ». J'ai quitté le journal en 1995 sur un immense sentiment d'amertume. Et je n'imaginais pas une seconde que la fiction télévisée me permettrait de reprendre ce travail avec la liberté d'aborder la société américaine dans toute sa complexité. »

DAVID SIMON S'EST IMMERGÉ DANS LES QUARTIERS CHAUDS

L'une des séries phares de Netflix, à l'heure actuelle, est « Narcos », centrée sur la vie du baron de la drogue Pablo Escobar. Ce personnage a été à l'origine de l'arrivée massive de produits stupéfiants aux Etats-Unis dans les années 80. Un fléau qui a notamment frappé les zones pauvres et dont David Simon a voulu montrer les conséquences avec « The Wire » : « Nous voulions mettre en images la façon dont le marché de la drogue a perverti le fonctionnement des villes américaines, a-t-il encore expliqué dans « Télérama ». Mon premier collaborateur dans l'écriture du projet est un ancien policier, Ed Burns, qui me servait de source quand j'enquêtais pour le « Baltimore Sun ». Il était en activité pendant les années Reagan, quand les choses ont vraiment mal tourné en Amérique et que l'économie du crack est devenue l'une des seules lignes d'horizon dans les ghettos. Aujourd'hui, 50% des Noirs de Baltimore sont sans emploi et très souvent sans ressources car les aides sociales ont été supprimées les unes après les autres. Après mon départ du journal, nous avons passé quelques mois auprès des petits dealers, dans l'un des quartiers les plus chauds de la ville, et les gens nous ont peu à peu adoptés pour nous raconter leurs vies et les ramifications infinies du commerce de la drogue dans leur quotidien. Ils avaient le sentiment que nous les écoutions vraiment et que nous ne chercherions pas à déguiser la réalité. Nombre de personnages de « The Wire » sont inspirés des policiers et des dealers que nous avons fréquentés à différentes époques de notre collaboration. Omar, dont Barack Obama a dit qu'il était son personnage préféré (mais qu'il ne souscrivait pas à ses actes) est inspiré, par exemple, par des figures très précises, Shorty Boy, Cadillac and Low, Anthony... Des « artistes du braquage » qu'Ed Burns connaissait bien et dont la spécialité était de voler les dealers. Dans le feuilleton, certains gangsters retirés des voitures font même des apparitions et jouent des rôles de composition. »

Un casting très afro-américain qui pourrait être à l'origine du faible succès rencontré par la série à ses débuts. Pas à cause d'un racisme latent mais « simplement » en raison du clivage de la société américaine, où chaque communauté vit dans son coin et consomme les produits qui lui sont destinés. « Je sais pourquoi la série n'a pas tout de suite décollé, assure David Simon. Le fait d'avoir un casting majoritairement noir était problématique. Aux Etats-Unis, ce n'est pas vendeur. Les choses changent et Obama en est la preuve. Je ne pense pas que la plupart des Américains blancs soient racistes mais quand ils allument la télé et qu'ils voient des Noirs à l'écran, ils se disent : « Ça ne doit pas être une série pour moi. » » Ledit casting est pourtant exceptionnel. Les producteurs du show avaient pris le risque de n'engager aucun nom afin que l'histoire se suffise à elle-même. Un pari perdant mais qui a tout de même permis de révéler Wood Harris (« Le Plus beau des combats ») et l'Anglais Idris Elba (« Luther »). Le premier incarne le baron de la drogue Avon Barksdale, le second son bras droit, Stringer Bell.

UNE CRITIQUE FORTE DES PROBLÈMES SOCIAUX AMÉRICAINS

« The Wire » est un véritable prétendant au titre de meilleure série de tous les temps parce qu'elle est unique. C'est une sorte de docu-fiction de cinq saisons, une chose à laquelle personne n'avait

jamais pensé auparavant et que personne n'a tenté, depuis, de reproduire. Trop difficile. La réalité de Baltimore est tellement sombre que tenter de l'éclaircir ferait croire à une parodie et la noircir à une caricature. Le ton est juste d'un bout à l'autre et tant pis si c'est le pessimisme qui y règne en maître. Après tout, la situation mondiale actuelle n'incite pas à autre chose.

Dans « L'Express », en décembre 2012, les spécialistes des séries télé Nils Ahl et Benjamin Frau s'étaient accordés pour faire de « The Wire » la meilleure série de l'histoire. Voici leurs arguments, tellement convaincants qu'ils donnent envie de se précipiter pour acheter le coffret DVD : « « Sur Ecoute » est la meilleure de tous les temps parce qu'elle est idéale. Une série telle qu'on rêverait que la télévision en produise tous les ans : littéraire, politique, exigeante, profonde... Et policière aussi. Une série qu'on pensait impossible sur un média de masse comme la télévision. D'ailleurs, ses audiences furent confidentielles. On ne doit ses cinq saisons qu'à la bienveillance d'une chaîne câblée dont le modèle économique permet ce genre de production. « The Wire » est l'enfant parfait d'une télévision qui veut être autre chose. L'exigence, la lenteur narrative, le demi-échec de sa diffusion valent pour autant de qualités insolites. Parce qu'elle est écrite différemment, débarrassée d'un grand nombre de tics de télévision, elle est regardée et se regarde différemment. Elle est l'exemple d'une série dont on enchaîne les épisodes. Non pas pour son suspense mais pour sa densité. Parce qu'on y est immergé et qu'il n'est pas facile d'en sortir. « The Wire » est une série typique des années 2000, en partie libérée du format hebdomadaire de la dramatique classique. Impensable avant Internet, le DVD ou la VOD, elle est l'enfant d'une télévision qui est déjà autre chose. Et surtout, « The Wire » est une extraordinaire réussite esthétique. On ne dira pas « cinématographique » ou « littéraire », même si les deux adjectifs valent pour elle. Elle invente un territoire, déjà effleuré et esquissé, qui est propre à la série télévisée du XXIe siècle : la ville. Elle la dissèque, la met en scène - sa sociologie, sa criminalité, ses identités, ses pouvoirs, son économie... La vision du monde qu'elle véhicule est d'ailleurs très inhabituelle pour une série télé américaine. A la différence d'une grande partie des récits typiques de la culture populaire outre-Atlantique, ici, l'individu n'est pas maître de son destin - et ne le sera jamais. Série chorale qui maltraite beaucoup ses personnages principaux, « The Wire » montre, épisode après épisode, que le système dévore tous ses enfants. Tout classement est une comparaison. Et avant « Sur Ecoute », personne ne se posait vraiment la question de savoir quelle était la meilleure série télé de tous les temps. De fait, la fiction de David Simon et d'Ed Burns est venue remplir un vide. Elle est la série du consensus. Celle à qui on ne reproche rien parce qu'il n'y a rien à reprocher. Celle qui est capable à la fois d'un extraordinaire cop show en première saison et d'une critique belle et douloureuse de l'école des pauvres dans la quatrième. « Sur Ecoute » est meilleure que les autres plutôt que la meilleure de tous les temps. A certains égards, la seule autre série dont l'ampleur, le raffinement, la qualité d'ensemble, les ambitions littéraires et culturelles se comparent à celles de « The Wire », c'est « Les Soprano ». Mais la série de David Chase, aussi admirable soit-elle, ne peut rivaliser vraiment : elle s'inscrit dans le sillage de Coppola et la filiation d'un Philip Roth. Elle se permet des anecdotes, elle s'autorise des épisodes pour rien (voire un peu moins bons), pour le plaisir d'une intrigue de genre. « Sur Ecoute », c'est Homère et Walter Benjamin et il n'y a pas une note de trop. « Sur Ecoute » est une chance pour tous les critiques, une façon de les faire taire une fois pour toutes ! » ■

TEXTE RAPHAËL NOUET

PHOTOS © HBO

Le pitch

Baltimore sous toutes ses coutures. Le portrait sans concession d'une ville gangrenée par la violence, la criminalité et le trafic de drogue.

UN SACRÉ NUMÉRO !

LA SÉRIE ÉCRITE ET INTERPRÉTÉE PAR PATRICK McGOOHAN EN 1967 A PROFONDÉMENT INFLUENCÉ LES MONDES DE LA SCIENCE-FICTION ET DU FANTASTIQUE. ELLE EST DEVENUE CULTE.

A savoir...

Jamais à court d'idées farfelues, la censure française des années 60 amputa plusieurs épisodes du « Prisonnier ». Toutes les scènes où le Rôdeur étouffe ses victimes ont été supprimées, comme la tentative de suicide de Maria ou le passage à tabac du Numéro 6 dans l'épisode « Liberté pour tous ». Cerise sur le gâteau : l'épisode « The General » fut traduit par « Le Cerveau » afin de ne pas faire d'ombre à Charles de Gaulle... Grandiose.

Fiche technique

Genre : *Espionnage.*
Créateurs : *George Markstein, Patrick McGoohan.*
Nombre d'épisodes : *1 saison, 17 épisodes de 52 minutes.*
Diffuseur UK : *ITV (1er octobre 1967-4 février 1968).*
Distribution : Patrick McGoohan (Numéro 6), Angelo Muscat (le maître d'hôtel), Leo McKern (Numéro 2), Colin Gordon (Numéro 2), Mary Morris (Numéro 2), Rachel Herbert (Numéro 2), Georgina Cookson (Numéro 2), Peter Swanwick (Numéro 26)...

Le pitch

Un agent secret britannique présente subitement sa démission. Il est retenu prisonnier dans un étrange village dirigé par le Numéro 2. Sa mission : découvrir pourquoi l'agent, rebaptisé Numéro 6, a quitté ses fonctions.

A sa sortie en 1968, la série « Le Prisonnier » ne reçut pas l'accueil qu'elle méritait. Trop déroutante pour être bien comprise, trop révolutionnaire pour être bien traitée, alors que la jeunesse de l'époque était en pleine guerre contre l'establishment. Près de quarante ans plus tard, tout le monde s'accorde à dire qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre dans sa façon de mettre en scène la lutte de l'individu face à une société qui l'opprime et le traite en simple numéro. Le trait est évidemment exagéré, comme lorsque le Rôdeur - un énorme ballon blanc qui était en fait une sonde météorologique - étouffe les habitants du village tentant de s'évader. Mais cette amplification permet d'impacter plus fortement l'esprit du téléspectateur, qui prend conscience qu'il n'est lui aussi qu'un simple pion, le jouet d'une société pas forcément plus douce avec ceux qui ne suivent pas le chemin tracé. Cette réussite visionnaire porte le sceau de Patrick McGoohan. Véritable vedette en Grande-Bretagne, ce dernier trouva une idée à la mesure de son talent avec ce « Prisonnier ». Le fan-club français de la série, Le rÔdeur (leprisonnier.net), expliquait la genèse d'une série culte. « Au début de l'année 1966, lassé de son rôle dans « Danger Man », Patrick McGoohan, star absolue du petit écran britannique, profite de son statut pour tenter la folle entreprise de « The Prisoner ». George Markstein, qui avait déjà travaillé sur la première série, imagine une histoire d'espionnage, celle d'un agent secret démissionnaire que l'on kidnappe afin de lui faire avouer les raisons de sa démission. McGoohan, enthousiasmé, accepte d'en être le héros à condition d'en être aussi le producteur, ce qui lui donne un contrôle quasi total. Bien plus qu'un nouveau rôle, « The Prisoner » est, pour l'acteur, l'occasion rêvée d'exprimer ses idées sur la liberté, la société, l'individualisme... McGoohan prend le tournage en main et transforme l'histoire d'espionnage de Markstein en une véritable œuvre philosophique. Chacun des 17 épisodes que compte la série traite un sujet bien particulier tel que la liberté, la mort, les dangers de la science... »

PAS D'ORDRE POUR REGARDER LES ÉPISODES !

La thématique est à ce point différente d'un épisode à l'autre que les fans de la série n'arrivent pas à s'entendre sur l'ordre des épisodes. Patrick McGoohan lui-même ne saurait pas donner le même deux fois ! Sa seule certitude, c'est que l'essence du « Prisonnier » se trouve dans sept épisodes : L'Arrivée, Le Carillon de Big Ben, Liberté pour Tous, Danse de Mort, Echec et Mat, Il était une Fois, Le Dénouement. Soit les sept épisodes qu'il voulait tourner à la base. Le producteur Lew Grade lui demanda d'en faire 26 afin de vendre les droits aux Etats-Unis où, à l'époque, les saisons totalisaient ce nombre d'épisodes. Après négociations, il y en eut finalement 17. Aucun n'est à jeter... La fin, jugée ratée, a fait couler beaucoup d'encre. Cette fiction décalée et inquiétante aussi, McGoohan allant jusqu'à déclarer qu'on avait « enc... beaucoup de mouches » à son sujet ! Une œuvre unique dans l'histoire de la télé, portée par une réplique devenue mythique : « Je ne suis pas un numéro. »

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © ITV

LA QUATRIÈME DIMENSION (CBS)

AU-DELÀ DU TEMPS ET DES EPOQUES

NÉE À L'AUBE DES ANNÉES 60, CETTE SÉRIE A MARQUÉ DES GÉNÉRATIONS DE TÉLÉSPECTATEURS ET INFLUENCÉ LES ŒUVRES FANTASTIQUES ET CELLES DE SCIENCE-FICTION DURANT LES DÉCENNIES SUIVANTES.

Bien avant « Twin Peaks », « X-Files » et « Lost », « La Quatrième dimension » a inquiété, interrogé et effrayé des générations de téléspectateurs. En cinq saisons et 156 épisodes, de 1959 à 64, les auteurs de la série ont créé un mythe télévisuel, jouant avec les peurs et les névroses de l'Amérique d'après-guerre. Pour donner vie à ce show devenu culte, Rod Serling, le créateur et narrateur qui apparaît dans chaque épisode, a brossé un redoutable canevas : en quelques minutes, il réussit à faire basculer ses personnages du quotidien le plus banal au fantastique le plus surréaliste. La structure elle-même est très simple. Il ne s'agit pas d'un feuilleton dont les épisodes se suivent mais d'une anthologie d'histoires courtes (dont certaines ont mal vieilli...), présentées par Rod Serling lui-même. Son objectif, déclarait-il, était de « frapper le téléspectateur, de le choquer par la chute toujours inattendue, surprenante et singulière ». Le but n'était pas de distraire le public mais bien de l'inquiéter, tout en l'interpellant sur les thèmes de l'époque : la Guerre froide, le consumérisme des années 50 et 60, la place de l'individu dans la société, la peur de l'autre (étranger, extraterrestre...), les progrès et les dérives de la science, les questions existentielles, le rôle (voire l'oppression) de l'Etat, etc. Les amateurs de littérature y ont reconnu les influences de Franz Kafka, Edgar Allan Poe ou George Orwell. Pour ajouter à la vraisemblance du récit, Rod Serling apparaissait dans chaque épisode pour mieux resituer l'intrigue et en dénouer les enjeux. L'influence de cette série sur la science-fiction et les œuvres fantastiques vues ensuite à la télé a été considérable. Culte, ce programme - dont le générique et la musique sont indémodables - a également permis de lancer de nombreux acteurs : Patrick Macnee, Martin Landau, Peter Falk, Telly Savalas, Charles Bronson ou William Shatner (liste non exhaustive !).

TEXTE CYRILLE PAC **PHOTOS** © CBS

A savoir...

« The Twilight zone », titre original, est décrit, dans la narration du générique, comme « la frontière entre science et superstition ». Egalement baptisée « Cinquième dimension », la série puise son origine dans la science. Selon la théorie de la relativité d'Albert Einstein, la quatrième dimension désignerait le temps alors que la cinquième recouvrirait un concept plus vaste encore.

Fiche technique

Genres : *Fantastique, science-fiction.*
Créateur : *Rod Serling.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 156 épisodes de 25-50 minutes.*
Diffuseur US : *CBS (2 octobre 1959-19 juin 1964).*
Distribution : *Lee Marvin, Buster Keaton, Martin Balsam, Patrick Macnee, Martin Landau, Peter Falk, Telly Savalas, Charles Bronson, Elizabeth Montgomery, Robert Redford, Dennis Hopper...*

Le pitch

Une critique de la société américaine à travers plusieurs histoires fantastiques mêlant énigmes et étrange.

REVENGE (ABC)

UN COMTE DE MONTE-CRISTO AU FEMININ

INSPIRÉE DE L'ŒUVRE D'ALEXANDRE DUMAS, LA SÉRIE CRÉÉE PAR MIKE KELLEY RELATE LA DESTRUCTION PURE ET SIMPLE D'UNE DES FAMILLES LES PLUS PUISSANTES DES ÉTATS-UNIS PAR UNE FILLE DÉSIREUSE DE VENGER SON PÈRE.

Que feriez-vous si une fortune colossale vous tombait sur les bras à votre majorité ? Emily Thorne, elle, n'a pas hésité une seconde. Elle s'est lancée dans une entreprise de destruction de la famille Grayson, qui a fait envoyer son père en prison pour un acte terroriste qu'il n'avait pas commis, en l'occurrence l'explosion d'un avion. Durant quatre saisons, le personnage interprété par Emily VanCamp utilise tous les stratagèmes pour parvenir à ses fins. Jusqu'au mariage avec l'un des enfants Grayson. Les surprises ne manquent pas, entre morts revenant à la vie, manipulations, coups bas et liens de parenté entre ennemis jurés. Le show de la chaîne ABC permet surtout de mener une réflexion profonde sur les conséquences d'une vengeance aveugle, les proches de l'héroïne souffrant autant que ses victimes et les personnes gravitant autour. Ce qui fait le succès de cette fiction, c'est son mélange des genres. Il y a de l'action, de la romance, de l'opulence, de l'intrigue et du polar. L'action se passe dans le cadre hyper glamour des Hamptons, où les phrases les plus assassines sont dites avec le sourire. L'autre mérite de la série est d'avoir su conserver sa ligne directrice alors que son créateur, Mike Kelley, a quitté le navire au bout de la deuxième saison. On lui reprochait la complexité des intrigues et un certain manque de rythme. Pour remédier à ce dernier point, il avait proposé que les saisons soient réduites de 22 à 13 épisodes. Sa direction ayant refusé, il a décidé de démissionner. Ça n'empêche pas l'héroïne d'aller au bout de sa vengeance, quand bien même elle ne s'attendait pas à ce qui lui arrive. Emily VanCamp a révélé que les producteurs lui avaient caché jusqu'au dernier moment que son père n'était pas réellement mort en prison et qu'elle ne pensait pas qu'une quatrième saison serait mise en chantier. Eh oui, on avait oublié le mystère dans les qualités de cette œuvre qui pourrait revenir sur les écrans via un spin-off ! Le PDG de ABC, Paul Lee, a en effet déclaré l'été dernier : « Revenge est une superbe marque, connue dans le monde entier. On n'exclut pas de refaire quelque chose autour d'elle. »

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © ABC

A savoir...

Si le manoir des Grayson vous a fait rêver, inutile de parcourir les Hamptons, au nord de Long Island, dans l'état de New York, à sa recherche. La série s'est tournée en Californie, près de Los Angeles, dans les studios Raleigh Manhattan Beach ! Le manoir était construit sur un plateau, la maison d'Emily sur un autre. Cette dernière jouxtait le bar de Jack, de sorte qu'on pouvait accéder de l'un à l'autre via une simple porte.

Fiche technique

Genre : *Drame.*
Créateur : *Mike Kelley.*
Nombre d'épisodes : *4 saisons, 89 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (21 septembre 2011-10 mai 2015).*
Distribution : *Emily VanCamp (Emily Thorne / Amanda Clarke), Madeleine Stowe (Victoria Harper-Grayson), Gabriel Mann (Nolan Ross)...*

Le pitch

Le père d'Amanda Clarke est condamné à tort pour un acte terroriste. Il meurt en prison. Amanda revient dans son ancienne ville, décidée à se venger sous le nom d'Emily Thorne.

SCANDAL (ABC)

SCANDALEUSEMENT BON !

A savoir...

A l'image du personnage qu'il incarne (le président Fitzgerald Grant), Tony Goldwyn (à droite, avec Patrick Swayze) vient d'une lignée prestigieuse. Son grand-père, Samuel Goldwyn, est l'un des producteurs les plus célèbres de l'histoire, fondateur des studios Paramount et MGM (Metro Goldwyn Mayer). L'une des grands-mères de Tony a participé à l'écriture du scénario du mythique « Autant en emporte le vent » (1939) de Victor Fleming, avec Vivien Leigh et Clark Gable. D'aucuns diront qu'il est plus facile, dans ces conditions, de se faire une place dans le 7e art... Tony Goldwyn s'y était fait un prénom en interprétant le méchant Carl Bruner dans le film « Ghost » (1990) avec Patrick Swayze, Demi Moore et Whoopi Goldberg. Autre long-métrage ayant arraché beaucoup de larmes aux (télé)spectatrices.

Fiche technique

Genres : *Drame, série politique.*
Créateur : *Shonda Rhimes.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 85 épisodes de 41 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (5 avril 2012-en cours).*
Distribution : *Kerry Washington (Olivia Pope), Guillermo Diaz (Huck Finn), Darby Stanchfield (Abby Whelan), Katie Lowes (Quinn Perkins), Tony Goldwyn (Fitzgerald Grant), Jeff Perry (Cyrus Beene), Bellamy Young (Mellie Grant)...*

Le pitch

Experte en relations publiques, Olivia Pope s'occupe de gérer les situations de crise avec une équipe regroupant tous les talents (avocat, hacker, détective...). Le président des USA, Fitzgerald Grant, fait appel à ses services. Un scandale peut en cacher un autre...

LE CÔTÉ SOMBRE DE LA POLITIQUE AMÉRICAINE DÉVOILÉ AU GRAND JOUR PAR UNE SPÉCIALISTE DES SITUATIONS DE CRISE. TELLE EST LA TRAME DE « SCANDAL », LA SÉRIE À VOIR POUR TOUT ADEPTE DE LA FAMEUSE THÉORIE DU COMPLOT.

Tous pourris en politique ? Oui mais vous n'imaginez pas à quel point ! Tel pourrait être le pitch de la série créée par Shonda Rhimes, celle qui a enfanté « Grey's anatomy » (ABC). Les aventures d'Olivia Pope et de ses « gladiateurs » - avocat, détective, hacker... - mettent à jour les terrifiants jeux de pouvoir qui se trament dans le bureau ovale de Washington. Et surtout en dehors. Du trucage des élections aux assassinats d'innocents - parce qu'ils en savaient trop -, tout y passe. Bienvenue au royaume de la corruption où les coups tordus sont la norme. Histoire d'intensifier la dramaturgie d'une fiction déjà explosive, Olivia Pope entretient une relation avec le président des Etats-Unis. Et c'est la fille de l'ex-patron du B613, une cellule ultra-secrète de la CIA chargée de s'occuper des sales besognes.

Pour incarner le personnage central, les producteurs ont hésité entre deux actrices afro-américaines, la sublime Gabrielle Union, compagne du basketteur du Miami Heat Dwyane Wade, triple champion NBA, et la bien-nommée Kerry Washington (39 ans), vue dans « She hate me », « Ray », « Les 4 Fantastiques » (ceux de 2005 et 2007), « Le Dernier roi d'Ecosse » et « Django Unchained ». Cette dernière a décroché le rôle tant convoité mais imposé une condition : que le président des Etats-Unis ne soit pas noir, comme elle ! Très proche de Barack Obama, qui s'apprête à quitter ses fonctions, la comédienne new-yorkaise ne voulait pas que le binôme de « Scandal » prête à confusion. Cet obstacle facilement enjambé, Kerry Washington s'est aisément glissée dans la peau de l'héroïne. Elle incarne à la perfection une Olivia Pope au caractère en acier trempé qui doit faire face à toutes les tempêtes. Pour créer ce personnage, Shonda Rhimes s'est ouvertement inspirée de Judy Smith, qui est d'ailleurs co-productrice exécutive de la série. Avant d'occuper ce poste, elle officiait comme consultante en management de crise. Elle avait notamment officié auprès de Monica Lewinsky après la révélation de sa liaison avec le président américain Bill Clinton en 1997. La femme de ce dernier fait actuellement campagne, dans le camp démocrate, pour occuper le fauteuil que s'apprête à quitter Barack Obama (duel à venir contre le volcanique Donald Trump). On appelle cela boucler la boucle. Récompensée à de nombreuses reprises (2 Emmy Awards sur 6 nominations), « Scandal » est hélas appelée à s'arrêter très prochainement, selon le souhait de Shonda Rhimes qui a déclaré en novembre dernier : « Je pensais que « Grey's anatomy » durerait une saison ou deux mais tout a changé et désormais, je ne sais pas quand ça s'arrêtera. Ce qui n'est pas le cas pour « Scandal ». Je sais exactement où ça a commencé et où ça finira. La relation Fitz-Olivia ne peut pas durer éternellement. Ce n'est pas une série qui s'étirera sur huit ou dix saisons. J'ai décidé de sa longueur et de la façon dont tout ça s'achèvera. » Sachant que la diffusion de la saison 5 venait de s'achever outre-Atlantique au moment où nous écrivions ces lignes, le show devrait se conclure d'ici deux ans (au mieux ?). Deux saisons à écarquiller les yeux en se demandant si vraiment, les politiques emploient des méthodes aussi scandaleuses. Et mènent la vie dissolue qui va avec... Bon, une lecture quotidienne de la presse la plus sérieuse suffit pour comprendre que tout cela ne relève pas totalement de la fiction. Etouffer un scandale, c'est tout un art ! Certains le maîtrisent beaucoup mieux que d'autres. Ou alors, il y a une Olivia Pope dans le coin. Mariée à un ancien joueur de football américain, Nnamdi Asomugha, Kerry Washington attend son deuxième enfant (sa fille Isabelle est née en avril 2014), ce qui pourrait inciter la chaîne ABC à repousser la diffusion de la saison 6 à janvier 2017. Commençant à mi-saison, elle pourrait contenir moins d'épisodes, comme la saison 3 (18). « Scandal » a obtenu le meilleur rating de ABC depuis « Lost » (2004-10). Elle marquera l'histoire, ne serait-ce que la présence d'une actrice noire dans le rôle principal. Une rareté. On vous renvoie au dossier que nous avions publié dans notre deuxième numéro sur les séries (« Les femmes noires au pouvoir »).

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © ABC, PARAMOUNT PICTURES

SEINFELD (NBC)

LE QUOTIDIEN DE QUATRE NEW-YORKAIS TOUT À FAIT BANALS A FAIT SE TORDRE DE RIRE LES AMÉRICAINS PENDANT NEUF ANS.

Les plus grands succès naissent souvent d'une idée simple. Dans le cas de « Seinfeld », élu meilleur programme de tous les temps aux Etats-Unis en 2002, le succès est même venu de rien. C'est ainsi que son co-créateur, le comique Jerry Seinfeld, a défini la série : « A show about nothing. » Une série à propos de rien. La force de ce rien est justement là : tout le monde peut s'identifier aux protagonistes de « Seinfeld ». Aucun n'est très beau, très fort, très intelligent ou très vertueux. Au contraire. Les défauts des quatre amis new-yorkais mis en scène par le show de NBC sont sans cesse mis en avant, au point d'en devenir drôles. Il y a donc Jerry, comédien de stand-up « capable d'observer le chaos autour de lui sans jamais en faire partie », comme l'a décrit son interprète. Il semble être le plus normal de la bande, sauf que ses névroses ressurgissent fréquemment, l'empêchant d'avoir une vie amoureuse normale et révélant un côté maniaque. A ses côtés, on trouve Elaine, aussi intelligente et féministe que... victime de la gent masculine. Le meilleur ami de Jerry, George, est petit, moche et chauve mais surtout peureux et amoral. Enfin, il y a Kramer, le voisin totalement déjanté qui passe son temps à squatter dans l'appartement du héros.

Cette belle brochette de losers cultive à la perfection l'humour new-yorkais, fait d'auto-dérision et de cynisme. La plupart du temps, leurs mésaventures inspirent des sketches à Jerry. Celles-ci sont liées à la vie de tous les jours, celle que partagent la plupart des gens. Les petits soucis au restaurant, la queue au supermarché ou au cinéma, les disputes avec l'employeur... Tout cela rend la série on ne peut plus crédible. Avec, cerise sur le gâteau, une absence totale de morale, défaut trop souvent répandu dans les productions américaines. De 1994 à 98, le programme de NBC a systématiquement terminé avec l'une des deux meilleures audiences de l'année aux Etats-Unis. Le problème, c'est qu'il n'a pas rencontré le même succès en France. La faute à un doublage éloigné des voix originales mais également à une traduction assez approximative. Dommage car ce parent de « Friends » qui maniait le même humour que les Nuls d'Alain Chabat aurait certainement rencontré son public dans nos contrées s'il avait été un peu plus bichonné. Il n'est évidemment pas trop tard pour découvrir la série. L'humour n'a pas vieilli et certains acteurs ou actrices devenus depuis des stars (Courteney Cox, Marcia Cross, Peter Krause, Denise Richards, etc.) y ont fait leurs premiers pas. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © NBC

A savoir...

Récompensé de trois Emmy Awards pour son interprétation de Cosmo Kramer, Michael Richards s'est lancé dans le stand-up, à l'image de son ami Jerry Seinfeld. Jusqu'au 17 novembre 2006. Alors qu'il se produit à The Laugh Factory, à Los Angeles, l'acteur est interrompu par l'arrivée tardive et bruyante d'une vingtaine d'individus. Excédé, il les insulte en employant à plusieurs reprises des termes racistes. Le dérapage fait le bonheur de la presse à scandales et scelle sa carrière d'humoriste. Quelques semaines plus tard, il annonce qu'il abandonne le stand-up pour prendre « une retraite spirituelle »...

Fiche technique

Genre : *Comédie.*
Créateurs : *Larry David, Jerry Seinfeld.*
Nombre d'épisodes : *9 saisons, 180 épisodes de 23 minutes.*
Diffuseur US : *NBC (5 juillet 1989-14 mai 1998).*
Distribution : *Jerry Seinfeld (Jerry Seinfeld), Julia Louis-Dreyfus (Elaine Benes), Michael Richards (Cosmo Kramer), Jason Alexander (George Costanza)...*

Le pitch

La vie de Jerry, George, Elaine et Kramer, quatre amis new-yorkais.

SEX AND THE CITY (HBO)

GIRLS JUST WANNA HAVE FUN !

QUAND QUATRE NEW-YORKAISES BIEN DIFFÉRENTES DÉVOILENT LEURS AVENTURES SEXUELLES, LES HOMMES RESTENT BOUCHE BÉE...

Qu'on soit vieux jeu, anti-féministes, macho ou quoi que ce soit, force est de reconnaître qu'il y a eu un avant et un après-« Sex and the city ». Avant, la femme était l'objet du désir, au mieux. Depuis, personne n'ignore que ces dames ont autant de pulsions, de fantasmes et d'imagination au lit que les hommes. A l'origine était Candace Bushnell, « innocente » romancière débarquée à New York à la fin des années 70. Très rapidement, elle devint un pilier de la jet-set de Manhattan, fréquentant avec assiduité le Studio 54, haut lieu de débauche.

Quand, en 1994, le rédacteur en chef du « New York Observer » lui demande de tenir une chronique sur ce dont elle et ses amies parlent, elle la baptise « Sex and the city ». Elle se crée un alter ego, Carrie Bradshaw, avec les mêmes initiales, exerçant le même métier, accompagné de trois autres trentenaires célibataires : Charlotte York, Miranda Hobbes et Samantha Jones. Quatre personnages aux caractères bien différents mais unis dans la difficulté pour rencontrer l'âme sœur tout en assumant une sexualité débridée.

La chronique de Candace Bushnell acquit très vite une grande renommée. Elle lui a valu d'être portée à l'écran par Darren Starr avec Sarah Jessica Parker dans le rôle principal. Pendant six saisons et deux films, le quatuor a fait tourner les têtes de Manhattan. Et ouvert les esprits trop étroits. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © HBO

A savoir...

Dans le premier film, Samantha fut priée d'aller vivre à Los Angeles car les autres actrices ne supportaient plus Kim Cattrall. Dans le second, Samantha doit se marier avec un cheick d'Abu Dhabi. Les copines sont confrontées à un choc culturel. Le traitement de celui-ci fut condamné par les médias qui décrivirent ce film comme raciste et anti-islam.

Fiche technique

Genres : *Comédie, drame.*
Créateur : *Darren Star.*
Nombre d'épisodes : *6 saisons, 94 épisodes de 30 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (6 juin 1998-22 février 2004).*
Distribution : *Sarah Jessica Parker (Carrie Bradshaw), Kristin Davis (Charlotte York), Cynthia Nixon (Miranda Hobbes), Kim Cattrall (Samantha Jones), Chris Noth (Mr Big), Willie Garson (Stanford Blatch), Ben Weber (Skipper Johnson), David Eigenberg (Steve Brady)...*

Le pitch

Quatre amies new-yorkaises célibataires parlent librement des hommes, du couple, du sexe...

GRAND FORMAT

TWIN PEAKS

(ABC-SHOWTIME)

LA SÉRIE DES SÉRIES

Fiche technique

Genres : *Policier, drame, fantastique, soap.*
Créateurs : *Mark Frost, David Lynch.*
Nombre d'épisodes : *2 saisons, 30 épisodes de 45-90 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (12 avril 1990-en cours).*
Distribution : *Kyle MacLachlan (Dale Cooper), Michael Ontkean (Harry S. Truman), Mädchen Amick (Shelly Johnson), Dana Ashbrook (Bobby Briggs), Richard Beymer (Benjamin Horne), Lara Flynn Boyle (Donna Hayward), Sherilyn Fenn (Audrey Horne)…*

EN 1990, DAVID LYNCH ET MARK FROST CASSENT TOUS LES CODES DES SÉRIES TÉLÉ EN CRÉANT « TWIN PEAKS ». LA PASSION GÉNÉRÉE PAR CETTE INNOVATION A PERMIS À L'ESPRIT DE LA SAGA DE SURVIVRE À UNE ANNULATION RAPIDE : ELLE VA RENAÎTRE VINGT-CINQ ANS PLUS TARD.

« Twin Peaks », c'est une affaire de passions. Passion entre ses deux créateurs qui se sont réunis pour créer une histoire originale. Passion autour de la série qui fait que, vingt-cinq ans plus tard, le projet d'une troisième saison a créé un enthousiasme incroyable. Passion de David Lynch pour sa saga, qui a poussé le réalisateur et scénariste à produire un film pour conclure l'intrigue lorsqu'elle s'est subitement arrêtée. Au tout début de l'histoire, il n'est pourtant question que de… Marilyn Monroe ! Warner Bros veut en effet tirer un film du livre à succès « Goddess » consacré à la star des années 50-60. Pour cela, le studio fait appel à David Lynch. Nous sommes dans les années 80 et ce dernier vient de signer les scénarii de deux gros succès cinématographiques, « The Elephant man » (1980) et « Blue Velvet » (1986). Il collabore avec Mark Frost qui a écrit pendant trois ans les aventures de la série « Hill Street Blues » (NBC). Le projet est finalement recalé par Warner Bros mais une amitié est née et elle donnera bientôt naissance à un mythe. Le duo s'attaque ensuite à l'élaboration de « One Saliba Bubble » avec Steve Martin, qui finit à son tour dans une voie de garage. L'agent de David Lynch, Tony Krantz, lui suggère alors de créer une série : « Tu devrais faire quelque chose sur la vie en Amérique, montrer la façon dont tu la voies, comme tu l'as fait avec « Blue Velvet » », lui aurait-il dit. Lynch situe immédiatement l'action dans une petite ville. Il en parle à Frost qui se voit bien raconter « une histoire à la Charles Dickens avec beaucoup de vies qui se croisent à l'infini dans un espace restreint ».

Les deux amis imaginent tourner dans les grandes plaines du centre du pays et titrer leur série « North Dakota ». Sauf que… « Nous étions chez DuPar 's, raconte David Lynch, un coffee shop à l'angle de Laurel Canyon et de Ventura, à Los Angeles. Et soudain, avec Mark, nous avons eu l'image d'un corps enveloppé dans du plastique, échoué sur la berge d'un lac. » Finalement, le décor se doit d'être montagneux. Adieu le Dakota, bonjour l'état de Washington, situé au nord-ouest des Etats-Unis. « Nous avons réfléchi à ce projet qui mé-

langeait une enquête policière et un soap opera, poursuit Lynch. L'idée d'une histoire à épisodes qui continuerait longtemps me plaisait. Nous avons dessiné la carte de la ville. Nous savions où était située chaque chose et cela nous a aidés à déterminer l'atmosphère qui y régnait et ce qui pouvait s'y produire. Les personnages se sont alors introduits d'eux-mêmes dans l'histoire. Nous savions qu'il y avait une vieille scierie à cause du lac. Ça nous a pris un certain temps avant d'essayer de résoudre l'énigme. Il fallait qu'on connaisse la ville avant d'établir une liste de suspects. C'est seulement après que nous eûmes fait la connaissance des habitants de Twin Peaks que l'identité du meurtrier s'est révélée d'elle-même. »

LE SCÉNARIO ÉCRIT EN DIX JOURS !

En 1988, Lynch et Frost présentent leur projet aux pontes de la chaîne ABC, en pleine grève des scénaristes. L'entretien dure dix minutes, le duo n'ayant que le croquis de la ville et l'ébauche de concept à présenter à Chad Hoffman, patron des programmes. L'idée d'une série associant les genres soap opera et policier plaît à ce dernier, qui donne son feu vert à un pilote. Durant les trois mois qui suivent, Lynch et Frost enchaînent les discussions, lancent des idées, les explorent, reviennent en arrière. Quand les grandes lignes de l'histoire sont définies, il ne leur faut que dix jours pour rédiger le scénario. « En 21 jours de tournage ultra-rapide, par un temps glacial, le film était dans la boîte, se souvient David Lynch. Je n'arrivais pas à croire que j'avais pu réaliser 93 minutes de film en si peu de temps, même si les journées avaient été très longues. »

Le pilote est diffusé le dimanche 8 avril 1990 à 21h. Trente-cinq millions d'Américains, soit un tiers de l'audience nationale, sont devant leur téléviseur. Ils attendent de découvrir le feuilleton que la critique, dithyrambique et avec une démesure très américaine, qualifie de « jamais vu sur Terre ». C'est un carton... sauf auprès des patrons de ABC qui n'apprécient pas trop l'esprit très subversif du show pour une heure de grande écoute. A l'époque patron des créations de la chaîne (avant d'en devenir le président quelques années plus tard), Bob Iger doit se battre pour que l'essai soit transformé en série. Il suggéra à ses supérieurs de faire visionner le pilote à des jeunes pour observer leur réaction. Ce fut là aussi l'unanimité. ABC accepte alors d'acheter sept épisodes pour 1,1 M$.

L'enquête de Dale Cooper sur le meurtre de Laura Palmer à Twin Peaks va pouvoir se développer, continuer à faire remonter à la surface des secrets enfouis, mettre à jour les doubles vies de la communauté. Dès le pilote, David Lynch et Mark Frost donnent le ton du programme avec de l'humour, du délire, de l'irrationnel, de l'angoisse et même du fantastique. Un mélange détonnant qui fit dire à Dana Ashbrook, qui jouait Bobby Briggs, que cette fiction était une sorte de « Happy Days » passé au vitriol, où Richie Cunningham songerait au suicide et où Fonzie serait un dealer. « Nous avons essayé de renouveler le soap du soir dans le même sens que « Hill Street Blues » l'avait fait avec le genre policier dix ans plus tôt, a expliqué Mark Frost. David y a ajouté une touche de surréalisme. »

TWIN PEAKS (ABC-SHOWTIME)

A savoir...

L'histoire a été racontée par l'homme d'affaires Jules Haimovitz et n'a jamais été confirmée par les principaux intéressés mais elle est révélatrice de l'impact de « Twin Peaks » dans le monde du début des années 90. A l'époque président d'une U.R.S.S. sur le point de voler en éclats, Mikhaïl Gorbatchev aurait contacté son homologue américain George Bush pour qu'il demande à David Lynch qui était le meurtrier de Laura Palmer ! En dépit des pressions présidentielles, le créateur de la série refusa de lâcher le morceau...

DES BÂTONS DANS LES ROUES POUR LA DEUXIÈME SAISON

Surréaliste, c'est également ce qui pourrait définir la situation dans laquelle se retrouve David Lynch à cause d'une clause prévue dans son contrat. En effet, alors qu'il était parti pour ne pas dévoiler tout de suite l'identité du meurtrier de Laura Palmer, il est contraint de tourner cette fameuse scène pour les besoins du marché européen ! Les dirigeants de ABC avaient dans l'idée de vendre le pilote avec cette fin en tant que téléfilm sur ce qui était, avant l'invention d'Internet, un Vieux continent très lointain. « Cette fin a été réalisée pour la version vidéo vendue sur le marché européen et offre une conclusion à l'histoire, explique Lynch. Lorsque j'ai signé mon contrat, qui était très épais, je ne savais pas que je m'engageais à cela. C'est ma faute si je n'ai pas fait attention à ce que je signais ! Les Américains, assez stupidement, croient toujours que l'Europe est aussi loin que la planète Mars et ABC a pensé que jamais personne n'entendrait parler de cette fin fermée. Au milieu du tournage, on m'a rappelé que je devais la filmer. J'avais déjà un plan de travail extrêmement serré et je ne voyais pas comment j'aurais le temps de m'y consacrer, ni même de l'imaginer. Et tout à coup, étrangement, une idée m'est venue à l'esprit. La compagnie de production m'a laissé toute liberté tant ses dirigeants étaient impatients que je la tourne pour que l'histoire paraisse terminée. Cela a pris très peu de temps, nous avons eu un jour supplémentaire de tournage en revenant à Los Angeles pour les plans de la fin avec le nain,

Laura Palmer, le rêve et la danse. Personnellement, j'adore ces quatre minutes de film. » Le réalisateur de « Mulholland Drive » les adore tellement, ces quatre minutes, qu'il les a recyclées à la fin du deuxième épisode, dans le rêve de Cooper où les acteurs jouent à l'envers. Un effet qui donne une élocution assez inquiétante aux personnages et un côté hallucinant à la scène... Cette façon qu'ont Lynch et Frost de provoquer un enchevêtrement de situations à travers de nombreux personnages semble toutefois lasser le téléspectateur de l'époque qui, il est vrai, doit attendre une semaine entre chaque épisode. Difficile de se rappeler de tout, d'où une tendance à lâcher « Twin Peaks ». Cinquième meilleure audience de ABC durant ses premiers épisodes, la série rétrograde à la vingt-huitième en trois mois. La chaîne songe à l'arrêter mais se contente finalement de réduire la voilure : treize épisodes pour la deuxième saison, à 900 000 $ chacun. Vingt-deux seront mis en boîte. Durant l'été 1990, la série est rediffusée, histoire de ne pas laisser le soufflé retomber. En septembre, elle récolte quatorze nominations aux Emmy Awards, un record, même si seulement deux lui reviennent.
La deuxième saison débute le dimanche 30 septembre avec un épisode spécial de deux heures. Le souci, c'est que ABC a décidé que la suite serait diffusée non pas le jeudi, comme habituellement, mais le samedi, en concurrence avec les programmes sportifs. Un premier coup de massue. Les bandes-annonces « Qui a tué Laura Palmer ? » sont diffusées très régulièrement jusqu'au 10 novembre. Ce jour-là, l'identité du tueur est révélée. Un deuxième coup de massue. Déçue par cette révélation plutôt hâtive, une partie du public lui tourne le dos. Le troisième coup de massue survient durant l'hiver 1990-91 avec la guerre du Golfe. L'opération « Tempête du désert » débute en janvier et monopolise l'attention du pays. Les épisodes de « Twin Peaks » sont diffusés au compte-gouttes, parfois avec plusieurs semaines d'intervalle, quand l'information le permet. Une véritable torture pour Lynch : « Tout s'est à peu près bien passé pendant la première saison mais pour la seconde, ABC a choisi des créneaux de diffusion incohérents. Et puis ils ont interrompu la diffusion des six derniers épisodes *(ndlr : entre le samedi 16 février et le jeudi 28 mars 1991).* Vous êtes à la merci des points d'audience, c'est triste. Nous avons organisé une conférence de presse pour mobiliser les fans. Ils ont été fantastiques. Jamais je ne me serais douté de l'ampleur du phénomène, ni de l'imagination des fans de « Twin Peaks ». »

UN GÉNIE INNOVANT ET INÉGALÉ

La légende raconte que les dirigeants de ABC ont vu arriver sur leur bureau des poupées enveloppées dans du plastique, porteuses du message « Ne tuez pas Laura Palmer une seconde fois ». Quatre épisodes sont programmés entre le 28 mars et le 19 avril. Puis plus rien jusqu'au lundi 10 juin, jour où les deux derniers sont diffusés. Evidemment, dans la foulée de ce fiasco, ABC annonça l'annulation de la série. Mais il en fallait plus pour décourager David Lynch qui déclara : « J'aime le monde de « Twin Peaks ». J'aime vraiment beaucoup cet endroit. » Au point de produire un film, « Twin Peaks, Fire walk with me », qui raconte les sept derniers jours de la vie de Laura Palmer. Et de revenir vingt-cinq ans plus tard avec une troisième saison au casting prometteur (Monica Bellucci, David Duchovny, Naomi Watts, Kyle MacLachlan qui effectue son come-back après un passage par la case « Desperate Housewives »...).
Comme l'a écrit Caroline Veunac dans « Vanity Fair », David Lynch est un génie et ce génie n'a pas fini de s'exprimer. « Le génie de « Twin Peaks » est certes d'avoir mis les potentialités stylistiques du cinéma au service de la télé mais il tient aussi et surtout au redéploiement des spécificités de la narration sérielle dans des directions inexplorées. « Twin Peaks » s'empare des références télévisuelles de Lynch, dont l'enfance a été bercée par les soaps et les séries noires des années 50, pour les tordre (et proposer) une vision moins idéalisée de l'*american way of life*. Codes du polar, clichés de la sitcom, ficelles du mélo... Plutôt que de rejeter en bloc le langage de la série traditionnelle, Lynch et Frost le poussent à son paroxysme, jusqu'à l'absurde (« Twin Peaks » est une série très drôle), le décalage (« Twin Peaks » est une série très troublante), la terreur (« Twin Peaks » est une série très flippante). A la clé : la création d'une sensation d'étrangeté au cœur du décor le plus familier qui soit. Pour David Lynch, c'est l'occasion de creuser des motifs qui lui sont chers, le double féminin, la question du territoire, le désir inassouvi, les âmes qui ne trouvent pas le repos... Et d'importer dans la lucarne, avec le concours inestimable du compositeur Angelo Badalamenti, son génie de la forme. D'une beauté plastique à couper le souffle, quand la plupart des séries de l'époque ne se souciaient guère de mise en scène, « Twin Peaks » mêle l'influence picturale d'un Edward Hopper à une sensorialité du moindre détail, l'œil de la caméra transformant l'objet le plus commun en indice d'une réalité cachée et frémissante. En s'autorisant à imposer à la télé cette vision d'auteur radicale, exécutée avec un souci inédit de la réalisation, « Twin Peaks » ouvre la voie à l'émergence d'une fiction sérielle plus innovante qui s'épanouira avec l'âge d'or des années 2000, des « Soprano » à « Six Feet Under ». Avec ses personnages, lieux, objets fétiches (l'agent du FBI Dale Cooper, la femme à la bûche, le dîner, le cherry pie...), elle inaugure aussi l'ère des séries à clés. Devenue phénomène culturel, « Twin Peaks » est souvent citée sous forme de clin d'œil dans les séries qui l'ont suivie, voire pastichée le temps d'un épisode (« Les Simpson », « Enquêteur malgré lui »). L'influence est parfois plus profonde. Quelles sont ses grandes héritières ? » Réponse : il n'y en a pas car le génie lynchien est inégalable ! ■

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © ABC, SHOWTIME

Le pitch

Le cadavre de Laura Palmer, une lycéenne, est retrouvé emballé dans un sac sur une berge à Twin Peaks, au nord-ouest des Etats-Unis. L'agent spécial du FBI Dale Cooper mène l'enquête.

SIX FEET UNDER (HBO)

UN ENTERREMENT DE PREMIERE CLASSE

PENDANT CINQ ANS, « SIX FEET UNDER » A BOUSCULÉ LES CODES ET LES TABOUS POUR S'IMPOSER COMME UNE SÉRIE MAJEURE. BRILLANTE ET DRÔLE, LA SAGA D'UNE FAMILLE PROPRIÉTAIRE D'UNE ENTREPRISE DE POMPES FUNÈBRES A CONTRIBUÉ À LA GLOIRE DE HBO.

Toute bonne série est régie par des codes immuables et des repères visuels. Pendant cinq ans, de 2001 à 2005, les 63 épisodes de cette saga familiale particulièrement intelligente ont débuté par un rite, immuable. Le décès (drôle, étonnant, violent...) d'une personne dont l'entreprise des pompes funèbres Fisher and Sons s'occupe par la suite. La série de HBO plonge le téléspectateur dans le quotidien des membres de la famille dont on suit les tourments, soubresauts, joies et peines. Si la mort hante chaque épisode, cette fiction est loin d'être un show macabre ou déprimant. Au contraire ! Brillamment conçue par Alan Ball (son créateur) et Alan Poul (son producteur), « Six Feet Under » - littéralement « Six pieds sous terre » - est un spectacle décapant, iconoclaste, où l'humour noir apporte, contre toute attente, une vraie touche de légèreté dans le traitement des sujets les plus sérieux. Bousculant les tabous, les auteurs ont abordé de front mais avec une grande subtilité la mort, la maladie, l'amour à un âge avancé, l'homosexualité, les affres de l'adolescence ou encore les problèmes psychiatriques. Ici, le thème de la mort est avant tout l'occasion de sonder les âmes et d'explorer la complexité des rapports familiaux. Dès le pilote, les Fisher sont confrontés au drame de la disparition de Nathaniel Fisher Sr, propriétaire de l'entreprise funéraire familiale, au cours d'un violent accident de la route. Les téléspectateurs suivent le parcours de Ruth, veuve digne et éplorée qui, petit à petit, va reprendre goût à la vie, et celui des trois enfants.

Nathaniel (Nate, Peter Krause), le fils aîné, s'était éloigné de la famille. Il va devoir reprendre l'affaire avec son frère. David (Michael C. Hall, très loin de son rôle dans « Dexter ») est un enfant modèle tourmenté par une homosexualité qu'il a du mal à assumer. Claire, la fille cadette, porte le souffle de la vie : c'est une adolescente de 17 ans aux prises avec les interrogations des jeunes femmes de son âge mais avide d'expériences nouvelles et insolites. Sous ses airs frondeurs, elle cherche, comme ses frères, à s'intégrer au cercle familial. Nate est le personnage central du clan, celui auquel il est le plus facile de s'identifier. Comme les téléspectateurs, il doit se familiariser, au début de la série, avec les rites du secteur d'activité dans lequel baignent les Fisher. Il lui faut aussi renouer avec sa mère, son frère et sa sœur. Sensible sous des airs parfois bravaches, il se révèle finalement assez proche de Claire, sa cadette. Les scénaristes ont pris un malin plaisir à lui infliger des coups du sort. Jusqu'à une issue dramatique... Les auteurs ont aussi pris soin de suivre l'évolution de chaque personnage avec sensibilité et acuité. La figure du père est utilisée comme contrepoint narratif et permet de porter un regard distancié. Nathaniel Sr est un personnage récurrent qui revient hanter ses proches, ponctuant les scènes de commentaires sarcastiques.

LA MORT, OMNIPRÉSENTE

En racontant les turpitudes d'une entreprise funéraire, les auteurs ont voulu s'attaquer frontalement au thème de la mort. Ici, la Grande Faucheuse agit comme un révélateur. C'est une ombre planante, toujours présente, ne serait-ce que par la figure du père. La mort est aussi un business. Le show traite en profondeur les affaires de l'entreprise funéraire, mise en difficulté par le décès du propriétaire et la concurrence acharnée d'une grande chaîne. Comme dans la vie des personnages, il est encore question de survie et de transmission. Ce sujet est souvent traité avec finesse et subtilité. Mais aussi, parfois, avec un humour décapant ou énormément de cynisme. Succès avant tout critique (le succès populaire n'a pas été au rendez-vous), « SFU » a remporté de très nombreuses récompenses, dont sept Emmy Awards. A l'exception de quelques amateurs avertis, le public français n'a pas croqué dans les aventures des croque-morts américains. ■

TEXTE CYRILLE PAC **PHOTOS** © HBO

A savoir...

Le créateur et scénariste de la série, Alan Ball, était directement touché par le thème de la mort. A 13 ans, il fut victime d'un accident de la route qui coûta la vie à sa sœur. Son père décéda par la suite. On retrouve, notamment dans le premier épisode, l'ombre de ces événements tragiques. « Le lien avec la façon dont Nate perd son père est clair. Je crois que j'ai pu exorciser une petite partie de ma peur de la mort en admettant qu'elle existait », déclara-t-il en 2004.

Fiche technique

Genre : *Drame.*
Créateur : *Alan Ball.*
Nombre d'épisodes : *5 saisons, 63 épisodes de 55 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (3 juin 2001-21 août 2005).*
Distribution : *Peter Krause (Nathaniel Samuel Fisher Junior), Michael C. Hall (David Fisher), Frances Conroy (Ruth O'Connor-Fisher), Lauren Ambrose (Claire Fisher), Rachel Griffiths (Brenda Chenowith), Jeremy Sisto (William Chenowith)...*

Le pitch

Le quotidien des Fisher, une famille à la tête d'une entreprise de pompes funèbres à Los Angeles, fondée par Nathaniel qui meurt lors du tout premier épisode.

SOUTH PARK (COMEDY CENTRAL)

LE MONDE !

IRRÉVÉRENCIEUSE ET OUTRANCIÈRE À SOUHAIT, LA SÉRIE DE TREY PARKER ET MATT STONE FRACASSE LA TERRE ENTIÈRE PAR L'INTERMÉDIAIRE DE QUATRE ENFANTS. CAR C'EST BIEN CONNU, C'EST DE LEUR BOUCHE QUE SORT LA VÉRITÉ !

Il fallait être culotté pour se lancer dans un cartoon à l'humour corrosif alors que les Simpson régnaient déjà en maîtres incontestés sur la planète ! Pourtant, Trey Parker et Matt Stone n'ont jamais douté d'eux, ni de leurs quatre garçons (absolument pas) pleins d'avenir, Stan Marsh, Kyle Broflovski, Eric Cartman et Kenny McCormick. Il était clair, à leurs yeux, que pour se différencier du show de Matt Groening qui faisait le bonheur de la chaîne Fox, il fallait adopter un ton beaucoup plus trash et cynique. « Beavis et Butt-Head » avait montré la voie sur MTV dans la première moitié des années 90.

Il faut d'ailleurs savoir que Parker et Stone repoussèrent les avances de MTV qui leur aurait certainement demandé d'édulcorer la fiction et ses personnages afin de plaire à un public plus jeune. Le tandem opta pour Comedy Central où la censure est quasiment inexistante. Heureusement, d'ailleurs, car le premier épisode, « Cartman passe un examen anal », annonce d'entrée la couleur !

Si cette entame en fanfare faillit entraîner l'arrêt immédiat de la série - le public féminin présent à l'avant-première avait crié au scandale -, sa diffusion sur Internet fut couronnée de succès. Succès qui ne s'est pas démenti depuis dix-neuf ans et qui devrait se prolonger pour encore au moins trois années. Trois années de plus à s'arracher les cheveux pour les Ligues de toutes sortes, notamment celles de vertu et les associations bien-pensantes... Celle œuvrant pour la défense de la communauté noire fut horrifiée en comptant le nombre de fois où le mot « Négro » était prononcé dans la saison 11 (43 !). De toute façon, Parker et Stone se nourrissent des polémiques. Ils aiment y répondre à travers des épisodes toujours plus trash. La violence du propos n'a d'égale que le minimalisme des graphismes. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © COMEDY CENTRAL

A savoir...

Des militants pour une télévision dénuée de programmes violents ont écrit un jour que « South Park (était) dangereux pour la démocratie ». Rien que ça !

Fiche technique

Genre : *Comédie, animation.*
Créateurs : *Trey Parker, Matt Stone.*
Nombre d'épisodes : *19 saisons, 263 épisodes de 20 minutes.*
Diffuseur US : *Comedy Central (17 août 1997-en cours).*

Le pitch

Stan Marsh, Kyle Broflovski, Eric Cartman et Kenny McCormick sont quatre enfants fréquentant une école primaire du Colorado. Derrière un humour choquant (non-sens, parodies, grivoiserie, scatologie, vulgarités, tout y passe), appuyé par les graphismes et les thèmes traités, se dessine une satire de la société américaine. Interdit aux enfants de moins de... euh... Pour adultes !

THE AFFAIR (SHOWTIME)

D'INFIDÉLITÉ

C'EST L'UN DES HITS ACTUELS DE SHOWTIME. « THE AFFAIR » EST L'UNE DES SÉRIES À SUIVRE, POUR SON ÉCRITURE, LA STRUCTURE DE SON INTRIGUE ET SES ACTEURS.

Le show de Sarah Treem - dont la vision de l'infidélité est superbement exploitée - parvient à accrocher le téléspectateur grâce à un registre original appuyé par une narration spécifique, à une époque où il faut redoubler d'imagination pour sortir du lot. Ici, la liaison extraconjugale et ses conséquences sur la vie des familles concernées créent de nombreuses ramifications qui lient les histoires des personnages. « The Affair » déroule son récit sous forme de flashbacks quand les héros sont entendus par la police dans une autre affaire, de meurtre celle-ci. Et leurs versions divergent... Treem (« House of cards »), aidée par Hagai Levi (« In Treatment »), envoûte son public en mélangeant et en brouillant très adroitement les pistes. Ce que chaque personnage fait dans ces flashbacks est très important car cela colore la perception que l'on peut avoir de lui. Ce retour en arrière peut le montrer plus courageux ou compréhensif. Chacun se dépeint de façon plus romantique ou apparaît plus présent, au lieu de passer pour un idiot distant. Mais dans cette série, ce sont encore les détails infimes qui nous parlent le plus. Quatre têtes d'affiche au casting : Dominic West (« The Wire »), Maura Tierney (« Urgences »), Ruth Wilson (« Luther ») et Joshua Jackson (« Fringe »), quatre excellents acteurs que l'on retrouve avec plaisir ! ■

TEXTE SYLVAIN PETIT
PHOTOS © SHOWTIME

A savoir...

Il y a des moments où un personnage agit d'une manière insensée. On trouve cela plutôt étrange avant de découvrir que c'est juste sa façon de se voir lui-même et que des éléments narcissiques sont venus biaiser la narration des événements. C'est l'atout d'une série devant laquelle les téléspectateurs se demandent ce qui est réel, ce qui n'est qu'un souvenir et ce qui, au final, constitue la vérité.

Fiche technique

Genre : *Drame.*
CréateurS : *Sarah Treem, Hagai Levi.*
Nombre d'épisodes : *2 saisons, 22 épisodes de 50-60 minutes.*
Diffuseur US : *Showtime (12 octobre 2014-en cours).*
Distribution : *Dominic West (Noah Solloway), Ruth Wilson (Alison Lockhart), Maura Tierney (Helen Solloway), Joshua Jackson (Cole Lockhart)...*

Le pitch

Un professeur, Noah Solloway, et une serveuse, Alison Lockart, se rencontrent sur la Côte Est des Etats-Unis. Ils entament une relation extraconjugale.

LES ESPIONS VENUS DU FROID

INSPIRÉE DE FAITS RÉELS, CETTE SÉRIE MET EN LUMIÈRE UNE TECHNIQUE D'INFILTRATION D'ESPIONS. ICI, DEUX AGENTS SECRETS SOVIÉTIQUES S'INSTALLENT SUR LE TERRITOIRE AMÉRICAIN AU TEMPS DE LA GUERRE FROIDE.

En juin 2010, dix personnes sont arrêtées aux Etats-Unis et une onzième à Chypre dans le cadre de l'opération « Ghost Stories » (Histoires fantômes). Une appellation qui désigne des agents dormants chargés de pénétrer et de s'intégrer dans un pays ennemi avant, un jour, d'infiltrer un organe pour obtenir et communiquer des renseignements. Après des années d'enquête, le FBI a révélé qu'au temps de la Guerre froide, l'U.R.S.S. avait envoyé plusieurs couples d'espions aux Etats-Unis mais également au Royaume-Uni, via le Canada. Ils y séjournaient quelque temps, histoire de renforcer la crédibilité de leur couverture. C'est cette histoire et son expérience personnelle qui ont poussé Joe Weisberg, ancien agent de la CIA, à se lancer dans le projet « The Americans » en 2012. Deux agents du KGB, rebaptisés Philip et Elizabeth Jennings, forment un couple lambda dans l'Amérique des années Ronald Reagan. Ils élèvent leurs deux enfants sans faire de bruit, jusqu'au jour où la « mère patrie » soviétique les sollicite. Ils doivent alors mener des missions de renseignement, de soutien ou de déstabilisation tout en préservant leur fausse identité. Regard critique sur une période troublée, le show de la chaîne FX s'est attiré les honneurs et les compliments. « Le Monde » a ainsi écrit : « Au fil des épisodes, la duplicité, qui est la qualité même des espions, s'immisce dans l'intimité du couple, au point de le faire exploser à la manière d'une bombe à fragmentation. La série avance en naviguant dans des eaux toujours plus troubles, ce qui la rend encore plus palpitante. » L'idée d'ancrer la série dans le passé n'a pas franchement travaillé Joe Weisberg. Pour lui, cela coulait de source : « Les gens ont été choqués mais pas plus marqués que cela par le scandale des agents dormants de 2010, tout simplement parce que nous ne sommes plus vraiment ennemis avec la Russie. La façon la plus simple d'appréhender ce qui s'est passé, pour la télévision, c'est de remettre ça dans le contexte de l'époque, pendant la Guerre froide. Initialement, je souhaitais situer la série dans les années 70 parce que j'aimais les coupes de cheveux et la musique de cette époque. Mais y avait-il une meilleure période que les années 80, avec Ronald Reagan parlant de l'empire du Mal ? » Cette ultime période de tensions entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S constituait le réceptacle idéal pour l'histoire de « The Americans ». La menace d'une Troisième guerre mondiale était omniprésente, de même que la peur de l'usage de l'arme nucléaire. Cela se ressent très bien. Les « Inrocks » estiment que le début de la saison « dénote un art consommé de l'équilibre entre le calme olympien qu'est la vie apparente d'Elizabeth et Philip, parfois l'ennui qui se profile, et le surgissement de moments de tension où l'adrénaline dévaste tout. » Deux autres saisons clôtureront la saga. Les Jennings finiront-ils par tourner le dos à « l'empire du Mal » ?

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** ©

A savoir...

Avant de devenir une espionne communiste, Keri Russell a commencé par travailler pour le symbole même du capitalisme : Mickey ! A l'âge de 15 ans, elle fut castée pour intégrer la troupe du All-New Mickey Mouse Club. Elle y resta de 1991 à 94, collaborant avec quelques futures vedettes comme Ryan Gosling, Christina Aguilera, Britney Spears et Justin Timberlake.

Fiche technique

Genres : *Espionnage, drame.*
Créateur : *Joe Weisberg.*
Nombre d'épisodes : *4 saisons, 52 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *FX (30 janvier 2013-en cours).*
Distribution : *Matthew Rhys (Philip Jennings), Keri Russell (Elizabeth Jennings), Noah Emmerich (Stan Beeman), Keidrich Sellati (Henry Jennings), Holly Taylor (Paige Jennings), Annet Mahendru (Nina Sergeevna Krylova), Susan Misner (Sandra Beeman)...*

Le pitch

Dans les années 80, un couple d'officiers du KGB, les services de renseignement de l'Union soviétique, s'installe aux Etats-Unis. Ils se présentent comme citoyens américains nés au Canada. Leur couverture tiendra-t-elle ?

THE BLACKLIST (NBC)

UN HEUREUX HASARD

CETTE SÉRIE ÉTAIT À UN STADE EMBRYONNAIRE DANS L'ESPRIT DE SON CRÉATEUR QUAND LA CAPTURE D'UN CRIMINEL TRÈS RECHERCHÉ PERMIT DE DÉFINIR LE PROFIL DU HÉROS, RAYMOND « RED » REDDINGTON. ON N'EST PAS LOIN DU « SILENCE DES AGNEAUX ».

L'histoire de « The Blacklist » s'est dessinée au soir d'un fait divers très médiatisé aux Etats-Unis : le 22 juin 2011, le criminel James J. « Whitey » Bulger, chef présumé de la branche de la mafia irlandaise basée à Boston, est arrêté dans son appartement californien. Cela faisait seize années qu'il était en fuite et presque douze ans que le FBI l'avait placé sur sa liste des dix fugitifs les plus recherchés, promettant la plus grosse récompense (2 M$) jamais offerte pour un criminel de droit commun en échange d'informations. Bulger était accusé d'avoir tué 19 hommes ou femmes et d'avoir commandité nombre de casses, d'extorsions et d'assassinats.

LE HÉROS QUI N'EN EST PAS VRAIMENT UN

Comme l'a révélé John Eisendrath au site collider.com, cet événement crée une étincelle dans l'esprit de Jon Bokenkamp. Elle permet la finalisation du projet « The Blacklist » : « L'idée, c'était de se demander ce qui se passerait si un homme comme Whitey Bulger retournait sa veste et disait : *« Je suis là. J'ai des règles que je veux vous voir suivre et si c'est le cas, je vous donnerai les noms des personnes avec qui j'ai travaillé durant les vingt ans de ma cabale. »* L'idée de la série existait déjà mais il y a eu une influence du monde réel, qui l'a aiguillée dans la bonne direction. Comment peut-on mettre un type en qui on n'a pas confiance au centre d'une série, afin qu'il aide à retrouver des criminels ? Et ce n'était que l'exemple d'une personne dans le monde réel. Tout cela a relevé d'un véritable concours de circonstances, on pensait à quelque chose et un fait réel nous a mis sur les rails. »

Le scénario est ciselé en moins d'un an. Jon Bokenkamp vend les droits à Sony Pictures en août 2012 pour un début de tournage en janvier 2013. Neuf mois plus tard, l'accouchement a lieu sur la chaîne NBC. Ancien officier de la Navy devenu un criminel très recherché, Raymond « Red » Reddington se rend de son plein gré au FBI après des années de cavale. Il propose un marché : aucune poursuite ne sera engagée contre lui en échange d'une liste noire de criminels hyper dangereux. Il insiste par ailleurs pour ne travailler qu'avec Elizabeth Keen, une profileuse inexpérimentée. La raison se cachant derrière cette dernière requête constitue le fil conducteur de la fiction.

Chaque épisode suit l'arrestation d'un criminel mais rapproche aussi le téléspectateur de la révélation du lien unissant Red à Keen. Il permettra de déterminer si oui ou non, le personnage central est un anti-héros ou un vilain. Son interprète, James Spader, a un avis tranché sur la question : « La limite entre les deux est floue, a-t-il expliqué à « Télérama. » Certains jours, il ressemble à un héros prêt à tout pour arriver à ses fins, y compris au pire. D 'autres jours, il se comporte comme un salaud capable de faire le bien. Avec lui, on ne sait jamais sur quel pied danser. On ne sait pas si, in fine, il compte faire le bien ou simplement régler ses comptes. Une seule chose est sûre : il n'est pas cynique. Il aime la vie, précisément parce qu'il a tué et qu'il se sait en danger de mort permanent. On aperçoit cela dans ses moments d'intimité, quand il enlève son masque, qu'il fait disparaître son sourire narquois et qu'il paie, en silence, les choix douloureux qu'il a dû faire par le passé. »

TEXTE RAPHAËL NOUET
PHOTOS © NBC

A savoir...

Sacré meilleur acteur à Cannes en 1989 pour son rôle dans « Sexe, mensonges et vidéo », James Spader (56 ans) n'a pas peur de faire le grand écart. Il y a deux ans, en plus d'incarner Red à la télévision, il avait donné vie, au cinéma, à Ultron, grand méchant du film de super-héros « Avengers ». Une prestation essentiellement vocale puisqu'Ultron est un robot...

Fiche technique

Genres : *Policier, thriller, drame.*
Créateur : *Jon Bokenkamp.*
Nombre d'épisodes : *3 saisons, 67 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *NBC (23 septembre 2013-en cours).*
Distribution : *James Spader (Raymond Reddington), Megan Boone (Elizabeth Keen), Diego Klattenhoff (Donald Ressler), Ryan Eggold (Tom Keen), Amir Arison (Aram Mojtabai), Parminder Nagra (Meera Malik), Harry Lennix (Harold Cooper), Mozhan Marno (Samar Navabi), Hisham Tawfiq (Dembe Zuma)...*

Le pitch

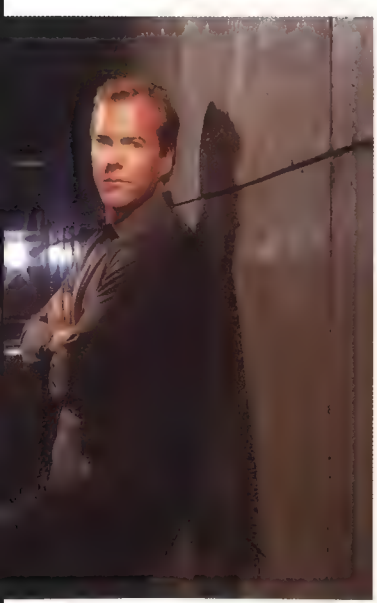
Fugitif recherché par le FBI, Raymond Reddington se rend et propose sa coopération pour traquer les terroristes et les criminels dangereux. Il ne veut avoir affaire qu'à Elizabeth Keen, une profileuse.

GRAND FORMAT

24 HEURES CHRONO (FOX)

LA PREMIÈRE SÉRIE EN TEMPS RÉEL

« NOUS ÉTIONS EN TRAIN DE TOURNER NOTRE QUATRIÈME OU CINQUIÈME ÉPISODE QUAND LES TOURS DU WORLD TRADE CENTER SONT TOMBÉES, SE SOUVIENT LE PRODUCTEUR HOWARD GORDON. NOUS AVONS PENSÉ : *« BON, C'EST FICHU... QUI VA VOULOIR REGARDER CETTE SÉRIE, MAINTENANT ? »* » BEAUCOUP DE GENS, FINALEMENT !



Le pitch

En temps réel, les journées des membres de l'agence CTU (Counter Terrorism Unit) qui luttent contre des attaques terroristes sur le sol américain.

On sait aujourd'hui que le président américain Barack Obama, qui termine son deuxième et dernier mandat, est un fan inconditionnel de « Game of Thrones » et qu'il profite de son statut pour regarder le show de HBO avant tout le monde. A l'époque où le monde et surtout les Etats-Unis commençaient seulement à se remettre des terribles attentats du 11 septembre 2001, Bill Clinton fut l'un des très nombreux premiers fans de « 24 » (en France, « 24 heures chrono »), une série au concept révolutionnaire : il s'agissait de suivre en temps réel les aventures de Jack Bauer, un agent fédéral, campé par Kiefer Sutherland, pendant 24 heures.

Si chaque épisode doit représenter une heure, il dure en réalité un peu plus de quarante minutes (ajoutez la pub pour faire le compte). Un timer égrène les secondes au début et à la fin de chacun des 24 épisodes et de chacune des coupures (très lucratives, donc). Qui ne s'est pas amusé à essayer de deviner les chiffres exacts tout au long des 204 épisodes de la fiction créée par Joel Surnow et Robert Cochran ? Il y a eu pas moins de huit saisons, de 24 épisodes chacune - normal, il y a 24 heures dans une journée ! -, diffusées entre novembre 2001 et mai 2010 avant un dernier tour de piste de l'agent Bauer, quatre ans plus tard, pour une neuvième saison de 12 épisodes, sans oublier un téléfilm de 90 minutes fin 2008. La Fox n'abandonne pas son bébé pour autant. En février 2017 sortira le spin-off « 24 : Legacy » (12 épisodes).

Aucun doute, il y a de glaçantes similitudes entre le premier épisode de « 24 » et les terribles événements du 11 septembre. Le drame habilement tissé par Surnow et Cochran incluait à l'origine de vagues avertissements d'une activité terroriste, un complot pour fomenter un assassinat et un avion de ligne en danger. Mais au lieu de nous mettre à l'aise, « 24 » nous attrape par le col. Et le show de la chaîne Fox ne nous laisse pas repartir facilement. Peu de séries ont créé une telle addiction.

Tout d'abord, « 24 » déroule son histoire en temps réel, avec l'utilisation fréquente d'écrans divisés pour montrer différentes prises de vue, du même personnage ou de plusieurs, au cours de la même scène d'action. Ironiquement, ces images supplémentaires rendent l'histoire plus facile à suivre au lieu de la compliquer. En fait, c'est ce qui permet aux deux scénaristes d'entremêler des intrigues compliquées et des retournements de situation qui rendent l'histoire fascinante sans pour autant l'embrouiller.

Impossible de ne pas associer le succès de « 24 » à Kiefer Sutherland. En plus d'en être le héros incontesté, il en est vite devenu l'un des principaux producteurs. Si sa fortune n'était pas déjà établie - il a plusieurs grands rôles de cinéma à son actif (« Des hommes d'honneur » ou « Le Droit de tuer ? ») -, ce programme a fait de lui l'un des acteurs les plus bankables du petit et du grand écran, en digne successeur de son paternel, Donald Sutherland. Son Jack Bauer est un mélange de James Bond, de MacGyver et de Jason Statham, prêt à tout et notamment à endurer les pires souffrances, physiques (torture) comme morales (perte d'êtres chers) pour assurer la sécurité de son président et celle de son pays. Un patriote comme il n'en existe certainement pas dans la réalité - il va j usqu'à se sacrifier pour se débarrasser d'une bombe atomique (on ne vous rappelle pas comment le héros qui ne pouvait pas mourir s'en sort) - mais en qui tout le peuple américain avait besoin de croire...

Au début de cette grande épopée, Bauer dirige une cellule anti-terroriste fictive, la CTU (Counter Terrorism Unit). Quelques minutes après minuit, il apprend que la vie du sénateur David Palmer (Dennis Haysbert) est menacée. Nous sommes un jour d'élections et ce dernier est le premier candidat noir avec une réelle chance de l'emporter. « 24 » a en quelque sorte anticipé l'avènement du président Barack Obama, avant de mettre en scène une femme présidente - prémonitoire aussi si Hillary Clinton bat Donald Trump. Au même moment, Jack Bauer et sa femme Teri (Leslie Hope) découvrent que leur fille adolescente, Kim (Elisha Cuthbert), s'est sauvée de la maison pour faire la fête avec des amis.

Les choses sont un peu plus compliquées au sein de la cellule où Bauer s'est fait quelques ennemis après une enquête interne qui a mené à plusieurs licenciements pour corruption et où sa nouvelle assistante, Nina (Sarah Clarke), s'avère être son ancienne maîtresse. Enfin, histoire d'épicer encore un peu plus les choses, il y a de fortes chances pour que le complot visant à tuer le sénateur soit lié au travail de sape d'agents rebelles qui tentent de démanteler la cellule.

Il n'y a aucune erreur de casting. Kiefer Sutherland crée un équilibre tendu et élégant entre ses rôles de père inquiet et d'agent super affûté. Avec une palette qui inclut une ambiance lumineuse, des angles de caméra créatifs et l'écran divisé mentionné plus haut, le réalisateur, Stephen Hopkins, délivre un chef-d'œuvre puissant et palpitant. En positionnant le show sur le créneau du mardi soir, à 21h, face aux ténors que sont alors « Frasier » (NBC), « The Guardian » (CBS) et « Smallville » (WB), la Fox frappe un grand coup. Elle montre qu'elle croit dur comme fer en sa nouvelle étoile, faisant de ce moment l'un des plus compétitifs de la semaine d'un point de vue qualitatif.

Car « 24 » est un thriller à l'ancienne avec des innovations dernier cri. Robert Cochran sait reconnaître une grande idée quand il en entend une. Ainsi, quand son partenaire de production Joel Surnow l'appelle pour lui parler de ce drôle de remue-méninges, il répond comme beaucoup de producteurs de séries l'auraient fait : « Je lui ai dit : *« C'est génial mais c'est impossible. Je ne veux pas y penser. Ne m'en reparle plus jamais ! »* » Fort heureusement, Surnow n'en est pas resté là et les deux compères, qui s'étaient déjà associés pour « La Femme Nikita » (USA Network), fiction inspirée du célèbre film de Luc Besson (cocorico !), ont fait marche arrière pour écrire une histoire digne de justifier la chose.

A 1h du matin, au moment où tout le monde ou presque commence à s'endormir, la fille de Jack ne fait plus la fête avec ses amis mais se fait enlever par deux hommes qui l'emmènent dans leur fourgon. Il ne sait pas où sont le tueur et sa fille. « Si vous imposez tout ceci à un type, poursuit Robert Cochran, il ne va pas aller dormir et si tout va bien, les spectateurs non plus ! » Oubliez le sommeil, vous ne voudrez même pas cligner des yeux.

« 24 » devient la série télé la plus distinctive, implacable, stressante et délicieusement paranoïaque, avec des revirements à longueur d'épisodes. Elle est aussi courageusement différente. On a parlé de son habile signature visuelle avec les écrans splittés qui montrent deux, trois et même parfois quatre scènes

Fiche technique

Genres : *Drame, action.*
Créateurs : *Joel Surnow, Robert Cochran.*
Nombre d'épisodes : *9 saisons, 204 épisodes de 43 minutes.*
Diffuseur US : *Fox (6 novembre 2001-14 juillet 2014).*
Distribution : *Kiefer Sutherland (Jack Bauer), Elisha Cuthbert (Kim Bauer), Leslie Hope (Teri Bauer), Mary Lynn Rajskub (Chloe O'Brian), William Devane (James Heller), Kim Raver (Audrey Raines), Gregory Itzin (Charles Logan), Cherry Jones (Allison Taylor), Dennis Haysbert (David Palmer), Penny Johnson Jerald (Sherry Palmer), D.B. Woodside (Wayne Palmer), Dennis Hopper (Victor Drazen)...*

24 HEURES CHRONO (FOX)

A savoir...

C'est donc reparti pour un tour ! Un spin-off, plus précisément, le phénomène à la mode qui consiste à s'inspirer d'un succès pour en faire un petit frère. « 24 » va ainsi devenir « Legacy », sans Jack Bauer, même si Kiefer Sutherland devrait faire au moins une petite apparition (histoire d'appâter les anciens fans ?). L'épisode pilote de cette saison qui comptera, comme la dernière de « 24 » (« Live another Day »), 12 épisodes, est dans les tiroirs de la Fox depuis l'hiver dernier. Manny Coto et Evan Katz succèdent à Joel Surnow et Robert Cochran pour nous parler d'Eric Carter. Cet ancien Ranger rattrapé par son passé va succéder à son illustre prédécesseur dans la peau du héros devant déjouer une attaque terroriste présentée comme la plus terrible jamais osée sur le territoire américain. C'est l'acteur Corey Hawkins (« The Walking Dead », « Straight Outta Compton ») qui a hérité de ce rôle difficile. Il sera épaulé par Miranda Otto (« Le Seigneur des anneaux », « Homeland ») qui incarnera Rebecca Ingram, ancien leader de la cellule anti-terroriste, remplacée par Teddy Sears (« The Flash »). On retrouvera également Jimmy Smits (« Star Wars », « Dexter »), dans la peau d'un sénateur, Anna Diop (« Quantico ») et l'acteur-musicien Ashley « Bashy » Thomas (« Black Mirror ») qui seront respectivement l'épouse et le frère aîné d'Eric Carter mais aussi d'anciens amants... L'annonce de ce come-back n'a pas forcément été bien reçue par les fans qui ont crié au scandale. Le producteur-réalisateur Jon Cassar est intervenu pour leur demander de donner à « 24 : Legacy » une chance. « Ne la rejetez pas d'avance. C'est un nouveau chapitre. C'est bien d'aimer Jack Bauer mais c'est bien aussi d'essayer quelque chose de nouveau. Pendant dix ans, 204 heures et un téléfilm, nous vous avons donné de superbes histoires et nous vous avons surpris chaque semaine. Je suis sûr que le meilleur est à venir. Et puis tant qu'ils sont encore en vie, vos personnages préférés peuvent toujours apparaître dans l'univers 24... »

Alors, convaincus ?

différentes simultanément. Il y a aussi l'utilisation presque abusive du téléphone. La sonnerie des lignes fixes de la cellule anti-terroriste résonne encore à nos oreilles, sans oublier les très nombreux appareils à la durée de vie bien limitée passés entre les mains expertes de Jack Bauer. Un dispositif qui s'est avéré un moyen parfait de mettre l'accent sur plusieurs intrigues de manière simultanée. « Il se passe toujours quelque chose, à tout moment, expliquait Stephen Hopkins. Nous avons voulu montrer la connexion entre les gens, chacun dans son propre environnement. » Comme des pages Web ou les gros titres sur les écrans des chaînes d'information, le dispositif « 24 » est une métaphore visuelle. Le programme est trop explosif pour être contenu dans un seul écran. C'est le drame de l'ère de la surcharge de l'information.

Dit en d'autres termes, ce show, c'est la télévision du XXIe siècle. C'est ici que résident ses plaisirs et ses risques. Le concept du temps réel est une réponse spectaculaire à la téléréalité esthétique d'urgence (l'année suivante, la NBC diffusa une sitcom en temps réel de Julia Louis-Dreyfus, provisoirement intitulée « 23:12 » pour la longueur moyenne d'une sitcom allégée de ses temps de pub). Mais le format était très difficile à mettre sur pied et encore plus à respecter (observez la différence des cadrages des saisons 1 et 2, les premiers sont beaucoup plus soignés, les décors ont été très travaillés, les plans de la 2 sont nettement plus serrés, pas le temps de peaufiner). Les délais impliquaient des premiers choix rapides pour la base des épisodes. Il était difficile de revenir en arrière. Et tout ceci demandait minutie et précision dans le traitement de l'intrigue. « Nous avons carrément dû réaliser une carte pour définir où se trouvait chaque personnage à chaque heure, précisa la présidente de Fox Entertainment, Gail Berman. Si quelqu'un est à 45 minutes de quelqu'un d'autre, vous ne pouvez pas vous permettre de couper et de les montrer ensemble à la scène suivante. » En ce qui concerne les avantages, le travail du costumier était plutôt tranquille ! Le show se met au niveau en suivant la tendance du roman-feuilleton aux nombreux arcs narratifs, qui avait commencé dans les années 80 avec des séries comme « Capitaine Furillo » (NBC) et « Un flic dans la mafia » (CBS) et qui avait continué avec « A la Maison-Blanche » (NBC) et « Les Soprano » (HBO). Le dernier drame câblé à avoir été aussi strictement adapté, la saga de court de tribunal « Murder One », avait également fait l'unanimité et récolté des critiques positives mais quand la chaîne ABC l'avait opposée à l'ogre « Urgences » (NBC), les spectateurs avaient perdu le fil. La Fox et les producteurs exécutifs avaient déclaré que chaque épisode de « 24 » serait indépendant mais le scénario du deuxième montra qu'il s'agissait bien d'une histoire en 24 chapitres. Aussi, la Fox a utilisé une autre innovation télé, rediffusant le programme en multiplex sur le réseau partenaire FX dans la semaine pour s'assurer que personne ne descende du train. Les réseaux concurrents ont renforcé leur programmation du mois de novembre pour contrer le lancement de « 24 » et tenter d'empêcher les passagers de monter à bord. En vain... Ça aide quand un casting important prend le train en question. Dennis Haysbert, un peu sous-exploité dans le pilote, apparaît vite comme un idéaliste avec un dangereux secret. Kiefer Sutherland incarne un Bauer à la voix rauque avec une assurance qui efface son passé de star-de-cinéma-teenager ; son agent surchargé de stress est à la fois courageux et las, une sorte de revenant hanté. Alors qu'il se grillait une cigarette entre deux prises, Sutherland expliqua qu'il avait été attiré par ce personnage car « il (n'était) pas un héros classique mais un type fiable qui (avait) exposé des agents corrompus et sauvé son mariage après une liaison. Il est dans une sorte de crise permanente, tentant de rétablir l'équilibre entre son travail et sa famille car il doit souvent faire passer l'un avant l'autre, ce que nous faisons tous à un certain degré. »

Cette série sur une unité de contre-terrorisme a frappé les foyers du monde entier de façon non planifiée. En un sens, le 11 septembre n'a pas vraiment affecté « 24 ». Dans le seul changement apporté au premier épisode, les producteurs ont modifié une scène d'explosion dans laquelle l'assassin faisait sauter un avion de ligne après avoir sauté en parachute, en toute sécurité, ne gardant au final que la trace laissée par les flammes dans le ciel. En définitive, la saison entière souligne l'intérêt personnel de Bauer dans la conspiration plutôt que l'idéologie des terroristes.

Les showrunners craignaient que les possibilités d'évolution de « 24 » ne soient limitées, faisant le parallèle avec les films sur la Seconde Guerre mondiale qui avaient passionné les Américains dans les années 40 pendant une courte période. Du coup, ils mirent le paquet pour la deuxième saison avec un attentat à la bombe nucléaire en plein New York...

L'impact réel du 11 septembre sur le show est moins évident et on sait qu'il y a toujours une frénésie, autour de nouvelles séries de ce type, pour des spectateurs avides de lendemains toujours plus effrayants, sur fond de complot savamment orchestré. Cela aurait pu compliquer les choses pour une fiction qui avait tant misé sur la nouveauté. Heureusement, malgré les contraintes de budget à une époque où les prises de risques se faisaient de plus en plus rares, les cadres exécutifs ont décidé que le côté innovant de « 24 » valait la peine d'investir sur le long terme. Les téléspectateurs étaient prêts à affronter l'avenir et le célèbre tic-tac de l'horloge s'est longtemps fait entendre. Il s'apprête même à reprendre du service...

TEXTE SYLVAIN PETIT
PHOTOS © FOX

THE GOOD WIFE (CBS)

LA SÉRIE QUI CASSE LES CODES

CHEZ LES FLORRICK, C'EST ALICIA QUI MÈNE LA DANSE APRÈS LA RÉVÉLATION DE L'INFIDÉLITÉ DE SON POLITICIEN DE MARI ET SON EMPRISONNEMENT POUR CORRUPTION. AVOCATE POUR UN CABINET RÉPUTÉ DE CHICAGO, ELLE A TOUT À PROUVER.

L'idée de « The Good wife » est venue à Michelle et Robert King quand le gouverneur de l'Etat de New York a été contraint de quitter ses fonctions en mars 2008. On avait découvert qu'il faisait appel aux services de prostituées. Le couple s'est demandé ce qui passait par la tête des femmes d'hommes politiques ayant dérapé, à l'instar de Bill Clinton durant son mandat présidentiel (sa femme Hillary est en course pour succéder à Barack Obama avec l'étiquette démocrate). Après des recherches, les King ont observé que bien souvent, ces femmes avaient mené de brillantes études pour devenir avocates mais qu'elles avaient mis leur carrière entre parenthèses pour soutenir leur mari. Ainsi est née Alicia Florrick, épouse d'un politicien infidèle expédié en prison pour corruption. Contrainte de subvenir aux besoins de sa famille, l'héroïne, jouée par Julianna Margulies (ex-« Urgences »), reprend son activité d'avocate. Elle doit élever ses deux enfants seule, lutter pour se faire une place dans son milieu professionnel et garder la tête haute aux côtés d'un époux en qui elle n'a plus confiance.

UNE CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ PATRIARCALE

Série multi-récompensée, « The Good wife » est avant tout une critique de la société patriarcale américaine. C'est aussi un cocktail détonnant entre drame, comédie, série juridique et série politique. « C'était infiniment jouissif à écrire, se sont enthousiasmés Robert et Michelle King. Nous adorons les comédies et avions envie d'insuffler des éléments comiques dans une série sérieuse. C'est un bonheur de savoir qu'à chaque épisode, on surprend le téléspectateur. Il ne sait pas s'il va rire ou pleurer. Mais cette complexité se paie aussi. Le côté pochette surprise déstabilise. A chaque épisode, on peut perdre les amateurs de séries juridiques si le procès n'est pas au cœur. L'épisode d'après, on les retrouve mais on perd ceux qui veulent un drame intense à la « Breaking Bad ». Sur les networks, vous avez des héros. Sur le câble, des anti-héros. Nous, nous aimons les demi-teintes ! Nos héros n'en sont pas vraiment. Alicia a parfois recours à des procédés discutables, même si c'est une femme bien. C'est troublant. » Hélas, toutes les bonnes choses ont une fin. La chaîne CBS a annoncé le 7 février que la série s'arrêtait au terme de la septième saison, même si un spin-off a été annoncé depuis. L'ultime épisode a été diffusé aux Etats-Unis le 8 mai et il a créé une énorme polémique parmi les fans. « Parler de la fin est probablement parler du début. Nous avons eu le sentiment qu'il fallait commencer avec une gifle et terminer avec une gifle », a expliqué Robert King. Pendant sept saisons, le destin d'Alicia a eu des airs de montagnes russes. Le dernier épisode l'a-t-il laissée tout en haut ou tout en bas ? La réponse exige de regarder les 156 !

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © CBS

A savoir...

Si leurs personnages, Alicia (l'héroïne) et Kalinda (la détective), étaient unies à l'écran, Julianna Margulies et Archie Panjabi se détestaient. A tel point que la scène où elles se disent adieu a dû être tournée sur un fond vert... Info démentie par Margulies qui a expliqué que l'effet spécial était nécessaire car Panjabi tournait une autre série au même moment. Réponse de cette dernière : « « The Fall » n'était même pas en production à ce moment-là et j'étais à New York, prête à tourner la scène... »

Fiche technique

Genre : *Drame.*
Créateurs : *Robert King, Michelle King.*
Nombre d'épisodes : *7 saisons, 156 épisodes de 43 minutes.* ***Diffuseur US :*** *CBS (22 septembre 2009-8 mai 2016).* ***Distribution :*** *Julianna Margulies (Alicia Florrick), Matt Czuchry (Cary Agos), Makenzie Vega (Grace Florrick), Alan Cumming (Eli Gold), Zach Grenier (David Lee), Cush Jumbo (Lucca Quinn), Jeffrey Dean Morgan (Jason Crouse), Christine Baranski (Diane Lockhart), Archie Panjabi (Kalinda Sharma)...*

Le pitch

Alicia Florrick se met en quête d'un travail après le scandale ayant éclaboussé son mari, procureur de Chicago. Elle intègre un cabinet réputé.

THE LEFTOVERS (HBO)

AUX ABONNÉS ABSENTS

ADAPTÉE DU ROMAN ÉPONYME DE TOM PERROTTA, LA SÉRIE « THE LEFTOVERS » PART D'UN ÉVÉNEMENT FANTASTIQUE ET MYSTÉRIEUX POUR S'INTERROGER SUR LE POIDS DE L'ABSENCE ET DU DEUIL AU QUOTIDIEN.

Imaginez qu'un jour, 2% de la population mondiale disparaissent subitement... C'est le point de départ, fantastique, d'une série qui, pourtant, n'explore pas la dimension du mystère. Au contraire. Ce postulat permet de s'interroger sur le poids de l'absence, du deuil, de la foi... « The Leftovers », fiction lancée par la chaîne payante HBO en juin 2014, met en scène une petite ville des Etats-Unis, Mappleton, qui a vécu le même phénomène étrange et tragique. Les événements se déroulent trois ans après le drame et les auteurs ne cherchent absolument pas à expliquer cette disparition soudaine. Fans d'énigmes à résoudre, passez votre chemin. Si Damon Lindelof, à qui l'on devait « Lost » (ABC), est aux commandes de ce programme, ne cherchez pas une nouvelle île mystérieuse. Ici, les spectateurs, comme les personnages, sont au même point : dans l'incompréhension, le doute, la consternation... Le choix de faire débuter la série trois ans après les faits est pertinent : les événements sont encore assez frais pour que ceux qui restent (« The Leftovers ») ne les aient pas oubliés. Ils peinent à reprendre une vie normale mais il s'est écoulé assez de temps pour qu'ils aient envie de tourner la page, autant que faire se peut. Tout au long des 10 épisodes de la première saison, on suit plusieurs personnages qui ont été plus ou moins frappés par cet effroyable drame, d'autant plus insupportable qu'il n'a pas d'explication rationnelle et qu'il a ôté à la communauté une partie de ses enfants, sans crier gare. On voit les « survivants » de ce rapt géant essayer de se reconstruire, de comprendre l'incompréhensible. Sous le vernis du fantastique, « The Leftovers » se révèle une série terriblement humaine. Elle soulève de nombreuses questions, scrute la réaction des personnages face à un événement qui défie l'entendement... Comment faire le deuil de quelqu'un dont la mort n'est même pas certaine, comme Nora qui a vu disparaître son mari et ses enfants ? La question de la foi est très présente. La religion étant prise en défaut, les gens s'en détournent, attirés par des sectes, des gourous et/ou des charlatans qui exploitent le souvenir et la douleur de ceux qui restent, noyés dans leur chagrin, impuissants dans leur désarroi.

UNE SECTE ÉTRANGE

En s'intéressant à une ville en particulier, les auteurs observent la vie en communauté, les affrontements et le poids grandissant d'une secte elle aussi mystérieuse (ses adeptes ont fait le choix de ne plus prononcer un seul mot et s'habillent tout en blanc, comme immaculés), qui vient empêcher le reste de la population d'aller de l'avant. Une nouvelle question se pose ici : faut-il essayer de vivre à nouveau normalement, en faisant le deuil de ceux qui se sont évanouis dans la nature, ou attendre l'improbable retour des disparus, en perpétuant leur mémoire pour ne jamais les oublier ? Le shérif Garvey se consacre pleinement à son travail - maintenir la cohésion d'une communauté qui se fissure de toutes parts - alors que lui-même est en lutte avec des démons personnels et que sa famille vole en éclats. On suit également Nora qui peine à faire le deuil des siens. Et Pattie, leader charismatique, énigmatique et sauvage d'une secte qui ne précise pas le sens de sa démarche. Co-écrite par l'auteur du roman, Tom Perrotta, et Damon Lindelof (l'un des principaux scénaristes de « Lost », donc), la fiction de HBO parvient à traiter de façon très habile un événement surnaturel en l'ancrant dans le quotidien. On retrouve la patte Lindelof qui avait fait de « Lost » une réussite. De nombreux épisodes débutent sur des gestes ou des faits très anodins pour finalement les rattacher à la grande histoire de la série. En captant la routine des personnages, « The Leftovers » nous mène au plus près d'eux. Nous sommes au cœur même de Mappleton. « The Leftovers » est un show assez confidentiel - les audiences sont faibles - mais n'en demeure pas moins un vrai bijou d'écriture et de mise en scène. A découvrir. ■

TEXTE CYRILLE PAC
PHOTOS © HBO

A savoir...

HBO et Damon Lindelof ont annoncé qu'il y aurait une troisième et dernière saison. Sa production est en cours et Lindelof est évidemment attendu au tournant, lui qui avait été très critiqué pour la fin de « Lost ». Justin Théroux, l'acteur principal, ne se fait pas de souci : « Pour moi, cette série pourrait pratiquement s'arrêter à n'importe quel point de l'intrigue sans que ce soit vraiment dérangeant. Et à l'inverse, elle pourrait continuer pour toujours... »

Fiche technique

Genres : *Drame, fantastique.*
Créateurs : *Damon Lindelof, Tom Perrotta.*
Nombre d'épisodes : *2 saisons, 20 épisodes de 52 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (29 juin 2014-en cours).*
Distribution : *Justin Theroux (Kevin Garvey), Amy Brenneman (Laurie Garvey), Margaret Qualley (Jill Garvey), Chris Zylka (Tommy Garvey), Christopher Eccleston (Matt Jamison)...*

Le pitch

Une partie de la population de la Terre - 2% exactement - disparaît un beau jour d'automne. Les habitants de la ville de Mapleton perdent proches et amis. Trois ans plus tard, ils tentent de poursuivre une existence normale mais cette absence pèse. Et des tensions apparaissent. Le shérif Kevin Garvey parviendra-t-il à maintenir la cohésion d'une communauté déjà ébranlée ?

THE OFFICE (NBC)

BIENVENUE AU BUREAU

ADAPTÉE DE LA SÉRIE BRITANNIQUE ÉPONYME, « THE OFFICE » MET EN SCÈNE LE QUOTIDIEN D'UNE ENTREPRISE DE VENTE DE PAPIER, DUNDER MIFFLIN, SOUS FORME DE FAUX DOCUMENTAIRE. ELLE A FINI PAR TROUVER SON PUBLIC.

Difficile, pour une sitcom, de se démarquer dans la jungle des séries. Ricky Gervais et Stephen Merchant ont réussi à le faire grâce à un nouveau genre : le faux documentaire. « The Office » montre le quotidien d'une entreprise de vente de papier à Scranton et utilise un nouveau moyen de faire de l'humour : la caméra subjective. Dans le premier épisode, Michael Scott - incarné par l'excellent Steve Carell -, patron de Dunder Mifflin, explique qu'une équipe de télé suivra le quotidien de la boîte. Cela donne un chef qui tente de se mettre en valeur et qui échoue à chaque fois, les regards caméra, les confidences de type « Confessions », les commentaires ironiques, l'humour noir... Employeur et employés de l'entreprise sont passés au crible de cette caméra qui ne juge pas, ne prend jamais parti mais montre le véritable visage des personnages. Peu à peu, elle se fait plus discrète et on oublie presque le style faux docu. Lorsque la série débute en 2005, Steve Carell n'est pas populaire. Ses apparitions hilarantes dans « Bruce tout-puissant » et « La légende de Ron Burgundy » ne sont pas suffisantes pour asseoir sa notoriété. Le rôle de Michael Scott va lui permettre de montrer l'étendue de son talent comique. Il a ainsi décroché le rôle principal de « 40 ans, toujours puceau », devenu culte. L'un des personnages les plus attachants de la fiction se nomme Dwight Schrute. Incarné par Rainn Wilson, il est irrésistible car dépourvu de second degré. Après la fin du show, l'acteur s'est vu proposer le rôle principal de « Backstrom », une nouvelle série. John Krasinski a décroché l'un des rôles principaux de « Promised Land » de Gus van Sant et il apparaît dans « 13 Hours » de Michael Bay. Mindy Kaling a lancé sa propre série à succès, « The Mindy Project ». Craig Robinson a eu sa série à son nom, « Mr Robinson ». Ed Helms, lui, a vu sa carrière décoller, notamment au cinéma (un rôle dans la saga « Very bad trip »). ■

TEXTE CLAIRE FORTIER-DURAND **PHOTOS** © NBC

A savoir...

« The Office » est l'adaptation US de « The Office UK ». La première a duré neuf saisons, la seconde seulement deux. Elle a également connu une adaptation québécoise sous le nom « La Job » (une saison en 2006). La France l'a adaptée sous le nom « Le Bureau », via le duo Nicolas & Bruno, en 2006, pour une unique saison.

Fiche technique

Genres : *Sitcom, faux documentaire.*
Créateurs : *Ricky Gervais, Stephen Merchant.*
Nombre d'épisodes : *9 saisons, 201 épisodes de 22-42 minutes.*
Diffuseur US : *NBC (24 mars 2005-16 mai 2013).*
Distribution : *Steve Carell (Michael Scott), Rainn Wilson (Dwight Schrute), John Krasinski (Jim Halpert), Jenna Fischer (Pam Beesly), B.J. Novak (Ryan Howard), Ed Helms (Andy Bernard), James Spader (Robert California)...*

Le pitch

La vie des employés d'une société de vente de papier en Pennsylvanie.

THE PRACTICE (ABC)

LA DÉFENSE À LA BARRE

MÉCONNUE EN FRANCE, CETTE SÉRIE CONSACRÉE À UN PETIT CABINET D'AVOCATS A PERMIS DE SONDER LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE EN S'INTERROGEANT SUR LA MORALE ET LA LOI.

Bien avant J.J. Abrams, David E. Kelley s'était imposé comme un auteur et un créateur de séries télé brillant. Repéré par Steven Bochco (« La loi de Los Angeles »), cet avocat de formation s'est inspiré de son parcours professionnel pour créer des fictions remarquables. Si en France, on a surtout retenu « Ally McBeal », il faut réhabiliter son pendant plus sombre et plus profond, « The Practice ». Comme la première citée, cette fiction met en scène un cabinet d'avocats, constitué de professionnels plus ou moins chevronnés. Ils sont obligés d'accepter toutes les affaires pour renflouer les caisses. Le plus souvent, Bobby Donnell, interprété par l'inflexible Dylan McDermott, et ses associés se voient contraints de défendre des criminels ou des petits escrocs. Par conviction mais aussi parce qu'il faut gagner le plus d'affaires possible, Donnell et ses associés flirtent avec la loi, usant de méthodes parfois immorales pour défendre leurs clients. Le curseur entre la morale et la loi ne cesse de bouger. Grâce à une réalisation soignée, le téléspectateur plonge dans des affaires souvent dures et poignantes. Que l'accusé soit coupable ou pas (ce n'est pas toujours explicité), David E. Kelley parvient à impliquer le public, amené à prendre fait et cause pour l'une des parties jusqu'au verdict final. Les auteurs ont apporté juste ce qu'il faut d'humour (même noir) pour ne pas plonger la série dans une atmosphère trop étouffante ou anxiogène. Aux Etats-Unis, les œuvres situées dans un tribunal, avec interrogatoires, contre-interrogatoires et plaidoiries, constituent un genre en soi. Ici, on va encore plus loin que « La loi de Los Angeles », à laquelle Kelley a participé en tant que scénariste, en utilisant le tribunal pour explorer la société et ses travers. Si le show de ABC a perdu de son intérêt dans la dernière saison avec le départ de Dylan McDermott, il offre un formidable éclairage sur l'Amérique des années 90 et 2000. ■

TEXTE CYRILLE PAC **PHOTOS** © ABC

A savoir...

« The Practice » a fait l'objet d'un crossover avec « Ally McBeal ». Ce sont les deux œuvres majeures de David E. Kelley. Elle est aussi à l'origine d'une autre fiction : « Boston Justice » (2004-08). Pour des questions budgétaires, les producteurs ont quasiment remercié l'intégralité du casting historique avant la huitième saison, tentant de relancer le show avec James Spader.

Fiche technique

Genre : *Série judiciaire.*
Créateur : *David E. Kelley.*
Nombre d'épisodes : *8 saisons, 168 épisodes de 42 minutes.*
Diffuseur US : *ABC (4 mars 1997-16 mai 2004).*
Distribution : *Dylan McDermott (Bobby Donnell), Steve Harris (Eugene Young), Michael Badalucco (Jimmy Berlutti), Camryn Manheim (Ellenor Frutt), Lisa Gay Hamilton (Rebecca Washington)...*

Le pitch

Pour redresser ses finances, un cabinet d'avocats de Boston se voit contraint d'accepter toutes les affaires qui posent des questions éthiques.

THE SHIELD (FX)

LE CHEMIN VERS LA JUSTICE EST ESCARPÉ

IMAGINEZ SI TONY SOPRANO AVAIT DÉCIDÉ D'ÊTRE UN FLIC PLUTÔT QU'UN GANGSTER... C'EST CE QUE VOUS OBTENEZ AVEC LE DÉTECTIVE VIC MACKEY, LA BRUTE PRÊTE À TOUT POUR IMPOSER SA LOI DANS UNE SÉRIE DRAMATIQUE EXPLOSIVE ET STUPÉFIANTE.

Lancé en 2002,le show du network FX aura tenu les fans en haleine sept saisons durant, réalisant ce que les séries policières du moment avaient récemment abandonné, créant un monde richement imaginé avec des lignes d'histoire continues, autour de la politique raciale troublante de Los Angeles, avec des récompenses bien plus importantes que la résolution du meurtre de la semaine. Langage ordurier, violence : « The Shield », potentiellement déprimante à cause de personnages toujours sur la brèche, vous emballe le cœur avec une action et un suspense incessants. Elle chatouille aussi votre cerveau en présentant un univers de flics et de voleurs où presque tout le monde est au moins moralement ambigu, au pire corrompu.

C'est un « New York Police Blues » plus sombre, « The Job » sans les plaisanteries, le « Scandale du Rempart de la police » de L.A. sans, jusqu'ici, les actes d'accusation. Créée par Shawn Ryan et produite et scénarisée, entre autres, par Kurt Sutter (qui fera ensuite « Sons of anarchy »), « The Shield » mérite-t-elle son avertissement pour cause de violence et de nudité instauré par FX ? Probablement pas. Mais ne laissez pas cela vous faire peur. « The Shield » casse la formule conventionnelle du genre policier dans un monde extérieur dur et moralement ambigu, donc, où la ligne entre le bon et le mauvais est franchie chaque jour. La série se concentre plus précisément sur la tension entre un groupe de flics corrompus mais efficaces et un capitaine qui hésite entre les faire tomber et mettre leurs résultats en avant pour ses propres ambitions politiques.

On retrouve Michael Chiklis (« Les 4 Fantastiques », « American horror story ») dans la peau de Vic Mackey, le leader de l'unité d'élite. Benito Martinez (« X-Files », « Saw », « 24 ») joue le capitaine David Aceveda et CCH Pounder (« Urgences, « Bagdad Café ») incarne Claudette Wyms, un détective expérimenté qui comprend Mackey et sait jouer des deux côtés de la barrière. Sans oublier l'acolyte de ce dernier, l'inspecteur Shane Vendrell, interprété par Walton Goggins, le nouveau chouchou de Quentin Tarantino (« Django Unchained », « Les Huit Salopards »).

« The Shield », qui a également accueilli Glenn Close et Forrest Whitaker, a été élue meilleure série dramatique aux Golden Globes 2003 avant de devenir en 2005 la série la plus longue diffusée sur le réseau FX. Il se murmure que Shawn Ryan se demanderait ce qu'a bien pu devenir Vic Mackey depuis sept ans et la fin du show...

TEXTE SYLVAIN PETIT **PHOTOS** © FX

A savoir...

Michael Jace (53 ans), qui jouait l'agent homosexuel Julien Lowe, est apparu dans « Forrest Gump » et « Boogie Nights ». Il a été jugé coupable du meurtre de sa femme sur laquelle il a tiré avec une arme à feu sous les yeux de leurs deux enfants, lui reprochant de l'avoir trompé. Il risque 40 ans de prison.

Fiche technique

Genres : *Policier, drame.*
Créateur : *Shawn Ryan.*
Nombre d'épisodes : *7 saisons, 85 épisodes de 45 minutes.*
Diffuseur US : *FX (12 mars 2002-25 novembre 2008).*
Distribution : *Michael Chiklis (Victor Mackey), Walton Goggins (Shane Vendrell), Kenneth Johnson (Curtis Lemansky), David Rees Snell (Ronald Gardocki), Reed Diamond (Terry Crowley), Brian J. WHite (Tavon Garris), Michael Peña (Armando Renta), Alex O'Loughlin (Kevin Hiatt), Michael Jace (Julien Lowe)...*

Le pitch

Inspecteur de police à Los Angeles, Vic Makey emploie des méthodes peu conventionnelles.

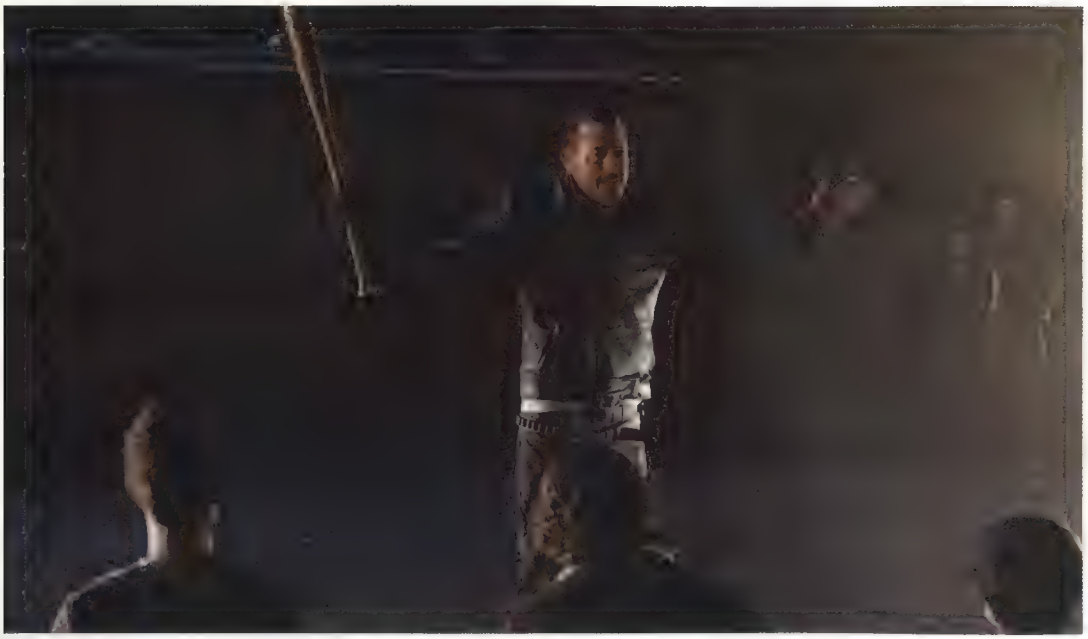
LE PHÉNOMÈNE ZOMBIE

ZOMBIE, FAÇON DE PARLER. CAR JAMAIS CE TERME N'EST UTILISÉ DANS LA SÉRIE DÉRIVÉE D'UNE BANDE DESSINÉE TOUJOURS EN PRODUCTION. ICI, LES HÉROS PARLENT DE « MARCHEURS ». BIENVENUE DANS UN MONDE POST-APOCALYPTIQUE.

Depuis six saisons et malgré un public forcément limité par les restrictions d'usage - les morts-vivants se nourrissent et ils ne mangent pas très proprement -, « The Walking Dead » cartonne. Pourtant, on ne sait toujours pas d'où vient le virus. Après une rapide introduction, le tout premier épisode nous plonge directement dans un monde post-apocalyptique où il n'y a qu'un seul mot d'ordre : survivre. Pour cela, il faut fuir les morts mais pire encore, il faut se méfier des vivants...
Car c'est bien là que réside tout l'intérêt de « The Walking Dead ». Jusqu'où seriez-vous prêt à aller pour survivre ? Doit-on fixer des limites à sa propre protection et à celle de ceux qui nous sont chers ? L'ancien shérif Rick Grimes est sans cesse tiraillé par ces questions, par ses principes, au bord de la démence. Les personnages dont il prend soin sont attachants mais à part quelques incontournables - son fils Carl, Daryl ou Michonne -, nul n'est à l'abri d'une mort violente inattendue, un peu comme dans « Game of Thrones ».

DON'T OPEN, DEAD INSIDE !

« The Walking Dead » et « Game of Thrones » n'ont que cela en commun mais elles sont souvent associées, comparées. Depuis quelques années, ces deux fictions battent tous les records d'audience, malgré la violence affichée. Les producteurs annoncent qu'ils ont déjà de quoi sortir six autres saisons ! Ils en ont profité pour lancer l'année dernière le spin-off « Fear The Walking Dead », qui débute juste avant la propagation du virus. Une jolie réussite - avec son lot habituel de détracteurs,



évidemment - qui a vu arriver une seconde saison diffusée récemment. Il se murmure que les personnages des deux shows pourraient même se croiser... N'oublions pas de citer les mini web-séries qui distribuent ça et là quelques indices et font des clins d'œil à leurs grandes sœurs. A retrouver sur YouTube sous les titres « Torn apart » (2011), « Cold storage » (2012), « The Oath » (2013) et « Flight 462 » (2015).

Ce show est arrivé sur les écrans à l'occasion d'Halloween, en 2010. L'incroyable épisode pilote présentait un monde anéanti. La civilisation n'avait trouvé aucune façon de combattre une maladie qui tuait les gens et les transformait ensuite en morts-vivants. Des rôdeurs n'ayant plus qu'une seule obsession : mordre les vivants, se nourrir de chair fraîche. Dans ce monde errait Rick Grimes (Andrew Lincoln), un shérif de police déterminé à retrouver sa famille et un peu d'espoir dans le pire des chaos. La série a été un succès instantané avec plus de cinq millions de spectateurs pour le premier épisode. Pour une chaîne câblée, c'était un résultat exceptionnel. Les autres fictions phares de la chaîne AMC, « Mad Men » et « Breaking Bad », faisaient à l'époque la moitié de cela environ.

Malgré ce succès, le développement de « The Walking Dead » se heurta à plusieurs problèmes. Adapter une bande dessinée au format d'une série

Fiche technique

Genres : *Drame, horreur.*
Créateurs : *Frank Darabont, Robert Kirkman.*
Nombre d'épisodes : *6 saisons, 83 épisodes de 42-66 minutes.*
Diffuseur US : *AMC (31 octobre 2010-en cours).*
Distribution : *Andrew Lincoln (Rick Grimes), Steven Yeun (Glenn Rhee), Chandler Riggs (Carl Grimes), Norman Reedus (Daryl Dixon), Melissa McBride (Carol Peletier), Lauren Cohan (Maggie Greene), Danai Gurira (Michonne), Lennie James (Morgan Jones), Sonequa Martin-Green (Sasha Williams), Alanna Masterson (Tara Chambler), Michael Cudlitz (Abraham Ford), Josh McDermitt (Eugene Porter), Christian Serratos (Rosita Espinosa), Seth Williams (Gabriel Stokes), Ross Marquand (Aaron), Austin Nichols (Spencer Monroe), Jeffrey Dean Morgan (Negan)...*

THE WALKING DEAD (AMC)

A savoir...

Johnny Depp dans la dernière saison ! Non, vous ne rêvez pas et si vous êtes adepte des réseaux sociaux, l'info n'a pas pu vous échapper. Si vous n'êtes pas allé plus loin, sachez tout de même que l'inoubliable interprète de Jack Sparrow n'était pas tout à fait lui-même lors de ce caméo bien spécial. Seule sa tête était là, pour être précis ! Explication : quand Rick en cherche une ressemblant le plus possible à celle d'un autre personnage, quelques « marcheurs » sont décapités. Au moment de choisir l'une des trois alignées sur le sol, on peut apercevoir celle de Johnny Depp... C'est Greg Nicotero, producteur et maquilleur sur la série, qui s'est amusé à utiliser ce moulage. Sûrement voulait-il être en bonne compagnie puisque la troisième tête n'était autre que la sienne ! La rumeur veut que Norman Reedus, l'interprète de Daryl Dixon, l'un des personnages préférés des fans, ait tenté de repartir avec ce sympathique souvenir. En vain.

de télévision hebdomadaire s'annonçait très compliqué. Le show se situait par ailleurs dans un contexte profondément dépressif et la production ne pouvait pas prédire si les fans allaient adhérer sur le long terme à une histoire très noire. D'où une première saison test de seulement six épisodes, avant de passer à des saisons de seize épisodes avec une coupure au milieu et un groupe de héros attachants qui ne cessent de se déplacer, plus par la force des choses que volontairement.

C'est au sud des Etats-Unis, du côté de la Géorgie, que l'intrigue se déroule tout d'abord, durant les deux premières saisons. AMC avait choisi de sélectionner beaucoup de comédiens sans un accent du Sud affirmé, comme par exemple l'acteur principal, Andrew Lincoln (« Strike Back »), qui est anglais. Grimes mène un petit groupe de survivants. Un groupe qui s'étoffe et qui perd des membres au fil des épisodes et des saisons. Sa femme Lorie et leur fils Carl, son ancien collègue Shane, le beau gosse rebelle Daryl, la spécialiste du sabre avec des dreadlocks Michonne, la ménagère qui cache bien son jeu Carol ou encore le loyal Glenn et sa fiancée Maggie en font partie.

Atlanta, une ferme isolée, une prison en ruines, une ville fortifiée tenue par un forcené, un terminus, un hôpital et Alexandria : voilà autant de lieux qu'ils traversent en rencontrant de nouveaux ennemis, des morts toujours et des vivants aussi, parfois encore plus dangereux. Le Gouverneur, des cannibales, des savants fous, une secte... L'équipe perd des membres et en accueille de nouveaux, tout en remettant régulièrement en cause le leadership de Rick qui doit composer avec une information de taille : si l'origine du virus reste inconnue, tous les vivants sont atteints ! Il n'est pas nécessaire de se faire mordre par un marcheur pour en devenir un, il suffit seulement de mourir... Derniers ennemis en date, arrivés en fin de saison 6 : Negan et sa fameuse batte de baseball, surnommée Lucile.

Si la série de Frank Darabont (« Les Evadés », « La Ligne verte ») n'est pas toujours restée fidèle à la BD de Robert Kirkman, Tony Moore et Charlie Adlard, elle a enfin introduit le plus affreux de ses personnages, sous les traits de Jeffrey Dean Morgan (« Watchmen »). Ce dernier, à la tête d'une organisation colossale, capture Rick et presque tous ses amis pour nous offrir un final à couper le souffle. Pour faire un exemple, après un long discours philosophique adressé à ses prisonniers qui se tiennent à genoux face à lui, il en tue un avec son arme de prédilection. Lequel ? Nul ne le sait !

« The Walking Dead » nous avait habitués à nous laisser dans l'expectative avec un héros en mauvaise posture et une question qui nous titillait pendant quelques semaines, voire quelques mois : est-ce

qu'il va s'en sortir ? Est-ce qu'il est mort ? Là, aucun doute, on sait qu'il y a un mort. Mais qui ? C'est certainement une première... qui a été très mal vécue par les fans, nombre d'entre eux ayant hurlé au scandale sur les réseaux sociaux, estimant avoir été pris eux aussi en otages. Depuis, les théories sont allées bon train pour répondre à LA question qui brûle les lèvres des téléspectateurs - qui a été tué par Negan ? - mais aussi des acteurs, de l'équipe, voire des producteurs et des scénaristes ! L'ont-ils seulement décidé ?

Norman Reedus, l'acteur qui incarne Daryl Dixon, un personnage qui n'existe pas dans la bande dessinée, a évoqué son désir de quitter la série pour profiter de sa notoriété et lancer une carrière cinématographique qui n'attend plus que ça. Dans la BD, justement, la fameuse scène a bien lieu et c'est Glenn (Steven Yeun) qui en est la victime. Les dernières images et leur bande son ont été décortiquées à la recherche d'indices et pour certains, ce serait Rick lui-même qui succomberait ! Impensable...

Pour couper court aux idées plus fumantes les unes que les autres, Robert Kirkman a finalement décidé de dévoiler l'identité de la victime, déclarant qu'il s'agissait de Carl, le fils de Rick. Sachant que pendant des mois, Kit Harrington nous jurait qu'il ne reviendrait pas dans « Game of Thrones » et que le personnage de Jon Snow était définitivement mort, on préfère ronger notre frein et attendre le retour de « TWD » l'automne prochain, avec la saison 7. Restons patients, surtout que les showrunners ont annoncé qu'ils avaient encore plusieurs saisons dans les tiroirs de leurs esprits dérangés...

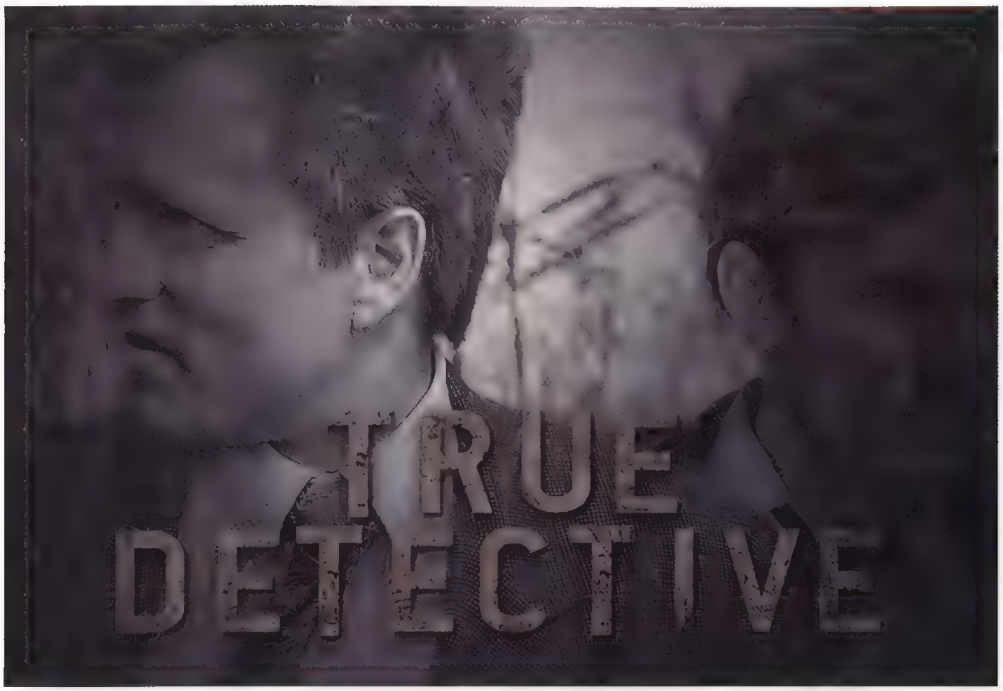
Le show de AMC devrait continuer à battre des records d'audience et à glaner quelques récompenses, comme c'est le cas depuis quelques années lors des Saturn, Emmy, Satellite et People's Choice Awards, sans oublier une nomination dans la catégorie des meilleures séries télévisées dramatiques lors de la 68e cérémonie des Golden Globes (2010), aux côtés de « Boardwalk Empire », « Dexter », « The Good wife » et « Mad Men ».

TEXTE SYLVAIN PETIT
PHOTOS © AMC

Le pitch

Une épidémie a transformé la population mondiale en mort-vivants ou rôdeurs. Un groupe emmené par un shérif en Géorgie tente de survivre dans un monde qui paraît sans espoir et où le danger est omniprésent.

TRUE DETECTIVE (HBO)



A savoir...

« Le Roi en jaune », recueil de nouvelles de l'écrivain américain Robert W. Chambers publié en 1895, est l'une des inspirations de Nic Pizzolatto avec les œuvres de Stephen King et Raymond Chandler. Il a connu un puissant regain de ventes lors de la première diffusion de la série. Les lecteurs pensaient y trouver des indices sur l'identité du meurtrier. En vain !

Fiche technique

Genres : *Drame, policier.*
Créateur : *Nic Pizzolatto.*
Nombre d'épisodes : *2 saisons, 16 épisodes de 60 minutes.*
Diffuseur US : *HBO (12 janvier 2014-en cours).*
Distribution : *Matthew McConaughey (Rust Cohle), Woody Harrelson (Martin Hart), Michelle Monaghan (Maggie Hart), Michael Potts (Maynard Gilbough), Tory Kittles (Thomas Papania)...*

Le pitch

Louisiane, 1995. Deux inspecteurs très différents enquêtent sur le meurtre d'une jeune femme tatouée de dessins sataniques.

LE JOUR ET LA NUIT

FORMAT D'ANTHOLOGIE, CASTING DE RÊVE, MISE EN SCÈNE SOIGNÉE, SCÉNARIO FASCINANT... EN 2014, « TRUE DETECTIVE » SE HISSE EN TÊTE DES MEILLEURES PRODUCTIONS TÉLÉVISÉES. SA PREMIÈRE SAISON EST UNANIMEMENT SALUÉE. LA SECONDE, PLUS MITIGÉE, LUI ENLÈVE SON STATUT DE FICTION CULTE.

En huit épisodes seulement, la création originale de Nic Pizzolatto pour HBO (« Oz », « Game of Thrones ») a réussi à bousculer les codes des séries, s'établissant comme une référence. Pizzolatto, écrivain américain, situe son récit en Louisiane en 2012. Deux flics sont interrogés par leurs confrères. Ils se remémorent une enquête datant d'une petite vingtaine d'années, d'un meurtre a priori résolu, après qu'un assassinat similaire a été commis. C'est l'occasion de suivre la double investigation (celle du passé en flashback et la nouvelle) mais aussi et surtout, l'évolution du parcours psychologique et sentimental des deux hommes. Le duo est campé par deux pointures du cinéma : Woody Harrelson est Martin Hart, garçon bourru et sympathique, Matthew McConaughey joue l'hypnotisant et solitaire Rust Cohle. Le second est alors en pleine reconnaissance dans le monde du 7e art après un virage indépendant (« Killer Joe », « Dallas Buyer Club »), habilement équilibré par des blockbusters intelligents (« Le Loup de Wall Street », « Interstellar »).

L'alchimie du binôme séduit d'emblée et on se passionne pour son histoire. La justesse des dialogues et l'interprétation de McConaughey prennent le dessus sur l'enquête, qui se conclut sans twist mais avec une légère envolée mystique - chute décevante pour certains. Derrière la caméra, Cary Joji Fukunaga, réalisateur des films « Sin Nombre » et « Jane Eyre », propose un travail digne du grand écran : un génial plan séquence d'action de six minutes, de nombreuses scènes contemplatives, aériennes... Le tout sublimé par une excellente direction de la photographie. L'ensemble fait des merveilles, la série est qualifiée de « culte ».

L'exploit n'est pas réitéré l'an suivant puisque la deuxième saison de « True Detective », diffusée mi-2015, accumule les défauts et les lourdeurs. Toujours écrite par Pizzolatto, elle tente une nouvelle incursion policière, en Californie contemporaine cette fois. Au casting, un flic corrompu (Colin Farrell, qui peine à convaincre), un plus jeune (Taylor Kitsch, plutôt fade) et une dernière plus intéressante (parfaite Rachel McAdams). Face à eux, un couple en pleine rédemption (Vince Vaughn, excellent, et Kelly Reilly, sous-exploitée), plus attachant. L'histoire se perd dans un flot d'incompréhensions et d'enjeux troubles. La réalisation passe de main en main, des scènes sortent du lot mais on oublie aisément ces nouveaux épisodes. Il faut toutefois relativiser : si la barre n'avait pas été placée aussi haut, nul doute que cette seconde salve aurait été plus appréciée. HBO a tout de même prolongé le contrat du créateur jusqu'en 2018, sans communiquer son rôle précis sur une éventuelle troisième saison.

TEXTE THOMAS SUINOT
PHOTOS © HBO

URGENCES (NBC)

LA PREMIÈRE SÉRIE MÉDICALE À SUCCÈS

LORSQUE MICHAEL CRICHTON ÉCRIVIT LE SCÉNARIO DE « URGENCES » EN 1970, IL ÉTAIT LOIN DE SE DOUTER QU'IL SERVIRAIT DE BASE À LA SÉRIE MÉDICALE LA PLUS LONGUE JAMAIS DIFFUSÉE AUX ÉTATS-UNIS. DE NOMBREUX ACTEURS S'Y SONT FAIT CONNAÎTRE.

Créée par l'écrivain et scénariste Michael Crichton, « Urgences » était à la base un scénario de long-métrage. Ecrit en 1970, le script n'aboutira pas à un film. Crichton publie ensuite le livre qui va changer sa carrière : « Jurassic Park ». Après l'adaptation des aventures des dinosaures, Steven Spielberg se penche sur le projet ER (le titre en VO), le transformant en pilote de série. « Urgences » est née. Entre 1994 et 2009, drames, opérations et histoires de cœur se succèdent dans un hôpital de Chicago. Le rythme ne faiblit jamais dans le show qui vulgarise les termes « NFS, chimie, iono »... Les vies des nombreux personnages principaux permettent de parler de sujets de société et sujets d'actualité : tentatives de suicide, handicap, homosexualité, surdité, sida, maladies bien sûr, euthanasie, misogynie... Ces quinze années d'existence ont vu passer de nombreux acteurs. « Urgences » est ainsi la série à avoir changé le plus de casting pendant sa diffusion. Pendant quinze ans, il y a eu des arrivées et des départs autour d'une vingtaine d'acteurs principaux. La fiction de NBC est aussi connue pour avoir révélé de nombreux talents. L'exemple le plus connu reste George Clooney : avant d'interpréter le Dr Doug Ross, il n'était apparu que dans quelques films ou séries tombées dans les oubliettes. Son rôle de pédiatre dans le show médical à succès a fait de lui l'acteur incontournable qu'il est aujourd'hui. Tous les comédiens n'ont pas connu la même trajectoire mais nombreux sont ceux qui ont vu leur carrière bénéficier du succès de « Urgences » : Noah Wyle s'est vu proposer le rôle principal d'une série créée par Steven Spielberg (« Falling Skies ») et n'a jamais cessé de tourner, Anthony Edwards a connu une carrière en dents de scie mais reste présent sur les écrans, Juliana Margulies est réapparue dans « The Good wife »... A signaler aussi, des passages remarqués tels que Maria Bello (vue dans « A History of violence »), Mekhi Phifer (« Lie to me », la saga « Divergente »), John Stamos, Angela Bassett... Sans oublier les guests de qualité comme Kirsten Dunst, Stanley Tucci, Sally Field ou encore la « Frenchie » Julie Delpy. Autant de visages qui ont permis à la série de connaître une longévité incroyable. ■

TEXTE CLAIRE FORTIER-DURAND **PHOTOS** © NBC

A savoir...

Les fans de la série « Friends » se rappellent sûrement un épisode hilarant dans lequel Rachel et Monica (Jennifer Aniston et Courteney Cox) doivent aller à l'hôpital. Elles y rencontrent George Clooney et Noah Wyle ! Si ces derniers ne portent pas leurs noms dans « Urgences », le clin d'oeil est évident. Cette idée a pris forme lorsque certains acteurs de « Friends » et de « Urgences », qui tournaient sur des plateaux proches, se sont retrouvés lors de pauses cigarettes.

Fiche technique

Genres : *Drame, série médicale.*
Créateur : *Michael Crichton.*
Nombre d'épisodes : *15 saisons, 331 épisodes de 46 minutes.*
Diffuseur US : *NBC (19 septembre 1994-2 avril 2009).*
Distribution : *Anthony Edwards (Mark Greene), George Clooney (Douglas Ross), Sherry Stringfield (Susan Lewis), Noah Wyle (John Carter), Julianna Margulies (Carol Hathaway), Eriq La Salle (Peter Benton)...*

Le pitch

La vie du service des urgences de l'hôpital universitaire Cook County de Chicago.

WEEDS (SHOWTIME)

LA SÉRIE QU'IL FAUT FAIRE TOURNER

C'EST UNE MARY-LOUISE PARKER À LA MORALE DISCUTABLE, HYPOCRITE ET CRIMINELLE, QUI EST MISE EN SCÈNE DANS « WEEDS », QUINZE ANS APRÈS SES EXCELLENTS « BEIGNETS DE TOMATES VERTES ». ET ELLE Y EST FABULEUSE.

Ceux qui déploraient la mort de la sitcom ont renouvelé leur abonnement au câble. « Weeds », nouvelle offre subversive de « Showtime », s'avère intelligente, drôle, humaine et vraiment agréable - des adjectifs qui pourraient aussi bien décrire sa tête d'affiche, malgré les défauts de son personnage. Mary-Louise Parker joue Nancy Botwin, une veuve qui vit dans une grande maison en Californie avec ses deux fils et une assurance-vie proche du néant. Pour s'en sortir, elle commence à vendre de l'herbe... aux matches de foot de son fils, lors de soirées poker et à son comptable. En d'autres termes, aux gens qui vivent dans son voisinage.
Dès sa première saison, le show et son trio de choc féminin ont été acclamés, notamment lors des 63es Golden Globes (2006). La série produite et écrite par Jenji Kohan avait été nommée parmi les meilleures comédies et Elizabeth Perkins parmi les meilleures actrices dans un second rôle, Mary-Louise Parker se voyant élue meilleure actrice. Cela avait permis à Showtime de les reconduire dans leurs activités illicites. Elles ont duré sept saisons de plus et méritent le coup d'œil. Un pré-« Breaking Bad » en version tragi-comique. ■

TEXTE SYLVAIN PETIT
PHOTOS © SHOWTIME

A savoir...

Le générique de « Weeds » est un événement à lui seul, un véritable bonheur pour la pensée analytique. Sur la chanson « Little Boxes » de Malvina Reynolds, on découvre une banlieue où tout est semblable et fade. Pour la saison 2, le titre est repris à chaque épisode par des artistes aux registres bien différents, comme Elvis Costello, Death Cab for Cutie, Joan Baez et Linkin Park.

Fiche technique

Genres : *Drame, comédie.*
Créateur : *Jenji Kohan.*
Nombre d'épisodes : *8 saisons, 102 épisodes de 30 minutes.*
Diffuseur US : *Showtime 8 août 2005-16 septembre 2012).* ***Distribution :*** *Mary-Louise Parker (Nancy Botwin), Elizabeth Perkins (Celia Hodes), Tonye Patano (Heylia James), Romany Malco (Conrad Shepard), Hunter Parrish (Silas Botwin)...*

Le pitch

Pour surmonter ses difficultés financières après le décès de son mari, Nancy Botwin se met à vendre du cannabis.

AUX FRONTIÈRES DE LA FOLIE

LES AVENTURES DES AGENTS FOX MULDER ET DANA SCULLY ONT PASSIONNÉ LES ADOLESCENTS DES ANNÉES 90, AUTANT FASCINÉS PAR LE PARANORMAL QUE PAR LA THÉORIE DU COMPLOT, LES DEUX PILIERS DE LA SÉRIE DE LA CHAÎNE FOX.

A savoir...

Personnage récurrent de la série, l'homme à la cigarette ne devait apparaître que dans le pilote. Mais il dégageait une telle aura de mystère que les producteurs ont décidé de le faire revenir régulièrement. Il était interprété par William B. Davis... qui avait arrêté de fumer vingt ans plus tôt !

Le pitch

Agents spéciaux du FBI, Fox Mulder et Dana Scully travaillent sur des affaires non résolues marquées par des phénomènes paranormaux.

Interrogée en 2016 sur l'agacement que pouvaient provoquer en elle les références permanentes à son interprétation de Dana Scully, Gillian Anderson (47 ans) a déclaré à « Télérama » : « Au début, je refusais de répondre à la moindre question sur les X-Files et puis avec le temps, j'ai lâché prise. J'ai commencé à apprécier ce que cette série a représenté, pas seulement pour moi mais pour le monde entier. J'ai compris que j'ai fait partie de quelque chose d'iconique, qui a joué un rôle clé dans l'évolution de la qualité de la télévision. Ce n'est pas rien, je dois le reconnaître. » « Iconique » : le terme est lâché et pas du tout galvaudé lorsqu'on parle de « X-Files ». Dès ses premiers épisodes, la série de Chris Carter s'amusa à tracer son propre chemin, sans jamais songer à rallier les sentiers battus. Les enquêtes menées par les agents spéciaux du FBI Scully et Mulder mêlent le paranormal, le surnaturel, l'extraterrestre et l'incontournable théorie du complot (très à la mode de nos jours), avec des moments carrément angoissants. Peter Roth, président des productions télévisées de la Fox à l'époque, ne s'attendait certainement pas à un résultat aussi éblouissant lorsqu'il demanda à Chris Carter de développer le projet « X-Files ». Lui voulait faire revivre une série dont il était fan quand il était jeune : « Kolchak : The Night Stalker » (ABC, 1974-75). L'histoire d'un journaliste chasseur de monstres une fois la nuit tombée. Carter enrichit l'idée de départ grâce, notamment, au témoignage d'un agent du FBI qui enquêtait sur un culte satanique. Il prit également note d'un sondage qui affirmait que 3,7 millions d'Américains avaient déjà été enlevés... par des extraterrestres.

Quant aux personnages de Fox Mulder et Dana Scully, ils constituent les côtés « Pile » et « Face » du cerveau de leur créateur : « Les deux viennent tout droit de ma tête, s'est amusé Chris Carter. C'est une dichotomie. Ils sont les parts égales de mon désir de croire en quelque chose et de mon incapacité à croire en quelque chose. Mon scepticisme et ma foi. L'écriture de ces personnages s'est faite très facilement. J'aimerais, comme beaucoup de personnes, être témoin d'un événement paranormal. Et dans le même temps, je ne peux pas accepter le fait que cela puisse arriver. Ces personnages et ces voix sont tout droit issus de cette dualité. » A l'époque, la « normalité » voulait que le cartésien soit l'homme et le rêveur la femme. Mais Chris Carter a tenu à ce que les rôles soient inversés. Aussi, c'est Fox Mulder qui fait preuve d'une naïveté proche de la candeur. Le créateur de la série imposa aussi une relation strictement platonique entre ses deux héros, quand tout tendait vers le contraire. A ses yeux, rien ne valait le duo Emma Peel-John Steed des « Avengers », deux personnages se tournant autour sans jamais conclure.

DAVID DUCHOVNY DÉTESTAIT LA SF

Il fallait bien sûr trouver deux acteurs capables d'incarner Fox Mulder et Dana Scully. Ce fut facile pour le premier, moins pour la seconde. Débarqué à Los Angeles depuis trois ans, David Duchovny se focalisait sur les films quand il reçut le scénario de l'épisode pilote de « X-Files ». Convaincu, avec son manager, qu'il s'agissait d'une excellente histoire, il se présenta au casting et éblouit tout le monde, excepté... Chris Carter qui ne le trouvait pas très intelligent avec son débit de paroles plutôt lent. Duchovny rejoua la scène en parlant plus vite et le tour fut joué.

Pour Gillian Anderson, ce fut exactement l'inverse. Les patrons du studio exigeaient une comédienne expérimentée, pulpeuse et blonde. Anderson avait 24 ans, elle était rondouillarde et rousse. Mais son interprétation laissa sans voix Carter qui l'imposa. Et tant pis si elle ne mesurait que 1,60 m, soit 24 centimètres de moins que son collègue ! Dans la plupart des plans serrés, elle montait sur un petit banc pour lui donner la réplique... Leur complicité fut manifeste d'entrée de jeu mais s'éroda quelque peu avec le temps, aucun des deux acteurs n'étant préparé à vivre un tel succès. « Nous sommes passés de l'ombre à un statut de stars internationales en si peu de temps que l'on ne se comportait parfois pas très bien, s'est souvenu David Duchovny dans les colonnes du « Parisien » en 2015. Ma relation avec Gillian en a souffert. Aujourd'hui, on a pris du recul et on s'est pardonné. Ce personnage de Fox Mulder a été le début de tout pour moi. J'ai obtenu mes rôles

suivants grâce à lui. Et d'une certaine façon, il ne m'a jamais quitté. Les gens ne cesseront jamais de m'y renvoyer. Pourtant, je n'étais pas du tout fan de science-fiction. Au début, c'était même un problème, car je ne voulais pas être associé à ce genre de série. La science-fiction à la télévision, c'était nul. Heureusement, « X-Files » a été la première série de ce type à être de qualité et à faire de la science-fiction avec des gens réels, pas seulement avec des super-héros. »

VIVE LA THÉORIE DU COMPLOT !

Le personnage de Scully fut fondamental dans la création du mythe « X-Files ». Elle qui était très terre-à-terre est sans cesse confrontée à des phénomènes paranormaux qu'elle a beaucoup de mal à expliquer. Alors que son partenaire Mulder ne cesse de s'enthousiasmer devant les preuves formelles de l'existence d'extraterrestres ou de mutants, Scully tente de trouver des explications cartésiennes. Elle garde sa ligne de conduite coûte que coûte mais les faits montrent bien qu'elle fait fausse route.

Cette façon de développer les histoires permettait aux téléspectateurs de s'identifier totalement. Que l'on croie ou pas aux extraterrestres, que l'on soit Fox Mulder ou Dana Scully, les preuves sont là, irréfutables : ils existent. La série fut à ce point convaincante qu'une vague de partisans de la théorie du complot et du secret déferla sur la planète. On découvrit l'existence de la Zone 51 dans l'ouest américain, où le gouvernement conservait des aliens et leur vaisseau. La photo de l'un d'entre eux fit le tour du globe via un Internet balbutiant. Comme l'a écrit « Les Inrocks » en janvier dernier, « si quelques notes du générique de « X-Files » composé par Mark Snow peuvent parfois suffire à faire frémir, c'est tout l'univers visuel et sonore de la série qui lui confère sa maîtrise exceptionnelle de l'ambiguïté. Son fameux mantra, « La vérité est ailleurs », donne le ton d'une quête de l'inatteignable dans laquelle Mulder et Scully incarnent les affrontements du cœur et de la raison. Dans un jeu de clair-obscur souvent magnifié par la mise en scène (et des éclairages à la lampe torche, au néon, à la lumière de bureau ou à celle de la Lune), l'un veut croire tandis que l'autre veut savoir. Les théories du complot, les légendes autour de Roswell, les phénomènes paranormaux : ce sont autant les thématiques de « X-Files » qui fascinent que les limites de la raison qu'elles invoquent. »

Bien qu'axée sur deux agents fédéraux, la série mettait à mal le gouvernement, accusé de dissimuler la vérité aux citoyens. Une prise de position forte qui inquiéta son instigateur même : « Quand j'ai écrit l'épisode pilote de « X-Files » en 1993, j'ai appelé le FBI pour demander quelques informations, a révélé Chris Carter en 2016. La personne à qui j'ai eu affaire était agréable mais elle n'avait hélas pas le temps de répondre à mes questions. Lorsque l'épisode a été diffusé à la télévision, j'ai immédiatement reçu un appel du FBI qui me demandait qui j'étais et ce que j'étais en train de faire. En l'espace d'une seconde, j'ai bien cru que des hommes allaient débarquer chez moi pour me faire taire... Durant la diffusion de l'épisode pilote, une personne anonyme m'a contacté, affirmant avoir travaillé dans l'établissement d'une agence gouvernementale secrète. A ma grande surprise, cette personne m'a dit que « X-Files » était très proche de la réalité. »

Aux Etats-Unis, la série fut diffusée le jeudi soir à partir de septembre 1993. Sa première saison rassembla plus de 11 millions de téléspectateurs en moyenne par épisode. Trois ans plus tard, ils étaient près de vingt millions, un chiffre incroyable, avec une pointe à trente millions en janvier 1997, juste après le Super Bowl XXXI. En France, le show fut d'abord programmé le dimanche par M6 avant de constituer le prime time du samedi soir dans sa troisième saison. Chez nous comme de l'autre côté de l'Atlantique, la lassitude finit par gagner le public. Aux Etats-Unis, la neuvième et (provisoire) dernière saison ne fut suivie « que » par 9,1 millions de téléspectateurs, ce qui fit dire à Chris Carter : « Nous avons perdu le public du premier épisode. C'est comme s'il avait disparu et je ne veux pas savoir comment le retrouver. Je ne veux pas le faire parce que je crois que ce que nous faisons actuellement mérite qu'il revienne. » Le créateur du show estime que les attentats du 11 septembre 2001 sont à l'origine de la désaffection d'aficionados plus soudés que jamais derrière leur gouvernement. Des gens qui avaient d'autres chats à traquer que des extraterrestres.

La « vraie » raison est plutôt à chercher du côté du duo héroïque, qui avait perdu sa moitié. En effet, durant la septième saison, David Duchovny intenta un procès à la 20th Century Fox au motif que la chaîne avait sciemment vendu à un faible tarif les droits de la série à des filiales afin que l'acteur touche moins de primes. Si Duchovny remporta ce procès et obtint un chèque de vingt millions de dollars, ses rapports avec ses patrons se tendirent fort logiquement. A tel point que sa direction ne lui proposa pas de prolonger, alors que son contrat arrivait à expiration. C'est donc sans l'agent Mulder que Scully continua de s'occuper des « X-Files » durant deux saisons. Une absence hautement préjudiciable puisque, même si les audiences avaient commencé à s'éroder depuis la cinquième saison, la fiction perdit quatre millions de téléspectateurs entre la huitième et la neuvième ! En 2015, Chris Carter reconnut que le départ de David Duchovny, qui a depuis fait les beaux jours de « Californication » (Showtime, 2007-14), avait constitué un tournant : « Le secret de « X-Files », c'est Mulder et Scully, tout simplement. Sans ces deux personnages, il n'y aurait pas de série. On aurait pu raconter les meilleures histoires du monde, sans Mulder et Scully pour nous emmener à travers elles, nous n'aurions pas obtenu un tel succès. »

« IL Y AURA TOUJOURS UNE VÉRITÉ AILLEURS »

Avant de s'encombrer d'une inutile saison 10, Chris Carter est revenu, vingt ans après, sur la genèse de l'œuvre d'une vie, avec la même passion et une conclusion qui laisse la porte ouverte à tous les scénarii : « Nous étions juste la nouvelle série à venir après toute une lignée de shows. Beaucoup étaient diffusés durant mon enfance. Pour moi, « X-Files » représentait l'opportunité de faire ma version de ce avec quoi j'avais grandi. Nous avons simplement ouvert des portes. J'étais au lycée quand il y a eu le Watergate. Cela a été une expérience très formatrice pour moi. « Les Hommes du président » reste l'un de mes films préférés. C'est un film formidable et ce qui le rend encore plus génial, c'est que vous connaissez l'histoire et aussi la fin. Et pourtant, à chaque fois que vous le voyez, vous restez cramponné à votre siège. C'est la preuve que c'est un très bon film. Interroger les autorités, ne pas faire confiance aux pouvoirs en place a toujours traversé « X-Files » et c'est une question qui revient encore plus aujourd'hui. Je veux croire qu'il y a plus ailleurs. Je veux que ma foi soit testée, que ma science et mes certitudes le soient aussi. Et je pense qu'on le souhaite tous. »

TEXTE RAPHAËL NOUET **PHOTOS** © FOX

Fiche technique

Genres : *Horreur, fantastique, science-fiction.*
Créateur : *Chris Carter.*
Nombre d'épisodes : *10 saisons, 207 épisodes de 43 minutes.*
Diffuseur US : *Fox (10 septembre 1993-en cours).*
Distribution : *David Duchovny (Fox Mulder), Gillian Anderson (Dana Scully), Mitch Pileggi (Walter Skinner), Robert Patrick (John Doggett), Annabeth Gish (Monica Reyes)...*

LE SUPER ZAPPING DE « SÉRIES CINÉ SAGA »

À LA MAISON-BLANCHE (NBC)

Dans le même esprit que « House of cards », mais lancé quatorze ans avant aux Etats-Unis, « A la Maison-Blanche » raconte les années passées dans le bureau ovale par un président démocrate fictif. On y voit Josiah Bartlet (Martin Sheen) diriger le pays, avec son équipe, depuis l'aile ouest du bâtiment. Les scénaristes de la série ont inclus dans l'intrigue tous les thèmes qui ont marqué la société américaine de l'époque comme le racisme, la vente d'armes ou encore l'homosexualité. Forte d'un casting high-tech, Rob Lowe, un habitué du grand écran (la trilogie « Austin Powers », « Wayne's World »), jouant Sam Seaborn, la fiction a empilé les Emmy Awards. Et elle s'est adaptée à l'actualité en dédiant un épisode aux événements du 11 septembre 2001.

ALIAS (ABC)

Dans la multitude de séries d'espionnage US, « Alias » mérite le détour. Il s'agit du premier show développé par J.J. Abrams après la création de Bad Robot, sa boîte de production, en 2001. Mis sur pied avant le carton planétaire de « Lost : les disparus », « Alias » raconte l'histoire d'un père et de sa fille, agents doubles pour le compte de la CIA. Jennifer Garner (Sydney Bristow) est entourée par un très gros casting : Michael Vartan (oui, le neveu de Sylvie...), Bradley Cooper, Elodie Bouchez mais aussi et surtout une pelletée de guests, qui viennent faire une apparition au cours des cinq saisons (Quentin Tarantino, Roger Moore, Faye Dunaway, Ethan Hawke, David Carradine, David Cronenberg...). Bref, une œuvre de jeunesse d'Abrams qui vous permet déjà de cerner le bonhomme.

ANGEL (THE WB)

Les producteurs US sont les rois des spins-offs. Dès qu'une série cartonne, elle a droit à un dérivé. Buffy Summers, la tueuse de vampires, a ainsi vu Angel, un vampire dont elle était proche, avoir droit à son propre feuilleton. David Boreanaz, qui interprétait le personnage, a gardé le costume dans « Angel ». Sa mission de vampire : lutter contre les forces du Mal afin de faire oublier sa propre part d'ombre. Moins léger que « Buffy contre les vampires » dans son écriture, « Angel » ne révolutionnait pas le genre : il restait conçu pour des ados avides de fantastique teinté d'horreur. David Boreanaz, qui restait sur l'élan de « Buffy », a profité de « Angel » pour devenir un acteur de série très utilisé outre-Atlantique. Il apparaît dans « Bones ».

BONES (FOX)

Vous avez toujours rêvé de bosser sur une enquête criminelle bien glauque ? Quand même les policiers scientifiques n'ont rien réussi à tirer de l'ADN d'un cadavre ou d'une scène de crime ? N'hésitez plus une seule seconde, « Bones » a été imaginé pour vous. Vous y verrez la jolie Emily Deschanel (Temperance Brennan) tenter de faire parler des squelettes. La série diffusée par M6 en France est considérée par certains comme un excellent moyen de découvrir la spécialité de l'anthropologie judiciaire (l'étude des ossements). En prime, l'héroïne est aidée par Seeley Booth, un agent du FBI interprété par David Boreanaz (Angel dans « Buffy contre les vampires » et dans la série éponyme).

BORGEN (DR1)

Vous vous êtes pris de passion pour la série politique depuis que vous avez regardé « House of cards » ? Eh bien, vous ne serez pas dépaysé par « Borgen », une production danoise qui met en scène la vie d'une femme Premier ministre dans le pays nordique. Si l'histoire ne bénéficie pas d'un pool d'acteurs connus, la vie privée et la vie publique de l'héroïne s'entremêlent pour apporter du piment à l'intrigue. Pour l'anecdote, « Borgen », qui se traduit par « Château » en français, est le surnom du siège du Parlement danois et des bureaux du Premier ministre du pays. En France, « Le Château » n'est autre que le surnom donné à l'Elysée.

BROADCHURCH (ITV)

Trustés par les productions américaines, nos écrans proposent des séries venues d'autres pays mais qui soutiennent la comparaison. Reléguant l'action au second plan, « Broadchurch », une fiction britannique, plonge le téléspectateur dans une petite ville du comté de Dorset aux prises avec l'assassinat de Danny Latimer, un jeune habitant. L'inspecteur Alec Hardy (David Tennant) est aidé par Ellie Miller (Olivia Colman). Très appréciée en Angleterre, « Broadchurch », prévue sur deux saisons, en connaîtra finalement une troisième qui sera la dernière. Vous l'aurez compris, ce show s'appuie avant tout sur la psychologie de ses personnages, comme lors du procès du suspect. Qui a dit que cela pouvait permettre de s'endormir plus facilement ?

BUFFY CONTRE LES VAMPIRES (THE WB)

A l'instar de « Charmed », « Buffy contre les vampires » symbolise la série fantastique pour ados qui électrise des millions de fans durant plusieurs années. Entre 1997 et 2003, les pérégrinations d'Anne « Buffy » Summers ont permis à Sarah Michelle Gellar de devenir une star mondiale. Dans le sillage de son actrice principale, qui interprétait une tueuse de vampires, « Buffy » a révélé Alyson Hannigan (Willow), vue dans les trois « American Pie », et David Boreanaz (Angel), qui s'est illustré dans « Angel », spin-off masculin de « Buffy ». Récompensée par trois Emmy Awards, la fiction trouve son origine dans « Buffy, tueuse de vampires » (1992), un film d'horreur dans lequel apparaissait Donald Sutherland, Luke Perry (« Beverly Hills ») ou encore David Arquette (« Scream »).

CHARMED (THE WB)

AU TOP

Buffy Summers pourchassait les vampires. Les frangines Halliwell (Phoebe, Piper et Prudence, alias « Prue »), sorcières de leur état, luttent, elles, contre les forces du Mal qui infestent San Francisco. A mi-chemin entre fantastique et horreur mais également traité sur le mode de la comédie, le show d'Aaron Spelling visait les ados, comme« Buffy contre les vampires ». Du coup, le casting de « Charmed » s'était tourné vers des comédiennes rodées à l'exercice. Shannen Doherty (« Beverly Hills ») et Alyssa Milano, l'ex-petite fille star de « Madame est servie », sont venues relancer leur carrière respective. Holly Marie Combs (« Pretty Little Liars ») et Rose McGowan (« Scream », « Le Dahlia noir ») y ont, quant à elles, gagné leurs galons de star.

Ce qui est sympa avec le groupe Canal, c'est qu'il a mis le paquet question séries de qualité. Loin, pour ne pas écrire très loin des scénars à la papa, comme « Navarro », la chaîne à péage vous a mitonné, ces dernières années, quelques joyaux. De « H » (1998) à « Mafiosa » (2006) en passant par « Braquo » (2009, en photo), « Maison close » (2010), « Les Revenants » (2012), « Versailles » (2015), « Le Bureau des légendes » (2015), « Section Zéro » (2015) ou encore « Baron noir » (2016), Canal a ratissé large pour séduire. En recrutant des showrunners inspirés, comme Olivier Marchal pour « Braquo », la chaîne cryptée n'a pas mégoté. Quand l'écriture de l'histoire ou la réalisation sont confiées à des gens moins connus, c'est le casting qui compense (Kad Merad dans « Baron noir » ou Jean-Pierre Darroussin dans « Le Bureau des légendes »). ▮

COMMUNITY (NBC)

Par son format (épisodes de 22 minutes), « Community » est une pure sitcom à l'américaine. Par l'univers qu'elle traite, le milieu des étudiants, elle n'échappe pas aux clichés des productions made by l'Oncle Sam. Pourtant, ce show a de nombreux fans. Comment peut-on se passionner pour la vie d'un collège dont les étudiants, en difficulté, n'ont pas le niveau pour intégrer une « vraie » université, nous direz-vous ? Parce que « Community » adopte un ton parodique et que le show est bourré de références à la culture US (films, modes de vie...). La série a ainsi parodié « Law and Order », « Paintball, le film », tourné un épisode en 8-bits (!) et même un autre en... pâte à modeler animée. Jeff Winger (Joel McHale, aperçu dans « Ted ») et ses comparses n'attendent plus que vous. ▮

DALLAS (CBS)

« Dallas » est LA série qui a marqué les téléspectateurs des années 80. Personne n'a oublié J.R. Ewing, roi du pétrole et des coups bas pour régner sur le Texas et éliminer Cliff Barnes, son ennemi juré. Par son machiavélisme et ses histoires d'amour (ah, Sue Ellen et son penchant pour le Bourbon...), le scénario a tenu en haleine des centaines de millions de fans durant treize ans. Longtemps diffusé après le 13h de TF1, « Dallas » a rendu mondialement célèbres Larry Hagman, Patrick Duffy ou encore Linda Gray. Un certain Brad Pitt coiffa un Stetson le temps de cinq épisodes en 1987. En 2012, un nouveau « Dallas » a été mis à l'antenne. Larry Hagman décéda au cours du tournage, obligeant les showrunners à s'adapter. Une des raisons de l'échec de cette suite ? Un générique inoubliable. ▮

DAMAGES (FX)

La série dite de « prétoire », où des avocats sont les personnages principaux des intrigues, a été inventé outre-Atlantique. Depuis quelques années, le genre se développe. S'il est souvent imbriqué avec des enquêtes policières, dans « Damages », on suit la vie d'une jeune avocate, Ellen Parsons, interprétée par Rose Byrne (« Nos pires voisins » 1 et 2), qui vient d'intégrer un cabinet new-yorkais. Fort de cinq saisons, le show s'appuie sur un casting trois étoiles digne du grand écran (Glenn Close, Ted Danson, William Hurt, Timothy Olyphant, John Goodman, Ryan Philippe...). Glenn Close, qui jouait la patronne du cabinet, s'est vue récompensée de deux Emmy Awards de la meilleure actrice dans une série dramatique (2008, 2009). ▮

DINOTOPIA (ABC)

SCOFIELD AU PAYS DES DINOS

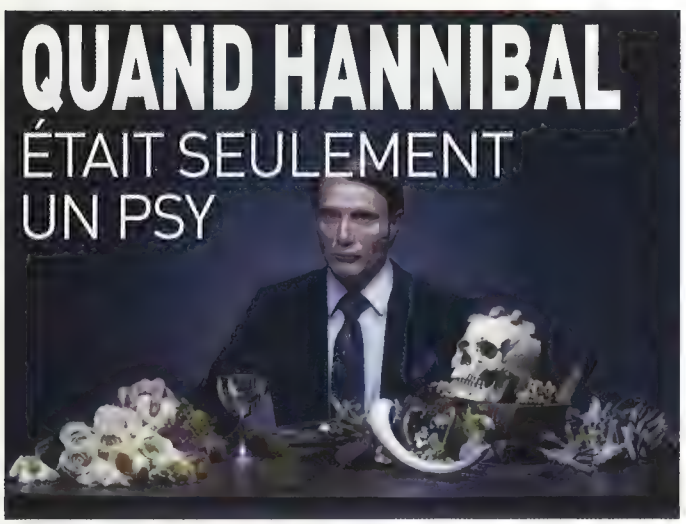
Proposé en trois téléfilms de 90 minutes sur le réseau ABC en 2002, « Dinotopia » rappelle « Jurassic Park ». Il met en scène deux frères, Karl et David Scott qui, à la suite d'un accident d'avion dans lequel ils ont perdu leur père, atterrissent sur une île infestée de dinosaures. Balançant entre l'esprit du film de Spielberg et une intrigue made in « Lost, les disparus », « Dinotopia » ravira les amateurs d'aventures fantastiques. Côté casting, on retrouve Géraldine Chaplin, la fille de Charles, et surtout Wentworth Miller (David Scott) qui deviendra une star dans le rôle de Michael Scofield (« Prison Break »). Récompensé d'un Emmy Award pour ses effets spéciaux, « Dinotopia » est devenu, ensuite, une série annulée après... six épisodes.

GIRLS (HBO)

LA SITCOM AU FÉMININ

Co-produite, pour HBO, par Judd Apatow, le réalisateur des cartons « 40 ans, toujours puceau » et « 40 ans, mode d'emploi », « Girls », pensée pour ces dames, se veut une « thérapie de groupe sur l'amitié féminine » selon Lena Dunham, sa créatrice, scénariste et actrice principale. Tourné au format sitcom, ce show raconte les aventures d'Hannah Horvath (Lena Dunham) et de ses amies installées à New York. Pour donner vie à ses personnages, Lena Dunham s'est inspirée de ses expériences personnelles. Egalement productrice, cette dernière, vue dans « 40 ans, mode d'emploi », a reçu deux Golden Globes en 2013 (meilleure série télévisée musicale ou comique, meilleure actrice dans une série télévisée musicale ou comique).

HANNIBAL (NBC)



QUAND HANNIBAL ÉTAIT SEULEMENT UN PSY

Popularisé au cinéma par Anthony Hopkins (« Le Silence des agneaux », « Hannibal », « Dragon rouge »), Hannibal Lecter, l'un des plus célèbres tueurs en série de fiction, a eu droit à son adaptation télévisée entre 2013 et 2015. Dans la chronologie de la vie du psychopathe, l'intrigue de ce show se situe avant celle du roman « Dragon rouge » (1981). On y découvre comment le professeur Lecter (Mads Mikkelsen) est chargé, par l'agent Jack Crawford, d'analyser Will Graham (Hugh Dancy), un jeune agent qui a échoué aux tests psychologiques du FBI en raison d'une personnalité trop émotive. Laurence Fishburne (« Les Experts », « Mystic River »), qui interprète l'agent spécial Crawford, et Gillian Anderson (« X-Files ») complètent un casting très solide.

LOUIE (FX)

DU STAND-UP À L'ÉCRAN

Conçu, écrit et réalisé par Louis C.K., un acteur (« American Bluff ») dont la spécialité était à l'origine le stand-up, « Louie » est un OVNI parmi les nombreuses sitcoms US, chaque épisode intégrant un extrait d'un sketch de son créateur. Louis C.K., qui interprète Louie, campe un humoriste new-yorkais aux prises avec l'éducation de ses deux filles. Ce show aborde sous l'angle de la comédie des questions de la vie quotidienne comme le sexe et la religion. Autre originalité de « Louie » : il n'y a pas de suivi dans l'écriture de l'intrigue. Ce sont souvent des histoires indépendantes, y compris au sein d'un même épisode. Louis C.K. a reçu le prix du meilleur scénario pour une série comique aux Emmy Awards 2012.

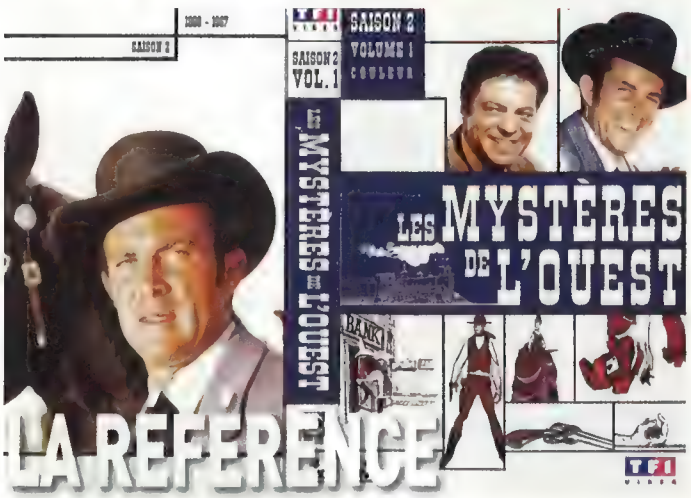
LUTHER (BBC ONE)

Développé par le réseau BBC, « Luther », en bon polar à l'anglaise, narre, sur quatre saisons, le parcours de John Luther, un flic traquant les tueurs d'enfants à la criminelle de Londres. C'est Idris Elba (Nelson Mandela dans « Mandela : un long chemin vers la liberté » et surtout Stringer Bell dans « The Wire ») qui prête ses traits à un héros torturé par sa part d'ombre. Dépressif, il pense avant tout à son travail, quitte à sacrifier sa vie personnelle. Vous l'aurez compris, tout l'intérêt de « Luther » repose sur la psychologie de son personnage central. Son showrunner a confié s'être inspiré de Sherlock Holmes mais aussi de Columbo, car l'identité du coupable est connu dès le début de chaque épisode.

THE L WORD (SHOWTIME)

Diffusé par Showtime entre 2004 et 2009, « The L Word » marque l'histoire de la télé américaine par les tabous qu'elle brise. Elle narre les aventures de Jenny Schecter (Mia Kirshner) qui découvre la communauté lesbienne grâce à ses deux voisines, Bette Porter et Tina Kennard. Cette fiction met en scène sans complexes des héroïnes bisexuelles et transgenres. Au titre de ce show, le spectateur américain pouvait se douter des sujets traités dans le scénario. Aux Etats-Unis, pour évoquer un mot tabou, on utilise en effet sa première lettre, ici « L » pour « Lesbian ». Au casting, on retrouve Jennifer Beals, révélée dans « Flashdance » (Bette), et Pam Grier, vue dans « Jackie Brown » (Kit Porter, sa sœur).

LES MYSTÈRES DE L'OUEST (CBS)



Avec « Rawhide », apparu sur les écrans US en 1959 et qui lança la carrière de Clint Eastwood, « Les Mystères de l'Ouest » est la série qui a marqué l'enfance de beaucoup de téléspectateurs. Davantage « western » que « La petite maison dans la prairie », son intrigue décrit les aventures de deux agents secrets au pays des cowboys. Mâtinée de science-fiction, « Les Mystères de l'Ouest » était très spectaculaire pour l'époque. Robert Conrad (James West) et Ross Martin (Artemus Gordon) utilisent des gadgets et des déguisements pour remplir leurs missions. La série connut un tel succès qu'elle fut adaptée au cinéma en 1999, avec Will Smith et Kevin Kline dans les rôles titres. Une version qui fit la part belle aux effets spéciaux.

Vous aimez « Faites entrer l'accusé » et avez un penchant pour les affaires criminelles non élucidées ? Ces séries sont faites pour vous. De « Cold case » à « Sherlock » en passant par « FBI portés disparus », « Esprits criminels », « New York Police Judiciaire » et « New York Police District », il y a de quoi satisfaire les policiers scientifiques en herbe qui sommeillent en vous. Dans « Esprits criminels », aux histoires plus nerveuses, vous retrouverez Shemar Moore, un bellâtre longtemps vu dans « Les Feux de l'amour ». Sinon, pour les nostalgiques, « Columbo » (Peter Falk, en photo), son cigare, son imper, son basset hound, sa Peugeot 403 et sa femme mènent toujours l'enquête sur TV Breizh... Indémodable.

REAL HUMANS (SVT1)

Vous aimez les séries futuristes où la technologie prend définitivement le pas sur l'homme ? Procurez-vous la collec' de « Real Humans : 100% humains » ! Rappelant « Terminator », cette production suédoise nous plonge dans une société où des androïdes, appelés hubots, sont en passe de reléguer les humains au second plan. Imaginez un peu : ils sont équipés d'un port USB et d'une fente micro SD... Quand l'intrigue de « Real Humans : 100% humains » avance, on angoisse puisque les androïdes finissent par avoir des relations sexuelles avec des humains. Vous en voulez encore ? Des humains clonés deviennent des hubots pour acquérir le statut d'immortels... Répétons-le, il s'agit d'un bijou pour tous les fans d'anticipation.

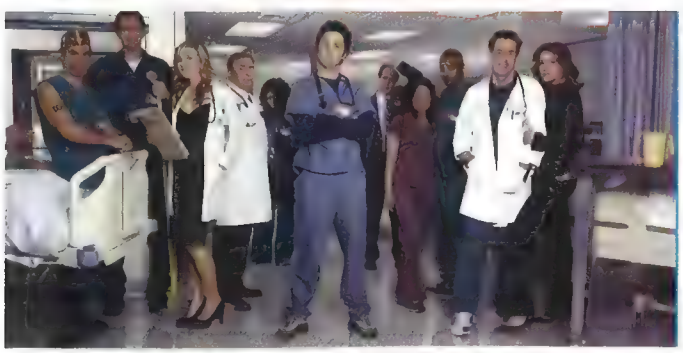
RECTIFY (SUNDANCE CHANNEL)

« Rectify » s'inscrit dans la lignée des shows aux héros à la vie chaotique. Daniel Holden (Aden Young) sort de prison et revient dans sa ville après avoir été condamné pour le viol et le meurtre de sa petite amie. En quête de rédemption et dans l'attente d'un nouveau procès, il va tout faire pour regagner la confiance des habitants. Le créateur de la série a reconnu avoir construit un personnage central ambigu dont « l'innocence n'est pas certaine ». « Rectify » joue à fond la carte du psychologique teinté de judiciaire. Le déroulement de l'intrigue est volontairement lent. Ce qui colle finalement plutôt bien avec l'esprit de Sundance TV, son diffuseur, spécialisé dans les productions indépendantes.

MR ROBOT (USA NETWORK)

Voilà une série qui va séduire les nombreux geeks et petits génies de l'informatique. « Mr Robot » permet de suivre les aventures d'Elliot Alderson (Rami Malek), un jeune informaticien new-yorkais qui, parallèlement à son métier, hacke des comptes. Atteint de troubles de la personnalité (décidément une récurrente chez les showrunners US...), il est recruté par « Mr Robot » (Christian Slater) qui le convainc de s'attaquer aux mastodontes de l'économie, à commencer par E. Corp, l'un des plus gros clients de son entreprise. Diffusé par USA Network, « Mr Robot » reste, pour le moment, inédit hors du territoire américain. Ironie de l'histoire : le pilote du show avait d'abord été diffusé en VOD afin d'éviter le piratage !

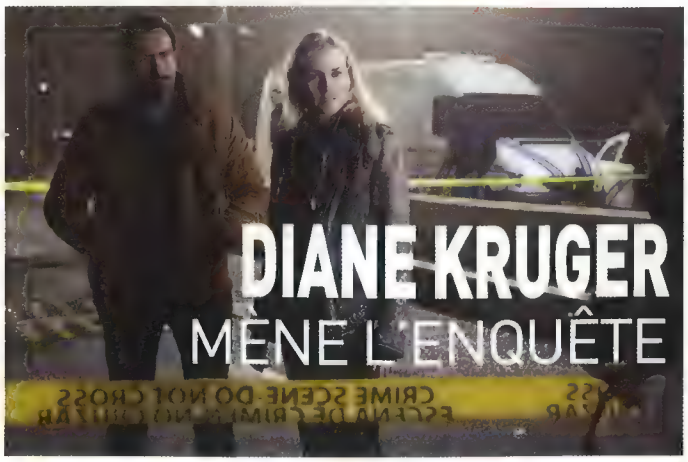
SCRUBS (NBC-ABC)



L'HOSTO DE LA RIGOLADE

Au rayon de la série médicale sérieuse, vous aviez eu « Urgences » et « Grey's anatomy ». « Scrubs » donne dans la sitcom US classique avec fous rires préenregistrés mais tant que ça fonctionne... Dans les premiers épisodes, John Dorian, alias J.D. (Zach Braff), est interne à l'hôpital du Sacré-Cœur. Au fil des neuf saisons, J.D. deviendra docteur. Bien sûr, il devra se coltiner des collègues parfois très lourds (le concierge et le directeur) mais connaîtra l'amitié (son colocataire) et surtout l'amour (Elliot Reid). En argot américain, « scrubs » qualifie les seconds couteaux. Un statut que Zach Braff ne connaît pas puisqu'il a été nommé aux Golden Globes 2005 et 2006 dans la catégorie « meilleur acteur dans une série de comédie ».

THE BRIDGE (FX)



Adaptation de « Bron », une production suédo-danoise, « The Bridge » est encore (et oui...) une histoire de serial killer. Dans le sud des Etats-Unis, un corps a été retrouvé sur le pont séparant le pays de l'Oncle Sam du Mexique. L'inspecteur Sonya Cross est envoyée entre El Paso et Juarez car un tueur en série sévit des deux côtés du Rio Grande. Elle forme un duo avec l'inspecteur Marco Ruiz afin de l'identifier. Malgré un casting international rompu au grand écran, avec la plus française des actrices allemandes, Diane Kruger (« Inglourious Basterds », « Les Garçons et Guillaume, à table »), ou encore Ted Levine (« Le Silence des agneaux », « Heat »), « The Bridge » a été annulée en 2014. Le pilote avait réuni plus de trois millions d'Américains.

THE NEWSROOM (HBO)

Devenir un Rouletabille des temps modernes fait partie de vos fantasmes ? Grâce à « The Newsroom », vous vous immergez dans le quotidien de la rédaction d'une chaîne de télé. Will McAvoy, son présentateur vedette, en est le directeur. Face à Mackenzie MacHale, la rédactrice en chef, il a fort à faire. Ensemble, ils vont abandonner l'info-spectacle pour revenir à un traitement plus factuel de l'actualité. Quand les journalistes s'en prennent aux actionnaires et aux annonceurs du réseau, l'équipe fait front face à la direction. Portée par un casting haut de gamme (Emily Mortimer, Sam Waterston, Jane Fonda, Olivia Munn) et surtout Jeff Daniels, récompensé de l'Emmy Award 2013 du meilleur acteur dans une série télévisée dramatique, « The Newsroom » se révèle un must.

THE RIVER (ABC)

Qu'est-ce qui peut bien donner envie de s'intéresser à une série qui a connu seulement huit épisodes avant d'être annulée ? Son thème et son originalité. « The River » se déroule dans la forêt amazonienne où le docteur Emmet Cole, un célèbre explorateur, interprété par Bruce Greenwood (« Star Trek », « Super 8 »), a disparu caméra au poing. Sa femme Tess (Leslie Hope, la femme de Jack Bauer dans « 24 ») part à sa recherche en compagnie de leur fils, Lincoln. Leur voyage va virer au surnaturel et au sanguinolent. Financée par le producteur de la série des « Paranormal Activity », « The River » inclut des séquences tournées en caméra embarquée. Un procédé rappelant « Le projet Blair Witch », fameux film mêlant horreur et épouvante. Les amateurs du genre seront comblés.

UTOPIA (CHANNEL 4)

Cette série britannique, qui compte deux saisons, est un thriller mettant en scène un groupe d'amis, fans de BD. En possession du premier volume de « Utopia », ils doivent fuir « The Network », une organisation parallèle, à partir du moment où l'un d'entre eux affirme détenir le second volume de l'œuvre. Selon « The Network », ce dernier n'est pas de la fiction. Annulé faute d'audience, « Utopia » est un show noir et violent. Certains lui ont ainsi reproché d'être trop proche de la réalité, notamment quand il montre une tuerie se déroulant dans une école. Le programme a glané un International Emmy Award de la meilleure série dramatique en 2014. David Fincher, le réalisateur de « Seven », a un temps projeté de développer un remake pour HBO.

TEXTE MICHAËL BLOSSIER (AVEC THOMAS SUINOT)
PHOTOS © NBC, ABC, THE WB, FOX, CBS, FOX, DR1, ITV, FX, CANAL+, HBO, TF1 VIDÉO, SVT1, SUNDANCE CHANNEL, USA NETWORK, CHANNEL 4

ILS AURAIENT PU ÊTRE DANS LES 100

ABSOLUMENT SUBJECTIVE, LA SÉLECTION QUE NOUS VOUS AVONS PROPOSÉE A OCCULTÉ CERTAINS SUCCÈS RÉCENTS (« SONS OF ANARCHY ») ET BEAUCOUP D'AUTRES DU PASSÉ (« V », « LES ENVAHISSEURS »). VOICI POURQUOI.

Petit secret de fabrication : lorsqu'a eu lieu la conférence de rédaction pour l'élaboration de ce magazine, plus de 200 séries ont été couchées sur le papier. Eh oui, en bons enfants de la télévision que nous sommes, nous avons été abreuvés, depuis toujours, de shows en tous genres. Pour dégager une hiérarchie, il a fallu désigner l'inoubliable et le périssable, l'histoire intemporelle et celle qui ne reflète qu'une époque. Un processus long et forcément source de discussions interminables. D'ailleurs, il ne fait aucun doute que notre liste sera commentée et c'est avec joie que nous tenterons de défendre nos arguments. Voici, en attendant, comment nous avons dégraissé le mammouth. Tout d'abord, nous avons rendu à César ce qui revenait à César : ce sont les Etats-Unis qui ont créé le concept de série télé et ils demeurent les maîtres incontestés en la matière. Pas de telenovelas, donc, en dépit de leur immense popularité en Amérique latine, pas d'AB Productions non plus même si les aventures des Musclés, d'Hélène, etc., ont rythmé l'enfance de la plupart des journalistes ayant œuvré dans ce numéro. Les séries estampillées Canal+ ont voix au chapitre parce qu'elles empruntent énormément à leurs consœurs américaines, dans l'écriture comme dans la réalisation.

DEHORS, LES ANACHRONISMES ET LES COPIES !

Nous avons poursuivi en éliminant, façon « Qui est qui ? », tout ce qui reflétait une époque et paraissait anachronique aujourd'hui. « Deux flics à Miami » (NBC), par exemple, fut un vrai succès dans les années 80 mais tout est passé de mode depuis, qu'il s'agisse des coupes de cheveux, des manches de vestes de costumes remontées jusqu'aux coudes ou tout simplement du style frimeur des deux acteurs. En Floride, aujourd'hui, c'est « Dexter » (Showtime) qui fait la loi. La plastique de rêve des naïades de « Alerte à Malibu » (NBC-Syndication) ne fait pas oublier la minceur du scénario. Autant regarder un calendrier Pirelli... Plaidoyer pour la concorde entre ethnies, « Arnold et Willy » (NBC-ABC) est également passé à la trappe, quand bien même le problème demeure vivace de l'autre côté de l'Atlantique. Pas assez universel, trop caricatural ou trop clivant. Comme « Beverly Hills » (Fox), « Gossip girl » (The CW), « New girl » (Fox) ou « Pretty Little Liars » (ABC Family). Les séries pour troisième âge style « Santa Barbara » (NBC), « Côte Ouest » (CBS), etc., ont également été expédiées à l'hospice. On doute qu'elles aient un jour été dans l'air du temps, elles n'ont aucun côté innovant et leur scénario est tellement long qu'il faudrait un magazine tout entier pour tenter de le résumer. Et puis il y a enfin et surtout ceux qui se classent dans une catégorie populaire mais pas aux premiers rangs. « 21 Jump Street » (Fox) était une série policière un peu décalée dans les années 80 mais elle a été largement dépassée depuis par « Les Experts » (CBS) ou « Sur Ecoute / The Wire » (HBO). « L'Agence tous risques » (NBC) ne vaut pas « Mission Impossible » (CBS), « Body of Proof » (ABC) est à des années-lumière de « Urgences » (NBC), « House » (Fox) ou « Grey's anatomy » (ABC), idem pour « Gomorra » (Sky Atlantic) avec « Les Soprano » (HBO). Qu'elles soient d'espionnage, de romance, de science-fiction, policière ou d'aventures, les séries que nous avons retenues ont toutes un petit quelque chose en plus qui leur confère un charme indéniable. Si la justice doit être rendue, nous préférons que ce soit par un truand chez les Amish (« Banshee ») que par une bande de motards (« Sons of anarchy », FX). Et quitte à mettre en avant un genre, autant que les pionniers récoltent les lauriers (« Doctor Who »/BBC One, « Twin Peaks »/ABC, « X-Files »/Fox) plutôt que leurs descendants. Tous les goûts sont dans la nature et il y a certainement autant de Tops 100 que de passionnés de séries. Avec des noms qui n'ont pas été cités lors du fameux brainstorming. Un jeu passionnant et interminable, comme les séries télé ! Dans un mag avec 150 fictions, des « Vikings » (History), « Black sails » (Starz) et « Treme » (HBO) auraient survécu au cut. ■

TEXTE RAPHAËL NOUET

PHOTOS © NBC, SHOWTIME, ABC, FOX, THE CW, CBS, HBO, SKY ATLANTIC, FX, STARZ

SOUVENIRS, SOUVENIRS...

DANS LES ANNÉES 80, UNE DÉFERLANTE DE SÉRIES US S'ABAT SUR LA FRANCE. C'EST LE DÉBUT D'UN PHÉNOMÈNE. TOUR D'HORIZON DES PLUS MARQUANTES.

Eighties. L'humour de « Papa Schultz » (CBS), le nez magique de Samantha dans « Ma sorcière bien-aimée » (ABC) et les exploits de Pépé Boyington dans « Les Têtes brûlées » (NBC) se font dépasser par la cool attitude de Fonzie et les aventures de la famille Cunningham dans « Happy Days » (ABC) **(6)**. On n'oublie pas pour autant Judy, la guenon malicieuse, et Clarence, le lion doté d'un strabisme, dans « Daktari » (CBS). Disons juste qu'on s'intéresse plus aux shorts de Daisy et aux péripéties des frères Duke de « Shérif, fais-moi peur » (CBS). Car comment ne pas succomber au Général Lee ? Les super-pouvoirs sont aussi à l'honneur avec la vision décuplée de « L'Homme de l'Atlantide » (NBC) **(7)** et le lasso de vérité de « Wonder Woman » (ABC-CBS) **(11)**. Deux personnages aux capacités bioniques vont à leur tour capter l'attention : l'astronaute Steve Austin dans « L'Homme qui valait trois milliards » (ABC) **(3)** et sa petite amie, Jamie Sommers, dont les aventures d'agent secret assurent le succès de « Super Jaimie » **(12)** (ABC-NBC). Nous sommes avant l'arrivée des appareils sophistiqués des « Experts ». Alors, pour identifier les meurtriers, place aux déductions farfelues de Jessica Fletcher, grâce auxquelles de nombreuses crapules sont envoyées derrière les barreaux. Entre deux tasses de thé, l'écrivain collecte des indices dans « Arabesque » (CBS) tandis que le couple milliardaire Jennifer et Jonathan Hart démêle des mystères entrecoupés de baisers et de coupes de champagne dans « Pour l'amour du risque » (ABC). « Remington Steele » (NBC) **(8)**, lui, suit la trace des méchants tout en tentant de charmer sa partenaire, comme le couple sulfureux de « Clair de lune » *(voir page 29)*. Quant à « Magnum » (CBS) **(5)**, il peut compter sur Higgins, Rick et Terry et ses chemises à fleurs pour le sortir des mauvais pas. Amitié aussi au sein de l'équipe « Riptide » (NBC). Les gadgets et compétences en informatique de Murray aident souvent à remporter la victoire. Dans un style plus musclé, Kojak (CBS-ABC) **(10)** fait régner la paix à New York. Sonny Crockett et Ricardo Tubbs sont occupés à exploser les truands dans « Deux flics à Miami » (NBC) **(1)** pendant que la Californie est sous la surveillance d'une brigade à moto, emmenée par l'officier Francis Ponchorello et son collègue Jonathan Baker, les héros de « ChiPs » (NBC) **(2)**. Gros bras et puissants engins proposent aussi des duos inoubliables. C'est le cas de Kit, la voiture dotée d'intelligence artificielle du justicier Michael Knight dans « K 2000 » (NBC) **(9)**. De l'hélicoptère supersonique du très solitaire Springfellow Hawke, qui intervient auprès de la CIA dans « Supercopter » (CBS-USA Network) **(4)**, ou de la moto super secrète de l'officier Jessie Mach dans « Tonnerre mécanique » (ABC). A revoir, découvrir ou offrir, ces séries sont toujours des petits bijoux rétro. ■

TEXTE LUCIE SF **PHOTOS** © ABC, NBC, CBS, USA NETWORK

A revoir

Dans la même lignée que « Dallas » et « Dynastie », TF1 a su maintenir en haleine toute une génération en diffusant de 1985 à 92 « Santa Barbara » (NBC). Que vous ayez jeté un œil en passant ou suivi l'histoire d'amour de Kelly et Joe, celle sur fond de racisme d'Eden et Cruz ou les autres conflits opposant les Capwell et les Lockridge, ce soap opera n'a pas pu vous laisser indifférent. Une saga culte de 2 137 épisodes dont le générique est resté dans toutes les mémoires.

ILS ONT BERCÉ NOTRE ENFANCE

SI LES NOMS « CROQUE-VACANCES » ET « RÉCRÉ A2 » ÉVOQUENT DES SOUVENIRS HEUREUX ET FONT PÉTILLER VOS YEUX, SI VOS MERCREDIS SE SONT PASSÉS EN COMPAGNIE DU « CLUB DOROTHÉE » ET SI LES GOÛTERS ONT ÉTÉ AVALÉS DEVANT LA CINQ, BIENVENUE DANS LES ANNÉES 80-90 ET LEURS DESSINS ANIMÉS INOUBLIABLES...

Il y avait les fans de « Star Wars » et ceux de « Star Trek ». Au début des années 80, il y avait le clan du mystérieux pirate Albator **(2)** et ceux qui défendaient la Terre aux côtés du prince de l'espace, Goldorak **(4)**. Cultissimes, ces dessins animés étaient faciles à suivre en allumant « Récré A2 ». Après les années 70, bercées par le « Manège enchanté » et « Bonne nuit les petits », Antenne 2 (futur France 2) a révolutionné le petit écran en intégrant des programmes venus tout droit du Japon. Les nouvelles stars se prénomment Cobra **(3)**, Lady Oscar ouCandy **(8)**.

Les enfants découvrent le pays des Incas avec le fils du soleil, Esteban, et ses deux amis Tao et Zia. Ils s'évadent dans le froid de la banquise avec « Bibifoc », découvrent l'Amérique en compagnie de « Tom Sawyer » et « Yakari » tandis que les Schtroumpfs **(7)** les poussent à déjouer les pièges de Gargamel et de son vilain chat Azraël. Avec sa licence « Les Maîtres de l'Univers », Mattel fait un carton grâce aux aventures de Musclor, venu combattre les méchants sur son tigre.

Pendant les vacances scolaires, Isidore et Clémentine, deux lapins érigés en mascottes de l'émission présentée par Claude Pierrard, prennent le relais. Le divertissement mêle les aventures des Jackson 5, celles du Capitaine Caverne et les enquêtes de Scoubidou **(5)**, associés à des dessins animés plus traditionnels comme « Bugs Bunny », « Woody Woodpecker », « Heckle et Jeckle » ou encore « Maya l'abeille. » Et bien sûr quelques perles.

Comment oublier les leçons de morale inculquées par Wattoo Wattoo aux Zwas, des oies mal éduquées, ou les pitreries de Charlie, toujours réprimandé par Grand Pa dans « Les Minipouss » ? Sans oublier Crag, Mala et le professeur Simon, les fidèles compagnons du Capitaine Flam **(6)**.

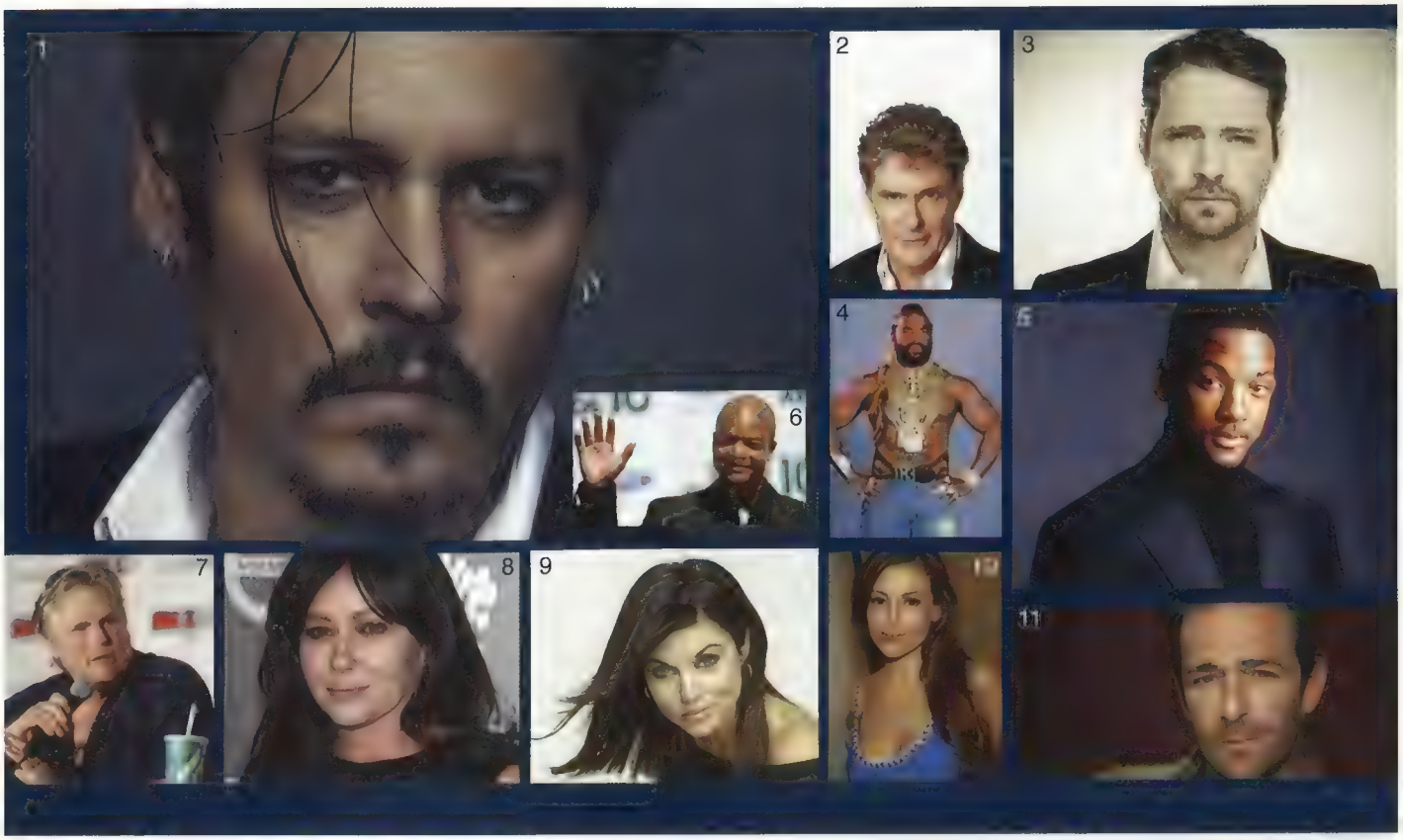
Pendant plus de 10 ans, c'est au « Club Dorothée » et sur La Cinq que les programmes les plus marquants ont été diffusés. On pense aux héros venus sauver l'univers, comme « Jayce et les Conquérants de la lumière », « Les Chevaliers du Zodiaque », « Dragon Ball Z » **(1)** ou le violent « Ken, le survivant ». On a aussi sorti les kleenex avec « Géorgie », « Princesse Sarah » ou en suivant Vitalis et Joli Cœur dans « Rémi sans famille ».

On s'est mis au volley avec « Jeanne et Serge », au foot grâce à « Olive et Tom », à la gym dans « Cynthia ou le rythme de la vie ». On a découvert l'humour décalé du « Collège fou, fou, fou » et les folies de « l'Inspecteur Gadget », ainsi que la musique avec « Jem et les Hologrammes ». Puis on a suivi Hugo à la pension des Mimosas et ses péripéties amoureuses dans « Juliette, Je t'aime », connu la dureté de la vie avec « Cathy, la petite fermière » et piloté une Camaro se transformant en avion de combat dans « Mask ». Ce fut un plaisirde grandir et de connaître toutes ces péripéties à leurs côtés ! ■

TEXTE LUCIE SF **PHOTOS** © TF1, ANTENNE 2/FRANCE 2, D.R.

A lire

Pour vous replonger dans vos souvenirs d'enfance, lisez « Nos années Récré A2, 1978-88 » de Sébastien Carletti, paru aux éditions Flammarion (25 €). Si ces dessins animés vous passionnent toujours, des coffrets sont disponibles à la Fnac, sur Amazon et dans les librairies spécialisées dans les mangas.



QUE SONT-ILS **DEVENUS ?**

ILS ONT CONNU LEUR HEURE DE GLOIRE GRÂCE AU PETIT ÉCRAN. VOUS VOULEZ SAVOIR CE QU'ILS ONT FAIT ENSUITE ? ON VOUS LE DIT OU ON VOUS LE RAPPELLE !

Ce sont les héros qui peuplaient les séries de votre enfance, vous savez, ceux qui vous faisaient parfois oublier de faire votre exo de maths. Que sont devenus les acteurs qui les incarnaient ? Tout en haut de l'affiche, il y a ceux qui ont profité de cette exposition pour devenir de véritables stars internationales. Le premier auquel on pense, c'est Johnny Depp **(1)** (53 ans), révélé par son rôle de Tom Hanson (« 21 Jump Street »), même s'il avait débuté au cinéma dès 1984 dans « Les Griffes de la nuit ». L'interprète de Jack Sparrow dans les cinq « Pirates des Caraïbes » s'est donné une image grand public après avoir beaucoup tourné pour Tim Burton. Une vie privée qui fait le bonheur des tabloïds US. Will Smith **(5)** (47 ans), lui, est désormais très loin du Will Smith du « Prince de Bel Air ». Il aligne les cartons au cinéma (la trilogie « Men in Black », « Independence Day », « Ali »...).

Derrière ces deux têtes de gondole, vos idoles du mercredi après-midi ont souvent dû se contenter de rester sur le petit écran et pas toujours dans des productions de premier choix. Richard Dean Anderson **(7)** (« MacGyver »), aujourd'hui âgé de 66 ans, est surtout apparu dans la peau de Jack O'Neill (« Stargate »). Todd Bridges **(6)** (Willy dans « Arnold et Willy »), aujourd'hui âgé de 51 ans, a été longtemps toxicomane. Il ne tourne plus rien de majeur. En 2008, deux ans avant le décès de Gary Coleman (Arnold), il avait participé à une téléréalité autour du catch. Shannen Doherty **(8)** (Brenda dans « Beverly Hills ») a 45 ans. Elle est restée au tout premier plan grâce à « Charmed » (Prue Halliwell). Depuis, on l'a vue dans une téléréalité en 2015. Elle a révélé qu'elle souffrait d'un cancer du sein.

Alyssa Milano **(10)** (Samantha dans « Madame est servie »), 43 ans, a connu une carrière plus rectiligne. Depuis « Charmed » (Phoebe Halliwell), elle est apparue dans « Mistresses » et chez les frères Farrelly (« B.A.T. »). Pour Jason Priestley **(3)** (46 ans) et Luke Perry **(11)** (49 ans), les beaux gosses de « Beverly Hills », rien de bien folichon à signaler, hormis des seconds rôles dans un bon paquet de shows. Mark-Paul Gosselaar (42 ans) et Tiffani Amber-Thiessen **(9)** (42 ans), starisés par « Sauvés par le gong » (Zack et Kelly), sont dans le même cas : les producteurs s'appuient souvent sur eux pour compléter leur casting.

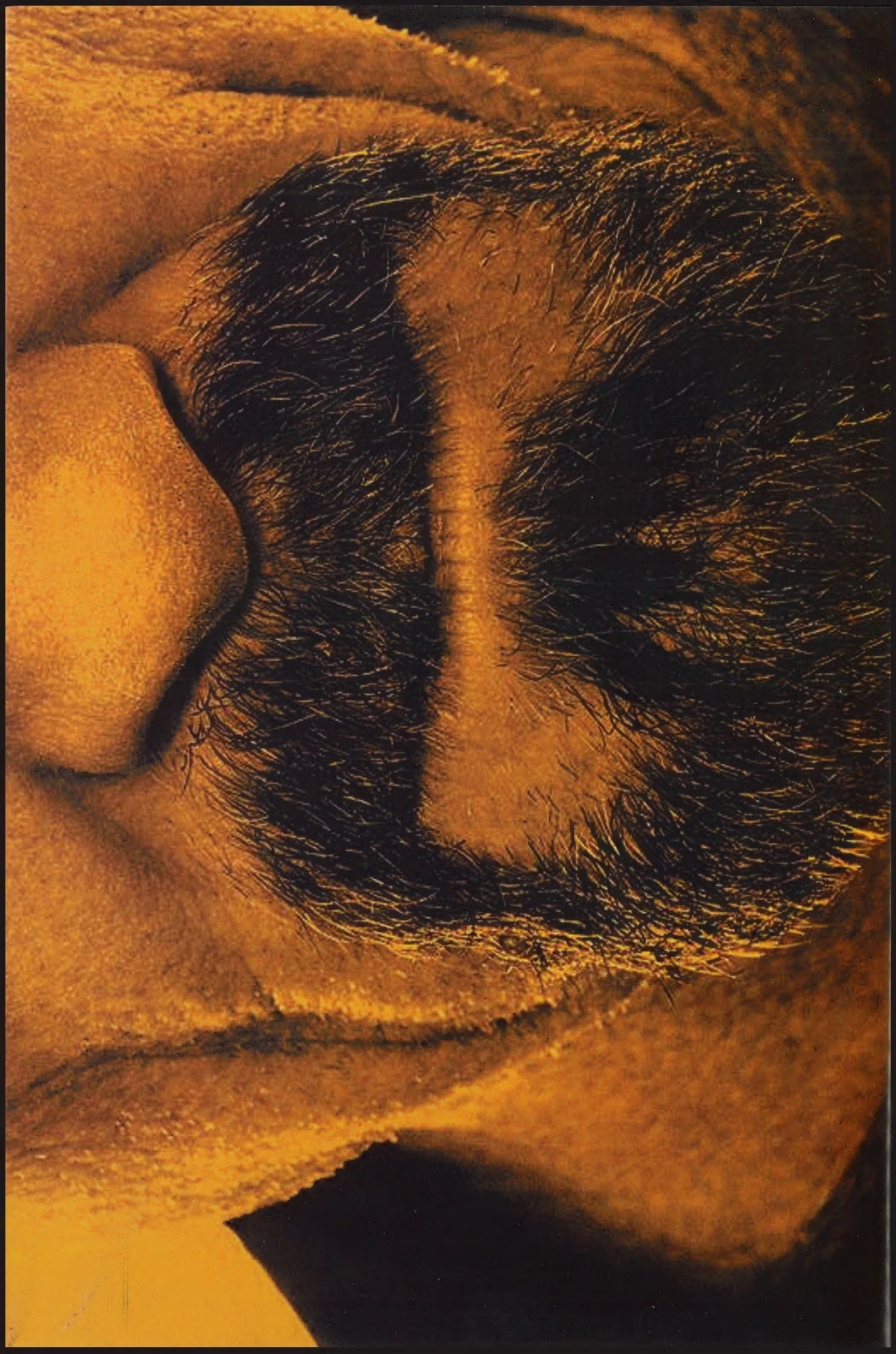
Concernant les acteurs dont les shows ont été diffusés plus tôt en France (« La petite maison dans la prairie », « L'Agence tous risques », « K 2000 »...), Melissa Gilbert (Laura), 52 ans, Mister T **(4)** (Barracuda), 64 ans, et David Hasselhoff **(2)** (Michael Knight), 63 ans, ont également disparu. Le dernier s'est réjoui du carton de « Alerte à Malibu ». Il restera l'éternel Mitch.

TEXTE MICHAËL BLOSSIER **PHOTOS** © D.R.

Les rois des caméos

La mode est à l'adaptation ciné des séries mythiques. On n'y retrouve pas toujours les acteurs symboles des shows concernés. Une absence compensée par des caméos. Johnny Depp a eu le sien dans « 21, Jump Street » (2012). « L'Agence tous risques » (2010) fait apparaître Dirk Benedict et Dwight Schultz, Futé et Looping dans la série, dans une scène post-générique. C'est dans « Starsky et Hutch » (2004) que le clin d'œil est le plus appuyé puisque Paul-Michael Glaser et David Soul vendent une Gran Torino à Ben Stiller et Owen Wilson.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATIO



CHAMPAGNE

Damien CEZ

PROPRIÉTAIRE-RÉCOLTANT

« Le Champagne
met la vie à l'échelle
du rêve »

Paul GUTH

16 avenue Michel Destrez - 51530 SAINT MARTIN D'ABLOIS - FRANCE
Tél. : +33 (0)3 26 59 05 71 - GSM : +33 (0)6 20 51 44 13
E-mail : contact@champagne-damien-cez.fr - **www.champagne-damien-cez.fr**

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

NE LOUPEZ PLUS LA SORTIE DE VOTRE MAGAZINE !

Presstalis RCS Paris : 529 326 050 - © Esprit de Formes 2014 - Crédit photo : Fotolia

ZEENS

L'APPLICATION POUR :

- **Explorer** l'offre presse magazine
- **Découvrir** les couvertures, les sommaires…
- **Être alerté** dès la parution de votre titre préféré
- **Géolocaliser** le point de vente le plus proche où le titre est disponible **appeler** directement le point de vente, **connaître** ses horaires

presstalis

TÉLÉCHARGEZ-LA DÈS MAINTENANT SUR VOTRE SMARTPHONE

Disponible sur iPhone App Store

Disponible sur Google play